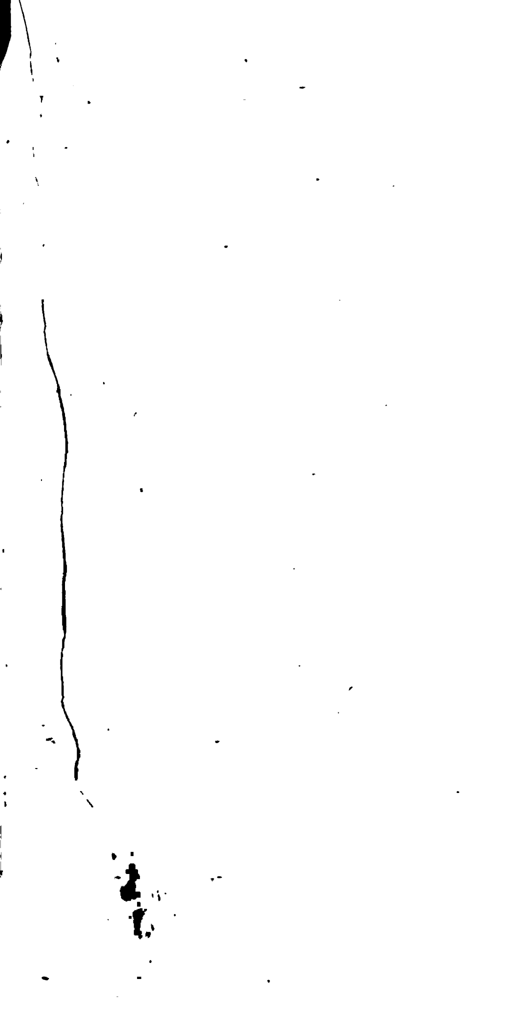






LES
OEUVRES
DE
MONSIEUR
DE MOLIERE.

NOUVELLE EDITION,

revûë, corrigée & augmentée, d'une NOUVELLE VIE DE L'AUTEUR, & DE LA PRINCESSE D'ELIDE, toute en vers, telle qu'elle se jouë à present, imprimée pour la premiere fois.

Enrichie de Figures en Taille-douce.

TOME III.



A AMSTERDAM,
Chez PIERRE BRUNEL, 1725.

Avec Privilege de nos Seigneurs les Etats de Hollande & de West-Frise.

Pieces contenuës en ce

TROISIE'ME VOLUME.

GEORGE DANDIN, *ou* LE MARI CONFONDU.

LA GLOIRE DU DOME DU VAL DE GRACE, *Poëme sur la Peinture de M. Mignart.*

TARTUFFE, *ou* L'IMPOSTEUR; *Avec la Preface; & trois Placets au Roi, au sujet de cette Comedie.*

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC.

LE BOURGEOIS GENTILHOMME.

LES FOURBERIES DE SCAPIN.

PSYCHE'.

LES FEMMES SAVANTES.

GEORGE DANDIN,

OU LE

MARI CONFONDU,

COMEDIE,

Par J. B. P. DE MOLIERE.

Representée pour la premiere fois pour le Roi, à Versailles, le 15. de Juillet 1668. & depuis donnée au Public à Paris, sur le Theatre du Palais Royal, le 9. de Novembre de la même année 1668.

Par la Troupe du Roi.

ACTEURS.

GEORGE DANDIN, riche Païſan, Mari d'Angelique.

ANGELIQUE, Femme de George Dandin, & fille de Monſieur de Sotenville.

Mr. DE SOTTENVILLE, Gentilhomme Campagnard, pere d'Angelique.

Madame DE SOTTENVILLE, ſa femme.

CLITANDRE, Amoureux d'Angelique.

CLAUDINE, Suivante d'Angelique.

LUBIN, Païſan, ſervant Clitandre.

COLIN, Valet de George Dandin.

La Scene eſt devant la Maiſon de George Dandin.



GEORGE DANDIN.

GEORGE DANDIN, OU LE MARI CONFONDU, *COMEDIE.*

ACTE PREMIER.

SCENE I.

GEORGE DANDIN.

H! qu'une femme Demoiſelle eſt une étrange affaire, & que mon mariage eſt une leçon bien parlante à tous les Païſans qui veulent s'élever au deſſus de leur condition, & s'allier comme j'ai fait à la maiſon d'un Gentilhomme. La Nobleſſe de ſoi eſt bonne; c'eſt une choſe conſiderable aſſurément: mais elle eſt accompagnée de tant de mauvaiſes circonſtances, qu'il eſt très-bon de ne s'y point froter. Je ſuis devenu là-deſſus ſavant à mes dépens, & connois le ſtile des Nobles lors qu'ils nous font nous autres entrer dans leur famille. L'alliance qu'ils font eſt petite avec nos perſonnes. C'eſt nôtre bien ſeul qu'ils épouſent, & j'aurois bien mieux fait, tout riche que je ſuis, de m'allier en bonne & franche païſannerie, que de prendre une femme qui ſe tient au-deſſus de moi, s'offenſe de porter mon nom, & penſe qu'avec tout mon bien je n'ai pas aſſez acheté la qualité de ſon mari. George Dandin, George Dandin,

vous avez fait une sottise la plus grande du monde. Ma maison m'est effroyable maintenant, & je n'y rentre point sans y trouver quelque chagrin.

SCENE II.

GEORGE DANDIN, LUBIN.

GEORGE DANDIN,
Voyant sortir Lubin de chez lui.

Que diantre ce drôle-là vient-il faire chez moi?

LUBIN.

Voilà un homme qui me regarde.

GEORGE DANDIN.

Il ne me connoit pas.

LUBIN.

Il se doute de quelque chose.

GEORGE DANDIN.

Ouais! il a grand' peine à saluer.

LUBIN.

J'ai peur qu'il n'aille dire qu'il m'a vû sortir de là-dedans.

GEORGE DANDIN.

Bon jour.

LUBIN.

Serviteur.

GEORGE DANDIN.

Vous n'êtes pas d'ici que je croi.

LUBIN.

Non, je n'y suis venu que pour voir la fête de demain.

GEORGE DANDIN.

Hé dites-moi un peu, s'il vous plaît, vous venez de là-dedans?

LUBIN.

Chut.

GEORGE DANDIN.

Comment?

LUBIN.

Paix.

GEORGE DANDIN.

Quoi donc?

LU-

LUBIN.

Motus, il ne faut pas dire que vous m'ayez vû sortir de là.

GEORGE DANDIN.

Pourquoi?

LUBIN.

Mon Dieu parce.

GEORGE DANDIN.

Mais encore?

LUBIN.

Doucement. J'ai peur qu'on ne nous écoute.

GEORGE DANDIN.

Point, point.

LUBIN.

C'est que je viens de parler à la Maîtresse du logis de la part d'un certain Monsieur qui lui fait les doux yeux, & il ne faut pas qu'on sache cela. Entendez-vous.

GEORGE DANDIN.

Oui.

LUBIN.

Voilà la raison. On m'a enchargé de prendre garde que personne ne me vît, & je vous prie au moins de ne pas dire que vous m'ayez vû.

GEORGE DANDIN.

Je n'ai garde.

LUBIN.

Je suis bien-aise de faire les choses secrettement, comme on m'a recommandé.

GEORGE DANDIN.

C'est bien fait.

LUBIN.

Le mari, à ce qu'ils disent, est un jaloux qui ne veut pas qu'on fasse l'amour à sa femme, & il feroit le diable à quatre si cela venoit à ses oreilles. Vous comprenez bien?

GEORGE DANDIN.

Fort bien.

LUBIN.

Il ne faut pas qu'il sache rien de tout ceci.

GEORGE DANDIN.

Sans doute.

LUBIN.

On le veut tromper tout doucement. Vous entendez bien?

GEORGE DANDIN.

Le mieux du monde.

LUBIN.

Si vous alliez dire que vous m'avez vû sortir de chez lui, vous gâteriez toute l'affaire. Vous comprenez bien?

GEORGE DANDIN.

Assurément. Hé comment nommez-vous celui qui vous a envoyé là-dedans?

LUBIN.

C'est le Seigneur de nôtre païs, Monsieur le Vicomte de chose... Boin, je ne me souviens jamais comment diantre ils barragoüinent ce nom-là, Monsieur Cli.. Clitandre.

GEORGE DANDIN.

Est-ce ce jeune Courtisan, qui demeure...

LUBIN.

Oui, auprès de ces arbres.

GEORGE DANDIN, *à part.*

C'est pour cela que depuis peu ce Damoiseau poli s'est venu loger contre moi; j'avois bon nez sans doute, & son voisinage déja m'avoit donné quelque soupçon.

LUBIN.

Testigué, c'est le plus honnête homme que vous ayez jamais vu. Il m'a donné trois pieces d'or pour aller dire seulement à la femme qu'il est amoureux d'elle, & qu'il souhaite fort l'honneur de pouvoir lui parler. Voyez s'il y a là une grande fatigue pour me payer si bien, & ce qu'est au prix de cela une journée de travail où je ne gagne que dix sols.

GEORGE DANDIN.

Hé bien, avez-vous fait vôtre message?

LUBIN.

Oui, j'ai trouvé là dedans une certaine Claudine, qui tout du premier coup a compris ce que je voulois, & qui m'a fait parler à sa Maîtresse.

GEORGE DANDIN, *à part.*

Ah coquine de servante!

LUBIN.

Morguéne, cette Claudine-là est tout-à-fait jolie, elle a gagné mon amitié, & ne tiendra qu'à elle que nous ne soyons mariez ensemble.

GEORGE DANDIN.

Mais quelle réponse a fait la Maîtresse à ce Monsieur le Courtisan ?

LUBIN.

Elle m'a dit de lui dire... attendez, je ne sai si je me souviendrai bien de tout cela : Qu'elle lui est tout à fait obligée de l'affection qu'il a pour elle, & qu'à cause de son mari, qui est fantasque, il garde d'en rien faire paroître, & qu'il faudra songer à chercher quelque invention pour se pouvoir entretenir tous deux.

GEORGE DANDIN, *à part.*

Ah! pendarde de femme!

LUBIN.

Testiguienne, cela sera drôle, car le mari ne se doutera point de la manigance ; voilà ce qui est de bon. Et il aura un pied de nez avec sa jalousie. Est-ce pas ?

GEORGE DANDIN.

Cela est vrai.

LUBIN.

Adieu. Bouche cousuë au moins! Gardez bien le secret, afin que le mari ne le sache pas.

GEORGE DANDIN.

Oui, oui.

LUBIN.

Pour moi je vais faire semblant de rien, je suis un fin matois, & l'on ne diroit pas que j'y touche.

SCENE III.

GEORGE DANDIN.

HE' bien, George Dandin, vous voyez de quel air vôtre femme vous traite. Voilà ce que c'est d'avoir voulu épouser une Damoiselle; l'on vous accommode de toutes pieces, sans que vous puissiez vous vanger : & la Gentilhommerie vous tient les bras liez. L'égalité de condition laisse du moins à l'hon-

l'honneur d'un mari la liberté de ressentiment, & si c'étoit une Païsanne, vous auriez maintenant toutes vos condées franches à vous en faire la justice à bons coups de bâton. Mais vous avez voulu tâter de la Noblesse, & il vous ennuyoit d'être maître chez vous. Ah! j'enrage de tout mon cœur, & je me donnerois volontiers des soufflets. Quoi! écouter impudemment l'amour d'un Damoiseau, & y promettre en même temps de la correspondance! Morbleu, je ne veux point laisser passer une occasion de la sorte. Il me faut de ce pas aller faire mes plaintes au pere & à la mere, & les rendre témoins, à telle fin que de raison, des sujets de chagrin & de ressentiment que leur fille me donne. Mais les voici l'un & l'autre fort à propos.

SCENE IV.

MONSIEUR ET MADAME DE SOTENVILLE, GEORGE DANDIN.

Mr. DE SOTENVILLE.

QU'est-ce, mon gendre? vous me paroissez tout troublé.

GEORGE DANDIN.

Aussi en ai-je du sujet, &....

Me. DE SOTENVILLE.

Mon Dieu, nôtre gendre, que vous avez peu de civilité de ne pas saluer les gens quand vous les approchez.

GEORGE DANDIN.

Ma foi, ma belle-mere, c'est que j'ai d'autres choses en tête, &...

Me. DE SOTENVILLE.

Encor! est-il possible, nôtre gendre, que vous sachiez si peu vôtre monde, & qu'il n'y ait pas moyen de vous instruire de la maniere qu'il faut vivre parmi les personnes de qualité?

GEORGE DANDIN.

Comment?

Me. DE SOTENVILLE.

Ne vous déferez-vous jamais avec moi de la familia-

liarité de ce mot de ma belle-mere, & ne sauriez-vous vous accoûtumer à me dire Madame?

GEORGE DANDIN.

Parbleu, si vous m'appellez vôtre gendre, il me semble que je puis vous appeller ma belle-mere.

Me. DE SOTENVILLE.

Il y a fort à dire, & les choses ne sont pas égales. Apprenez, s'il vous plaît, que ce n'est pas à vous à vous servir de ce mot-là avec une personne de ma condition; Que tout nôtre gendre que vous soyez, il y a grande difference de vous à nous, & que vous devez vous connoître.

Mr. DE SOTENVILLE.

C'en est assez, m'amour, laissons cela.

Me. DE SOTENVILLE.

Mon Dieu, Monsieur de Sotenville, vous avez des indulgences qui n'appartiennent qu'à vous, & vous ne savez pas vous faire rendre par les gens ce qui vous est dû.

Mr. DE SOTENVILLE.

Corbleu, pardonnez-moi, on ne peut point me faire des leçons là-dessus, & j'ai sû montrer en ma vie par vingt actions de vigueur, que je ne suis point homme à démordre jamais d'un pouce de mes prétentions. Mais il suffit de lui avoir donné un petit avertissement. Sachons un peu, mon gendre, ce que vous avez dans l'esprit.

GEORGE DANDIN.

Puisqu'il faut donc parler categoriquement, je vous dirai, Monsieur de Sotenville, que j'ai lieu de...

Mr. DE SOTENVILLE.

Doucement, mon gendre. Apprenez qu'il n'est pas respectueux d'appeller les gens par leur nom, & qu'à ceux qui sont au dessus de nous il faut dire Monsieur tout court.

GEORGE DANDIN.

Hé bien, Monsieur tout court, & non plus Monsieur de Sotenville, j'ai à vous dire que ma femme me donne...

Mr. DE SOTENVILLE.

Tout beau. Apprenez aussi que vous ne devez pas dire ma femme, quand vous parlez de nôtre fille.

GEORGE DANDIN.

J'enrage. Comment! ma femme n'est pas ma femme?

Me. DE SOTENVILLE.

Oui, nôtre gendre, elle est vôtre femme; mais il ne vous est pas permis de l'appeller ainsi, & c'est tout ce que vous pourriez faire, si vous aviez épousé une de vos pareilles.

GEORGE DANDIN.

Ah! George Dandin, où t'es-tu fourré! Eh de grace, mettez pour un moment vôtre Gentilhommerie à côté, & souffrez que je vous parle maintenant comme je pourrai. Au diantre soit la tyrannie de toutes ces histoires-là. Je vous dis donc que je suis mal satisfait de mon mariage.

Mr. DE SOTENVILLE.

Et la raison, mon gendre.

Me DE SOTENVILLE.

Quoi, parler ainsi d'une chose dont vous avez tiré de si grands avantages?

GEORGE DANDIN.

Et quels avantages, Madame, puisque Madame y a? L'avanture n'a pas été mauvaise pour vous; car sans moi vos affaires, avec vôtre permission, étoient fort délabrées, & mon argent a servi à reboucher d'assez bons trous; mais moi de quoi y ai-je profité, je vous prie, que d'un alongement de nom, & au lieu de George Dandin, d'avoir reçû par vous le titre de Monsieur de la Dandiniere?

Mr. DE SOTENVILLE.

Ne comptez-vous pour rien, mon gendre, l'avantage d'être allié à la maison de Sotenville?

Me. DE SOTENVILLE.

Et à celle de la Prudoterie, dont j'ai l'honneur d'être issuë? maison où le ventre annoblit; & qui par ce beau privilege rendra vos enfans Gentilshommes.

GEORGE DANDIN.

Oui, voilà qui est bien, mes enfans seront Gentilshommes, mais je serai cocu moi, si l'on n'y met ordre.

Mr. DE SOTENVILLE.

Que veut dire cela, mon gendre?

GEORGE DANDIN.

Cela veut dire que vôtre fille ne vit pas comme il faut qu'une femme vive, & qu'elle fait des choses qui sont contre l'honneur.

Me. DE SOTENVILLE.

Tout beau. Prenez garde à ce que vous dites. Ma fille est d'une race trop pleine de vertu pour se porter jamais à faire aucune chose dont l'honnêteté soit blessée : & de la maison de la Prudoterie, il y a plus de trois cens ans qu'on n'a point remarqué qu'il y ait eu une femme, Dieu merci, qui ait fait parler d'elle.

Mr. DE SOTENVILLE.

Corbleu, dans la maison de Sotenville on n'a jamais vû de coquette, & la bravoure n'y est pas plus hereditaire aux mâles, que la chasteté aux femelles.

Me. DE SOTENVILLE.

Nous avons eu une Jacqueline de la Prudoterie, qui ne voulut jamais être la Maîtresse d'un Duc & Pair, Gouverneur de nôtre Province.

Mr. DE SOTENVILLE.

Il y a eu une Mathurine de Sotenville, qui refusa vingt mille écus d'un favori du Roi, qui ne demandoit seulement que la faveur de lui parler.

GEORGE DANDIN.

Ho bien, vôtre fille n'est pas si difficile que cela, & elle s'est apprivoisée depuis qu'elle est chez moi.

Mr. DE SOTENVILLE.

Expliquez-vous, mon gendre, nous ne sommes point gens à la supporter dans de mauvaises actions, & nous serons les premiers, sa mere & moi, à vous en faire la justice.

Me. DE SOTENVILLE.

Nous n'entendons point raillerie sur les matieres de l'honneur, & nous l'avons élevée dans toute la severité possible.

GEORGE DANDIN.

Tout ce que je vous puis dire, c'est qu'il y a ici un certain Courtisan que vous avez vû, qui est amoureux d'elle à ma barbe, & qui lui a fait faire des protestations d'amour, qu'elle a très-humainement écoutées.

Me. DE SOTENVILLE.

Jour de Dieu, je l'étranglerois de mes propres mains, s'il falloit qu'elle forlignât de l'honnêteté de sa mere.

Mr. DE SOTENVILLE.

Corbleu, je lui passerois mon épée au travers du corps, à elle & au galant, si elle avoit forfait à son honneur.

GEORGE DANDIN.

Je vous ai dit ce qui se passe pour vous faire mes plaintes, & je vous demande raison de cette affaire-là.

Mr. DE SOTENVILLE.

Ne vous tourmentez point, je vous la ferai de tous deux, & je suis homme pour serrer le bouton à qui que ce puisse être. Mais êtes-vous bien sûr aussi de ce que vous nous dites?

GEORGE DANDIN.

Très-sûr.

Mr. DE SOTENVILLE.

Prenez bien garde au moins, car entre Gentilshommes, ce sont des choses chatouilleuses, & il n'est pas question d'aller faire ici un pas de Clerc.

GEORGE DANDIN.

Je ne vous ai rien dit, vous dis-je, qui ne soit veritable.

Mr. DE SOTENVILLE.

M'amour, allez-vous en parler à vôtre fille, tandis qu'avec mon gendre j'irai parler à l'homme.

Me. DE SOTENVILLE.

Se pourroit-il, mon fils, qu'elle s'oubliât de la sorte, après le sage exemple que vous savez vous-même que je lui ai donné?

Mr. DE SOTENVILLE.

Nous allons éclaircir l'affaire. Suivez-moi, mon gendre, & ne vous mettez pas en peine, vous verrez de quel bois nous nous chauffons lors qu'on s'attaque à ceux qui nous peuvent appartenir.

GEORGE DANDIN.

Le voici qui vient vers nous.

SCE-

SCENE V.

Mr. DE SOTENVILLE, CLITANDRE, GEORGE DANDIN.

Mr. DE SOTENVILLE.

Monsieur, suis-je connu de vous?

CLITANDRE.

Non pas que je sache, Monsieur.

Mr. DE SOTENVILLE.

Je m'appelle Monsieur de Sotenville.

CLITANDRE.

Je m'en réjouïs fort.

Mr. DE SOTENVILLE.

Mon nom est connu à la Cour, & j'eus l'honneur dans ma jeunesse de me signaler des premiers à l'Arriere-ban de Nanci.

CLITANDRE.

A la bonne heure.

Mr. DE SOTENVILLE.

Monsieur, mon pere Jean Gilles de Sotenville eut la gloire d'assister en personne au grand siege de Montauban.

CLITANDRE.

J'en suis ravi.

Mr. DE SOTENVILLE.

Et j'ai eu un ayeul Bertrand de Sotenville, qui fut si consideré en son temps, que d'avoir permission de vendre tout son bien pour le voyage d'outre-mer.

CLITANDRE.

Je le veux croire.

Mr. DE SOTENVILLE.

Il m'a été rapporté, Monsieur, que vous aimez & poursuivez une jeune personne, qui est ma fille, pour laquelle je m'interesse, & pour l'homme que vous voyez, qui a l'honneur d'être mon gendre.

CLITANDRE.

Qui? moi?

Mr. DE SOTENVILLE.

Oui; & je suis bien-aise de vous parler, pour ti-

rer de vous, s'il vous plaît, un éclairciſſement de cette affaire.

CLITANDRE.

Voilà une étrange médiſance! Qui vous a dit cela, Monſieur?

Mr. DE SOTENVILLE.

Quelqu'un qui croit le bien ſavoir.

CLITANDRE.

Ce quelqu'un-là en a menti. Je ſuis honnête homme. Me croyez-vous capable, Monſieur, d'une action auſſi lâche que celle-là? Moi aimer une jeune & belle perſonne qui a l'honneur d'être la fille de Monſieur le Baron de Sotenville! je vous revere trop pour cela, & ſuis trop vôtre ſerviteur. Quiconque vous l'a dit eſt un ſot.

Mr. DE SOTENVILLE.

Allons, mon gendre.

GEORGE DANDIN.

Quoi?

CLITANDRE.

C'eſt un coquin & un maraut.

Mr. DE SOTENVILLE.

Répondez.

GEORGE DANDIN.

Répondez vous-même.

CLITANDRE.

Si je ſavois qui ce peut être, je lui donnerois en vôtre preſence de l'épée dans le ventre.

Mr. DE SOTENVILLE.

Soûtenez donc la choſe.

GEORGE DANDIN.

Elle eſt toute ſoûtenuë, il eſt vrai.

CLITANDRE.

Eſt-ce vôtre gendre, Monſieur, qui....

Mr. DE SOTENVILLE.

Oui, c'eſt lui-même qui s'en eſt plaint à moi.

CLITANDRE.

Certes il peut remercier l'avantage qu'il a de vous appartenir; & ſans cela je lui apprendrois bien à tenir de pareils diſcours d'une perſonne comme moi.

SCE-

SCENE VI.

Mr. & Me. DE SOTENVILLE, ANGELIQUE, CLITANDRE, GEORGE DANDIN, CLAUDINE.

Me. DE SOTENVILLE.

POur ce qui eſt de cela, la jalouſie eſt une étrange choſe! j'amene ici ma fille pour éclaircir l'affaire en preſence de tout le monde.

CLITANDRE.

Eſt-ce donc vous, Madame, qui avez dit à vôtre mari que je ſuis amoureux de vous?

ANGELIQUE.

Moi! & comment lui aurois-je dit? Eſt-ce que cela eſt? je voudrois bien le voir, vraiment, que vous fuſſiez amoureux de moi: joüez-vous-y, je vous en prie, vous trouverez à qui parler; c'eſt une choſe que je vous conſeille de faire. Ayez recours, pour voir, à tous les détours des amans; eſſayez un peu, par plaiſir, à m'envoyer des ambaſſades, à m'écrire ſecretement de petits billets doux, à épier les momens que mon mari n'y ſera pas, ou le temps que je ſortirai, pour me parler de vôtre amour: vous n'avez qu'à y venir, je vous promets que vous ſerez reçu comme il faut.

CLITANDRE.

Hélà, là, Madame, tout doucement; il n'eſt pas neceſſaire de me faire tant de leçons, & de vous tant ſcandaliſer. Qui vous dit que je ſonge à vous aimer?

ANGELIQUE.

Que ſai-je, moi, ce qu'on me vient conter ici?

CLITANDRE.

On dira ce que l'on voudra; mais vous ſavez ſi je vous ai parlé d'amour lorſque je vous ai rencontrée.

ANGELIQUE.

Vous n'aviez qu'à le faire, vous auriez été bien venu.

CLITANDRE.

Je vous aſſure qu'avec moi vous n'avez rien à craindre; que je ne ſuis point homme à donner du cha-

chagrin aux belles, & que je vous respecte trop, & vous & Messieurs vos parens, pour avoir la pensée d'être amoureux de vous.

Me. DE SOTENVILLE.

Hé bien vous le voyez.

Mr. DE SOTENVILLE.

Vous voilà satisfait, mon gendre, que dites-vous à cela?

GEORGE DANDIN.

Je dis que ce sont là des contes à dormir debout; que je sai bien ce que je sai, & que tantôt, puisqu'il faut parler net, elle a reçu une ambassade de sa part.

ANGELIQUE.

Moi, j'ai reçu une ambassade?

CLITANDRE.

J'ai envoyé une ambassade?

ANGELIQUE.

Claudine?

CLITANDRE.

Est-il vrai?

CLAUDINE.

Par ma foi, voila une étrange fausseté.

GEORGE DANDIN.

Taisez-vous, carogne que vous êtes, je sai de vos nouvelles, & c'est vous qui tantôt avez introduit le Courier.

CLAUDINE.

Qui? moi?

GEORGE DANDIN.

Oui vous, ne faites point tant la sucrée.

CLAUDINE.

Hélas, que le monde aujourd'hui est rempli de méchanceté, de m'aller soupçonner ainsi, moi qui suis l'innocence même.

GEORGE DANDIN.

Taisez-vous, bonne piece; vous faites la sournoise; mais je vous connois il y a long-temps, & vous êtes une deslalée.

CLAUDINE.

Madame, est-ce que. .

GEORGE DANDIN.

Taisez-vous, vous dis-je, vous pourriez bien por-

ter la folle-enchere de tous les autres. Et vous n'avez point de pere Gentilhomme.

ANGELIQUE.

C'est une imposture si grande,& qui me touche si fort au cœur,que je ne puis pas même avoir la force d'y répondre: cela est bien horrible d'être accusée par un mari, lorsqu'on ne lui fait rien qui ne soit à faire. Helas! si je suis blâmable de quelque chose, c'est d'en user trop bien avec lui.

CLAUDINE.

Assurément.

ANGELIQUE.

Tout mon malheur est de le trop considerer, & plût au Ciel que je fusse capable de souffrir, comme il dit,des galanteries de quelqu'un, je ne serois pas tant à plaindre. Adieu, je me retire, & je ne puis plus endurer qu'on m'outrage de cette sorte.

Me. DE SOTENVILLE.

Allez, vous ne meritez pas l'honnête femme qu'on vous a donnée.

CLAUDINE.

Par ma foi,il meriteroit qu'elle lui fît dire vrai; & si j'étois en sa place je n'y marchanderois pas. Oui, Monsieur, vous devez, pour le punir, faire l'amour à ma Maîtresse. Poussez, c'est moi qui vous le dis, ce sera fort bien employé,& je m'offre à vous y servir, puisqu'il m'en a déja taxée.

Mr. DE SOTENVILLE.

Vous meritez, mon gendre, qu'on vous dise ces choses-là,& vôtre procedé met tout le monde contre vous.

Me. DE SOTENVILLE.

Allez, songez à mieux traiter une Demoiselle bien née,& prenez garde desormais à ne plus faire de pareilles bevuës.

GEORGE DANDIN.

J'enrage de bon cœur, d'avoir tort lorsque j'ai raison.

CLITANDRE.

Monsieur,vous voyez comme j'ai été faussement accusé. Vous êtes homme qui savez les maximes du point d'honneur,& je vous demande raison de l'affront qui m'a été fait. Mr.

Mr. DE SOTENVILLE.

Cela est juste,& c'est l'ordre des procedez. Allons, mon gendre, faites satisfaction à Monsieur.

GEORGE DANDIN.

Comment satisfaction?

Mr. DE SOTENVILLE.

Oui, cela se doit dans les regles, pour l'avoir à tort accusé.

GEORGE DANDIN.

C'est une chose, moi, dont je ne demeure pas d'accord, de l'avoir à tort accusé; & je sai bien ce que j'en pense.

Mr. DE SOTENVILLE.

Il n'importe, quelque pensée qui vous puisse rester, il a nié, c'est satisfaire les personnes, & l'on n'a nul droit de se plaindre de tout homme qui se dédit.

GEORGE DANDIN.

Si bien donc que si je le trouvois couché avec ma femme, il en seroit quitte pour se dedire.

Mr. DE SOTENVILLE.

Point de raisonnement, faites-lui les excuses que je vous dis.

GEORGE DANDIN.

Moi, je lui ferai encore des excuses après....

Mr. DE SOTENVILLE.

Allons, vous dis-je, il n'y a rien à balancer, & vous n'avez que faire d'avoir peur d'en trop faire, puisque c'est moi qui vous conduis.

GEORGE DANDIN.

Je ne saurois ...

Mr. DE SOTENVILLE.

Corbleu, mon gendre, ne m'échauffez pas la bile, je me mettrois avec lui contte vous. Allons, laissez-vous gouverner par moi.

GEORGE DANDIN.

Ah George Dandin!

Mr. DE SOTENVILLE.

Vôtre bonnet à la main le premier, Monsieur est Gentilhomme, & vous ne l'êtes pas.

GEORGE DANDIN.

J'enrage!

Mr.

Mr. DE SOTENVILLE.

Repetez après moi. Monſieur.

GEORGE DANDIN.

Monſieur.

Mr. DE SOTENVILLE.

Je vous demande pardon.

Ha! *Il voit que ſon gendre fait difficulté de lui obéïr.*

GEORGE DANDIN.

Je vous demande pardon

Mr. DE SOTENVILLE.

Des mauvaiſes penſées que j'ai euës de vous.

GEORGE DANDIN.

Des mauvaiſes penſées que j'ai euës de vous.

Mr. DE SOTENVILLE.

C'eſt que je n'avois pas l'honneur de vous connoître.

GEORGE DANDIN.

C'eſt que je n'avois pas l'honneur de vous connoître.

Mr. DE SOTENVILLE.

Et je vous prie de croire.

GEORGE DANDIN.

Et je vous prie de croire.

Mr. DE SOTENVILLE.

Que je ſuis vôtre ſerviteur.

GEORGE DANDIN.

Voulez-vous que je ſois ſerviteur d'un homme qui me veut faire cocu?

Mr. DE SOTENVILLE.

Il le menace encore.

Ah!

CLITANDRE.

Il ſuffit, Monſieur.

Mr. DE SOTENVILLE.

Non, je veux qu'il acheve, & que tout aille dans les formes. Que je ſuis vôtre ſerviteur.

GEORGE DANDIN.

Que, que, que je ſuis vôtre ſerviteur.

CLITANDRE.

Monſieur, je ſuis le vôtre de tout mon cœur, & je ne ſonge plus à ce qui s'eſt paſſé. Pour vous, Monſieur, je vous donne le bon jour, & ſuis fâché du petit chagrin que vous avez eu. Mr.

Mr. DE SOTENVILLE.

Je vous baiſe les mains,& quand il vous plaira je vous donnerai le divertiſſement de courre un lievre.

CLITANDRE.

C'eſt trop de graces que vous me faites.

Mr. DE SOTENVILLE.

Voilà, mon gendre, comme il faut pouſſer les choſez. Adieu. Sachez que vous êtes entré dans une famille qui vous donnera de l'appui,& ne ſouffrira point que l'on vous faſſe aucun affront.

SCENE VII.

GEORGE DANDIN.

AH que je.... vous l'avez voulu, vous l'avez voulu, George Dandin, vous l'avez voulu! cela vous ſied fort bien,& vous voilà ajuſté comme il faut, vous avez juſtement ce que vous meritez. Allons, il s'agit ſeulement de deſabuſer le pere & la mere, & je pourrai trouver peut-être quelque moyen d'y réüſſir.

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

CLAUDINE, LUBIN.

CLAUDINE.

OUi, j'ai bien deviné, qu'il falloit que cela vînt de toi, & que tu l'euſſes dit à quelqu'un qui l'ait rapporté à nôtre Maître.

LUBIN.

Par ma foi je n'en ai touché qu'un petit mot en paſſant à un homme, afin qu'il ne dît point qu'il m'avoit vû ſortir;& il faut que les gens en ce païs-ci ſoient de grands babillards.

CLAUDINE.

Vraiment ce Monſieur le Vicomte a bien choiſi ſon monde, que de te prendre pour ſon Ambaſſadeur, & il s'eſt allé ſervir là d'un homme bien chanceux.

LUBIN.

Va, une autre fois je ſerai plus fin, & je prendrai mieux garde à moi.

CLAUDINE.

Oui, oui, il ſera temps.

LUBIN.

Ne parlons plus de cela, écoute.

CLAUDINE.

Que veux-tu que j'écoute?

LUBIN.

Tourne un peu ton viſage devers moi.

CLAUDINE.

Hé bien, qu'eſt-ce?

LUBIN.

Claudine?

CLAUDINE.

Quoi?

LUBIN.

Hé là, ne ſais-tu pas bien ce que je veux dire.

CLAUDINE.

Non.

LUBIN.

Morgué je t'aime.

CLAUDINE.

Tout de bon?

LUBIN.

Oui le diable m'emporte; tu me peux croire, puis que j'en jure.

CLAUDINE.

A la bonne heure.

LUBIN.

Je me ſens tout tribrouiller le cœur quand je te regarde.

CLAUDINE.

Je m'en réjouis.

LUBIN.

Comment eſt-ce que tu fais pour être ſi jolie?

CLAU-

CLAUDINE.

Je fais comme font les autres.

LUBIN.

Vois tu, il ne faut point tant de beurre pour faire un quarteron. Si tu veux, tu seras ma femme, je serai ton mari, & nous serons tous deux mari & femme.

CLAUDINE.

Tu serois peut-être jaloux comme nôtre Maître?

LUBIN.

Point.

CLAUDINE.

Pour moi je hais les maris soupçonneux, & j'en veux un qui ne s'épouvante de rien, un si plein de confiance, & si sûr de ma chasteté, qu'il me vît sans inquietude au milieu de trente hommes.

LUBIN.

Hé bien, je serai tout comme cela.

CLAUDINE.

C'est la plus sotte chose du monde que de se défier d'une femme, & de la tourmenter. La verité de l'affaire est qu'on n'y gagne rien de bon, cela nous fait songer à mal, & ce sont souvent les maris, qui avec leurs vacarmes se font eux-mêmes ce qu'ils sont.

LUBIN.

Hé bien, je te donnerai la liberté de faire tout ce qu'il te plaira.

CLAUDINE.

Voilà comme il faut faire pour n'être point trompé. Lors qu'un mari se met à nôtre discretion, nous ne prenons de liberté que ce qu'il nous en faut, & il en est comme avec ceux qui nous ouvrent leur bourse, & nous disent, prenez. Nous en usons honnêtement, & nous nous contentons de la raison. Mais ceux qui nous chicannent, nous nous efforçons de les tondre, & nous ne les épargnons point.

LUBIN.

Va. Je serai de ceux qui ouvrent leur bourse, & tu n'as qu'à te marier avec moi.

CLAUDINE.

Hé bien, bien, nous verrons.

LUBIN.

Vien donc ici, Claudine.

CLAU-

CLAUDINE.

Que veux-tu ?

LUBIN.

Vien, te dis-je.

CLAUDINE.

Ah! doucement. Je n'aime pas les patineurs.

LUBIN.

Eh un petit brin d'amitié.

CLAUDINE.

Laiſſe moi là, te dis-je, je n'entens pas raillerie.

LUBIN.

Claudine.

CLAUDINE.

Ah!

LUBIN.

Ah! que tu es rude à pauvres gens. Fi, que cela eſt mal-honnête de refuſer les perſonnes. N'as-tu point de honte d'être belle, & de ne vouloir pas qu'on te careſſe? Eh là.

CLAUDINE.

Je te donnerai ſur le nez.

LUBIN.

Oh la farouche! La ſauvage! Fi, poüas, la vilaine qui eſt cruelle!

CLAUDINE.

Tu t'émancipes trop.

LUBIN.

Qu'eſt-ce que cela te coûteroit de me laiſſer faire?

CLAUDINE.

Il faut que tu te donnes patience.

LUBIN.

Un petit baiſer ſeulement, en rabattant ſur nôtre mariage.

CLAUDINE.

Je ſuis vôtre ſervante.

LUBIN.

Claudine, je t'en prie, ſur le tant moins.

CLAUDINE.

Eh que nenni. J'y ai déja été attrapée. Adieu. Va-t-en, & di à Monſieur le Vicomte que j'aurai ſoin de rendre ſon billet.

LU-

LUBIN.

Adieu, Beauté rude-ânière.

CLAUDINE.

Le mot est amoureux.

LUBIN.

Adieu, rocher, caillou, pierre de taille, & tout ce qu'il y a de plus dur au monde.

CLAUDINE.

Je vais remettre aux mains de ma Maîtresse.... Mais la voici avec son mari, éloignons-nous, & attendons qu'elle soit seule.

SCENE II.

GEORGE DANDIN, ANGELIQUE, CLITANDRE.

GEORGE DANDIN.

NOn, non, on ne m'amuse pas avec tant de facilité, & je ne suis que trop certain que le rapport que l'on m'a fait est veritable. J'ai de meilleurs yeux qu'on ne pense, & vôtre galimatias ne m'a point tantôt ébloui.

CLITANDRE *au fonds du Theâtre.*

Ah! la voilà. Mais le mari est avec elle.

GEORGE DANDIN.

Au travers de toutes vos grimaces, j'ai vû la verité de ce que l'on m'a dit: & le peu de respect que vous avez pour le nœud qui nous joint. *Clitandre & Angelique se saluënt.* Mon Dieu, laissez là vôtre reverence; ce n'est pas de ces sortes de respects dont je vous parle, & vous n'avez que faire de vous moquer.

ANGELIQUE.

Moi, me moquer? en aucune façon.

GEORGE DANDIN.

Je sai vôtre pensée. *Clitandre & Angelique se resaluënt.* Et connois... Encore? ah ne raillons pas davantage; je n'ignore pas qu'à cause de vôtre Noblesse vous me tenez fort au dessous de vous; & le respect que je vous veux dire, ne regarde point ma personne. J'entens parler de celui que vous devez à des nœuds aussi venerables que le sont ceux du mariage.

Angelique fait signe à Clitandre. Il ne faut point lever les épaules, & je ne dis point de sottises.

ANGELIQUE.

Qui songe à lever les épaules?

GEORGE DANDIN.

Mon Dieu, nous voyons clair. Je vous dis encore une fois que le mariage est une chaîne, à laquelle on doit porter toute sorte de respect, & que c'est fort mal fait à vous d'en user comme vous faites. *Angelique fait signe de la tête.* Oui, oui, mal fait à vous, & vous n'avez que faire de hocher la tête, & de me faire la grimace.

ANGELIQUE.

Moi! je ne sai ce que vous voulez dire.

GEORGE DANDIN.

Je le sai fort bien moi, & vos mépris me sont connus. Si je ne suis pas né Noble, au moins suis-je d'une race où il n'y a point de reproche; & la famille des Dandins....

CLITANDRE.

Derriere Angelique sans être apperçu de Dandin.

Un moment d'entretien.

GEORGE DANDIN.

Eh?

ANGELIQUE.

Quoi? Je ne dis mot.

GEORGE DANDIN *tourne autour de sa femme, & Clitandre se retire en faisant une grande reverence à George Dandin.*

Le voilà qui vient roder autour de vous.

ANGELIQUE.

Hé bien, est-ce ma faute? Que voulez-vous que j'y fasse?

GEORGE DANDIN.

Je veux que vous y fassiez ce que fait une femme qui ne veut plaire qu'à son mari. Quoi qu'on en puisse dire, les Galans n'obsedent jamais que quand on le veut bien: il y a un certain air doucereux qui les attire, ainsi que le miel fait les mouches; & les honnêtes femmes ont des manieres qui les savent chasser d'abord.

ANGELIQUE.

Moi les chasser? & par quelle raison? Je ne me scandalise point qu'on me trouve bien faite, & cela me fait du plaisir.

GEORGE DANDIN.

Oui. Mais quel personnage voulez-vous que jouë un mari pendant cette galanterie?

ANGELIQUE.

Le personnage d'un honnête homme, qui est bien-aise de voir sa femme considerée.

GEORGE DANDIN.

Je suis vôtre valet. Ce n'est pas là mon compte, & les Dandins ne sont point accoûtumez à cette mode-là.

ANGELIQUE.

Oh! les Dandins s'y accoûtumeront s'ils veulent. Car pour moi, je vous declare que mon dessein n'est pas de renoncer au monde; & de m'enterrer toute vive dans un mari. Comment! parce qu'un homme s'avise de nous épouser, il faut d'abord que toutes choses soient finies pour nous, & que nous rompions tout commerce avec les vivans! C'est une chose merveilleuse que cette tyrannie de Messieurs les maris; & je les trouve bons de vouloir qu'on soit morte à tous les divertissemens, & qu'on ne vive que pour eux. Je me moque de cela, & ne veux point mourir si jeune.

GEORGE DANDIN.

C'est ainsi que vous satisfaites aux engagemens de la foi que vous m'avez donnée publiquement?

ANGELIQUE.

Moi? je ne vous l'ai point donnée de bon cœur, & vous me l'avez arrachée. M'avez-vous, avant le mariage, demandé mon consentement, & si je voulois bien de vous? Vous n'avez consulté pour cela que mon pere & ma mere; ce sont eux proprement qui vous ont épousé; & c'est pourquoi vous ferez bien de vous plaindre toûjours à eux des torts que l'on pourra vous faire. Pour moi, qui ne vous ai point dit de vous marier avec moi, & que vous avez prise sans consulter mes sentimens, je prétens n'être point obligée à me soûmettre en esclave à vos volontez; & je veux joüir, s'il vous plaît, de quelque nombre de beaux jours que m'offre la jeunesse; prendre les douces libertez que l'âge me permet, voir un peu le beau monde, & gouter le plaisir de m'oüir dire des douceurs. Préparez-vous y pour vôtre punition,

nition, & rendez graces au Ciel de ce que je ne suis pas capable de quelque chose de pis.

GEORGE DANDIN.

Oui! c'est ainsi que vous le prenez? Je suis vôtre mari, & je vous dis que je n'entens pas cela.

ANGELIQUE.

Moi je suis vôtre femme, & je vous dis que je l'entens.

GEORGE DANDIN.

Il me prend des tentations d'accommoder tout son visage à la compote, & le mettre en état de ne plaire de sa vie aux diseurs de fleurettes. Ah! allons, George Dandin, je ne pourrois me retenir, & il vaut mieux quitter la place.

SCENE III.

CLAUDINE, ANGELIQUE.

CLAUDINE.

J'Avois, Madame, impatience qu'il s'en allât, pour vous rendre ce mot de la part que vous savez.

ANGELIQUE.

Voyons. *Elle lit bas.*

CLAUDINE *à part.*

A ce que je puis remarquer, ce qu'on lui écrit ne lui déplaît pas trop.

ANGELIQUE.

Ah! Claudine, que ce billet s'explique d'une façon galante! que dans tous leurs discours, & dans toutes leurs actions les gens de Cour ont un air agreable! & qu'est-ce que c'est auprès d'eux que nos gens de Province!

CLAUDINE.

Je crois qu'après les avoir vûs les Dandins ne vous plaisent gueres.

ANGELIQUE.

Demeure ici, je m'en vais faire la réponse.

CLAUDINE.

Je n'ai pas besoin, que je pense, de lui recommander de la faire agreable. Mais voici...

SCENE IV.

CLITANDRE, LUBIN, CLAUDINE.

CLAUDINE.

VRaiment, Monſieur, vous avez pris là un habile meſſager.

CLITANDRE.

Je n'ai pas oſé envoyer de mes gens: mais, ma pauvre Claudine, il faut que je te recompenſe des bons offices que je ſai que tu m'as rendus. *Il fouille dans ſa poche.*

CLAUDINE.

Eh! Monſieur, il n'eſt pas neceſſaire. Non, Monſieur, vous n'avez que faire de vous donner cette peine-là, & je vous rends ſervice, parce que vous le meritez, & je me ſens au cœur de l'inclination pour vous.

CLITANDRE.

Je te ſuis obligé. *Il lui donne de l'argent.*

LUBIN.

Puiſque nous ſerons mariez, donne-moi cela que je le mette avec le mien.

CLAUDINE.

Je te le garde auſſi bien que le baiſer.

CLITANDRE.

Di-moi, as-tu rendu mon billet à ta belle Maîtreſſe?

CLAUDINE.

Oui, elle eſt allée y répondre.

CLITANDRE.

Mais, Claudine, n'y a-t-il pas moyen que je la puiſſe entretenir?

CLAUDINE.

Oui, venez avec moi, je vous ferai parler à elle.

CLITANDRE.

Mais le trouvera-t-elle bon, & n'y a-t il rien à riſquer?

CLAUDINE.

Non, non, ſon mari n'eſt pas au logis, & puis ce n'eſt pas lui qu'elle a le plus à ménager, c'eſt ſon pere & ſa mere; & pourvû qu'ils ſoient prévenus, tout le reſte n'eſt point à craindre.

LU-

LUBIN.

Testiguenne que j'aurai là une habile femme! elle a de l'esprit comme quatre.

SCENE V.

GEORGE DANDIN, LUBIN.

GEORGE DANDIN.

VOici mon homme de tantôt. Plût au Ciel qu'il pût se resoudre à vouloir rendre témoignage au pere & à la mere de ce qu'ils ne veulent point croire!

LUBIN.

Ah! vous voilà, Monsieur le babillard, à qui j'avois tant recommandé de ne point parler, & qui me l'aviez tant promis. Vous êtes donc un causeur, & vous allez redire ce que l'on vous dit en secret!

GEORGE DANDIN.

Moi!

LUBIN.

Oui. Vous avez été tout rapporter au mari. Et vous êtes cause qu'il a fait du vacarme. Je suis bien aise de savoir que vous avez de la langue, & cela m'apprendra à ne vous plus rien dire.

GEORGE DANDIN.

Ecoute, mon ami.

LUBIN.

Si vous n'aviez point babillé, je vous aurois conté ce qui se passe à cette heure; mais pour vôtre punition vous ne saurez rien du tout.

GEORGE DANDIN.

Comment? Qu'est-ce qui se passe?

LUBIN.

Rien, rien. Voilà ce que c'est d'avoir causé, vous n'en tâterez plus, & je vous laisse sur la bonne bouche.

GEORGE DANDIN.

Arrête un peu.

LUBIN.

Point.

GEORGE DANDIN.

Je ne te veux dire qu'un mot.

LUBIN.

Nennin, nennin, vous avez envie de me tirer les vers du nez.

GEORGE DANDIN.

Non, ce n'est pas cela.

LUBIN.

Eh quelque sot. Je vous voi venir.

GEORGE DANDIN.

C'est autre chose. Ecoute.

LUBIN.

Point d'affaire. Vous voudriez que je vous disse que Monsieur le Vicomte vient de donner de l'argent à Claudine, & qu'elle l'a mené chez sa Maîtresse. Mais je ne suis pas si bête.

GEORGE DANDIN.

De grace.

LUBIN.

Non.

GEORGE DANDIN.

Je te donnerai....

LUBIN.

Tarare.

SCENE VI.

GEORGE DANDIN.

JE n'ai pû me servir avec cet innocent de la pensée que j'avois. Mais le nouvel avis qui lui est échappé feroit la même chose; & si le galant est chez moi, ce seroit pour avoir raison aux yeux du pere & de la mere, & les convaincre pleinement de l'effronterie de leur fille. Le mal de tout ceci, c'est que je ne sai comment faire pour profiter d'un tel avis. Si je rentre chez moi, je ferai évader le drôle; & quelque chose que je puisse voir moi-même de mon deshonneur, je n'en serai point crû à mon serment, & l'on me dira que je réve. Si d'autre part je vais querir beau-pere & belle-mere sans être sûr de trouver chez moi le galant, ce sera la même chose, & je retomberai dans l'inconvenient de tantôt. Pourrois-je point m'éclaircir doucement s'il y est encore? Ah Ciel! il n'en faut plus douter, & je viens de l'appercevoir par le trou de la porte. Le sort me donne

donne ici dequoi confondre ma partie, & pour achever l'avanture, il fait venir à point nommé les Juges dont j'avois besoin.

SCENE VII.

MONSIEUR & MADAME DE SOTENVILLE, GEORGE DANDIN.

GEORGE DANDIN.

ENfin vous ne m'avez pas voulu croire tantôt, & vôtre fille l'a emporté sur moi. Mais j'ai en main de quoi vous faire voir comme elle m'accommode; & Dieu merci mon deshonneur est si clair maintenant, que vous n'en pourrez plus douter.

Mr. DE SOTENVILLE.

Comment, mon gendre, vous êtes encore là-dessus?

GEORGE DANDIN.

Oui, j'y suis, & jamais je n'eus tant de sujet d'y être.

Me. DE SOTENVILLE.

Vous nous venez étourdir la tête?

GEORGE DANDIN.

Oui, Madame, & l'on fait bien pis à la mienne.

Mr. DE SOTENVILLE.

Ne vous lassez-vous point de vous rendre importun?

GEORGE DANDIN.

Non. Mais je me lasse fort d'être pris pour dupe.

Me. DE SOTENVILLE.

Ne voulez-vous point vous défaire de vos pensées extravagantes?

GEORGE DANDIN.

Non, Madame; mais je voudrois bien me défaire d'une femme qui me deshonore.

Me. DE SOTENVILLE.

Jour de Dieu, nôtre gendre, apprenez à parler.

Mr. DE SOTENVILLE.

Corbleu cherchez des termes moins offensans que ceux-là.

GEORGE DANDIN.

Marchand qui perd ne peut rire.

Me. DE SOTENVILLE.

Souvenez-vous que vous avez épousé une Demoiselle.

GEORGE DANDIN.

Je m'en souviens assez, & ne m'en souviendrai que trop.

Me. DE SOTENVILLE.

Si vous vous en souvenez, songez donc à parler d'elle avec plus de respect.

GEORGE DANDIN.

Mais que ne songe-t-elle plûtôt à me traiter plus honnêtement? Quoi, parce qu'elle est Demoiselle, il faut qu'elle ait la liberté de me faire ce qui lui plaît, sans que j'ose souffler!

Mr. DE SOTENVILLE.

Qu'avez-vous donc, & que pouvez-vous dire? N'avez-vous pas vû ce matin qu'elle s'est défenduë de connoître celui dont vous m'étiez venu parler?

GEORGE DANDIN.

Oui. Mais vous, que pourrez-vous dire, si je vous fais voir maintenant que le galant est avec elle?

Me. DE SOTENVILLE.

Avec elle?

GEORGE DANDIN.

Oui, avec elle, & dans ma maison.

Mr. DE SOTENVILLE.

Dans vôtre maison?

GEORGE DANDIN.

Oui. Dans ma propre maison.

Me. DE SOTENVILLE.

Si cela est, nous serons pour vous contr'elle.

Mr. DE SOTENVILLE.

Oui. L'honneur de nôtre famille nous est plus cher que toute chose, & si vous dites vrai, nous la renoncerons pour nôtre sang, & l'abandonnerons à vôtre colere.

GEORGE DANDIN.

Vous n'avez qu'à me suivre.

Me. DE SOTENVILLE.

Gardez de vous tromper.

Mr. DE SOTENVILLE.

N'allez pas faire comme tantôt.

GEORGE DANDIN.

Mon Dieu, vous allez voir. Tenez. Ai-je menti?

SCE-

SCENE VIII.

ANGELIQUE, CLITANDRE, CLAUDINE, Mr. & Me. DE SOTENVILLE, GEORGE DANDIN.

ANGELIQUE.

Adieu. J'ai peur qu'on ne vous surprenne ici, & j'ai quelques mesures à garder.

CLITANDRE.

Promettez-moi donc, Madame, que je pourrai vous parler cette nuit.

ANGELIQUE.

J'y ferai mes efforts.

GEORGE DANDIN.

Approchons doucement par derriere, & tâchons de n'être point vûs.

CLAUDINE.

Ah! Madame, tout est perdu. Voilà vôtre pere & vôtre mere accompagnez de vôtre mari.

CLITANDRE.

Ah Ciel!

ANGELIQUE.

Ne faites pas semblant de rien, & me laissez faire tous deux. Quoi, vous osez en user de la sorte, après l'affaire de tantôt, & c'est ainsi que vous dissimulez vos sentimens? On me vient rapporter que vous avez de l'amour pour moi, & que vous faites des desseins de me solliciter. J'en témoigne mon dépit, & m'explique à vous clairement en presence de tout le monde. Vous niez hautement la chose, & me donnez parole de n'avoir aucune pensée de m'offenser, & cependant le même jour vous prenez la hardiesse de venir chez moi me rendre visite, de me dire que vous m'aimez, & de me faire cent sots contes pour me persuader de répondre à vos extravagances; comme si j'étois femme à violer la foi que j'ai donnée à un mari, & à m'éloigner jamais de la vertu que mes parens m'ont enseignée. Si mon pere savoit cela, il vous apprendroit bien à tenter de ces entreprises. Mais une honnête femme n'aime point les éclats.

Elle fait signe à Claudine d'apporter un bâton. Je n'ai garde de lui en rien dire; & je veux vous montrer que toute femme que je suis, j'ai assez de courage pour me venger moi-même des offenses que l'on me fait. L'action que vous avez faite n'est pas d'un Gentilhomme, & ce n'est pas en Gentilhomme aussi que je veux vous traiter.

Elle prend le bâton, & bat son mari au lieu de Clitandre, qui met George Dandin entre deux.

CLITANDRE.

Ah, ah, ah, ah, ah. Doucement. *Puis il s'enfuit.*

CLAUDINE.

Fort, Madame, frappez comme il faut.

ANGELIQUE.

Faisant semblant de parler à Clitandre.

S'il vous demeure quelque chose sur le cœur, je suis pour vous répondre.

CLAUDINE.

Apprenez à qui vous vous jouez.

ANGELIQUE.

Ah! mon pere, vous êtes là?

Mr. DE SOTENVILLE.

Oui, ma fille; & je voi qu'en sagesse & en courage tu te montres un digne rejetton de la maison de Sotenville. Vien-çà, approche-toi que je t'embrasse.

Me. DE SOTENVILLE.

Embrasse-moi aussi, ma fille. Las! je pleure de joye, & reconnois mon sang aux choses que tu viens de faire.

Mr. DE SOTENVILLE.

Mon gendre, que vous devez être ravi, & que cette avanture est pour vous pleine de douceurs! Vous aviez un juste sujet de vous allarmer, mais vos soupçons se trouvent dissipez le plus avantageusement du monde.

Me. DE SOTENVILLE.

Sans doute, nôtre gendre, vous devez maintenant être le plus content des hommes.

CLAUDINE.

Assurément. Voilà une femme celle-là, vous êtes trop heureux de l'avoir, & vous devriez baiser les pas où elle passe.

GEOR-

GEORGE DANDIN.

Eh traitresse!

Mr. DE SOTENVILLE.

Qu'est-ce, mon gendre? Que ne remerciez-vous un peu vôtre femme, de l'amitié que vous voyez qu'elle montre pour vous?

ANGELIQUE.

Non, non, mon pere, il n'est pas necessaire. Il ne m'a aucune obligation de ce qu'il vient de voir, & tout ce que j'en fais, n'est que pour l'amour de moi-même.

Mr. DE SOTENVILLE.

Où allez-vous, ma fille?

ANGELIQUE.

Je me retire, mon peré, pour ne me voir point obligée à recevoir ses complimens.

CLAUDINE.

Elle a raison d'être en colere. C'est une femme qui merite d'être adorée, & vous ne la traitez pas comme vous devriez.

GEORGE DANDIN.

Scelerate.

Mr. DE SOTENVILLE.

C'est un petit ressentiment de l'affaire de tantôt, & cela se passera avec un peu de caresse que vous lui ferez. Adieu, mon gendre, vous voilà en état de ne vous plus inquieter. Allez-vous en faire la paix ensemble, & tâchez de l'appaiser par des excuses de vôtre emportement.

Me. DE SOTENVILLE

Vous devez considerer que c'est une fille élevée à la vertu & qui n'est point accoûtumée à se voir soupçonner d'aucune vilaine action. Adieu. Je suis ravie de voir vos desordres finis, & des transports de joye que vous doit donner sa conduite.

GEORGE DANDIN.

Je ne dit mot. Car je ne gagnerois rien à parler, & jamais il ne s'est rien vu d'égal à ma disgrace. Oui, j'admire mon malheur, & la subtile adresse de ma carogne de femme pour se donner toûjours raison, & me faire avoir tort. Est-il possible que toûjours j'aurai du dessous avec elle? que les apparences toûjours tourneront contre moi, & que je ne par-

viendrai point à convaincre mon effrontée? ô Ciel! seconde mes desseins,& m'accorde la grace de faire voir aux gens que l'on me deshonore.

Fin du second Acte.

ACTE III.

SCENE I.

CLITANDRE, LUBIN.

CLITANDRE.

LA nuit est avancée,& j'ai peur qu'il ne soit trop tard. Je ne voi point à me conduire. Lubin.

LUBIN.

Monsieur?

CLITANDRE.

Est-ce par ici?

LUBIN.

Je pense que oui. Morgué voilà une sotte nuit, d'être si noire que cela.

CLITANDRE.

Elle a tort assûrément. Mais si d'un côté elle nous empêche de voir, elle empêche de l'autre que nous ne soyons vûs.

LUBIN.

Vous avez raison. Elle n'a pas tant de tort. Je voudrois bien savoir, Monsieur, vous qui êtes savant, pourquoi il ne fait point jour la nuit?

CLITANDRE.

C'est une grande question,& qui est difficile. Tu es curieux, Lubin.

LUBIN.

Oui. Si j'avois étudié, j'aurois été songer à des choses où l'on n'a jamais songé.

CLITANDRE.

Je le crois. Tu as la mine d'avoir l'esprit subtil & penetrant.

LUBIN.

Cela est vrai. Tenez. J'explique du Latin, quoi que

que jamais je ne l'aye appris,& voyant l'autre jour écrit sur une grande porte *Collegium*, je devinai que cela vouloit dire College.

CLITANDRE.

Cela est admirable! Tu sais donc lire, Lubin?

LUBIN.

Oui, je sai lire la lettre moulée, mais je n'ai jamais su apprendre à lire l'écriture.

CLITANDRE.

Nous voici contre la maison. C'est le signal que m'a donné Claudine.

LUBIN.

Par ma foi c'est une fille qui vaut de l'argent,& je l'aime de tout mon cœur.

CLITANDRE.

Aussi t'ai-je amené avec moi pour l'entretenir.

LUBIN.

Monsieur, je vous suis....

CLITANDRE.

Chut. J'entens quelque bruit.

SCENE II.

ANGELIQUE, CLAUDINE, CLITANDRE, LUBIN.

ANGELIQUE.

Claudine?

CLAUDINE.

Hé bien?

ANGELIQUE.

Laisse la porte entr'ouverte.

CLAUDINE.

Voilà qui est fait.

CLITANDRE.

Ce sont elles. St.

ANGELIQUE.

St.

LUBIN.

St.

CLAUDINE.

St.

CLITANDRE.

A Claudine.

Madame.

ANGELIQUE.

A Lubin.

Quoi?

LUBIN.

A Angelique.

Claudine.

CLAUDINE.

Qu'eſt-ce?

CLITANDRE.

Ayant rencontré Claudine.

Ah! Madame que j'ai de joye!

LUBIN.

Ayant rencontré Angelique.

Claudine, ma pauvre Claudine.

CLAUDINE.

A Clitandre.

Doucement, Monſieur.

ANGELIQUE.

A Lubin.

Tout beau, Lubin.

CLITANDRE.

Eſt-ce toi, Claudine?

CLAUDINE.

Oui.

LUBIN.

Eſt-ce vous, Madame?

ANGELIQUE.

Oui.

CLAUDINE.

Vous avez pris l'une pour l'autre.

LUBIN *à Angelique.*

Ma foi la nuit on n'y voit goute.

ANGELIQUE.

Eſt-ce pas vous, Clitandre?

CLITANDRE.

Oui, Madame.

ANGELIQUE.

Mon mari ronfle comme il faut, & j'ai pris ce tems pour nous entretenir ici.

CLI-

CLITANDRE.

Cherchons quelque lieu pour nous asseoir.

CLAUDINE.

C'est fort bien avisé.

Ils vont s'asseoir au fonds du Theatre sur un gazon au pied d'un arbre.

LUBIN.

Claudine, où est-ce que tu es?

SCENE III.

GEORGE DANDIN, LUBIN.

GEORGE DANDIN.

J'Ai entendu descendre ma femme, & je me suis vîte habillé pour descendre après elle. Où peut-elle être allée? Seroit-elle sortie?

LUBIN.

Il prend George Dandin pour Claudine.

Où es-tu donc, Claudine? Ah te voilà. Par ma foi ton Maître est plaisamment attrapé, & je trouve ceci aussi drôle que les coups de bâton de tantôt, dont on m'a fait recit. Ta Maîtresse dit qu'il ronfle à cette heure; comme tous les diantres, & il ne sait pas que Monsieur le Vicomte & elle sont ensemble pendant qu'il dort. Je voudrois bien savoir quel songe il fait maintenant. Cela est tout à fait risible. De quoi s'avise-t-il aussi d'être jaloux de sa femme, & de vouloir qu'elle soit à lui tout seul? C'est un impertinent, & Monsieur le Vicomte lui fait trop d'honneur. Tu ne dis mot, Claudine? Allons, suivons-les, & me donne ta petite menotte que je la baise. Ah que cela est doux! Il me semble que je mange des confitures.

Comme il baise la main de Dandin, Dandin la lui pousse rudement au visage.

Tubleu, comme vous y allez! Voilà une petite menotte qui est un peu bien rude.

GEORGE DANDIN.

Qui va là?

LUBIN.

Personne.

GEORGE DANDIN.

Il fuit,& me laiſſe informé de la nouvelle perfidie de ma coquine. Allons, il faut que ſans tarder j'envoye appeller ſon pere & ſa mere,& que cette avanture me ſerve à me faire ſeparer d'elle. Hola, Colin, Colin.

SCENE IV.

COLIN, GEORGE DANDIN.

COLIN.

A la fenêtre.

MOnſieur.

GEORGE DANDIN.

Allons, vîte, ici bas.

COLIN.

En ſautant par la fenêtre.

M'y voilà. On ne peut pas plus vîte.

GEORGE DANDIN.

Tu es là?

COLIN.

Oui, Monſieur.

Pendant qu'il va lui parler d'un côté, Colin va de l'autre.

GEORGE DANDIN.

Doucement. Parle bas.Ecoute.Va-t-en chez mon beau-pere, & ma belle-mere, & di que je les prie très-inſtamment de venir tout à l'heure ici. Entens-tu? Eh? Colin, Colin.

COLIN.

De l'autre côté.

Monſieur.

GEORGE DANDIN.

Où diable es-tu?

COLIN.

Ici.

GEORGE DANDIN.

Comme ils ſe vont tous deux chercher, l'un paſſe d'un côté, & l'autre de l'autre.

Peſte ſoit du marouſle qui s'éloigne de moi. Je te dis que tu ailles de ce pas trouver mon beau-pere.& ma

ma belle-mere, & leur dire que je les conjure de se rendre ici tout à l'heure. M'entens-tu bien? Répon. Colin, Colin.

COLIN. *De l'autre côté.*

Monsieur.

GEORGE DANDIN.

Voilà un pendart qui me fera enrager, vien-t-en à moi.

Ils se cognent & tombent tous deux.

Ah le traître! il m'a estropié. Où est-ce que tu és? approche que je te donne mille coups. Je pense qu'il me fuit.

COLIN.

Assûrément.

GEORGE DANDIN.

Veux-tu venir?

COLIN.

Nenni ma foi.

GEORGE DANDIN.

Vien, te dis-je.

COLIN.

Point, vous me voulez battre.

GEORGE DANDIN.

Hé bien, non. Je ne te ferai rien.

COLIN.

Assûrément?

GEORGE DANDIN.

Oui. Approche. Bon. Tu és bien-heureux de ce que j'ai besoin de toi. Va-t-en vîte de ma part prier mon beau-pere & ma belle-mere de se rendre ici le plûtôt qu'ils pourront, & leur di que c'est pour une affaire de la derniere consequence. Et s'ils faisoient quelque difficulté à cause de l'heure, ne manque pas de les presser. & de leur bien faire entendre qu'il est très-important qu'ils viennent, en quelque état qu'ils soient. Tu m'entens bien maintenant?

COLIN.

Oui, Monsieur.

GEORGE DANDIN.

Va vîte, & revien de même. Et moi je vais rentrer dans ma maison attendant que...Mais j'entens quelqu'un. Ne seroit-ce point ma femme? Il faut que j'écoute, & me serve de l'obscurité qu'il fait.

SCE-

SCENE V.

CLITANDRE, ANGELIQUE, GEORGE DANDIN, CLAUDINE, LUBIN.

ANGELIQUE.

ADieu, il est temps de se retirer.

CLITANDRE.

Quoi si-tôt?

ANGELIQUE.

Nous nous sommes assez entretenus.

CLITANDRE.

Ah! Madame, puis-je assez vous entretenir, & trouver en si peu de temps toutes les paroles dont j'ai besoin? Il me faudroit des journées entieres pour me bien expliquer à vous de tout ce que je sens; & je ne vous ai pas dit encore la moindre partie de ce que j'ai à vous dire.

ANGELIQUE.

Nous en écouterons une autre fois davantage.

CLITANDRE.

Helas! de quel coup me percez-vous l'ame, lors que vous parlez de vous retirer, & avec combien de chagrin m'allez-vous laisser maintenant.

ANGELIQUE.

Nous trouverons moyen de nous revoir.

CLITANDRE.

Oui, mais je songe qu'en me quittant vous allez trouver un mari. Cette pensée m'assassine, & les privileges qu'ont les maris sont des choses cruelles pour un amant qui aime bien.

ANGELIQUE.

Serez-vous assez foible pour avoir cette inquietude, & pensez-vous qu'on soit capable d'aimer de certains maris qu'il y a? On les prend, parce qu'on ne s'en peut défendre, & que l'on dépend de parens, qui n'ont des yeux que pour le bien; mais on sait leur rendre justice, & l'on se moque fort de les considerer au delà de ce qu'ils meritent.

GEORGE DANDIN.

Voilà nos carognes de femmes.

CLI-

CLITANDRE.

Ah ! qu'il faut avoüer que celui qu'on vous a donné étoit peu digne de l'honneur qu'il a reçû, & que c'est une étrange chose que l'assemblage qu'on a fait d'une personne comme vous avec un homme comme lui !

GEORGE DANDIN, *à part.*

Pauvres maris! Voilà comme on vous traite.

CLITANDRE.

Vous meritez sans doute une toute autre destinée ; & le Ciel ne vous a point faite pour être la femme d'un païsan.

GEORGE DANDIN.

Plût au Ciel, fut-elle la tienne! tu changerois bien de langage. Rentrons, c'en est assez.

Il entre & ferme la porte.

CLAUDINE.

Madame, si vous avez à dire du mal de vôtre mari, depêchez vîte, car il est tard.

CLITANDRE.

Ah, Claudine, que tu es cruelle!

ANGELIQUE.

Elle a raison. Separons-nous.

CLITANDRE.

Il faut donc s'y resoudre, puisque vous le voulez. Mais au moins je vous conjure de me plaindre un peu des méchans momens que je vais passer.

ANGELIQUE.

Adieu.

LUBIN.

Où es-tu, Claudine, que je te donne le bon soir ?

CLAUDINE.

Va; va, je le reçois de loin, & je t'en renvoye autant.

SCENE VI.

ANGELIQUE, CLAUDINE, GEORGE DANDIN.

ANGELIQUE.

Rentrons sans faire de bruit.

CLAU-

CLAUDINE.

La porte s'est fermée.

ANGELIQUE.

J'ai le passe-par-tout.

CLAUDINE.

Ouvrez donc doucement.

ANGELIQUE.

On a fermé en dedans, & je ne sai comment nous ferons.

CLAUDINE.

Appellez le garçon qui couche là.

ANGELIQUE.

Colin, Colin, Colin.

GEORGE DANDIN.

Mettant la tête à la fenêtre.

Colin, Colin? Ah je vous y prens donc Madame ma femme, & vous faites des escampatives pendant que je dors! Je suis bien-aise de cela, & de vous voir dehors à l'heure qu'il est.

ANGELIQUE.

Hé bien, quel grand mal est-ce qu'il y a à prendre le frais de la nuit?

GEORGE DANDIN.

Oui, oui. L'heure est bonne à prendre le frais. C'est bien plûtôt le chaud, Madame la coquine; & nous savons toute l'intrigue du rendez-vous, & du Damoiseau. Nous avons entendu vôtre galant entretien, & les beaux vers à ma louange que vous avez dit l'un & l'autre. Mais ma consolation c'est que je vais être vangé, & que vôtre pere & vôtre mere seront convaincus maintenant de la justice de mes plaintes, & du déreglement de vôtre conduite. Je les ai envoyé querir, & ils vont être ici dans un moment.

ANGELIQUE.

Ah Ciel!

CLAUDINE.

Madame.

GEORGE DANDIN.

Voilà un coup sans doute où vous ne vous attendiez pas. C'est maintenant que je triomphe, & j'ai dequoi mettre à bas vôtre orgueil, & détruire vos artifices. Jusques ici vous avez joué mes

ac-

accusations, ébloui vos parens, & plâtré vos malversations. J'ai eu beau voir, & beau dire, vôtre adresse toûjours l'a emporté sur mon bon droit, & toûjours vous avez trouvé moyen d'avoir raison. Mais à cette fois, Dieu merci, les choses vont être éclaircies, & vôtre effronterie sera pleinement confonduë.

ANGELIQUE.

Hé je vous prie, faites-moi ouvrir la porte.

GEORGE DANDIN.

Non, non, il faut attendre la venuë de ceux que j'ai mandez, & je veux qu'ils vous trouvent dehors à la belle heure qu'il est. En attendant qu'ils viennent, songez, si vous voulez, à chercher dans vôtre tête quelque nouveau détour pour vous tirer de cette affaire. A inventer quelque moyen de r'habiller vôtre escapade. A trouver quelque belle ruse pour éluder ici les gens & paroître innocente. Quelque prétexte spécieux de pélerinage nocturne, ou d'amie en travail d'enfant que vous veniez de secourir.

ANGELIQUE.

Non, mon intention n'est pas de vous rien déguiser. Je ne prétens point me deffendre, ni vous nier les choses, puis que vous les savez.

GEORGE DANDIN.

C'est que vous voyez bien que tous les moyens vous en sont fermez, & que dans cette affaire vous ne sauriez inventer d'excuse qu'il ne me soit facile de convaincre de fausseté.

ANGELIQUE.

Oui. Je confesse que j'ai tort, & que vous avez sujet de vous plaindre. Mais je vous demande par grace de ne m'exposer point maintenant à la mauvaise humeur de mes parens, & de me faire promptement ouvrir.

GEORGE DANDIN.

Je vous baise les mains.

ANGELIQUE.

Eh mon pauvre petit mari! je vous en conjure.

GEORGE DANDIN.

Ah mon pauvre petit mari! Je suis vôtre petit mari maintenant, parce que vous vous sentez prise..

Je suis bien-aise de cela,& vous ne vous étiez jamais avisée de me dire ces douceurs.

ANGELIQUE.

Tenez. Je vous promets de ne vous plus donner aucun sujet de déplaisir; & de me...

GEORGE DANDIN.

Tout cela n'est rien. Je ne veux point perdre cette avanture,& il m'importe qu'on soit une fois éclairci à fond de vos déportemens.

ANGELIQUE.

De grace,laissez-moi vous dire. Je vous demande un moment d'audience.

GEORGE DANDIN.

Hé bien quoi?

ANGELIQUE.

Il est vrai que j'ai failli,je vous l'avouë encore une fois;que vôtre ressentiment est juste.Que j'ai pris le temps de sortir pendant que vous dormiez,& que cette sortie est un rendez-vous que j'avois donné à la personne que vous dites. Mais enfin ce sont des actions que vous devez pardonner à mon âge, des emportemens d'une jeune personne qui n'a encore rien vû,& ne fait que d'entrer au monde; des libertez, où l'on s'abandonne sans y penser de mal, & qui sans doute dans le fond n'ont rien de...

GEORGE DANDIN.

Oui,vous le dites,& ce sont de ces choses qui ont besoin qu'on les croye pieusement.

ANGELIQUE.

Je ne veux point m'excuser par là d'être coupable envers vous.& je vous prie seulement d'oublier une offense, dont je vous demande pardon de tout mon cœur; & de m'épargner en cette rencontre le déplaisir que me pourroient causer les reproches fâcheux de mon pere & de ma mere. Si vous m'accordez genereusement la grace que je vous demande,ce procedé obligeant, cette bonté que vous me ferez voir, me gagnera entierement; elle touchera tout-à-fait mon cœur,& y fera naître pour vous ce que tout le pouvoir de mes parens & les liens du mariage n'avoient pû y jetter.En un mot elle sera cause que je renoncerai à toutes les galanteries, & n'aurai de

l'a-

l'attache que pour vous. Oui, je vous donne ma parole que vous m'allez voir desormais la meilleure femme du monde, & que je vous témoignerai tant d'amitié, tant d'amitié, que vous en serez satisfait.

GEORGE DANDIN.

Ah crocodile, qui flate les gens pour les étrangler!

ANGELIQUE.

Accordez-moi cette faveur.

GEORGE DANDIN.

Point d'affaires, je suis inexorable.

ANGELIQUE.

Montrez-vous genereux.

GEORGE DANDIN.

Non.

ANGELIQUE.

De grace.

GEORGE DANDIN.

Point.

ANGELIQUE.

Je vous en conjure de tout mon cœur.

GEORGE DANDIN.

Non, non, non; je veux qu'on soit détrompé de vous, & que vôtre confusion éclate.

ANGELIQUE.

Et bien, si vous me reduisez au desespoir, je vous avertis qu'une femme en cet état est capable de tout, & que je ferai quelque chose ici dont vous vous repentirez.

GEORGE DANDIN.

Et que ferez-vous, s'il vous plaît?

ANGELIQUE.

Mon cœur se portera jusqu'aux extrêmes resolutions, & de ce couteau que voici je me tuerai sur la place.

GEORGE DANDIN.

Ah, ah! à la bonne heure.

ANGELIQUE.

Pas tant à la bonne heure pour vous que vous vous imaginez. On sait de tous côtez nos differends, & les chagrins perpetuels que vous concevez contre moi. Lorsqu'on me trouvera morte, il n'y aura per-

personne qui mette en doute que ce ne soit vous qui m'aurez tuée; & mes parens ne sont pas gens assûrément à laisser cette mort impunie, & ils en feront sur vôtre personne toute la punition que leur pourront offrir, & les poursuites de la justice, & la chaleur de leur ressentiment. C'est par là que je trouverai moyen de me vanger de vous, & je ne suis pas la premiere qui ait su recourir à de pareilles vangeances, qui n'ait pas fait difficulté de se donner la mort, pour perdre ceux qui ont la cruauté de nous pousser à la derniere eutremité.

GEORGE DANDIN.

Je suis vôtre valet. On ne s'avise plus de se tuer soi-même, & la mode en est passée il y a long-temps.

ANGELIQUE.

C'est une chose dont vous pouvez vous tenir sûr, & si vous persistez dans vôtre refus, si vous ne me faites ouvrir, je vous jure que tout à l'heure je vais vous faire voir jusques où peut aller la résolution d'une personne qu'on met au desespoir.

GEORGE DANDIN.

Bagatelles, bagatelles. C'est pour me faire peur.

ANGELIQUE.

Hé bien, puis qu'il le faut, voici qui nous contentera tous deux, & montrera si je me moque. Ah! c'en est fait. Fasse le Ciel que ma mort soit vangée comme je le souhaite, & que celui qui en est cause, reçoive un juste châtiment de la dureté qu'il a eüe pour moi!

GEORGE DANDIN.

Oüais! seroit-elle bien si malicieuse que de s'être tuée pour me faire pendre? Prenons un bout de chandelle pour aller voir.

ANGELIQUE.

St. Paix. Rangeons-nous chacune immediatement contre un des côtez de la porte.

GEORGE DANDIN.

La méchanceté d'une femme iroit-elle bien jusques-là?

Il sort avec un bout de chandelle sans les appercevoir, elles entrent, & aussi-tôt elles ferment la porte.

Il n'y a personne. Eh! je m'en étois bien douté, & la pendarde s'est retirée, voyant qu'elle ne gagnoit

ri

rien auprès de moi, ni par prieres ni par menaces. Tant mieux, cela rendra ses affaires encore plus mauvaises, & le pere & la mere qui vont venir en verront mieux son crime. Ah, ah! la porte s'est fermée. Hola ho, quelqu'un. Qu'on m'ouvre promptement.

ANGELIQUE.

A la fenêtre avec Claudine.

Comment! c'est toi? d'où viens-tu, bon pendard? est-il heure de revenir chez soi, quand le jour est prêt de paroître & cette maniere de vie est-elle celle que doit suivre un honnête mari?

CLAUDINE.

Cela est-il beau d'aller yvrogner toute la nuit & de laisser ainsi toute seule une pauvre jeune femme dans la maison?

GEORGE DANDIN.

Comment vous avez....

ANGELIQUE.

Va va, traître, je suis lasse de tes déportemens, & je veux m'en plaindre sans plus tarder à mon pere & à ma mere.

GEORGE DANDIN.

Quoi, c'est ainsi que vous osez....

SCENE VII.

Mr. & Me. DE SOTENVILLE, COLIN, CLAUDINE, ANGELIQUE, GEORGE DANDIN.

ANGELIQUE.

Mr. & Me. de Sotenville sont en des habits de nuit, & conduits par Colin, qui porte une lanterne.

Approchez de grace, & venez me faire raison de l'insolence la plus grande du monde, d'un mari à qui le vin & la jalousie ont troublé de telle sorte la cervelle, qu'il ne sait plus ni ce qu'il dit, ni ce qu'il fait, & vous a lui-même envoyé querir pour vous faire témoins de l'extravagance la plus étrange dont on ait jamais ouï parler. Le voilà qui revient comme vous voyez, après s'être fait attendre toute la nuit, & si vous voulez l'écouter, il vous dira qu'il a les plus grandes plaintes du monde à vous faire de

moi; que durant qu'il dormoit je me suis dérobée d'auprès de lui pour m'en aller courir, & cent autres contes de même nature qu'il est allé rêver.

GEORGE DANDIN.

Voilà une méchante carogne!

CLAUDINE.

Oui, il nous a voulu faire accroire qu'il étoit dans la maison, & que nous étions dehors; & c'est une folie qu'il n'y a pas moyen de lui ôter de la tête.

Mr. DE SOTENVILLE.

Comment, qu'est ce à dire cela?

Me. DE SOTENVILLE.

Voilà une furieuse impudence que de nous envoyer querir.

GEORGE DANDIN.

Jamais...

ANGELIQUE.

Non, mon pere, je ne puis pas souffrir un mari de la sorte, ma patience est poussée à bout, & il vient de me dire cent paroles injurieuses.

Mr DE SOTENVILLE.

Corbleu vous êtes un mal-honnête homme.

CLAUDINE.

C'est une conscience de voir une pauvre jeune femme traitée de la façon, & cela crie vengeance au Ciel.

GEORGE DANDIN.

Peut-on?....

Me. DE SOTENVILLE.

Allez, vous devriez mourir de honte.

GEORGE DANDIN.

Laissez-moi vous dire deux mots.

ANGELIQUE.

Vous n'avez qu'à l'écouter, il va vous en conter de belles.

GEORGE DANDIN.

Je l'espere.

CLAUDINE.

Il a tant bû, que je ne pense pas qu'on puisse durer contre lui; & l'odeur du vin qu'il souffle est montée jusqu'à nous.

GEORGE DANDIN.

Monsieur mon beau-pere, je vous conjure....

Mr. DE SOTENVILLE.

Retirez-vous, vous puez le vin à pleine bouche.

GEORGE DANDIN.

Madame, je vous prie....

Me. DE SOTENVILLE.

Fi, ne m'approchez pas, vôtre haleine est empestée.

GEORGE DANDIN.

Souffrez que je vous....

Mr. DE SOTENVILLE.

Retirez-vous,vous dis-je,on ne peut vous souffrir.

GEORGE DANDIN.

Permettez, de grace, que....

Me. DE SOTENVILLE.

Pouas, vous m'engloutissez le cœur; parlez de loin, si vous voulez.

GEORGE DANDIN.

Hé bien oui, je parle de loin. Je vous jure que je n'ai bougé de chez moi, & que c'est elle qui est sortie.

ANGELIQUE.

Ne voilà pas ce que je vous ai dit?

CLAUDINE.

Vous voyez quelle apparence il y a.

Mr. DE SOTENVILLE.

Allez,vous vous moquez des gens. Descendez, ma fille, & venez ici.

GEORGE DANDIN.

J'atteste le Ciel que j'étois dans la maison, & que...

Me. DE SOTENVILLE.

Taisez-vous,c'est une extravagance qui n'est pas supportable.

GEORGE DANDIN.

Que la foudre m'écrase tout à l'heure, si....

Mr. DE SOTENVILLE.

Ne nous rompez pas davantage la tête, & songez à demander pardon à vôtre femme.

GEORGE DANDIN.

Moi demander pardon?

Mr. DE SOTENVILLE.

Oui pardon, & ſur le champ.

GEORGE DANDIN.

Quoi je...

Mr. DE SOTENVILLE.

Corbleu ſi vous me repliquez, je vous apprendrai ce que c'eſt que de vous jouer à nous.

GEORGE DANDIN.

Ah, George Dandin!

Mr. DE SOTENVILLE.

Allons, venez, ma fille, que vôtre mari vous demande pardon.

ANGELIQUE *deſcenduë.*

Moi lui pardonner tout ce qu'il m'a dit? non, non, mon pere, il m'eſt impoſſible de m'y reſoudre, & je vous prie de me ſeparer d'un mari avec lequel je ne ſaurois plus vivre.

CLAUDINE.

Le moyen d'y reſiſter?

Mr. DE SOTENVILLE.

Ma fille, de ſemblables ſeparations ne ſe font point ſans grand ſcandale, & vous devez vous montrer plus ſage que lui, & patienter encore cette fois.

ANGELIQUE.

Comment patienter après de telles indignités? non, mon pere, c'eſt une choſe où je ne puis conſentir.

Mr. DE SOTENVILLE.

Il le faut, ma fille, & c'eſt moi qui vous le commande.

ANGELIQUE.

Ce mot me ferme la bouche, & vous avez ſur moi une puiſſance abſoluë.

CLAUDINE.

Quelle douceur!

ANGELIQUE.

Il eſt fâcheux d'être contrainte d'oublier de telles injures; mais quelque violence que je me faſſe, c'eſt à moi de vous obeïr.

CLAUDINE.

Pauvre mouton!

Mr. DE SOTENVILLE.

Approchez.

ANGELIQUE.

Tout ce que vous me faites faire ne servira de rien ; & vous verrez que ce sera dès demain à recommencer.

Mr. DE SOTENVILLE.

Nous y donnerons ordre. Allons, mettez-vous à genoux.

GEORGE DANDIN.

A genoux?

Mr. DE SOTENVILLE.

Oui à genoux, & sans tarder.

GEORGE DANDIN.

Il se met à genoux, sa chandelle à sa main.

O Ciel! Que faut-il dire?

Mr. DE SOTENVILLE.

Madame, je vous prie de me pardonner.

GEORGE DANDIN.

Madame, je vous prie de me pardonner.

Mr. DE SOTENVILLE.

L'extravagance que j'ai faite.

GEORGE DANDIN.

L'extravagance que j'ai faite.

A part.

De vous épouser.

Mr. DE SOTENVILLE.

Et je vous promets de mieux vivre à l'avenir.

GEORGE DANDIN.

Et je vous promets de mieux vivre à l'avenir.

Mr. DE SOTENVILLE.

Prenez-y garde, & sachez que c'est ici la derniere de vos impertinences que nous souffrirons.

Me. DE SOTENVILLE.

Jour de Dieu, si vous y retournez, on vous apprendra le respect que vous devez à vôtre femme, & à ceux de qui elle sort.

Mr. DE SOTENVILLE.

Voilà le jour qui va paroître. Adieu. Rentrez chez vous, & songez bien à être sage. Et nous, mamour, allons nous mettre au lit.

SCENE VIII.

GEORGE DANDIN.

AH! je le quitte maintenant, & je n'y voi plus de remede; lors qu'on a, comme moi, épousé une méchante femme, le meilleur parti qu'on puisse prendre, c'est de s'aller jetter dans l'eau la tête la premiere.

FIN.



LA GLOIRE
DU DOME
DU
VAL-DE-GRACE,

Poëme sur la Peinture

DE MONSIEUR MIGNARD.

Par Mr. DE MOLIERE, *en l'année* 1669.

LA GLOIRE DU DOME DU VAL-DE-GRACE.



IGNE fruit de vingt ans de travaux somptueux,
Auguste Bâtiment, Temple majestueux,
Dont le Dôme superbe, élevé dans la nuë,
Pare du grand Paris la magnifique vûë,
Et parmi tant d'objets semez de toutes parts,
Du voyageur surpris prens les premiers regards;
Fais briller à jamais, dans ta noble richesse,
La splendeur du saint vœu d'une grande Princesse,
Et porte un témoignage à la posterité
De sa magnificence, & de sa pieté.
Conserve à nos neveux une montre fidele
Des exquises beautez que tu tiens de son zele.
Mais défen bien sur tout de l'injure des ans.
Le chef-d'œuvre fameux de ses riches Presens;
Cet éclatant morceau de savante peinture,
Dont elle a couronné ta noble architecture,
C'est le plus bel effet des grands soins qu'elle a pris,
Et ton marbre & ton or ne sont point de ce prix.
Toi, qui dans cette coupe, à ton vaste genie
Comme un ample Theatre heureusement fournie,

Es venu déployer les precieux tresors,
Que le Tibre t'a vû ramasser sur ses bords,
Di-nous, fameux Mignard, par qui te sont versées
Les charmantes beautez de tes nobles pensées,
Et dans quel fonds tu prens cette varieté,
Dont l'esprit est surpris, & l'œil est enchanté?
Di-nous quel feu divin, dans tes fecondes veilles,
De tes expressions enfante les merveilles?
Quels charmes ton Pinceau répand dans tous ses traits?
Quelle force il y mêle à ses plus doux attraits?
Et quel est ce pouvoir, qu'au bout des doigts tu portes,
Qui sait faire à nos yeux vivre des choses mortes,
Et d'un peu de mélange, & de bruns, & de clairs,
Rendre esprit la couleur, & les pierres des chairs?
Tu te tais, & pretens que ce sont des matieres,
Dont tu dois nous cacher les savantes lumieres;
Et que ces beaux secrets, à tes travaux vendus,
Te coûtent un peu trop pour être répandus.
Mais ton Pinceau s'explique, & trahit ton silence:
Malgré toi de ton Art il nous fait confidence;
Et dans ses beaux efforts, à nos yeux étalez,
Les mysteres profonds nous en sont revelez.
Une pleine lumiere ici nous est offerte;
Et ce Dôme pompeux est une école ouverte,
Où l'ouvrage faisant l'office de la voix,
Dicte de ton grand Art les souveraines loix.
Il nous dit fortement les trois nobles Parties, *

* *L'Invention, le Dessein, le Coloris.*

Qui rendent d'un Tableau les beautez assorties;
Et dont, en s'unissant, les talens relevez
Donnent à l'Univers les Peintres achevez
Mais des trois, comme Reine, il nous expose celle, *

* *L'Invention premiere partie de la Peinture.*

Que ne peut nous donner le travail, ni le zele;

Et qui comme un present de la faveur des Cieux,
Est du nom de divine appellée en tous lieux.
Elle, dont l'essor monte au-dessus du tonnerre,
Et sans qui l'on demeure à ramper contre terre,
Qui meut tout, regle tout, en ordonne à son choix,
Et des deux autres mêne & regit les emplois.
Il nous enseigne à prendre une digne matiere,
Qui donne au feu d'un Peintre une vaste carriere,
Et puisse recevoir tous les grands ornemens,
Qu'enfante un beau genie en ses accouchemens,
Et dont la Poësie, & sa sœur la Peinture,
Parant l'instruction de leur docte imposture,
Composent avec art ces attraits, ces douceurs,
Qui font à leurs leçons un passage en nos cœurs,
Et par qui de tout temps, ces deux sœurs si pareilles
Charment, l'une les yeux, & l'autre les oreilles.
Mais il nous dit de fuir un discours apparent
Du lieu que l'on nous donne, & du sujet qu'on prend,
Et de ne point placer dans un tombeau des fêtes,
Le Ciel contre nos pieds, & l'Enfer sur nos têtes.
Il nous apprend à faire, avec détachement,
Des groupes contrastez un noble agencement,
Qui du champ du Tableau fasse un juste partage;
En conservant les Bords un peu legers d'ouvrage,
N'ayant nul embarras, nul fracas vicieux,
Qui rompe ce repos si fort ami des yeux:
Mais où, sans se presser, le groupe se rassemble,
Et forme un doux concert, fasse un beau tout-ensemble,
Où rien ne soit à l'œil mendié, ni redit;
Tout s'y voyant tiré d'un vaste fonds d'esprit,
Assaisonné du sel de nos graces antiques,
Et non du fade goût des ornemens gothiques:
Ces monstres odieux des siecles ignorans,
Que de la barbarie ont produit les torrens;
Quand leur cours inondant presque toute la terre,
Fit à la politesse une mortelle guerre,
Et de la grande Rome abattant les remparts,
Vint avec son empire étouffer les beaux Arts.

Il nous montre à poser, avec noblesse & grace,
La premiere figure à la plus belle place;
Riche d'un agrément, d'un brillant de grandeur,
Qui s'empare d'abord des yeux du Spectateur:
Prenant un soin exact, que dans tout un Ouvrage
Elle jouë aux regards le plus beau personnage;
Et que par aucun rôle, au spectacle placé,
Le Heros du tableau ne se voye effacé.
Il nous enseigne à fuir les ornemens débiles.
Des épisodes froids & qui sont inutiles;
A donner au sujet toute sa verité;
A lui garder par tout pleine fidelité;
Et ne se point porter à prendre de licence,
A moins qu'à des beautez elle donne naissance.
Il nous dicte amplement les leçons du Dessein.

** II. Le dessein seconde Partie de la Peinture.*

Dans la maniere Grecque, & dans le goût Romain:
Le grand choix du beau vrai, de la belle nature,
Sur les restes exquis de l'antique Sculpture,
Qui prenant d'un sujet la brillante beauté,
En savoit separer la foible verité,
En formant de plusieurs une beauté parfaite,
Nous corrige par l'Art la nature qu'on traite.
Il nous explique à fond, dans ses instructions,
L'union de la grace, & des proportions:
Les figures par tout doctement dégradées,
Et leurs extremitez soigneusement gardées.
Les contrastes savans des membres agroupez,
Grands, nobles, étendus, & bien developpez;
Balancez sur leur centre en beauté d'attitude;
Tous formez l'un pour l'autre avec exactitude;
Et n'offrant point aux yeux ces galimatias,
Où la tête n'est point de la jambe, ou du bras;
Leur juste attachement aux lieux qui les font naître,
Et les muscles touchez, autant qu'ils doivent l'être:
La beauté des contours observez avec soin;
Point durement traitez, amples, tirez de loin,
Iné-

Inégaux, ondoyans, & tenant de la flâme,
Afin de conserver plus d'action & d'ame.
Les nobles airs de tête amplement variez,
Et tous au caractere avec choix mariez.
Et c'est là qu'un grand Peintre, avec pleine largesse,
D'une feconde idée étale la richesse;
Faisant briller par tout de la diversité,
Et ne tombant jamais dans un air repeté.
Mais un Peintre commun trouve une peine extrême,
A sortir dans ses airs, de l'amour de soi-même;
De redites sans nombre il fatigue les yeux,
Et plein de son image, il se peint en tous lieux.
Il nous enseigne aussi les belles draperies,
De grands plis bien jettez suffisamment nourries;
Dont l'ornement aux yeux doit conserver le nû:
Mais qui pour le marquer soit un peu retenu;
Qui ne s'y cole point, mais en suive la grace,
Et sans la serrer trop, la caresse, & l'embrasse.
Il nous montre à quel air, dans quelles actions,
Se distinguent à l'œil toutes les passions.
Les mouvemens du cœur, peints d'une adresse extrême.
Par des gestes puisez dans la passion même;
Bien marquez, pour parler, appuyez fort, & nets;
Imitans en vigueur les gestes des muets,
Qui veulent reparer la voix que la nature
Leur a voulu nier ainsi qu'à la Peinture.
Il nous étale enfin les mysteres exquis
De la belle partie où triompha Zeuxis, *
Et qui le revêtant d'une gloire immortelle,
Le fit aller du pair avec le grand Appelle.
L'union, les concerts, & les tons des couleurs.
Contrastes, amitiez, ruptures & valeurs:
Qui font les grands effets, les fortes impostures,
L'achevement de l'Art, & l'ame des figures.
Il nous dit clairement dans quel choix le plus beau
On peut prendre le jour, & le champ du Tableau.

* *III. Le Coloris troisième Partie de la Peinture.*

Les distributions, & d'ombre, & de lumiere,
Sur chacun des objets, & sur la masse entiere.
Leur dégradation dans l'espace de l'air,
Par les tons differens de l'obscur & du clair;
Et quelle force il faut aux objets mis en place,
Que l'approche distingue, & le lointain efface.
Les gracieux repos, que, par des soins communs,
Les bruns donnent aux clairs, comme les clairs aux bruns.
Avec quel agrément d'insensible passage
Doivent ces opposez entrer en assemblage:
Par quelle douce chûte ils doivent y tomber,
Et dans un milieu tendre aux yeux se dérober.
Ces fonds officieux qu'avec art on se donne,
Qui reçoivent si bien ce qu'on leur abandonne:
Par quels coups de pinceau formant de la rondeur,
Le Peintre donne au plat le relief du Sculpteur;
Quel adoucissement des teintes de lumiere
Fait perdre ce qui tourne, & le chasse derriere;
Et comme avec un champ fuyant, vague & leger,
La fierté de l'obscur sur la douceur du clair
Triomphant de la toile, en tire avec puissance
Les figures que veut garder sa resistance,
Et malgré tout l'effort qu'elle oppose à ses coups,
Les détache du fond. & les améne à nous.
Il nous dit tout cela, ton admirable ouvrage:
Mais, illustre Mignard, n'en prens aucun ombrage;
Ne crain pas que ton Art, par ta main découvert,
A marcher sur tes pas tienne un chemin ouvert;
Et que de ses leçons les grands & beaux oracles
Elevent d'autres mains à tes doctes miracles:
Il y faut des talens que ton merite joint;
Et ce sont des secrets qui ne s'apprennent point.
On n'acquiert point, Mignard, par les soins qu'on se donne,
Trois choses dont les dons brillent dans ta personne;
Les passions, la grace, & les tons de couleur,
Qui

Qui des riches tableaux font l'exquise valeur.
Ce sont presens du Ciel, qu'on voit peu qu'il assemble,
Et les siecles ont peine à les trouver ensemble.
C'est par là qu'à nos yeux nuls travaux enfantez
De ton noble travail n'atteindront les beautez.
Malgré tous les Pinceaux, que ta gloire reveille,
Il sera de nos jours la fameuse merveille.
Et des bouts de la terre, en ses superbes lieux,
Attirera les pas des savans curieux.
O vous, dignes objets de la noble tendresse,
Qu'a fait briller pour vous cette Auguste Princesse,
Dont au grand Dieu naissant, au veritable Dieu,
Le zele magnifique a consacré ce lieu;
Purs Esprits, où du Ciel sont les graces infuses,
Beaux Temples des vertus, admirables Récluses,
Qui dans vôtre retraite, avec tant de ferveur,
Mêlez parfaitement la retraite du cœur;
Et par un choix pieux hors du monde placées,
Ne détachez vers lui nulle de vos pensées:
Qu'il vous est cher d'avoir sans cesse devant vous
Ce tableau de l'objet de vos vœux les plus doux;
D'y nourrir par vos yeux les precieuses flâmes,
Dont si fidellement brûlent vos belles ames;
D'y sentir redoubler l'ardeur de vos desirs;
D'y donner à toute heure un encens de soûpirs;
Et d'embrasser du cœur une image si belle
Des celestes beautez de la gloire éternelle:
Beautez qui dans leurs fers tiennent vos libertez,
Et vous font mépriser toutes autres beautez.
Et toi, qui fus jadis la Maîtresse du Monde,
Docte & fameuse Ecole en raretez feconde,
Où les Arts déterrez ont par un digne effort
Reparé les degâts des Barbares du Nort;
Source des beaux débris des siecles memorables;
O Rome, qu'à tes soins nous sommes redevables
De nous avoir rendu façonné de ta main,
Ce grand homme chez toi devenu tout Romain!
Dont le Pinceau celebre, avec magnificence,
De ses riches travaux vient parer nôtre France;
Et

Et dans un noble lustre y produire à nos yeux
Cette belle Peinture inconnuë en ces lieux.
La Fresque, dont la grace à l'autre preferée,
Se conserve un éclat d'éternelle durée:
Mais dont la promptitude, & les brusques fiertez,
Veulent un grand genie à toucher ses beautez.
De l'autre, qu'on connoit, la traitable methode
Aux foiblesses d'un Peintre aisément s'accommode.
La paresse de l'huile, allant avec lenteur,
Du plus tardif genie attend la pesanteur.
Elle fait secourir, par le temps qu'elle donne,
Les faux pas que peut faire un Pinceau qui tâtonne;
Et sur cette peinture on peut, pour faire mieux,
Revenir quand on veut, avec de nouveaux yeux,
Cette commodité de retoucher l'ouvrage,
Aux Peintres chancelans est un grand avantage:
Et ce qu'on ne fait pas en vingt fois qu'on reprend,
On le peut faire en trente, on le peut faire en cent.
Mais la Fresque est pressante, & veut sans complaisance
Qu'un Peintre s'accommode à son impatience;
La traite à sa maniere, & d'un travail soudain
Saisisse le moment, qu'elle donne à sa main.
La severe rigueur de ce moment qui passe,
Aux erreurs d'un Pinceau ne fait aucune grace.
Avec elle il n'est point de retour à tenter,
Et tout au premier coup se doit executer.
Elle veut un esprit où se rencontre unie
La pleine connoissance avec le grand genie;
Secouru d'une main propre à le seconder,
Et maîtresse de l'Art jusqu'à le gourmander;
Une main prompte à suivre un beau feu qui la guide,
Et dont, comme un éclair, la justesse rapide
Repande dans ses fonds, à grands traits non tâtez,
De ses expressions les touchantes beautez.

C'est

C'est par là que la Fresque éclatante de gloire
Sur les honneurs de l'autre emporte la victoire,
Et que tous les Savans, en Juges délicats,
Donnent la preference à ses mâles appas.
Cent doctes mains chez elle ont cherché la loüange;
Et Jules, Annibal, Raphaël, Michel Ange,
Les Mignards de leur siecle, en illustres Rivaux;
Ont voulu par la Fresque ennoblir leurs travaux.
Nous la voyons ici doctement revêtuë
De tous les grands attraits qui surprennent la vuë.
Jamais rien de pareil n'a paru dans ces lieux;
Et la belle Inconnuë a frappé tous les yeux.
Elle a non seulement, par ses graces fertiles,
Charmé du grand Paris les connoisseurs habiles;
Et touché de la Cour le beau monde savant:
Ses miracles encor ont passé plus avant;
Et de nos Courtisans les plus legers d'étude
Elle a pour quelque temps fixé l'inquietude;
Arrêté leur esprit, attaché leurs regards,
Et fait descendre en eux quelque goût des beaux Arts.
Mais ce qui plus que tout éleve son merite,
C'est de l'auguste Roi l'éclatante visite.
Ce Monarque, dont l'ame aux grandes qualitez
Joint un goût délicat des savantes beautez,
Qui separant le bon d'avec son apparence,
Decide sans erreur, & louë avec prudence;
Loüis, le grand Loüis, dont l'esprit souverain
Ne dit rien au hazard, & voit tout d'un œil sain,
A versé de sa bouche à ses graces brillantes
De deux precieux mots les douceurs chatouillantes,
Et l'on sait qu'en deux mots ce Roi judicieux
Fait des plus beaux travaux l'éloge glorieux.
Colbert, dont le bon goût suit celui de son Maître,
A senti même charme, & nous le fait paroître.
Ce vigoureux genie, au travail si constant,
Dont la vaste prudence à tous emplois s'étend;
Qui du choix souverain tient, par son haut merite,

Du

Du commerce & des Arts la suprême conduite,
A d'une noble idée enfanté le dessein,
Qu'il confie aux talens de cette docte main ;
Et dont il veut par elle attacher la richesse
Aux sacrez murs du Temple, où son cœur s'interesse. *

* S Eustache.

La voilà, cette main, qui se met en chaleur :
Elle prend les pinceaux, trace, étend la couleur ;
Empâte, adoucit, touche, & ne fait nulle pose ;
Voilà qu'elle a fini, l'ouvrage aux yeux s'expose,
Et nous y découvrons, aux yeux des grands experts,
Trois miracles de l'Art en trois tableaux divers.
Mais parmi cent objets d'une beauté touchante,
Le Dieu porte au respect, & n'a rien qui n'enchante :
Rien en grace, en douceur, en vive majesté,
Qui ne presente à l'œil une Divinité.
Elle est toute en ses traits, si brillant de noblesse
La grandeur y paroît, l'équité, la sagesse,
La bonté, la puissance ; enfin ces traits font voir
Ce que l'esprit de l'homme a peine à concevoir.
Poursuis, ô grand Colbert, à vouloir dans la France
Des Arts que tu regis établir l'excellence ;
Et donne à ce projet, & si grand, & si beau,
Tous les riches momens d'un si docte Pinceau.
Attache à des travaux, dont l'éclat te renomme ;
Le reste précieux des jours de ce grand homme.
Tels hommes rarement se peuvent presenter,
Et quand le Ciel les donne il en faut profiter.
De ces mains, dont les temps ne sont gueres prodigues,
Tu dois à l'Univers les sçavantes fatigues.
C'est à ton Ministere à les aller saisir,
Pour les mettre aux emplois, que tu peux leur choisir ;
Et pour ta propre gloire il ne faut point attendre,
Qu'elles viennent t'offrir, ce que ton choix doit prendre.
Les grands hommes, Colbert, sont mauvais courtisans ;

Peu

Peu faits à s'acquiter des devoirs complaisans;
A leurs reflexions tout entiers ils se donnent,
Et ce n'est que par là qu'ils se perfectionnent.
L'étude & la visite ont leurs talens à part;
Qui se donne à la Cour, se dérobe à son Art.
Un esprit partagé rarement s'y consomme;
Et les emplois de feu demandent tout un hom-
me.
Ils ne sauroient quitter les soins de leur mêtier,
Pour aller chaque jour fatiguer ton Portier;
Ni par tout près de toi, par d'assidus hommages,
Mendier des prôneurs les éclatans suffrages.
Cet amour de travail, qui toûjours regne en eux,
Rend à tous autres soins leur esprit paresseux;
Et tu dois consentir à cette negligence,
Qui de leurs beaux talens te nourrit l'excellence.
Souffre que dans leur Art s'avançant chaque jour,
Par leurs ouvrages seuls ils te fassent leur cour.
Leur merite à tes yeux y peut assez paroître;
Consultes-en ton goût; il s'y connoît en maître,
Et te dira toûjours pour l'honneur de ton choix,
Sur qui tu dois verser l'éclat des grands emplois.
C'est ainsi que des Arts la renaissante gloire
De tes illustres soins ornera la memoire,
Et que ton nom, porté dans cent travaux pom-
peux,
Passera triomphant à nos derniers neveux.

FIN.

LE
TARTUFFE,
OU
L'IMPOSTEUR,
COMEDIE,

Par J. B. P. DE MOLIERE.

Les trois premiers Actes de cette Comedie ont été repreſentez à Verſailles pour le Roi le 12. jour du mois de Mai 1664.

Les mêmes trois premiers Actes de cette Comedie ont été repreſentez la deuxiéme fois à Villers-Cotterêts pour S. A. R. MONSIEUR, Frere Unique du Roi, qui regaloit leurs Majeſtez & toute la Cour, le 25. Septembre de la même année 1664.

Cet-

Cette Comedie parfaite, entiere & achevée en cinq Actes, a été representée la premiere & la seconde fois au Château du Rainci, près Paris, pour S. A. S. Monseigneur le Prince, les 29. Novembre 1664. & 8. Novembre de l'année suivante 1665. & depuis encore au Château de Chantilli le 20. Septembre 1668.

La premiere Representation en a été donnée au public dans la Salle du Palais Royal, le 5. Août 1667. & le lendemain 6. elle fut défenduë par Monsieur le Premier President du Parlement jusqu'à nouvel ordre de Sa Majesté.

La permission de representer cette Comedie en public sans interruption a été accordée le 5. Février 1669. & dès ce même jour la Piece fut representée par la Troupe du Roi.



Oici une Comedie dont on a fait beaucoup de bruit, qui a été long-temps persecutée; & les Gens qu'elle jouë ont bien fait voir qu'ils étoient plus puissans en France que tous ceux que j'ai jouez jusques ici. Les Marquis, les Precieuses, les Cocus, & les Medecins, ont souffert doucement qu'on les ait representez; & ils ont fait semblant de se divertir avec tout le monde, des peintures que l'on a faites d'eux. Mais les Hypocrites n'ont point entendu raillerie, ils se sont effarouchez d'abord, & ont trouvé étrange que j'eusse la hardiesse de jouer leurs grimaces, & de vouloir décrier un métier dont tant d'honnêtes Gens se mélent. C'est un crime qu'ils ne sauroient me pardonner; & ils se sont tous armez contre ma Comedie avec une fureur épouvantable. Ils n'ont eu garde de l'attaquer par le côté qui les a blessez; ils sont trop politiques pour cela, & savent trop bien vivre pour découvrir le fond de leur ame. Suivant leur louable coûtume, ils ont couvert leurs interêts de la cause de Dieu; & le Tartuffe dans leur bouche est une Piece qui offense la Pieté. Elle est d'un bout à l'autre pleine d'abominations, & l'on n'y trouve rien qui ne merite le feu. Toutes les syllabes en sont impies; les gestes mémes y sont criminels; & le moindre coup d'œil, le moindre branlement de tête, le moindre pas à droit ou à gauche, y cache des mysteres, qu'ils trouvent moyen d'expliquer à mon desavantage. J'ai eu beau la soûmettre aux lumieres de mes Amis, & à la censure de tout le monde. Les corrections que j'ai

pû

pû faire; le jugement du Roi, & de la Reine qui l'ont vûë; l'approbation des grands Princes, & de Messieurs les Ministres, qui l'ont honorée publiquement de leur presence; le témoignage des gens de bien qui l'ont trouvée profitable; tout cela n'a de rien servi. Ils n'en veulent point démordre, & tous les jours encore ils font crier en public des Zelez indiscrets, qui me disent des injures pieusement, & me damnent par charité.

Je me soucierois fort peu de tout ce qu'ils peuvent dire, n'étoit l'artifice qu'ils ont de me faire des ennemis que je respecte; & de jetter dans leur parti de veritables gens de bien, dont ils préviennent la bonne-foi & qui par la chaleur qu'ils ont pour les interêts du Ciel, sont faciles à recevoir les impressions qu'on veut leur donner. Voilà ce qui m'oblige à me défendre. C'est aux vrais Devots que je veux par-tout me justifier sur la conduite de ma Comedie; & je les conjure de tout mon cœur de ne point condamner les choses avant que de les voir; de se défaire de toute prévention, & de ne point servir la passion de ceux dont les grimaces les deshonorent.

Si l'on prend la peine d'examiner de bonne foi ma Comedie, on verra sans doute que mes intentions y sont par-tout innocentes, & qu'elle ne tend nullement à jouer les choses que l'on doit reverer; que je l'ai traitée avec toutes les précautions que demandoit la délicatesse de la matiere; & que j'ai mis tout l'art & tous les soins qu'il m'a été possible, pour bien distinguer le personnage de l'Hypocrite d'avec celui du vrai Devot. J'ai employé pour cela deux Actes entiers à preparer la venuë de mon Scelerat. Il ne tient pas un seul moment

ment l'Auditeur en balance, on le connoît d'abord aux marques que je lui donne; & d'un bout à l'autre il ne dit pas un mot, il ne fait pas une action qui ne peigne aux Spectateurs le caractere d'un méchant homme, & ne fasse éclater celui du veritable homme de bien, que je lui oppose.

Je sai bien que pour réponse, ces Messieurs tâchent d'insinuer que ce n'est point au Theâtre à parler de ces matieres: mais je leur demande, avec leur permission, sur quoi ils fondent cette belle maxime. C'est une proposition qu'ils ne font que supposer, & qu'ils ne prouvent en aucune façon; & sans doute il ne seroit pas difficile de leur faire voir que la Comedie chez les Anciens a pris son origine de la Religion, & faisoit partie de leurs mysteres; que les Espagnols, nos voisins, ne celebrent guéres de Fêtes où la Comedie ne soit mêlée; & que même parmi nous elle doit sa naissance aux soins d'une Confrairie, à qui appartient encore aujourd'hui l'Hôtel de Bourgogne; que c'est un lieu qui fut donné pour y representer les plus importans Mysteres de nôtre Foi, qu'on en voit encore des Comedies imprimées en lettres Gothiques, sous le nom d'un Docteur de Sorbonne; & sans aller chercher si loin, que l'on a joué de nôtre temps des Pieces saintes de Monsieur de Corneille, qui ont été l'admiration de toute la France.

Si l'emploi de la Comedie est de corriger les vices des hommes, je ne voi pas par quelle raison il y en aura de privilegiez. Celui-ci est dans l'Etat d'une consequence bien plus dangereuse que tous les autres; & nous avons vu que le Theâtre a une grande vertu pour la correction. Les plus beaux traits d'une serieuse Morale sont moins

puissans le plus souvent, que ceux de la Satire, & rien ne reprend mieux la plûpart des hommes, que la peinture de leurs défauts. C'est une grande atteinte aux vices, que de les exposir à la risée de tout le monde. On souffre aisément des reprehensions, mais on ne souffre point la raillerie. On veut bien être méchant, mais on ne veut point être ridicule.

On me reproche d'avoir mis des termes de pieté dans la bouche de mon Imposteur. Et pouvois-je m'en empêcher pour bien representer le caractere d'un Hypocrite? Il suffit, ce me semble, que je fasse connoître les motifs criminels qui lui font dire les choses, & que j'en aye retranché les termes consacrez, dont on auroit eu peine à lui entendre faire un mauvais usage. Mais il debite au quatrième Acte une Morale pernicieuse. Mais cette Morale est elle quelque chose dont tout le monde n'eût les oreilles rebattuës? dit-elle rien de nouveau dans ma Comedie? & peut-on craindre que des choses si generalement détestées, fassent quelque impression dans les esprits? que je les rende dangereuses en les faisant monter sur le Theâtre? qu'elles reçoivent quelque autorité de la bouche d'un Scelerat? Il n'y a nulle apparence à cela; & l'on doit approuver la Comedie du Tartuffe, ou condamner generalement toutes les Comedies.

C'est à quoi l'on s'attache furieusement depuis un temps; & jamais on ne s'étoit si fort déchaîné contre le Theâtre. Je ne puis pas nier qu'il n'y ait eu des Peres de l'Eglise, qui ont condamné la Comedie; mais on ne peut pas me nier aussi qu'il n'y en ait eu quelques-uns qui l'ont traitée un peu

plus

plus doucement. Ainsi l'autorité dont on prétend appuyer la Censure, est détruite par ce partage; & toute la consequence qu'on peut tirer de cette diversité d'opinions en des esprits éclairez des mémes lumieres, c'est qu'ils ont pris la Comedie differemment; & que les uns l'ont considerée dans sa pureté, lors que les autres l'ont regardée dans sa corruption, & confonduë avec tous ces vilains spectacles qu'on a eu raison de nommer des Spectacles de turpitude.

Et en effet, puis qu'on doit discourir des choses, & non pas des mots, & que la plûpart des contrarietez viennent de ne se pas entendre, & d'envelopper dans un même mot des choses opposées, il ne faut qu'ôter le voile de l'équivoque, & regarder ce qu'est la Comedie en soi pour voir si elle est condamnable. On connoîtra sans doute, que n'étant autre chose qu'un Poëme ingenieux, qui par des leçons agreables reprend les defauts des hommes, on ne sauroit la censurer sans injustice. Et si nous voulons ouïr là-dessus le témoignage de l'Antiquité, elle nous dira que ses plus celebres Philosophes ont donné des loüanges à la Comedie, eux qui faisoient profession d'une sagesse si austere, & qui crioient sans cesse aprés les vices de leur Siecle. Elle nous fera voir qu'Aristote a consacré des veilles au Theatre; & s'est donné le soin de reduire en preceptes l'art de faire des Comedies. Elle nous apprendra que de ses plus grands hommes, & des premiers en dignité, ont fait gloire d'en composer eux-mêmes; & qu'il y en a d'autres, qui n'ont pas dédaigné de reciter en public celles qu'ils avoient composées; que la Grece a fait pour cet Art éclater son estime par les prix glorieux,

& par les superbes Theâtres dont elle a voulu l'honorer, & que dans Rome enfin ce même Art a reçu aussi des honneurs extraordinaires: Je ne dis pas dans Rome débauchée, & sous la licence des Empereurs, mais dans Rome disciplinée, sous la sagesse des Consuls, & dans le temps de la vigueur de la vertu Romaine.

J'avouë qu'il y a eu des temps où la Comedie s'est corrompuë. Et qu'est-ce que dans le monde on ne corrompt point tous les jours? Il n'y a chose si innocente, où les hommes ne puissent porter du crime; point d'Art si salutaire, dont ils ne soient capables de renverser les intentions; rien de si bon en soi, qu'ils ne puissent tourner à de mauvais usages. La Medecine est un Art profitable, & chacun la revere comme une des plus excellentes choses que nous ayons; & cependant il y a eu des temps où elle s'est renduë odieuse, & souvent on en a fait un Art d'empoisonner les hommes. La Philosophie est un présent du Ciel: Elle nous a été donnée pour porter nos esprits à la connoissance d'un Dieu, par la contemplation des merveilles de la Nature; & pourtant on n'ignore pas que souvent on l'a détournée de son emploi, & qu'on l'a occupée publiquement à soûtenir l'impieté. Les choses mêmes les plus saintes ne sont point à couvert de la corruption des hommes; & nous voyons des Scelerats, qui tous les jours abusent de la pieté & la font servir méchamment aux crimes les plus grands: mais on ne laisse pas pour cela de faire les distinctions qu'il est besoin de faire. On n'enveloppe point dans une fausse consequence la bonté des choses que l'on corrompt, avec la malice des corrupteurs. On separe toûjours le mauvais usa-

usage d'avec l'intention de l'Art; & comme on ne s'avise point de défendre la Medecine, pour avoir été bannie de Rome : ni la Philosophie, pour avoir été condamnée publiquement dans Athenes, on ne doit point aussi vouloir interdire la Comedie, pour avoir été censurée en de certains temps. Cette Censure a eu ses raisons, qui ne subsistent point ici. Elle s'est renfermée dans ce qu'elle a pû voir, & nous ne devons point la tirer des bornes qu'elle s'est donnée, l'étendre plus loin qu'il ne faut, & lui faire embrasser l'innocent avec le coupable. La Comedie qu'elle a eu dessein d'attaquer, n'est point du tout la Comedie que nous voulons défendre. Il se faut bien garder de confondre celle-là avec celle-ci. Ce sont deux personnes de qui les mœurs sont tout-à-fait opposées. Elles n'ont aucun rapport l'une avec l'autre, que la ressemblance du nom, & ce seroit une injustice épouventable, que de vouloir condamner Olimpe, qui est femme de bien, parce qu'il y a eu une Olimpe qui a été une débauchée. De semblables Arrêts sans doute feroient un grand désordre dans le monde. Il n'y auroit rien par là qui ne fût condamné; & puis que l'on ne garde point cette rigueur à tant de choses dont on abuse tous les jours, on doit bien faire la même grace à la Comedie, & approuver les Pieces de Theâtre où l'on verra regner l'instruction & l'honnêteté.

Je sai qu'il y a des Esprits dont la délicatesse ne peut souffrir aucune Comedie; qui disent que les plus honnêtes sont les plus dangereuses; que les passions que l'on y dépeint, sont d'autant plus touchantes, qu'elles sont pleines de vertu; & que les ames sont attendries par ces sortes de represen-

tations. Je ne voi pas quel grand crime c'est que de s'attendrir à la vûë d'une passion honnête; & c'est un haut étage de vertu, que cette pleine insensibilité où ils veulent faire monter nôtre ame. Je doute qu'une si grande perfection soit dans les forces de la Nature humaine; & je ne sai s'il n'est pas mieux de travailler à rectifier & adoucir les passions des hommes, que de vouloir les retrancher entierement. J'avouë qu'il y a des lieux qu'il vaut mieux frequenter que le Theatre; & si l'on veut blâmer toutes les choses qui ne regardent pas directement Dieu & nôtre salut, il est certain que la Comedie en doit être, & je ne trouve point mauvais qu'elle soit condamnée avec le reste: mais supposé, comme il est vrai, que les exercices de la Pieté souffrent des intervalles, & que les hommes ayent besoin de divertissement, je soûtiens qu'on ne leur en peut trouver un qui soit plus innocent que la Comedie. Je me suis étendu trop loin. Finissons par le mot d'un grand Prince sur la Comedie du Tartuffe.

Huit jours aprés qu'elle eut été défenduë, on representa devant la Cour une Piece intitulée Scaramouche Hermite; *& le Roi en sortant dit au grand Prince que je veux dire:* Je voudrois bien savoir pourquoi les Gens qui se scandalisent si fort de la Comedie de Moliere, ne disent mot de celle de Scaramouche. *A quoi le Prince répondit:* La raison de cela, c'est que la Comedie de Scaramouche jouë le Ciel & la Religion, dont ces Messieurs-là ne se soucient point: mais celle de Moliere les jouë eux-mêmes; c'est ce qu'ils ne peuvent souffrir.

LE LIBRAIRE

AU LECTEUR.

Comme les moindres choses qui partent de la plume de Monsieur de Moliere, ont des beautez que les plus délicats ne se peuvent lasser d'admirer, j'ai crû ne devoir pas negliger l'occasion de vous faire part de ses Placets, & qu'il est à propos de les joindre à Tartuffe, puisque par-tout il y est parlé de cette incomparable Piece.

PREMIER PLACET,

PRESENTÉ AU ROI

Sur la Comedie du Tartuffe, qui n'avoit pas encore été representée en public.

SIRE,

Le devoir de la Comedie étant de corriger les hommes en les divertissant, j'ai crû que dans l'emploi où je me trouve, je n'avois rien de mieux à faire, que d'attaquer par des peintures ridicules les vices de mon Siecle; & comme l'hypocrisie sans doute en est un des plus en usage, des plus incommodes, & des plus dangereux, j'avois eu, SIRE, la pensée que je ne rendrois pas un petit service à tous les honnêtes gens de vôtre Royaume, si je faisois une Comedie qui décriât les Hypocrites, & mît en vûë, comme il faut, toutes les grimaces étudiées de ces gens de bien à outrance, toutes les friponneries couvertes de ces faux monnoyeurs en devotion, qui veulent attraper les hommes avec un zele contrefait, & une charité sophistiquée.

Je l'ai faite, SIRE, cette Comedie, avec tout le soin, comme je crois, & toutes les circonspections que pouvoit demander la delicatesse de la matiere; & pour mieux conserver l'estime & le respect qu'on doit aux vrais devots, j'en ai distingué le plus que j'ai pû le caractere que j'avois à toucher; je n'ai point laissé d'équivoque, j'ai ôté ce qui pouvoit confondre le bien avec le mal, & ne me suis servi dans cette peinture que des couleurs expresses, & des traits essentiels qui font reconnoître d'abord un veritable & franc Hypocrite.

Cependant toutes mes précautions ont été inutiles. On a profité, SIRE, de la délicatesse de vôtre

tre ame sur les matieres de Religion; & l'on a sû vous prendre par l'endroit seul que vous êtes prenable, je veux dire, par le respect des choses saintes. Les Tartuffes sous main ont eu l'adresse de trouver grace auprès de Vôtre Majesté; & les Originaux enfin ont fait supprimer la Copie, quelque innocente qu'elle fût, & quelque ressemblante qu'on la trouvât.

Bien que ce m'ait été un coup sensible que la suppression de cet Ouvrage, mon malheur pourtant étoit adouci par la maniere dont Vôtre Majesté s'étoit expliquée sur ce sujet; & j'ai crû, SIRE, qu'elle m'ôtoit tout lieu de me plaindre, ayant eu la bonté de declarer qu'elle ne trouvoit rien à dire dans cette Comedie qu'elle me défendoit de produire en public.

Mais malgré cette glorieuse declaration du plus grand Roi du monde, & du plus éclairé, malgré l'approbation encore de Monsieur le Legat, & de la plus grande partie de nos Prelats, qui tous, dans les lectures particulieres que je leur ai faites de mon Ouvrage, se sont trouvez d'accord avec les sentimens de Vôtre Majesté; malgré tout cela, dis-je, on voit un Livre composé par le Curé de.... qui donne hautement un démenti à tous ces augustes témoignages. Vôtre Majesté a beau dire; & Monsieur le Legat, & Messieurs les Prelats ont beau donner leur jugement, ma Comedie, sans l'avoir vûë, est diabolique, & diabolique mon cerveau; je suis un Démon vêtu de chair, & habillé en homme; un libertin, un impie, digne d'un supplice exemplaire. Ce n'est pas assez que le feu expie en public mon offense, j'en serois quitte à trop bon marché; le zele charitable de ce galant homme de bien n'a garde de demeurer là: il ne veut point que j'aye de misericorde auprès de Dieu, il veut absolument que je sois damné; c'est une affaire resoluë.

Ce Livre, SIRE, a été presenté à Vôtre Majesté, & sans doute elle juge bien Elle-même combien il m'est fâcheux de me voir exposé tous les jours aux insultes de ces Messieurs; quel tort me

feront dans le monde telles calomnies, s'il faut qu'elles ſoient tolerées; & quel interêt j'ai enfin a me purger de ſon impoſture, & à faire voir au public que ma Comedie n'eſt rien moins que ce qu'on veut qu'elle ſoit. Je ne dirai point, SIRE, ce que j'aurois à demander pour ma reputation, & pour juſtifier à tout le monde l'innocence de mon Ouvrage; les Rois éclairez comme Vous n'ont pas beſoin qu'on leur marque ce qu'on ſouhaite; ils voyent comme Dieu ce qu'il nous faut, & ſavent mieux que nous ce qu'ils nous doivent accorder. Il me ſuffit de mettre mes interêts entre les mains de Vôtre Majeſté; & j'attens d'Elle avec reſpect tout ce qu'il lui plaira d'ordonner là-deſſus.

SECOND PLACET,

Préſenté au Roi dans ſon Camp devant la Ville de Lille en Flandres, par les nommez de la Thorilliere & de la Grange, Comediens de Sa Majeſté, & Compagnons du Sieur de Moliere, ſur la défenſe qui fut faite le ſixiéme Aout 1667. *de repreſenter le Tartuffe juſqu'à nouvel ordre de Sa Majeſté.*

SIRE,

C'eſt une choſe bien témeraire à moi, que de venir importuner un Grand Monarque au milieu de ſes glorieuſes Conquêtes: mais dans l'état où je me vois, où trouver, SIRE, une protection qu'au lieu où je la viens chercher? & qui puis-je ſolliciter contre l'autorité de la Puiſſance qui m'accable, que la ſource de la Puiſſance & de l'Autorité, que le juſte Diſpenſateur des ordres abſolus, que le ſouverain Juge & le Maître de toutes choſes?

Ma Comedie, SIRE, n'a pû jouïr ici des bontez de Vôtre Majeſté: En vain je l'ai produite ſous le Titre de l'Impoſteur, & déguiſé le perſonnage ſous l'ajuſtement d'un homme du monde: J'ai eu beau lui donner un petit chapeau, de grands cheveux, un grand collet, une épée, & des dentelles ſur tout l'habit:

bit: mettre en plusieurs endroits des adoucissemens, & retrancher avec soin tout ce que j'ai jugé capable de fournir l'ombre d'un pretexte aux celebres Originaux du Portrait que je voulois faire, tout cela n'a de rien servi. La Cabale s'est réveillée aux simples conjectures qu'ils ont pû avoir de la chose. Ils ont trouvé moyen de surprendre des Esprits, qui dans toute autre matiere font une haute profession de ne se point laisser surprendre. Ma Comedie n'a pas plûtôt paru, qu'elle s'est vû foudroyée par le coup d'un pouvoir qui doit imposer du respect; & tout ce que j'ai pû faire en cette rencontre pour me sauver moi-même de l'éclat de cette tempête, c'est de dire que Vôtre Majesté avoit eu la bonté de m'en permettre la representation, & que je n'avois pas crû qu'il fût besoin de demander cette permission à d'autres, puisqu'il n'y avoit qu'Elle seule qui me l'eût défenduë.

Je ne doute point, SIRE, que les Gens que je peins dans ma Comedie, ne remuënt bien des ressorts auprès de Vôtre Majesté, & ne jettent dans leur parti, comme ils ont déja fait, de veritables gens de bien, qui sont d'autant plus prompts à se laisser tromper, qu'ils jugent d'autrui par eux-mêmes. Ils ont l'art de donner de belles couleurs à toutes leurs intentions; quelque mine qu'ils fassent, ce n'est point du tout l'interêt de Dieu qui les peut émouvoir; ils l'ont assez montré dans les Comedies qu'ils ont souffert qu'on ait joüées tant de fois en public, sans en dire le moindre mot. Celles-là n'attaquoient que la Pieté & la Religion, dont ils se soucient fort peu; mais celle-ci les attaque, & les jouë eux-mêmes, & c'est ce qu'ils ne peuvent souffrir. Ils ne sauroient me pardonner de dévoiler leurs impostures aux yeux de tout le monde; & sans doute on ne manquera pas de dire à Vôtre Majesté, que chacun s'est scandalisé de ma Comedie: mais la verité pure, SIRE, c'est que tout Paris ne s'est scandalisé que de la défense qu'on en a faite, que les plus scrupuleux en ont trouvé la representation profitable: & qu'on s'est étonné que des personnes d'une probité si connuë ayent eu une si grande déference pour des gens qui devroient être l'horreur de tout le monde, & qui sont si opposez à

la veritable pieté dont elles font profession.

J'attens avec respect l'Arrêt que Vôtre Majesté daignera prononcer sur cette matiere: mais il est très-assuré, SIRE, qu'il ne faut plus que je songe à faire des Comedies, si les Tartuffes ont l'avantage; qu'ils prendront droit par là de me persecuter plus que jamais, & voudront trouver à redire aux choses les plus innocentes qui pourront sortir de ma plume.

Daignent vos bontez, SIRE, me donner une protection contre leur rage envenimée; & puissai-je, au retour d'une Campagne si glorieuse, délasser Vôtre Majesté des fatigues de ses Conquêtes, lui donner d'innocens plaisirs après de si nobles travaux, & faire rire le Monarque qui fait trembler toute l'Europe.

TROI

TROISIE'ME PLACET,

Presenté au Roi le 5. Février 1669.

SIRE,

Un fort honnête Medecin, dont j'ai l'honneur d'être le Malade, me promet, & veut s'obliger pardevant Notaires, de me faire vivre encore trente années, si je puis lui obtenir une grace de Vôtre Majesté. Je lui ai dit sur sa promesse que je ne lui demandois pas tant; & que je serois satisfait de lui, pourvû qu'il s'obligeât de ne me point tuer. Cette grace, SIRE, est un Canonicat de vôtre Chapelle Royale de Vincennes, vacant par la mort de....

Oserois-je demander encore cette grace à Vôtre Majesté le propre jour de là grande resurrection de Tartuffe, ressuscité par vos bontez? Je suis par cette premiere faveur reconcilié avec les Devots, & je le serois par cette seconde avec les Medecins. C'est pour moi sans doute trop de graces à la fois; mais peut-être n'en est-ce pas trop pour Vôtre Majesté; & j'attens avec un peu d'esperance respectueuse la réponse de mon Placet.

ACTEURS.

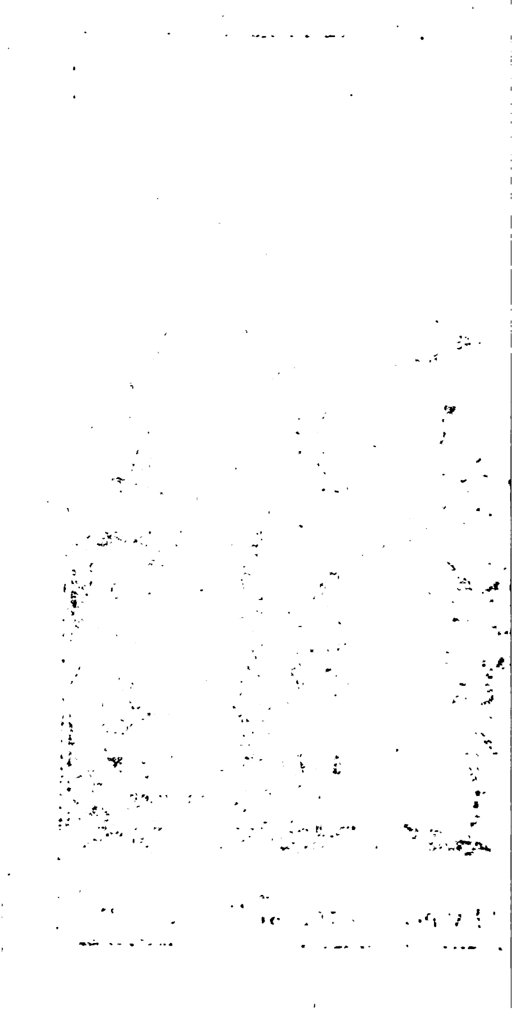
MADAME PERNELLE, mere d'Orgon.
ORGON, Mari d'Elmire.
ELMIRE, Femme d'Orgon.
DAMIS, Fils d'Orgon.
MARIANE, Fille d'Orgon, & Amante Valere.
VALERE, Amant de Mariane.
CLEANTE, Beau-frere d'Orgon.
TARTUFFE, Faux Devot.
DORINE, Suivante de Mariane.
MONSIEUR LOYAL, Sergent.
UN EXEMPT.
FLIPOTE, Servante de Madame Pernelle.

Le Scene est à Paris.

L'IM-



L'IMPOSTEUR ou TARTUFE.



L'IMPOSTEUR,

COMEDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE I.

MADAME PERNELLE, & FLIPOTE sa Servante, ELMIRE, MARIANE, DORINE, DAMIS, CLEANTE.

M. PERNELLE.

ALLONS, Flipote, allons, que d'eux je me délivre.

ELMIRE.

Vous marchez d'un tel pas, qu'on a peine à vous suivre.

M. PERNELLE.

Laissez, ma Bru, laissez; ne venez pas plus loin:
Ce sont toutes façons dont je n'ai pas besoin.

ELMIRE.

De ce que l'on vous doit envers vous on s'acquitte,
Mais, ma mere, d'où vient que vous sortez si vîte?

M. PERNELLE.

C'est que je ne puis voir tout ce ménage-ci,
Et que de me complaire on ne prend nul souci.
Oui, je sors de chez vous fort mal édifiée;
Dans toutes mes leçons j'y suis contrariée;
On n'y respecte rien, chacun y parle haut;
Et c'est tout justement la Cour du Roi Petaut.

DORINE.

Si...

M. PERNELLE.

Vous êtes, ma Mie, une Fille suivante
Un peu trop forte en gueule, & fort impertinente.
Vous vous mêlez sur tout de dire vôtre avis.

DA-

DAMIS.

Mais....

M. PERNELLE.

Vous êtes un sot en trois lettres, mon fils;
C'est moi qui vous le dis, qui suis vôtre grand'mere,
Et j'ai prédit cent fois à mon fils vôtre pere,
Que vous preniez tout l'air d'un méchant garnement,
Et ne lui donneriez jamais que du tourment.

MARIANE.

Je crois...

M. PERNELLE.

Mon Dieu, sa sœur, vous faites la discrette,
Et vous n'y touchez pas, tant vous semblez doucette:
Mais il n'est, comme on dit, pire eau, que l'eau qui dort,
Et vous menez sous chappe un train que je hais fort.

ELMIRE.

Mais, ma mere...

M. PERNELLE.

Ma Bru, qu'il ne vous en déplaise,
Vôtre conduite en tout est tout-à-fait mauvaise:
Vous devriez leur mettre un bon exemple aux yeux,
Et leur défunte mere en usoit beaucoup mieux.
Vous êtes dépensiere, & cet état me blesse,
Que vous alliez vétuë ainsi qu'une Princesse.
Quiconque à son mari veut plaire seulement,
Ma Bru, n'a pas besoin de tant d'ajustement.

CLEANTE.

Mais, Madame, après tout....

M. PERNELLE.

Pour vous, Monsieur son frere,
Je vous estime fort, vous aime & vous revere.
Mais enfin si j'étois de mon fils son époux,
Je vous prîrois bien fort de n'entrer point chez nous.
Sans cesse vous prêchez des maximes de vivre,
Qui par d'honnêtes gens ne se doivent point suivre:
Je vous parle un peu franc; mais c'est là mon humeur,
Et je ne mâche point ce que j'ai sur le cœur.

DAMIS.

Vôtre Monsieur Tartuffe est bien-heureux sans doute....

M. PERNELLE.

C'est un homme de bien qu'il faut que l'on écoute;
Et je ne puis souffrir, sans me mettre en courroux,
De le voir querellé par un fou comme vous.

DAMIS.

Quoi! je souffrirai moi qu'un Cagot de Critique
Vienne usurper ceans un pouvoir tyrannique?
Et que nous ne puissions à rien nous divertir,
Si ce beau Monsieur-là n'y daigne consentir?

DORINE.

S'il le faut écouter, & croire à ses maximes,
On ne peut faire rien qu'on ne fasse des crimes;
Car il contrôle tout, ce Critique zelé.

M. PERNELLE.

Et tout ce qu'il contrôle est fort bien contrôlé.
C'est au chemin du Ciel qu'il prétend vous conduire;
Et mon fils, à l'aimer, vous devroit tous induire.

DAMIS.

Non, voyez-vous, ma mere, il n'est pere ni rien
Qui me puisse obliger à lui vouloir du bien.
Je trahirois mon cœur de parler d'autre sorte,
Sur ses façons de faire à tous coups je m'emporte;
J'en prévois une suite, & qu'avec ce Pié-plat
Il faudra que j'en vienne à quelque grand éclat.

DORINE.

Certes, c'est une chose aussi qui scandalise,
De voir qu'un Inconnu ceans s'impatronise;
Qu'un gueux, qui, quand il vint, n'avoit pas des souliers,
Et dont l'habit entier valoit bien six deniers,
En vienne jusques là que de se méconnoître,
De contrarier tout, & de faire le Maître.

M. PERNELLE.

Hé merci de ma vie, il en iroit bien mieux,
Si tout se gouvernoit par ses ordres pieux.

DORINE.

Il passe pour un Saint dans vôtre fantaisie;
Tout son fait croyez-moi, n'est rien qu'hypocrisie.

M. PERNELLE.

Voyez la langue!

DORINE.

A lui, non plus qu'à son Laurent,

Pour redresser à tous vôtre esprit fourvoyé?
Que pour vôtre salut vous le devez entendre,
Et qu'il ne reprend rien qui ne soit à reprendre.
Ces visites, ces bals, ces conversations,
Sont du malin Esprit toutes inventions.
Là jamais on n'entend de pieuses paroles,
Ce sont propos oisifs, chansons & fariboles:
Bien souvent le prochain en a sa bonne part,
Et l'on y sait médire & du tiers & du quart.
Enfin les gens sensez ont leurs têtes troublées
De la confusion de telles assemblées:
Mille caquets divers s'y font en moins de rien;
Et comme l'autre jour un Docteur dit fort bien,
C'est veritablement la Tour de Babylone,
Car chacun y babille & tout du long de l'aune;
Et pour conter l'histoire où ce point l'engagea...
Voilà-t-il pas Monsieur qui ricane déja?
Allez chercher vos fous qui vous donnent à rire,
Et sans... Adieu, ma Bru, je ne veux plus rien di[re]
Sachez que pour ceans j'en rabats de moitié,
Et qu'il fera beau temps quand j'y mettrai le pi[ed.]

Donnant un soufflet à Flipote.

Allons, vous, vous rêvez, & bayez aux corneill[es]
Jour de Dieu, je saurai vous frotter les oreilles;
Marchons, gaupe, marchons.

SCENE II.

CLEANTE, DORINE.

CLEANTE.

Je n'y veux point aller
Depeur qu'elle ne vînt encor me quereller;
Que cette bonne femme...

DORINE.

Ah! certes, c'est domma[ge]
Qu'elle ne vous ouït tenir un tel langage;
Elle vous diroit bien qu'elle vous trouve bon,
Et qu'elle n'est point d'âge à lui donner ce no[m.]

CLEANTE.

Comme elle s'est pour rien contre nous échauffé[e!]
Et que de son Tartuffe elle paroît coëffée!

DO

DORINE.

Oh vraiment tout cela n'est rien au prix du fils;
Et si vous l'aviez vû, vous diriez, c'est bien pis.
Nos troubles l'avoient mis sur le pied d'homme sage,
Et pour servir son Prince il montra du courage:
Mais il est devenu comme un homme hebeté,
Depuis que de Tartuffe on le voit entêté.
Il l'appelle son frere, & l'aime dans son ame
Cent fois plus qu'il ne fait mere, fils, fille & femme.
C'est de tous ses secrets l'unique confident,
Et de ses actions le Directeur prudent;
Il le choye, il l'embrasse, & pour une Maîtresse
On ne sauroit, je pense, avoir plus de tendresse.
„ A table au plus haut bout il veut qu'il soit assis,
„ Avec joye il l'y voit manger autant que six!
„ Les bons morceaux de tout il faut qu'on les lui cede;
„ Et s'il vient à rotter, il lui dit, Dieu vous aide.
C'est une Servante qui parle.
Enfin il en est fou; c'est son tout, son Héros;
Il l'admire à tous coups, le cite à tous propos;
Ses moindres actions lui semblent des miracles,
Et tous les mots qu'il dit sont pour lui des oracles.
Lui qui connoît sa dupe, & qui veut en joüir,
Par cent dehors fardez a l'art de l'éblouïr;
Son Cagotisme en tire à toute heure des sommes,
Et prend droit de gloser sur tous tant que nous sommes.
Il n'est pas jusqu'au Fat qui lui sert de garçon,
Qui ne se mêle aussi de nous faire leçon.
Il vient nous sermonner avec des yeux farouches,
Et jetter nos rubans, nôtre rouge & nos mouches.
Le traître l'autre jour nous rompit de ses mains
Un mouchoir qu'il trouva dans une Fleur des Saints,
Disant que nous mêlions, par un crime effroyable,
Avec la sainteté les parures du Diable.

SCENE III.

ELMIRE, MARIANE, DAMIS, CLEANTE, DORINE.

ELMIRE.

Vous êtes bien-heureux de n'être point venu
Au discours qu'à la porte elle nous a tenu.

Mais

Mais j'ai vû mon mari; comme il ne m'a point vûë,
Je veux aller là-haut attendre sa venuë.

CLEANTE.

Moi je l'attens ici pour moins d'amusement;
Et je vais lui donner le bon jour seulement.

DAMIS.

De l'hymen de ma sœur touchez-lui quelque chose.
J'ai soupçon que Tartuffe à son effet s'oppose;
Qu'il oblige mon pere à des détours si grands;
Et vous n'ignorez pas quel interêt j'y prens.
Si même ardeur enflâme & ma sœur & Valere,
La sœur de cet ami, vous le sçavez, m'est chere.
Et s'il falloit...

DORINE.

Il entre.

SCENE IV.

ORGON, CLEANTE, DORINE.

ORGON.

AH! mon frere, bon jour.

CLEANTE.

Je sortois, & j'ai joye à vous voir de retour.
La campagne à present n'est pas beaucoup fleurie.

ORGON.

Dorine, (mon beau-frere, attendez je vous prie,
Vous voulez bien souffrir, pour m'ôter de souci,
Que je m'informe un peu des nouvelles d'ici.)
Tout s'est-il ces deux jours passé de bonne sorte?
Qu'est-ce qu'on fait ceans? comme est-ce qu'on s'y porte?

DORINE.

Madame eut avant-hier la fiévre jusqu'au soir,
Avec un mal de tête étrange à concevoir.

ORGON.

Et Tartuffe?

DORINE.

Tartuffe? Il se porte à merveille,
Gros & gras, le teint frais & la bouche vermeille.

ORGON.

Le pauvre homme!

DORINE.

Le soir elle eut un grand dégoût,
Et ne pût au soupé toucher à rien du tout,
Tant sa douleur de tête étoit encor cruelle.

ORGON.

Et Tartuffe?

DORINE.

Il soupa lui tout seul devant elle,
Et fort devotement il mangea deux perdrix,
Avec une moitié de gigot en hachis.

ORGON.

Le pauvre homme!

DORINE.

La nuit se passa toute entiere,
Sans qu'elle pût fermer un moment la paupiere;
Des chaleurs l'empêchoient de pouvoir sommeiller,
Et jusqu'au jour près d'elle il nous fallut veiller.

ORGON.

Et Tartuffe?

DORINE.

Pressé d'un sommeil agreable,
Il passa dans sa chambre au sortir de la table;
Et dans son lit bien chaud il se mit tout soudain
Où sans trouble il dormit jusques au lendemain.

ORGON.

Le pauvre homme!

DORINE.

A la fin par nos raisons gagnée,
Elle se resolut à souffrir la saignée,
Et le soulagement suivit tout aussi-tôt.

ORGON.

Et Tartuffe?

DORINE.

Il reprit courage comme il faut;
Et contre tous les maux fortifiant son ame,
Pour reparer le sang qu'avoit perdu Madame,
But à son déjeuné quatre grands coups de vin.

ORGON.

Le pauvre homme!

DORINE.

Tous deux se portent bien enfin,
Et je vais à Madame annoncer par avance,
La part que vous prenez à sa convalescence. SCE-

SCENE V.

ORGON, CLEANTE.

CLEANTE.

A Vôtre nez, mon frere, elle se rit de vous;
Et sans avoir dessein de vous mettre en courroux,
Je vous dirai tout franc que c'est avec justice.
A-t-on jamais parlé d'un semblable caprice?
Et se peut-il qu'un homme ait un charme aujourd'hui
A vous faire oublier toutes choses pour lui?
Qu'après avoir chez vous reparé sa misere,
Vous en veniez au point....

ORGON.

Alte-là, mon beau-frere:
Vous ne connoissez pas celui dont vous parlez.

CLEANTE.

Je ne le connois pas, puis que vous le voulez;
Mais enfin pour savoir quel homme ce peut être...

ORGON.

Mon frere, vous seriez charmé de le connoître,
Et vos ravissemens ne prendroient point de fin.
C'est un homme.. qui...ah...un homme...un homme enfin
Qui suit bien ses leçons, goûte une paix profonde
Et comme du fumier regarde tout le monde.
Oui, je deviens tout autre avec son entretien.
Il m'enseigne à n'avoir affection pour rien;
De toutes amitiez il détache mon ame;
Et je verrois mourir frere, enfans, mere & femme,
Que je m'en soucîrois autant que de cela.

CLEANTE.

Les sentimens humains, mon frere, que voilà!

ORGON.

Ha, si vous aviez vû comme j'en fis rencontre,
Vous auriez pris pour lui l'amitié que je montre.
Chaque jour à l'Eglise il venoit d'un air doux,
Tout vis-à-vis de moi se mettre à deux genoux.
Il attiroit les yeux de l'assemblée entiere,
Par l'ardeur dont au Ciel il poussoit sa priere;
Il faisoit des soûpirs, de grands élancemens,

Et baisoit humblement la terre à tous momens;
Et lors que je sortois, il me devançoit vîte,
Pour m'aller à la porte offrir de l'Eau-bénite.
Instruit de son garçon, qui dans tout l'imitoit,
Et de son indigence, & de ce qu'il étoit,
Je lui faisois des dons; mais avec modestie,
Il me vouloit toûjours en rendre une partie.
C'est trop, me disoit-il, c'est trop de la moitié,
Je ne merite pas de vous faire pitié;
Et quand je refusois de le vouloir reprendre,
Aux pauvres, à mes yeux, il alloit le répandre.
Enfin le Ciel chez moi me le fit retirer,
Et depuis ce temps là tout semble y prosperer.
Je voi qu'il reprend tout, & qu'à ma femme même
Il prend pour mon honneur un interêt extrême.
Il m'avertit des gens qui lui font les yeux doux,
Et plus que moi six fois il s'en montre jaloux.
Mais vous ne croiriez point jusqu'où monte son zele,
Il s'impute à peché la moindre bagatelle;
Un rien presque suffit pour le scandaliser,
Jusques-là qu'il se vint l'autre jour accuser
D'avoir pris une puce en faisant sa priere,
Et de l'avoir tuée avec trop de colere.

CLEANTE.

Parbleu vous êtes fou, mon frere, que je croi,
Avec de tels discours vous moquez-vous de moi?
Et que prétendez-vous que tout ce badinage...

ORGON.

Mon frere, ce discours sent le libertinage.
Vous en êtes un peu dans vôtre ame entaché;
Et comme je vous l'ai plus de dix fois prêché,
Vous vous attirerez quelque méchante affaire.

CLEANTE.

Voilà de vos pareils le discours ordinaire.
Ils veulent que chacun soit aveugle comme eux.
C'est être libertin que d'avoir de bons yeux.
Et qui n'adore pas de vaines simagrées,
N'a ni respect ni foi pour les choses sacrées.
Allez, tous vos discours ne me font point de peur;
Je sai comme je parle, & le Ciel voit mon cœur.
De tous vos Façonniers on n'est point les esclaves,
Il est de faux Devots ainsi que de faux Braves;

Et comme on ne voit pas qu'où l'honneur les conduit,
Les vrais Braves soient ceux qui font beaucoup de (bruit;
Les bons & vrais Devots, qu'on doit suivre à la trace,
Ne sont pas ceux aussi qui font tant de grimace.
Hé quoi! vous ne ferez nulle distinction
Entre l'Hypocrisie & la Devotion?
Vous les voulez traiter d'un semblable langage,
Et rendre même honneur au masque qu'au visage;
Egaler l'artifice à la sincerité;
Confondre l'apparence avec la verité;
Estimer le fantôme autant que la personne;
Et la fausse monnoye à l'égal de la bonne?
Les hommes la plûpart sont étrangement faits!
Dans la juste nature on ne les voit jamais;
La Raison a pour eux des bornes trop petites;
En chaque caractere ils passent les limites;
Et la plus noble chose ils la gâtent souvent,
Pour la vouloir outrer & pousser trop avant.
Que cela vous soit dit en passant, mon beau-frere.

ORGON.

Oui, vous êtes sans doute un Docteur qu'on revere:
Tout le savoir du monde est chez vous retiré;
Vous êtes le seul Sage & le seul éclairé,
Un Oracle, un Caton dans le Siecle où nous sommes;
Et près de vous ce sont des sots que tous les hommes.

CLEANTE.

Je ne suis point, mon frere, un Docteur reveré,
Et le savoir chez moi n'est pas tout retiré.
Mais en un mot je sai, pour toute ma science,
Du faux avec le vrai faire la difference:
Et comme je ne voi nul genre de Héros
Qui soient plus à priser que les parfaits Devots;
Aucune chose au monde & plus noble & plus belle,
Que la sainte ferveur d'un veritable zele;
Aussi ne voi-je rien qui soit plus odieux
Que le dehors plâtré d'un zele specieux?
Que ces francs Charlatans, que ces Devots de place,
De qui la sacrilege & trompeuse grimace
Abuse impunément, & se joue à leur gré,
De ce qu'ont les Mortels de plus saint & sacré.
Ces gens, qui par une ame à l'interêt soumise,

Font de devotion métier & marchandise;
Et veulent acheter credit & dignitez,
A prix de faux clins d'yeux & d'élans affectez:
Ces gens, dis-je, qu'on voit d'une ardeur non com-
Par le chemin du Ciel courir à leur fortune; (mune,
Qui brûlans & prians demandent chaque jour,
Et prêchent la retraite au milieu de la Cour,
Qui savent ajuster leur zele avec leurs vices;
Sont prompts, vindicatifs, sans foi, pleins d'artifices;
Et pour perdre quelqu'un, couvrent insolemment
De l'interêt du Ciel leur fier ressentiment;
D'autant plus dangereux dans leur âpre colere,
Qu'ils prennent contre nous des armes qu'on revere,
Et que leur passion, dont on leur sait bon gré,
Veut nous assassiner avec un fer sacré.
De ce faux caractere on en voit trop paroître.
Mais les Devots de cœur sont aisez à connoître.
Nôtre Siecle, mon Frere, en expose à nos yeux,
Qui peuvent nous servir d'exemples glorieux.
Regardez Ariston, regardez Periandre,
Oronte, Alcidamas, Polidore, Clitandre:
Ce titre par aucun ne leur est debatu;
Ce ne sont point du tout Fanfarons de vertu;
On ne voit point en eux ce faste insupportable,
Et leur Devotion est humaine & traitable.
Ils ne censurent point toutes nos actions,
Ils trouvent trop d'orgueil dans ces corrections:
Et laissant la fierté des paroles aux autres,
C'est par leurs actions qu'ils reprennent les nôtres.
L'apparence du mal a chez eux peu d'appui,
Et leur ame est portée à juger bien d'autrui.
Point de cabale en eux, point d'intrigues à suivre;
On les voit pour tous soins se mêler de bien vivre.
Jamais contre un pecheur ils n'ont d'acharnement,
Ils attachent leur haine au peché seulement.
Et ne veulent point prendre avec un zele extrême
Les interêts du Ciel, plus qu'il ne veut lui même.
Voilà mes gens, voilà comme il en faut user,
Voilà l'exemple enfin qu'il se faut proposer.
Vôtre homme, à dire vrai, n'est pas de ce modele.
C'est de fort bonne foi que vous vantez son zele:
Mais par un faux éclat je vous crois ébloui.

E 2 OR-

ORGON.

Monsieur, mon cher Beau-frere, avez-vous tout dit?

CLEANTE.

Oui.

ORGON.

Je suis vôtre valet.

Il s'en veut aller.

CLEANTE.

De grace, un mot, mon frere,
Laissons-là ce discours. Vous savez que Valere
Pour être vôtre gendre a parole de vous.

ORGON.

Oui.

CLEANTE.

Vous aviez pris jour pour un lien si doux?

ORGON.

Il est vrai.

CLEANTE.

Pourquoi donc en differer la fête?

ORGON.

Je ne sai.

CLEANTE.

Auriez-vous autre pensée en tête?

ORGON.

Peut-être.

CLEANTE.

Vous voulez manquer à vôtre foi?

ORGON.

Je ne dis pas cela.

CLEANTE.

Nul obstacle, je croi,
Ne vous peut empêcher d'accomplir vos promesses.

ORGON.

Selon.

CLEANTE.

Pour dire un mot faut-il tant de finesses.
Valere sur ce point me fait vous visiter.

ORGON.

Le Ciel en soit loüé.

CLEANTE.

Mais que lui reporter?

ORGON.

Tout ce qu'il vous plaira.

CLEAN-

CLEANTE.

Mais il est necessaire

De savoir vos desseins. Quels sont ils donc ?

ORGON.

De faire

Ce que le Ciel voudra.

CLEANTE.

Mais parlons tout de bon.

Valere a vôtre foi. La tiendrez-vous, ou non ?

ORGON.

Adieu.

CLEANTE.

Pour son amour je crains une disgrace,

Et je dois l'avertir de tout ce qui se passe.

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

ORGON, MARIANE.

ORGON.

Mariane.

MARIANE.

Mon pere.

ORGON.

Approchez. J'ai dequoi

Vous parler en secret.

MARIANE.

Que cherchez-vous ?

ORGON.

Il regarde dans un petit cabinet. Je voi,

Si quelqu'un n'est point là qui pourroit nous entendre ;

Car ce petit endroit est propre pour surprendre.

Or sus, nous voilà bien. J'ai, Mariane, en vous

Reconnu de tout temps un esprit assez doux ;

Et de tout temps aussi vous m'avez été chere.

MARIANE.

Je suis fort redevable à cet amour de pere.

ORGON.

C'est fort bien dit, ma fille; & pour la meriter,
Vous devez n'avoir soin que de me contenter.

MARIANE.

C'est où je mets aussi ma gloire la plus haute.

ORGON.

Fort bien. Que dites-vous de Tartuffe nôtre hôte?

MARIANE.

Qui moi?

ORGON.

Vous. Voyez bien comme vous répondrez.

MARIANE.

Helas! j'en dirai, moi, tout ce que vous voudrez.

ORGON.

C'est parler sagement. Dites-moi donc, ma fille,
Qu'en toute sa personne un haut merite brille,
Qu'il touche vôtre cœur, & qu'il vous seroit doux
De le voir par mon choix devenir vôtre époux.
Eh! *Mariane se recule avec surprise.*

MARIANE.

Eh!

ORGON.

Qu'est-ce?

MARIANE.

Plait-il?

ORGON.

Quoi?

MARIANE.

Me suis-je méprise?

ORGON.

Comment?

MARIANE.

Qui voulez-vous, mon pere, que je dise,
Qui me touche le cœur, & qu'il me seroit doux
De voir par vôtre choix devenir mon époux?

ORGON.

Tartuffe.

MARIANE.

Il n'en est rien, mon pere, je vous jure:
Pourquoi me faire dire une telle imposture?

ORGON.

Mais je veux que cela soit une verité;
Et c'est assez pour vous que je l'aye arrêté.

MARIANE.

Quoi! vous voulez, mon pere...

ORGON.

Oui, je prétens, ma fille,
Unir par vôtre hymen Tartuffe à ma famille.
Il sera vôtre époux, j'ai resolu cela;
Et comme sur vos voeux je...

SCENE II.

DORINE, ORGON, MARIANE.

ORGON.

Que faites-vous là?
La curiosité qui vous presse est bien forte,
Mamie, à nous venir écouter de la sorte.

DORINE.

Vraiment, je ne sai pas si c'est un bruit qui part
De quelque conjecture, ou d'un coup de hazard;
Mais de ce mariage on m'a dit la nouvelle,
Et j'ai traité cela de pure bagatelle.

ORGON.

Quoi donc, la chose est-elle incroyable?

DORINE.

A tel point,
Que vous-même, Monsieur, je ne vous en crois point.

ORGON.

Je sai bien le moyen de vous le faire croire.

DORINE.

Oui, oui, vous nous contez une plaisante histoire.

ORGON.

Je conte justement ce qu'on verra dans peu.

DORINE.

Chansons.

ORGON.

Ce que je dis, ma fille, n'est point jeu.

DORINE.

Allez, ne croyez point à Monsieur vôtre pere,
Il raille.

ORGON.

Je vous dis...

DORINE.

Non, vous avez beau faire

On ne vous croira point.

ORGON.

A la fin mon courroux...

DORINE.

Hé bien, on vous croit donc, & c'est tant pis pour vous. (sage,

Quoi! se peut-il, Monsieur, qu'avec l'air d'homme

Et cette large barbe au milieu du visage,

Vous soyez assez fou pour vouloir...

ORGON.

Ecoutez.

Vous avez pris ceans certaines privautez

Qui ne me plaisent point, je vous le dis, Ma mie.

DORINE.

Parlons sans nous fâcher, Monsieur, je vous suplie.

Vous moquez-vous des gens, d'avoir fait ce complot?

Vôtre fille n'est point l'affaire d'un Bigot.

Il a d'autres emplois ausquels il faut qu'il pense;

Et puis, que vous apporte une telle alliance?

A quel sujet aller avec tout vôtre bien

Choisir un gendre gueux...

ORGON.

Taisez-vous. S'il n'a rien,

Sachez que c'est par-là qu'il faut qu'on le revere.

Sa misere est sans doute une honnête misere.

Au dessus des grandeurs elle doit l'élever,

Puis qu'enfin de son bien ils'est laissé priver

Par son trop peu de soin des choses temporelles,

Et sa puissante attache aux choses éternelles.

Mais mon secours pourra lui donner les moyens

De sortir d'embarras, & rentrer dans ses biens.

Ce sont Fiefs qu'à bon titre au païs on renomme;

Et tel que l'on le voit il est bien Gentilhomme.

DORINE.

Oui, c'est lui qui le dit; & cette vanité,

Monsieur, ne sied pas bien avec la pieté.

Qui d'une sainte vie embrasse l'innocence,

Ne doit point tant prôner son nom & sa naissance;

Et

Et l'humble procedé de la Devotion
Souffre mal les éclats de cette ambition.
A quoi bon cet orgueil?.. Mais ce discours vous blesse.
Parlons de sa personne, & laissons sa noblesse.
Ferez-vous possesseur, sans quelque peu d'ennui,
D'une fille comme elle, un homme comme lui?
Et ne devez-vous pas songer aux bienséances,
Et de cette union prévoir les consequences?
Sachez que d'une fille on risque la vertu,
Lors que dans son hymen son goût est combattu?
Que le dessein d'y vivre en honnête personne,
Dépend des qualitez du mari qu'on lui donne;
Et que ceux dont partout on montre au doigt le front,
Font leurs femmes souvent ce qu'on voit qu'elles sont.
Il est bien difficile enfin d'être fidelle
A de certains maris, faits d'un certain modelle;
Et qui donne à sa fille un homme qu'elle hait,
Est responsable au Ciel des fautes qu'elle fait.
Songez à quel peril vôtre dessein vous livre.

ORGON.

Je vous dis qu'il me faut apprendre d'elle à vivre.

DORINE.

Vous n'en feriez que mieux de suivre mes leçons.

ORGON.

Ne nous amusons point, ma fille, à ces chansons;
Je sai ce qu'il vous faut, & je suis vôtre pere,
J'avois donné pour vous ma parole à Valere:
Mais outre qu'à joüer on dit qu'il est enclin,
Je le soupçonne encor d'être un peu libertin,
Je ne remarque point qu'il hante les Eglises.

DORINE.

Voulez-vous qu'il y coure à vos heures précises,
Comme ceux qui n'y vont que pour être apperçûs?

ORGON.

Je ne demande pas vôtre avis là-dessus.
Enfin, avec le Ciel l'autre est le mieux du monde,
Et c'est une richesse à nulle autre seconde.
Cet hymen de tous biens comblera vos desirs,
Et sera tout confit en douceurs & plaisirs.
Ensemble vous vivrez, dans vos ardeurs fidelles,

Comme deux vrais enfans, comme deux tourterelles
A nul fâcheux debat jamais vous n'en viendrez,
Et vous ferez de lui tout ce que vous voudrez.

DORINE.

Elle? Elle n'en fera qu'un sot, je vous assure.

ORGON.

Ouais, quels discours!

DORINE.

Je dis qu'il en a l'encolure,
Et que son ascendant, Monsieur, l'emportera
Sur toute la vertu que vôtre fille aura.

ORGON.

Cessez de m'interrompre, & songez à vous taire,
Sans mettre vôtre nez où vous n'avez que faire.

DORINE.

Je n'en parle, Monsieur, que pour vôtre interêt.

Elle l'interrompt toûjours au moment qu'il se retourne pour parler à sa fille.

ORGON.

C'est prendre trop de soin; taisez-vous, s'il vous plait.

DORINE.

Si l'on ne vous aimoit....

ORGON.

Je ne veux pas qu'on m'aime.

DORINE.

Et je veux vous aimer, Monsieur, malgré vous-même.

ORGON.

Ah!

DORINE.

Vôtre honneur m'est cher, & je ne puis souffrir
Qu'aux brocards d'un chacun vous alliez vous offrir.

ORGON.

Vous ne vous tairez point?

DORINE.

C'est une conscience
Que de vous laisser faire une telle alliance.

ORGON.

Te tairas-tu, Serpent, dont les traits effrontez....

DORINE.

Ah! vous êtes Devot, & vous vous emportez!

ORGON.

Oui, ma bile s'échauffe à toutes ces fadaises,

Et tout resolument je veux que tu te taises.

DORINE.

Soit. Mais ne disant mot, je n'en pense pas moins.

ORGON.

Pense, si tu le veux; mais applique tes soins
A ne m'en point parler, ou... Suffit. *Comme sage
J'ai pesé mûrement toutes choses.

Se retournant vers sa fille.

DORINE.

J'enrage
De ne pouvoir parler.

Elle se tait lorsqu'il tourne la tête.

ORGON.

Sans être Damoiseau
Tartuffe est fait de sorte...

DORINE.

Oui, c'est un beau museau.

ORGON.

Que quand tu n'aurois même aucune sympathie
Pour tous les autres dons...

Il se tourne devant elle, & la regarde les bras croisez.

DORINE.

La voilà bien lottie.
Si j'étois en sa place, un homme assurément
Ne m'épouserbit pas de force impunément;
Et je lui ferois voir bien-tôt après la fête;
Qu'une femme a toûjours une vengeance prête.

ORGON.

Donc de ce que je dis on ne fera nul cas?

DORINE.

De quoi vous plaignez-vous? je ne vous parle pas.

ORGON,

Qu'est-ce que tu fais donc?

DORINE.

Je me parle à moi-même.

ORGON.

Fort bien. Pour châtier son insolence extrême,
Il faut que je lui donne un revers de ma main.

Il se met en posture de lui donner un soufflet, & Dorine à chaque coup d'œil qu'il jette, se tient droite sans parler.

Ma fille, vous devez approuver mon dessein..
Croire que le mari... que j'ai sû vous élire...
Que ne te parles-tu? DORINE.

Je n'ai rien à me dire.

ORGON.

Encor un petit mot.

DORINE.

Il ne me plait pas, moi.

ORGON.

Certes, je t'y guettois.

DORINE.

Quelque sotte, ma foi.

ORGON.

Enfin, ma fille, il faut payer d'obeïssance,
Et montrer pour mon choix entiere déference.

DORINE *en s'enfuyant.*

Je me mocquerois fort de prendre un tel Epoux.

ORGON.

Il lui veut donner un soufflet, & la manque.

Vous avez-là, ma fille, une peste avec vous,
Avec qui sans peché je ne saurois plus vivre.
Je me sens hors d'état maintenant de poursuivre;
Ses discours insolens m'ont mis l'esprit en feu,
Et je vais prendre l'air pour me rassoir un peu.

SCENE III.

DORINE, MARIANE.

DORINE.

Avez-vous donc perdu, dites moi, la parole?
Et faut-il qu'en ceci je fasse vôtre rôle?
Souffrir qu'on vous propose un projet insensé,
Sans que du moindre mot vous l'ayez repoussé!

MARIANE.

Contre un pere absolu que veux tu que je fasse?

DORINE.

Ce qu'il faut pour parer une telle menace.

MARIANE.

Quoi?

DORINE.

Lui dire qu'un cœur n'aime point par autrui;
Que vous vous mariez pour vous, non pas pour lui;
Qu'étant celle pour qui se fait toute l'affaire,
C'est à vous, non à lui, que le mari doit plaire;
Et que si son Tartuffe est pour lui si charmant,
Il le peut épouser sans nul empêchement.

MA-

MARIANE.

Un pere, je l'avouë, a sur nous tant d'empire,
Que je n'ai jamais eu la force de rien dire.

DORINE.

Mais raisonnons. Valere a fait pour vous des pas:
L'aimez-vous, je vous prie, ou ne l'aimez-vous pas?

MARIANE.

Ah! qu'envers mon amour ton injustice est grande,
Dorine! Me dois-tu faire cette demande?
T'ai-je pas là-dessus ouvert cent fois mon cœur?
Et sais-tu pas, pour lui jusqu'où va mon ardeur?

DORINE.

Que sai-je si le cœur a parlé par la bouche,
Et si c'est tout de bon que cet amant vous touche?

MARIANE.

Tu me fais un grand tort, Dorine, d'en douter,
Et mes vrais sentimens ont su trop éclater.

DORINE.

Enfin vous l'aimez donc?

MARIANE.

Oui, d'une ardeur extrême.

DORINE.

Et selon l'apparence, il vous aime de même?

MARIANE.

Je le croi.

DORINE.

Et tous deux brûlez également
De vous voir mariez ensemble?

MARIANE.

Assurément.

DORINE.

Sur cette autre union, quelle est donc vôtre attente?

MARIANE.

De me donner la mort si l'on me violente.

DORINE.

Fort bien. C'est un recours où je ne songeois pas,
Vous n'avez qu'à mourir pour sortir d'embarras.
Le remede sans doute est merveilleux. J'enrage,
Lors que j'entens tenir ces sortes de langage.

MARIANE.

Mon Dieu de quelle humeur, Dorine, tu te rens!
Tu ne compatis point aux déplaisirs des gens.

DORINE.

Je ne compatis point à qui dit des sornettes,
Et dans l'occasion mollit comme vous faites.

MARIANE.

Mais que veux tu? si j'ai de la timidité.

DORINE.

Mais l'amour dans un cœur veut de la fermeté.

MARIANE.

Mais n'en gardai-je pas pour les feux de Valere?
Et n'est-ce pas à lui de m'obtenir d'un pere?

DORINE.

Mais quoi! si vôtre pere est un bourru fieffé,
Qui s'est de son Tartuffe entierement coëffé,
Et manque à l'union qu'il avoit arrêtée,
La faute à vôtre Amant doit-elle être imputée?

MARIANE.

Mais par un haut refus, & d'éclatans mépris,
Ferai-je, dans mon choix, voir un cœur trop épris?
Sortirai-je pour lui, quelque éclat dont il brille,
De la pudeur du Sexe, & du devoir de fille?
Et veux-tu que mes feux par le monde étalez....

DORINE.

Non, non, je ne veux rien. Je voi que vous voulez
Etre à Monsieur Tartuffe; & j'aurois, quand j'y pense,
Tort de vous détourner d'une telle alliance.
Quelle raison aurois-je à combattre vos vœux?
Le parti, de soi-même, est fort avantageux.
Monsieur Tartuffe! Oh, oh, n'est-ce rien qu'on propose?
Certes, Monsieur Tartuffe, à bien prendre la chose,
N'est pas un homme, non, qui se mouche du pié,
Et ce n'est pas peu d'heur, que d'être sa moitié.
Tout le monde déja de gloire le couronne;
Il est Noble chez lui, bien fait de sa personne,
Il a l'oreille rouge, & le teint bien fleuri;
Vous vivrez trop contente avec un tel mari.

MARIANE.

Mon Dieu....

DORINE.

Quelle allegresse aurez-vous dans vôtre ame,
Quand d'un époux si beau vous vous verrez la femme!

MA-

MARIANE.

Ha, cesse, je te prie, un semblable discours,
Et contre cet hymen ouvre-moi du secours.
C'en est fait je me rens, & suis prête à tout faire.

DORINE.

Non, il faut, qu'une Fille obeïsse à son pere,
Voulût-il lui donner un Singe pour époux.
Vôtre sort est fort beau, de quoi vous plaignez-vous?
Vous irez par le coche en sa petite Ville,
Qu'en Oncles, & Cousins, vous trouverez fertile,
Et vous vous plairez fort à les entretenir.
D'abord chez le beau Monde on vous fera venir.
Vous irez visiter, pour vôtre bien-venuë,
Madame la Baillive, & Madame l'Eluë,
Qui d'un siege pliant vous feront honorer.
Là, dans le Carnaval, vous pourrez esperer
Le Bal, & la grand' bande, à savoir deux Musettes,
Et, par fois, Fagotin, & les Marionettes;
Si pourtant vôtre époux....

MARIANE.

Ah! tu me fais mourir.
De tes conseils plûtôt songe à me secourir.

DORINE.

Je suis vôtre servante.

MARIANE.

Eh, Dorine, de grace....

DORINE.

Il faut pour vous punir que cette affaire passe.

MARIANE.

Ma pauvre fille!

DORINE.

Non.

MARIANE.

Si mes vœux declarez....

DORINE.

Point, Tartuffe est vôtre homme, & vous en tâterez.

MARIANE.

Tu sais qu'à toi toujours je me suis confiée.
Fai moi....

DORINE.

Non; vous serez ma foi, Tartuffiée.

MARIANE.

Hé bien, puis que mon sort ne sauroit t'émouvoir,

Laisse-

Laisse-moi desormais toute à mon desespoir,
C'est de lui que mon cœur empruntera de l'aide.
Et je sai de mes maux l'infaillible remede.
Elle veut s'en aller.

DORINE.

Hé, la, la, revenez, je quitte mon courroux.
Il faut, nonobstant tout, avoir pitié de vous.

MARIANE.

Vois-tu, si l'on m'expose à ce cruel martire,
Je te le dis, Dorine, il faudra que j'expire.

DORINE.

Ne vous tourmentez point, on peut adroitement
Empêcher.... Mais voici Valere vôtre Amant.

SCENE IV.

VALERE, MARIANE, DORINE.

VALERE.

On vient de débiter, Madame, une nouvelle,
Que je ne savois pas, & qui sans doute est belle.

MARIANE.

Quoi?

VALERE.

Que vous épousez Tartuffe.

MARIANE.

Il est certain
Que mon pere s'est mis en tête ce dessein.

VALERE.

Vôtre pere, Madame....

MARIANE.

A changé de visée
La chose vient par lui de m'être proposée.

VALERE.

Quoi, serieusement?

MARIANE.

Oui, serieusement:
Il s'est pour cet hymen declaré hautement.

VALERE.

Et quel est le dessein où vôtre ame s'arrête,
Madame?

MARIANE.

Je ne sai.

VALERE.

La réponse est honnête.
Vous ne savez? MARIANE.
Non.

VALERE.

Non?

MARIANE.

Que me conseillez-vous?

VALERE.

Je vous conseille, moi, de prendre cet époux.

MARIANE.

Vous me le conseillez?

VALERE.

Oui.

MARIANE.

Tout de bon?

VALERE.

Sans doute.
Le choix est glorieux, & vaut bien qu'on l'écoute.

MARIANE.

Hé bien, c'est un conseil, Monsieur, que je reçoi.

VALERE.

Vous n'aurez pas grand' peine à le suivre, je croi.

MARIANE.

Pas plus qu'à le donner en a souffert vôtre ame.

VALERE.

Moi, je vous l'ai donné pour vous plaire, Madame.

MARIANE.

Et moi, je le suivrai pour vous faire plaisir.

DORINE.

Voyons ce qui pourra de ceci réüssir.

VALERE.

C'est donc ainsi qu'on aime? & c'étoit tromperie,
Quand vous....

MARIANE.

Ne parlons point de cela, je vous prie.
Vous m'avez dit tout franc, que je dois accepter
Celui que pour époux on me veut presenter:
Et je declare moi, que je prétens le faire,
Puis que vous m'en donnez le conseil salutaire.

VALERE.

Ne vous excusez point sur mes intentions;

Vous

Vous aviez pris déja vos resolutions;
Et vous vous saisissez d'un pretexte frivole,
Pour vous autoriser à manquer de parole.

MARIANE.

Il est vrai, c'est bien dit.

VALERE.

Sans doute, & vôtre cœur
N'a jamais eu pour moi de veritable ardeur.

MARIANE.

Helas! permis à vous d'avoir cette pensée.

VALERE.

Oui, oui, permis à moi; mais mon ame offensée
Vous préviendra peut être en un pareil dessein;
Et je sais où porter, & mes vœux, & ma main.

MARIANE.

Ah! je n'en doute point; & les ardeurs qu'excite
Le merite....

VALERE.

Mon Dieu, laissons-là le merite;
J'en ai fort peu sans doute, & vous en faites foi;
Mais j'espere aux bontez qu'une autre aura pour moi,
Et j'en sai de qui l'ame, à ma retraite ouverte,
Consentira sans honte à reparer ma perte.

MARIANE.

La perte n'est pas grande, & de ce changement
Vous vous consolerez assez facilement.

VALERE.

J'y ferai mon possible, & vous le pouvez croire.
Un cœur qui nous oublie, engage nôtre gloire:
Il faut à l'oublier mettre aussi tous nos soins.
Si l'on n'en vient à bout, on le doit feindre au moins
Et cette lâcheté jamais ne se pardonne,
De montrer de l'amour pour qui nous abandonne.

MARIANE.

Ce sentiment, sans doute, est noble & relevé.

VALERE.

Fort bien, & d'un chacun il doit être approuvé.
Hé quoi! vous voudriez qu'à jamais dans mon ame
Je gardasse pour vous les ardeurs de ma flâme?
Et vous visse, à mes yeux, passer en d'autres bras,
Sans mettre ailleurs un cœur dont vous ne voulez pas?

MA-

MARIANE.

Au contraire, pour moi; c'est ce que je souhaite;
Et je voudrois déja que la chose fût faite.

VALERE.

Vous le voudriez?

MARIANE.

Oui.

VALERE.

C'est assez m'insulter,
Madame, & de ce pas je vais vous contenter.

Il fait un pas pour s'en aller, & revient toûjours.

MARIANE.

Fort bien.

VALERE.

Souvenez-vous au moins, que c'est vous-même
Qui contraignez mon cœur à cet effort extrême.

MARIANE.

Oui.

VALERE.

Et que le dessein que mon ame conçoit,
N'est rien qu'à vôtre exemple.

MARIANE.

A mon exemple, soit.

VALERE.

Suffit; vous allez être à point nommé servie.

MARIANE.

Tant-mieux.

VALERE.

Vous me voyez, c'est pour toute ma vie.

MARIANE.

A la bonne-heure.

VALERE.

Il s'en va; & lors qu'il est vers la porte, il se retourne.
Euh!

MARIANE.

Quoi?

VALERE.

Ne m'appellez-vous pas?

MARIANE.

Moi? vous rêvez.

VALERE.

Hé bien, je poursuis donc mes pas.
Adieu, Madame.

MA-

MARIANE.

Adieu, Monsieur.

DORINE.

Pour moi, je pense
Que vous perdez l'esprit par vôtre extravagance;
Et je vous ai laissé tout du long quereller,
Pour voir où tout cela pourroit enfin aller.
Hola, Seigneur Valere.

Elle va l'arrêter par le bras, & lui fait mine de grande resistance.

VALERE.

Hé, que veux-tu, Dorine?

DORINE.

Venez ici.

VALERE.

Non, non, le dépit me domine;
Ne me détourne point de ce qu'elle a voulu.

DORINE.

Arrêtez.

VALERE.

Non, vois-tu c'est un point resolu.

DORINE.

Ah!

MARIANE.

Il souffre à me voir, ma presence le chasse;
Et je ferai bien mieux de lui quitter la place.

DORINE.

Elle quitte Valere, & court à Mariane.

A l'autre. Où courez-vous?

MARIANE.

Laisse.

DORINE.

Il faut revenir.

MARIANE.

Non, non, Dorine, en vain tu veux me retenir.

VALERE.

Je voi bien que ma vûë est pour elle un supplice;
Et sans doute il vaut mieux que je l'en affranchisse.

DORINE.

Elle quitte Mariane, & court à Valere.

Encor? Diantre soit fait de vous, si je le veux.
Cessez ce badinage, & venez-çà tous deux.

Elle les tire l'un & l'autre.

VALERE.

Mais quel est ton dessein?

MARIANE.

Qu'est-ce que tu veux faire.

DORINE.

Vous bien remettre ensemble, & vous tirer d'affaire?
Etes-vous fou d'avoir un pareil démêlé?

VALERE.

N'as-tu pas entendu comme elle m'a parlé?

DORINE.

Etes-vous folle, vous, de vous être emportée?

MARIANE.

N'as-tu pas vu la chose, & comme il m'a traitée?

DORINE.

Sottise des deux parts Elle n'a d'autre soin,
Que de se conserver à vous, j'en suis témoin.
Il n'aime que vous seule,& n'a point d'autre envie
Que d'être vôtre Epoux, j'en répons sur ma vie.

MARIANE.

Pourquoi donc me donner un semblable conseil?

VALERE.

Pourquoi m'en demander sur un sujet pareil?

DORINE.

Vous êtes fous tous deux, çà, la main, l'un & l'autre.
Allons, vous.

VALERE.

En donnant sa main à Dorine.

A quoi bon ma main?

DORINE.

Ah! ça, la vôtre.

MARIANE.

En donnant aussi sa main.

De quoi sert tout cela?

DORINE.

Mon Dieu, vîte, avancez.
Vous vous aimez tous deux plus que vous ne pensez.

VALERE.

Mais ne faites donc point les choses avec peine,
Et regardez un peu les gens sans nulle haine.

Mariane tourne l'œil sur Valere, & fait un petit soûris.

DORINE.

A vous dire le vrai, les Amans sont bien fous!

VA-

VALERE.

Ho çà, n'ai-je pas lieu de me plaindre de vous?
Et pour n'en point mentir, n'êtes-vous pas méchant
De vous plaire à me dire une chose affligeante?

MARIANE.

Mais vous, n'êtes-vous pas l'homme le plus ingrat

DORINE.

Pour une autre saison laissons tout ce debat,
Et songeons à parer ce fâcheux mariage.

MARIANE.

Di-nous donc quels ressorts il faut mettre en usage?

DORINE.

Nous en ferons agir de toutes les façons.
Vôtre pere se moque, & ce sont des chansons.
Mais pour vous, il vaut mieux qu'à son extrava-
gance
D'un doux consentement vous prêtiez l'apparenc
Afin qu'en cas d'allarme, il vous soit plus aisé
De tirer en longueur cet hymen proposé.
En attrapant du temps à tout on remedie.
Tantôt vous payerez de quelque maladie,
Qui viendra tout à coup, & voudra des delais;
Tantôt vous payerez de presages mauvais:
Vous aurez fait d'un mort la rencontre fâche
Cassé quelque miroir, ou songé d'eau bourb
Enfin le bon de tout, c'est qu'à d'autres qu'à
On ne vous peut lier, que vous ne disiez oui.
Mais pour mieux réüssir, il est bon, ce me semb
Qu'on ne vous trouve point tous deux parlant en-
semble.
à Valere. Sortez, & sans tarder, employez vos ami
Pour vous faire tenir ce qu'on vous a promis.
Nous allons réveiller les efforts de son frere,
Et dans nôtre parti jetter la belle-mere.
Adieu. VALERE *à Mariane.*
Quelques efforts que nous preparions tous,
Ma plus grande esperance, à vrai dire, est en vou

MARIANE *à Valere.*

Je ne vous répons pas des volontez d'un Pere;
Mais je ne serai point à d'autre qu'à Valere.

VALERE.

Que vous me comblez d'aise! & quoi que puisse os

DO

DORINE.

Ah! jamais les Amans ne sont las de jaser.
Sortez, vous dis-je.

VALERE.

Il fait un pas, & revient.

Enfin....

DORINE.

Quel caquet est le vôtre!
Tirez de cette part; & vous, tirez de l'autre.

Les poussant chacun par l'épaule.

Fin du second Acte.

ACTE III.

SCENE I.

DAMIS, DORINE.

DAMIS.

Que la foudre, sur l'heure, achéve mes destins;
Qu'on me traite par tout du plus grand des faquins,
S'il est aucun respect, ni pouvoir qui m'arrête,
Et si je ne fais pas quelque coup de ma tête.

DORINE.

De grace moderez un tel emportement;
Vôtre pere n'a fait qu'en parler simplement:
On n'execute pas tout ce qui se propose,
Et le chemin est long du projet à la chose.

DAMIS.

Il faut que de ce fat j'arrête les complots,
Et qu'à l'oreille un peu je lui dise deux mots.

DORINE.

Ha, tout doux; envers lui, comme envers vôtre pere,
Laissez agir les soins de vôtre belle-mere
Sur l'esprit de Tartuffe elle a quelque credit;
Il se rend complaisant à tout ce qu'elle dit,
Et pourroit bien avoir douceur de cœur pour elle

Plût

Plût à Dieu qu'il fût vrai! la chose seroit belle.
Enfin vôtre interêt l'oblige à le mander:
Sur l'hymen qui vous trouble elle veut le sonder,
Savoir ses sentimens, & lui faire connoître
Quels fâcheux démêlez il pourra faire naître,
S'il faut qu'à ce dessein il prête quelque espoir.
Son valet dit qu'il prie, & je n'ai pû le voir,
Mais ce valet m'a dit qu'il s'en alloit descendre,
Sortez donc, je vous prie, & me laissez l'attendre.

DAMIS.

Je puis être present à tout cet entretien.

DORINE.

Point, il faut qu'ils soient seuls.

DAMIS.

Je ne lui dirai rien.

DORINE.

Vous vous moquez, on sait vos transports ordinaires,
Et c'est le vrai moyen de gâter les affaires.
Sortez.

DAMIS.

Non, je veux voir, sans me mettre en courroux.

DORINE.

Que vous êtes facheux! il vient, retirez-vous.

SCENE II.

TARTUFFE, LAURENT, DORINE.

TARTUFFE *appercevant Dorine.*

Laurent, serrez ma haire, avec ma discipline,
Et priez que toûjours le Ciel vous illumine.
Si l'on vient pour me voir, je vais aux prisonniers
Des aumônes que j'ai partager les deniers.

DORINE.

Que d'affectation, & de forfanterie!

TARTUFFE.

Que voulez-vous?

DORINE.

Vous dire.....

TARTUFFE.

Il tire un mouchoir de sa poche.

Ah! mon Dieu, je vous prie,

Avant que de parler prenez-moi ce mouchoir.

DORINE.

Comment?

TARTUFFE.

Couvrez ce sein, que je ne saurois voir.
Par de pareils objets les ames sont blessées,
Et cela fait venir de coupables pensées.

DORINE.

Vous êtes donc bien tendre à la tentation,
Et la chair, sur vos sens, fait grande impression?
Certes, je ne sai pas quelle chaleur vous monte:
Mais à convoiter, moi, je ne suis pas si prompte;
Et je vous verrois nû du haut jusques en bas,
Que toute vôtre peau ne me tenteroit pas.

TARTUFFE.

Mettez dans vos discours un peu de modestie,
Ou je vais, sur le champ, vous quitter la partie.

DORINE.

Non, non, c'est moi qui vais vous laisser en repos,
Et je n'ai seulement qu'à vous dire deux mots.
Madame va venir dans cette sale basse,
Et d'un mot d'entretien vous demande la grace.

TARTUFFE.

Helas! très volontiers.

DORINE *en soi-même.*

Comme il se radoucit!
Ma foi, je suis toûjours pour ce que j'en ai dit.

TARTUFFE.

Viendra-t-elle bien-tôt?

DORINE.

Je l'entens, ce me semble.
Oui, c'est elle en personne, & je vous laisse ensemble.

SCENE III.

ELMIRE, TARTUFFE.

TARTUFFE.

QUe le Ciel à jamais, par sa toute-bonté,
Et de l'ame & du corps vous donne la santé,
Et benisse vos jours autant que le desire
Le plus humble de ceux que son amour inspire!

ELMIRE.

Je suis fort obligée à ce souhait pieux :
Mais prenons une chaise, afin d'être un peu mieux.

TARTUFFE.

Comment de vôtre mal vous sentez-vous remise?

ELMIRE.

Fort bien ; & cette fiévre a bien-tôt quitté prise.

TARTUFFE.

Mes prieres n'ont pas le merite qu'il faut,
Pour avoir attiré cette grace d'enhaut :
Mais je n'ai fait au Ciel nulle devote instance,
Qui n'ait eu pour objet vôtre convalescence.

ELMIRE.

Vôtre zele pour moi s'est trop inquieté.

TARTUFFE.

On ne peut trop cherir vôtre chere santé ;
Et pour la rétablir j'aurois donné la mienne.

ELMIRE.

C'est pousser bien avant la charité chrétienne,
Et je vous dois beaucoup pour toutes ces bontez.

TARTUFFE.

Je fais bien moins pour vous que vous ne meritez.

ELMIRE.

J'ai voulu vous parler en secret d'une affaire,
Et suis bien-aise ici qu'aucun ne nous éclaire.

TARTUFFE.

J'en suis ravi de même, & sans doute il m'est doux
Madame, de me voir seul à seul avec vous.
C'est une occasion qu'au Ciel j'ai demandée,
Sans que jusqu'à cette heure il me l'ait accordée.

ELMIRE.

Pour moi, ce que je veux, c'est un mot d'entretien,
Où tout vôtre cœur s'ouvre, & ne me cache rien.

TARTUFFE.

Et je ne veux aussi, pour grace singuliere,
Que montrer à vos yeux mon ame toute entiere ;
Et vous faire serment, que les bruits que je fais
Des visites qu'ici reçoivent vos attraits,
Ne sont pas envers vous l'effet d'aucune haine,
Mais plûtôt d'un transport de zele qui m'entraîne
Et d'un pur mouvement....

ELMIRE.

Je le prens bien ainsi,

Et croi que mon salut vous donne ce souci.
TARTUFFE.
Il lui serre les bouts des doigts.
Oui, Madame, sans doute, & ma ferveur est telle.
ELMIRE.
Ouf, vous me serrez trop.
TARTUFFE.
C'est par excès de zele.
De vous faire aucun mal je n'eus jamais dessein,
Et j'aurois bien plûtôt...
Il lui met la main sur le genou.
ELMIRE.
Que fait là vôtre main?
TARTUFFE.
Je tâte vôtre habit, l'étoffe en est moëlleuse.
ELMIRE.
Ah! de grace, laissez; je suis fort chatouilleuse.
Elle recule sa chaise, & Tartuffe rapproche la sienne.
TARTUFFE.
Mon Dieu, que de ce Point l'ouvrage est merveilleux!
On travaille aujourd'hui d'un air miraculeux;
Jamais en toute chose on n'a vû si bien faire.
ELMIRE.
Il est vrai. Mais parlons un peu de nôtre affaire.
On tient que mon mari veut dégager sa foi,
Et vous donner sa fille. Est-il vrai? dites-moi.
TARTUFFE.
Il m'en a dit deux mots: mais, Madame, à vrai dire,
Ce n'est pas le bonheur après quoi je soupire;
Et je vois autre part les merveilleux attraits
De la felicité qui fait tous mes souhaits.
ELMIRE.
C'est que vous n'aimez rien des choses de la terre.
TARTUFFE.
Mon sein n'enferme pas un cœur qui soit de pierre.
ELMIRE.
Pour moi je croi qu'au Ciel tendent tous vos soûpirs,
Et que rien ici bas n'arrête vos desirs.
TARTUFFE.
L'amour qui nous attache aux beautés éternelles,
N'étouffe pas en nous l'amour des temporelles.
Nos sens facilement peuvent être charmez

Des Ouvrages parfaits que le Ciel a formez,
Ses attraits reflechis brillent dans vos pareilles;
Mais il étale en vous ses plus rares merveilles.
Il a sur vôtre face épanché des beautez
Dont les yeux sont surpris, & les cœurs transportez,
Et je n'ai pû vous voir, parfaite creature,
Sans admirer en vous l'Auteur de la Nature,
Et d'une ardente amour sentir mon cœur atteint
Au plus beau des portraits où lui-même s'est peint.
D'abord j'apprehendai que cette ardeur secrette
Ne fût du noir Esprit une surprise adroite;
Et même à fuir vos yeux mon cœur se resolut,
Vous croyant un obstacle à faire mon salut.
Mais enfin je connus, ô beauté toute aimable,
Que cette passion peut n'être point coupable,
Que je puis l'ajuster avecque la pudeur,
Et c'est ce qui m'y fait abandonner mon cœur.
Ce m'est, je le confesse, une audace bien grande
Que d'oser de ce cœur vous adresser l'offrande:
Mais j'attens en mes vœux tout de vôtre bonté,
Et rien des vains efforts de mon infirmité.
En vous est mon espoir, mon bien, ma quietude;
De vous dépend ma peine, ou ma beatitude;
Et je veux être enfin, par vôtre seul arrêt,
Heureux, si vous voulez, malheureux, s'il vous plaît.

ELMIRE.

La declaration est tout à fait galante;
Mais elle est, à vrai dire, un peu bien surprenante.
Vous deviez, ce me semble, armer mieux vôtre sein,
Et raisonner un peu sur un pareil dessein.
Un devot comme vous, & que par tout on nomme...

TARTUFFE.

Ah, pour être devot je n'en suis pas moins homme;
Et lorsqu'on vient à voir vos celestes appas,
Un cœur se laisse prendre, & ne raisonne pas.
Je sai qu'un tel discours de moi paroît étrange;
Mais, Madame, après tout, je ne suis pas un Ange;
Et si vous condamnez l'aveu que je vous fais,
Vous devez vous en prendre à vos charmans attraits.
Dès que j'en vis briller la splendeur plus qu'humaine,
De mon interieur vous futes souveraine;

De vos regards divins l'ineffable douceur
Força la resistance où s'obstinoit mon cœur:
Elle surmonta tout, jeûnes, prieres, larmes,
Et tourna tous mes voeux du côté de vos charmes.
Mes yeux & mes soupirs vous l'ont dit mille fois,
Et pour mieux m'expliquer j'employe ici la voix.
Que si vous contemplez d'une ame un peu benigne
Les tribulations de vôtre Esclave indigne;
S'il faut que vos bontés veuillent me consoler,
Et jusqu'à mon neant daignent se ravaler;
J'aurai toûjours pour vous, ô suave merveille,
Une devotion à nulle autre pareille.
Vôtre honneur avec moi ne court point de hazard,
Et n'a nulle disgrace à craindre de ma part.
Tous ces Galans de Cour, dont les femmes sont foles,
Sont bruyans dans leurs faits, & vains dans leurs paroles;
De leurs progrès sans cesse on les voit se targuer;
Ils n'ont point de faveurs qu'ils n'aillent divulguer,
Et leur langue indiscrete, en qui l'on se confie,
Deshonore l'autel où leur cœur sacrifie.
Mais les gens comme nous brûlent d'un feu discret,
Avec qui pour toûjours on est sûr du secret.
Le soin que nous prenons de nôtre renommée,
Répond de toute chose à la personne aimée:
Et c'est en nous qu'on trouve, acceptant nôtre cœur,
De l'amour sans scandale, & du plaisir sans peur.

ELMIRE.

Je vous écoute dire, & vôtre Rhetorique
En termes assez forts à mon ame s'explique.
N'apprehendez-vous point que je ne sois d'humeur
A dire à mon mari cette galante ardeur?
Et que le prompt avis d'un amour de la sorte
Ne pût bien alterer l'amitié qu'il vous porte?

TARTUFFE.

Je sai que vous avez trop de benignité,
Et que vous ferez grace à ma temerité;
Que vous m'excuserez sur l'humaine foiblesse
Des violens transports d'un amour qui vous blesse;
Et considererez, en regardant vôtre air,
Que l'on n'est pas aveugle, & qu'un homme est de chair.

ELMIRE.

D'autres prendroient cela d'autre façon, peut-être;
Mais ma discrétion se veut faire paraître.
Je ne redirai point l'affaire à mon époux;
Mais je veux en revanche une chose de vous,
C'est de presser tout franc, & sans nulle chicane,
L'union de Valere avecque Mariane;
De renoncer vous-même à l'injuste pouvoir
Qui veut du bien d'un autre enrichir vôtre espoir,
Et....

SCENE IV.

ELMIRE, DAMIS, TARTUFFE.

DAMIS *sortant d'un petit cabinet où il s'étoit retiré.*

Non, Madame, non, ceci doit se répandre.
J'étois en cet endroit, d'où j'ai pû tout entendre;
Et la bonté du Ciel m'y semble avoir conduit
Pour confondre l'orgueil d'un traître qui me nuit;
Pour m'ouvrir une voye à prendre la vengeance
De son hypocrisie & de son insolence;
A détromper mon pere, & lui mettre en plein jour
L'ame d'un scelerat qui vous parle d'amour.

ELMIRE.

Non, Damis, il suffit qu'il se rende plus sage,
Et tâche à meriter la grace où je m'engage.
Puisque je l'ai promis, ne m'en dédites pas.
Ce n'est point mon humeur de faire des éclats;
Une femme se rit de sottises pareilles,
Et jamais d'un mari n'en trouble les oreilles.

DAMIS.

Vous avez vos raisons pour en user ainsi;
Et pour faire autrement j'ai les miennes aussi.
Le vouloir épargner est une raillerie;
Et l'insolent orgueil de sa cagoterie
N'a triomphé que trop de mon juste courroux,
Et que trop excité de desordre chez nous.
Le fourbe trop long-temps a gouverné mon pere,
Et déservi mes feux avec ceux de Valere.
Il faut que du perfide il soit desabusé,
Et le Ciel pour cela m'offre un moyen aisé.

De cette occasion je lui suis redevable,
Et pour la negliger elle est trop favorable.
Ce seroit meriter qu'il me la vînt ravir,
Que de l'avoir en main, & ne m'en pas servir.

ELMIRE.

Damis...

DAMIS.

Non, s'il vous plaît, il faut que je me croye.
Mon ame est maintenant au comble de sa joye;
Et vos discours en vain pretendent m'obliger
A quitter le plaisir de me pouvoir vanger.
Sans aller plus avant, je vais vuider l'affaire,
Et voici justement dequoi me satisfaire.

SCENE V.

ORGON, DAMIS, TARTUFFE, ELMIRE.

DAMIS.

Nous allons regaler, mon pere, vôtre abord,
D'un incident tout frais, qui vous surprendra fort.
Vous êtes bien payé de toutes vos caresses;
Et Monsieur d'un beau prix reconnoît vos tendresses.
Son grand zele pour vous vient de se declarer.
Il ne va pas à moins qu'à vous deshonorer.
Et je l'ai surpris là, qui faisoit à Madame
L'injurieux aveu d'une coupable flâme.
Elle est d'une humeur douce, & son cœur trop discret
Vouloit à toute force en garder le secret:
Mais je ne puis flater une telle impudence,
Et crois que vous le taire est vous faire une offense.

ELMIRE.

Oui, je tiens que jamais, de tous ces vains propos,
On ne doit d'un mari traverser le repos;
Que ce n'est point de là que l'honneur peut dépendre,
Et qu'il suffit pour nous de savoir nous défendre.
Ce sont mes sentimens; & vous n'auriez rien dit,
Damis, si j'avois eu sur vous quelque credit.

SCENE VI.

ORGON, DAMIS, TARTUFFE.

ORGON.

Ce que je viens d'entendre, ô Ciel, est-il croyable?

TARTUFFE.

Oui, mon frere, je suis un méchant, un coupable,
Un malheureux pécheur, tout plein d'iniquité,
Le plus grand scelerat qui jamais ait été.
Chaque instant de ma vie est chargé de souillures,
Elle n'est qu'un amas de crimes, & d'ordures:
Et je voi que le Ciel, pour ma punition,
Me veut mortifier en cette occasion.
De quelque grand forfait qu'on me puisse reprendre,
Je n'ai garde d'avoir l'orgueil de m'en defendre.
Croyez ce qu'on vous dit, armez vôtre courroux,
Et comme un criminel chassez-moi de chez vous,
Je ne saurois avoir tant de honte en partage,
Que je n'en aye encor merité davantage.

ORGON, *à son Fils.*

Ah! traître, oses-tu bien, par cette fausseté,
Vouloir de sa vertu ternir la pureté?

DAMIS.

Quoi! la feinte douceur de cette ame hypocrite
Vous fera démentir....

ORGON.

Tai toi, peste maudite.

TARTUFFE.

Ah! laissez-le parler, vous l'accusez à tort,
Et vous ferez bien mieux de croire à son rapport.
Pourquoi sur un tel fait m'être si favorable?
Savez vous, après tout, dequoi je suis capable?
Vous fiez vous, mon frere, à mon exterieur;
Et pour tout ce qu'on voit, me croyez-vous meilleur?
Non, non, vous vous laissez tromper à l'apparence,
Et je ne suis rien moins, helas! que ce qu'on pense.
Tout le monde me prend pour un homme de bien;
Mais la verité pure est, que je ne vaux rien.

S'adressant à Damis.

Oui, mon cher fils, parlez, traittez-moi de perfide,

D'in-

D'infame, de perdu, de voleur, d'homicide,
Accablez-moi de noms encor plus déteſtez ;
Je n'y contredis point, je les ai meritez ;
Et j'en veux à genoux ſouffrir l'ignominie
Comme une honte duë aux crimes de ma vie.

ORGON *à Tartuffe.*

Mon frere, c'en eſt trop. *à ſon Fils.* Ton cœur ne ſe rend point,
Traître ?

DAMIS.

Quoi ! ſes diſcours vous ſeduiront au point...

ORGON. *à ſon Fils.*

Tai-toi, pendart. *à Tartuffe.* Mon frere, eh ! levez-vous, de grace.
à ſon Fils. Infame !

DAMIS.

Il peut...

ORGON.

Tai-toi.

DAMIS.

J'enrage! Quoi, je paſſe...

ORGON.

Si tu dis un ſeul mot, je te romprai les bras.

TARTUFFE.

Mon Frere, au nom de Dieu, ne vous emportez pas.
J'aimerois mieux ſouffrir la peine la plus dure,
Qu'il eût reçu pour moi la moindre égratignûre.

ORGON *à ſon Fils.*

Ingrat!

TARTUFFE.

Laiſſez-le en paix. S'il faut à deux genoux
Vous demander ſa grace...

ORGON *à Tartuffe.*

Helas! vous moquez-vous?
à ſon Fils. Coquin, voi ſa bonté.

DAMIS.

Donc...

ORGON.

Paix.

DAMIS.

Quoi, je...

ORGON.

Paix, dis-je.

Je sai bien quel motif à l'attaquer t'oblige.
Vous le haïssez tous, & je vois aujourd'hui
Femme, enfans & valets déchaînez contre lui.
On met impudemment toute chose en usage,
Pour ôter de chez moi ce dévot personnage:
Mais plus on fait d'effort afin de l'en bannir,
Plus j'en veux employer à l'y mieux retenir;
Et je vais me hâter de lui donner ma fille,
Pour confondre l'orgueil de toute ma famille.

DAMIS.

A recevoir sa main on pense l'obliger?

ORGON.

Oui, traître; & dès ce soir, pour vous faire enrager.
Ah! je vous brave tous, & vous ferai connoître
Qu'il faut qu'on m'obeïsse, & que je suis le Maître.
Allons, qu'on se retracte, & qu'à l'instant, fripon,
On se jette à ses pieds pour demander pardon.

DAMIS.

Qui? moi? de ce coquin, qui par ses impostures...

ORGON.

Ah! tu resistes, gueux, & lui dis des injures?
Un bâton, un bâton. *à Tartuffe.* Ne me retenez pas.
à son Fils. Sus; que de ma maison on sorte de ce pas,
Et que d'y revenir on n'ait jamais l'audace.

DAMIS.

Oui, je sortirai, mais...

ORGON.

(Vîte) quittons la place.
Je te prive, pendart, de ma succession,
Et te donne, de plus, ma malediction.

SCENE VII.

ORGON, TARTUFFE.

ORGON.

OFfenser de la sorte une sainte personne!

TARTUFFE.

O Ciel! pardonne-lui la douleur qu'il me donne.
à Orgon. Si vous pouviez savoir avec quel déplaisir
Je voi qu'envers mon frere on tâche à me noircir...

ORGON.

Helas!

TAR-

TARTUFFE.

Le seul penser de cette ingratitude
Fait souffrir à mon ame un supplice si rude....
L'horreur que j'en conçois.. . J'ai le cœur si serré,
Que je ne puis parler, & crois que j'en mourrai.

ORGON.

Il court tout en larmes à la porte par où il a chassé son fils.

Coquin ! Je me repens que ma main t'ait fait grace,
Et ne t'ait pas d'abord assommé sur la place.
Remettez-vous, mon frere ; & ne vous fâchez pas.

TARTUFFE.

Rompons, rompons le cours de ces fâcheux debats,
Je regarde ceans quels grands troubles j'apporte,
Et crois qu'il est besoin, mon frere, que j'en sorte.

ORGON.

Comment ! vous moquez-vous ?

TARTUFFE.

On m'y hait, & je voi
Qu'on cherche à vous donner des soupçons de ma foi.

ORGON.

Qu'importe ? Voyez-vous que mon cœur les écoute ?

TARTUFFE.

On ne manquera pas de poursuivre sans doute ;
Et ces mêmes rapports, qu'ici vous rejettez,
Peut-être une autre fois seront-ils écoutez.

ORGON.

Non ; mon frere, jamais.

TARTUFFE.

Ah ! mon frere, une femme
Aisément d'un mari peut bien surprendre l'ame.

ORGON.

Non, non.

TARTUFFE.

Laissez-moi vîte, en m'éloignant d'ici,
Leur ôter tout sujet de m'attaquer ainsi.

ORGON.

Non, vous demeurerez, il y va de ma vie.

TARTUFFE.

Hé bien, il faudra donc que je me mortifie.
Pourtant, si vous vouliez....

ORGON.

TARTUFFE.

Soit, n'en parlons plus.
Mais je sai comme il faut en user là-dessus.
L'honneur est delicat, & l'amitié m'engage
A prévenir les bruits, & les sujets d'ombrage,
Je fuirai vôtre Epouse, & vous ne me verrez....

ORGON.

Non, en dépit de tous, vous la frequenterez.
Faire enrager le monde, est ma plus grande joye,
Et je veux qu'à toute heure avec elle on vous voye.
Ce n'est pas tout encor, pour les mieux braver tous,
Je ne veux point avoir d'autre heritier que vous;
Et je vais de ce pas, en fort bonne maniere,
Vous faire de mon bien donation entiere.
Un bon & franc ami, que pour gendre je prens,
M'est bien plus cher que fils, que femme, & que parens.
N'accepterez-vous pas ce que je vous propose?

TARTUFFE.

La volonté du Ciel soit faite en toute chose.

ORGON.

Le pauvre homme! Allons vîte en dresser un écrit
Et que puisse l'envie en crever de dépit.

Fin du troisiéme Acte.

ACTE IV.

SCENE II.

CLEANTE, TARTUFFE.

CLEANTE.



Oui, tout le monde en parle, & vous m'en pouvez croire:
L'éclat que fait ce bruit n'est point à vôtre gloire;
Et je vous ai trouvé, Monsieur, fort à propos,
Pour vous en dire net ma pensée en deux mots.
Je n'examine point à fond ce qu'on expose,

Je

Je passe là-dessus, & prens au pis la chose.
Supposons que Damis n'en ait pas bien usé,
Et que ce soit à tort qu'on vous ait accusé;
N'est-il pas d'un Chrétien de pardonner l'offense,
Et d'éteindre en son cœur tout desir de vengeance?
Et devez-vous souffrir, pour vôtre démêlé,
Que du logis d'un pere un fils soit exilé?
Je vous le dis encor, & parle avec franchise;
Il n'est petit ni grand qui ne s'en scandalise;
Et si vous m'en croyez, vous pacifierez tout,
Et ne pousserez point les affaires à bout.
Sacrifiez à Dieu toute vôtre colere,
Et remettez le fils en grace avec le pere.

TARTUFFE.

Hélas! je le voudrois, quant à moi, de bon cœur,
Je ne garde pour lui, Monsieur, aucune aigreur;
Je lui pardonne tout, de rien je ne le blâme,
Et voudrois le servir du meilleur de mon ame:
Mais l'interêt du Ciel n'y sauroit consentir,
Et s'il rentre ceans, c'est à moi d'en sortir.
Après son action, qui n'eût jamais d'égale,
Le commerce entre nous porteroit du scandale.
Dieu sait ce que d'abord tout le monde en croiroit;
A pure politique on me l'imputeroit;
Et l'on diroit par tout que me sentant coupable,
Je feins pour qui m'accuse un zele charitable;
Que mon cœur l'apprehende, & veut le ménager,
Pour le pouvoir sous main au silence engager.

CLEANTE.

Vous nous payez ici d'excuses colorées,
Et toutes vos raisons, Monsieur, sont trop tirées.
Des interêts du Ciel pourquoi vous chargez-vous?
Pour punir le coupable a-t-il besoin de nous?
Laissez-lui, laissez-lui le soin de ses vengeances,
Ne songez qu'au pardon qu'il prescrit des offenses;
Et ne regardez point aux jugemens humains,
Quand vous suivez du Ciel les ordres souverains.
Quoi! le foible interêt de ce qu'on pourra croire,
D'une bonne action empêchera la gloire?
Non, non, faisons toûjours ce que le Ciel prescrit,
Et d'aucun autre soin ne nous brouillons l'esprit.

TARTUFFE.

Je vous ai déja dit que mon cœur lui pardonne,
Et c'est faire, Monsieur, ce que le Ciel ordonne.
Mais après le scandale & l'affront d'aujourd'hui,
Le Ciel n'ordonne pas que je vive avec lui.

CLEANTE.

Et vous ordonne-t-il, Monsieur, d'ouvrir l'oreille
A ce qu'un pur caprice à son pere conseille?
Et d'accepter le don qui vous est fait d'un bien
Où le droit vous oblige à ne prétendre rien?

TARTUFFE.

Ceux qui me connoîtront, n'auront pas la pensée
Que ce soit un effet d'une ame interessée.
Tous les biens de ce monde ont pour moi peu d'ap-
(pas,
De leur éclat trompeur je ne m'éblouïs pas;
Et si je me resous à recevoir du pere
Cette donation qu'il a voulu me faire,
Ce n'est, à dire vrai, que parce que je crains
Que tout ce bien ne tombe en de méchantes mains,
Qu'il ne trouve des gens, qui l'ayant en partage
En fassent dans le monde un criminel usage;
Et ne s'en servent pas, ainsi que j'ai dessein,
Pour la gloire du Ciel, & le bien du prochain.

CLEANTE.

Eh, Monsieur, n'ayez point ces délicates craintes,
Qui d'un juste heritier peuvent causer les plaintes;
Souffrez, sans vous vouloir embarrasser de rien,
Qu'il soit à ses perils possesseur de son bien;
Et songez qu'il vaut mieux encor qu'il en mes-use,
Que si de l'en frustrer il faut qu'on vous accuse.
J'admire seulement que sans confusion
Vous en ayez souffert la proposition.
Car enfin le vrai zele a-t-il quelque maxime
Qui montre à depouiller l'heritier legitime?
Et s'il faut que le Ciel dans vôtre cœur ait mis
Un invincible obstacle à vivre avec Damis;
Ne vaudroit il pas mieux qu'en personne discrette
Vous fissiez de ceans une honnête retraite,
Que de souffrir ainsi, contre toute raison,
Qu'on en chasse pour vous le fils de la maison?
Croyez-moi, c'est donner de vôtre prud'hommie,
Monsieur....

TARTUFFE.

Il eſt, Monſieur, trois heures & demie ;
Certain devoir pieux me demande là-haut,
Et vous m'excuſerez de vous quitter ſi-tôt.

CLEANTE.

Ah!

SCENE II.

ELMIRE, MARIANE, DORINE, CLEANTE.

DORINE.

De grace avec nous employez-vous pour elle,
Monſieur, ſon ame ſouffre une douleur mortelle ;
Et l'acord que ſon pere a conclu pour ce ſoir,
La fait à tous momens entrer en deſeſpoir.
Il va venir, joignons nos efforts, je vous prie,
Et tâchons d'ébranler, de force ou d'induſtrie,
Ce malheureux deſſein qui nous a tous troublez.

SCENE III.

ORGON, ELMIRE, MARIANE, CLEANTE, DORINE.

ORGON.

Ah, je me réjouïs de vous voir aſſemblez.
à Mariane.
Je porte en ce Contrat de quoi vous faire rire,
Et vous ſavez déja ce que cela veut dire.

MARIANE *à genoux.*

Mon pere, au nom du Ciel, qui connoît ma douleur,
Et par tout ce qui peut émouvoir vôtre cœur,
Relâchez-vous un peu des droits de la naiſſance,
Et diſpenſez mes vœux de cette obeïſſance.
Ne me reduiſez point par cette dure loi,
Juſqu'à me plaindre au Ciel de ce que je vous doi :
Et cette vie, hélas ! que vous m'avez donnée,
Ne me la rendez pas, mon pere, infortunée,
Si contre un doux eſpoir que j'avois pû former,
Vous me défendez d'être à ce que j'oſe aimer ;
Au moins par vos bontez qu'à vos genoux j'implore,
Sauvez-moi du tourment d'être à ce que j'abhorre ;
Et ne me portez point à quelque deſeſpoir,

En vous servant sur moi de tout vôtre pouvoir.

ORGON *se sentant attendrir.*

Allons, ferme, mon cœur, point de foiblesse humaine.

MARIANE.

Vos tendresses pour lui ne me font point de peine.
Faites-les éclater, donnez-lui vôtre bien;
Et si ce n'est assez, joignez-y tout le mien,
J'y consens de bon cœur, & je vous l'abandonne:
Mais au moins n'allez pas jusques à ma personne,
Et souffrez qu'un Convent, dans les austeritez,
Use les tristes jours que le Ciel m'a comptez.

ORGON.

Ah! voilà justement de mes Religieuses,
Lors qu'un pere combat leurs flâmes amoureuses.
Debout. Plus vôtre cœur repugne à l'accepter,
Plus ce sera pour vous matiere à meriter.
Mortifiez vos sens avec ce mariage,
Et ne me rompez pas la tête davantage.

DORINE.

Mais quoi....

ORGON.

Taisez-vous, vous. Parlez à vôtre écot.
Je vous défens tout net d'oser dire un seul mot.

CLEANTE.

Si par quelque conseil vous souffrez qu'on reponde...

ORGON.

Mon frere, vos conseils sont les meilleurs du monde,
Ils sont bien raisonnez, & j'en fais un grand cas:
Mais vous trouverez bon que je n'en use pas.

ELMIRE *à son mari.*

A voir ce que je voi, je ne sai plus que dire;
Et vôtre aveuglement fait que je vous admire.
C'est être bien coëffé, bien prévenu de lui,
Que de nous démentir sur le fait d'aujourd'hui.

ORGON.

Je suis vôtre valet, & crois les apparences.
Pour mon fripon de fils je sai vos complaisances,
Et vous avez eu peur de le desavoüer
Du trait qu'à ce pauvre homme il a voulu joüer.
Vous étiez trop tranquille enfin pour être cruë,
Et vous auriez paru d'autre maniere émûë.

EL-

ELMIRE.

Est-ce qu'au simple aveu d'un amoureux transport,
Il faut que nôtre honneur se gendarme si fort?
Et ne peut-on répondre à tout ce qui le touche,
Que le feu dans les yeux, & l'injure à la bouche?
Pour moi, de tels propos je me ris simplement,
Et l'éclat là dessus ne me plaît nullement.
J'aime qu'avec douceur nous nous môntrions sages,
Et ne suis point du tout pour ces Prudes sauvages,
Dont l'honneur est armé de griffes & de dents,
Et veut au moindre mot dévisager les gens.
Me preserve le Ciel d'une telle sagesse!
Je veux une vertu qui ne soit point diablesse:
Et crois que d'un refus la discrette froideur
N'en est pas moins puissante à rebuter un cœur.

ORGON.

Enfin je sai l'affaire, & ne prens point le change.

ELMIRE.

J'admire encore un coup cette foiblesse étrange.
Mais que me répondroit vôtre incredulité,
Si je vous faisois voir qu'on vous dit verité?

ORGON.

Voir?

ELMIRE.

Oui.

ORGON.

Chansons.

ELMIRE.

Mais quoi! si je trouvois maniere
De vous le faire voir avec pleine lumiere?

ORGON.

Contes en l'air.

ELMIRE.

Quel homme! Au moins répondez-moi.
Je ne vous parle pas de nous ajoûter foi:
Mais supposons ici que d'un lieu qu'on pût prendre,
On vous fît clairement tout voir & tout entendre,
Que diriez-vous alors de vôtre homme de bien?

ORGON.

En ce cas, je dirois que.... Je ne dirois rien,
Car cela ne se peut.

EL-

ELMIRE.

L'erreur trop long-tems a duré,
Et c'est trop condamner ma bouche d'imposture.
Il faut que par plaisir, & sans aller plus loin,
De tout ce qu'on vous dit je vous fasse témoin.

ORGON.

Soit, je vous prens au mot. Nous verrons vôtre a-
dresse,
Et comment vous pourriez remplir cette promesse.

ELMIRE.

Faites-le moi venir.

DORINE.

Son esprit est rusé,
Et peut-être à surprendre il sera mal-aisé.

ELMIRE.

Non, on est aisément dupé par ce qu'on aime,
Et l'amour propre engage à se tromper soi-même.
Faites-le moi descendre; & vous, retirez-vous.
Parlant à Cleante, & à Mariane.

SCENE IV.

ELMIRE, ORGON.

ELMIRE.

APprochons cette table, & vous mettez dessous.

ORGON.

Comment?

ELMIRE.

Vous bien cacher est un point necessaire.

ORGON.

Pourquoi sous cette table?

ELMIRE.

Ah! mon Dieu, laissez fai-
J'ai mon dessein en tête, & vous en jugerez.
Mettez-vous là, vous dis-je; & quand vous y ser-
Gardez qu'on ne vous voye, & qu'on ne vous enten-

ORGON.

Je confesse qu'ici ma complaisance est grande;
Mais de vôtre entreprise il vous faut voir sortir.

ELMIRE.

Vous n'aurez, que je croi, rien à me repartir.
à son mari qui est sous la table.

Ah

Au moins je vais toucher une étrange matiere,
Ne vous scandalisez en aucune maniere.
Quoi que je puisse dire, il doit m'être permis,
Et c'est pour vous convaincre, ainsi que j'ai promis.
Je vais par des douceurs, puisque j'y suis reduite,
Faire poser le masque à cette ame hypocrite;
Flater de son amour les desirs effrontez,
Et donner un champ libre à ses temeritez;
Comme c'est pour vous seul, & pour mieux le confondre,
Que mon ame à ses vœux va feindre de répondre,
J'aurai lieu de cesser dès que vous vous rendrez,
Et les choses n'iront que jusqu'où vous voudrez.
C'est à vous d'arrêter son ardeur insensée,
Quand vous croirez l'affaire assez avant poussée;
D'épargner vôtre femme, & de ne m'exposer.
Qu'à ce qu'il vous faudra pour vous desabuser.
Ce sont vos interêts, vous en serez le maître,
Et... L'on vient; tenez-vous, & gardez de paroître.

SCENE V.

TARTUFFE, ELMIRE, ORGON.

TARTUFFE.

On m'a dit qu'en ce lieu vous me vouliez parler.

ELMIRE.

Oui, l'on a des secrets à vous y reveler.
Mais tirez cette porte avant qu'on vous les dise,
Et regardez par-tout de crainte de surprise:
Une affaire pareille à celle de tantôt
N'est pas assurément ici ce qu'il nous faut.
Jamais il ne s'est vû de surprise de même,
Damis m'a fait pour vous une frayeur extrême;
Et vous avez bien vû que j'ai fait mes efforts
Pour rompre son dessein, & calmer ses transports.
De mon trouble, il est vrai, j'étois si possedée,
Que de le démentir je n'ai point eu l'idée:
Mais par là, grace au Ciel, tout a bien mieux été,
Et les choses en sont en plus de sûreté.
L'estime où l'on vous tient a dissipé l'orage,
Et mon mari de vous ne peut prendre d'ombrage.

Pour

Pour mieux braver l'éclat des mauvais jugemens,
Il veut que nous soyons ensemble à tous momens;
Et c'est par où je puis, sans peur d'être blâmée,
Me trouver ici seule avec vous enfermée,
Et ce qui m'autorise à vous ouvrir un cœur
Un peu trop promt, peut-être, à souffrir vôtre ardeur.

TARTUFFE.

Ce langage à comprendre est assez difficile,
Madame, & vous parliez tantôt d'un autre stile.

ELMIRE.

Ah! si d'un tel refus vous êtes en courroux,
Que le cœur d'une femme est mal connu de vous!
Et que vous savez peu ce qu'il veut faire entendre,
Lors que si foiblement on le voit se défendre!
Toûjours nôtre pudeur combat, dans ces momens,
Ce qu'on peut nous donner de tendres sentimens.
Quelque raison qu'on trouve à l'amour qui nous dompte,
On trouve à l'avoüer toûjours un peu de honte;
On s'en défend d'abord; mais de l'air qu'on s'y prend,
On fait connoître assez que nôtre cœur se rend,
Qu'à nos vœux par honneur nôtre bouche s'oppose,
Et que de tels refus promettent toute chose.
C'est vous faire, sans doute, un assez libre aveu,
Et sur nôtre pudeur me ménager bien peu:
Mais puis que la parole enfin en est lâchée,
A retenir Damis me serois-je attachée?
Aurois-je, je vous prie, avec tant de douceur,
Ecouté tout au long l'offre de vôtre cœur?
Aurois-je pris la chose ainsi qu'on m'a vû faire,
Si l'offre de ce cœur n'eût eu dequoi me plaire?
Et lors que j'ai voulu moi-même vous forcer
A refuser l'hymen qu'on venoit d'annoncer,
Qu'est-ce que cette instance a dû vous faire entendre,
Que l'intérêt qu'en vous on s'avise de prendre,
Et l'ennui qu'on auroit que ce nœud, qu'on résout,
Vînt partager du moins un cœur que l'on veut tout?

TARTUFFE.

C'est, sans doute, Madame, une douceur extrême,
Que d'entendre ces mots d'une bouche qu'on aime:

Le

Leur miel, dans tous mes sens, fait couler à longs traits
Une suavité qu'on ne goûta jamais.
Le bonheur de vous plaire, est ma suprême étude,
Et mon cœur de vos vœux fait sa béatitude;
Mais ce cœur vous demande ici la liberté,
D'oser douter un peu de sa félicité.
Je puis croire ces mots un artifice honnête,
Pour m'obliger à rompre un hymen qui s'apprête;
Et s'il faut librement m'expliquer avec vous,
Je ne me fierai point à des propos si doux,
Qu'un peu de vos faveurs, après quoi je soupire,
Ne viennent m'assûrer tout ce qu'ils m'ont pû dire,
Et planter dans mon ame une constante foi
Des charmantes bontez que vous avez pour moi.

ELMIRE. *Elle tousse pour avertir son mari.*

Quoi! vous voulez aller avec cette vîtesse,
Et d'un cœur, tout d'abord, épuiser la tendresse?
On se tuë à vous faire un aveu des plus doux,
Cependant ce n'est pas encore assez pour vous;
Et l'on ne peut aller jusqu'à vous satisfaire,
Qu'aux derniéres faveurs on ne pousse l'affaire?

TARTUFFE.

Moins on mérite un bien, moins on l'ose espérer;
Nos vœux sur des discours ont peine à s'assûrer;
On soupçonne aisément un sort tout plein de gloire,
Et l'on veut en jouïr, avant que de le croire.
Pour moi, qui crois si peu mériter vos bontez,
Je doute du bonheur de mes téméritez;
Et je ne croirai rien, que vous n'ayez, Madame,
Par des réalitez sû convaincre ma flâme.

ELMIRE.

Mon Dieu, que vôtre amour en vrai tyran agit!
Et qu'en un trouble étrange il me jette l'esprit!
Que sur les cœurs il prend un furieux empire!
Et qu'avec violence il veut ce qu'il désire!
Quoi! de vôtre poursuite on ne peut se parer,
Et vous ne donnez pas le temps de respirer?
Sied-il bien de tenir une rigueur si grande?
De vouloir sans quartier les choses qu'on demande?
Et d'abuser ainsi, par vos efforts pressans,
Du foible que pour vous vous voyez qu'ont les gens?

TARTUFFE.

Mais si d'un œil benin vous voyez mes hommages,
Pourquoi m'en refuser d'assurez témoignages?

ELMIRE.

Mais comment consentir à ce que vous voulez,
Sans offenser le Ciel dont toûjours vous parlez?

TARTUFFE.

Si ce n'est que le Ciel qu'à mes vœux on oppose,
Lever un tel obstacle est à moi peu de chose,
Et cela ne doit pas retenir vôtre cœur.

ELMIRE.

Mais des Arrêts du Ciel on nous fait tant de peur.

TARTUFFE.

Je puis vous dissiper ces craintes ridicules,
Madame, & je sai l'art de lever les scrupules.
Le Ciel défend, de vrai, certains contentemens:

C'est un Scelerat qui parle.

Mais on trouve avec lui des accommodemens.
Selon divers besoins, il est une science
D'étendre les liens de nôtre conscience,
Et de rectifier le mal de l'action
Avec la pureté de nôtre intention.
De ces secrets, Madame, on saura vous instruire;
Vous n'avez seulement qu'à vous laisser conduire.
Contentez mon desir, & n'ayez point d'effroi;
Je vous répons de tout, & prens le mal sur moi.
Vous toussez fort, Madame.

ELMIRE.

Oui, je suis au supplice.

TARTUFFE.

Vous plaît-il un morceau de ce jus de reglisse?

ELMIRE.

C'est un rhume obstiné sans doute, & je voi bien
Que tous les jus du monde ici ne feront rien.

TARTUFFE.

Cela certe est fâcheux.

ELMIRE.

Oui, plus qu'on ne peut dire.

TARTUFFE.

Enfin vôtre scrupule est facile à détruire,
Vous êtes assurée ici d'un plein secret,
Et le mal n'est jamais que dans l'éclat qu'on fait.

e scandale du monde est ce qui fait l'offence;
:t ce n'est pas pecher que pecher en silence.

ELMIRE *après avoir toussé.*

:nfin je voi qu'il faut se resoudre à ceder,
u'il faut que je consente à vous tout accorder;
: qu'à moins de cela je ne dois point prétendre
u'on puisse être content, & qu'on veuille se rendre.
ans doute il est fâcheux d'en venir jusques-là,
t c'est bien malgré moi que je franchis cela.
lais puis que l'on s'obstine à m'y vouloir reduire,
uis qu'on ne veut point croire à tout ce qu'on peut dire,
t qu'on veut des témoins qui soient plus convainquans,
faut bien s'y resoudre, & contenter les gens.
i ce consentement porte en soi quelque offence,
'out pis pour qui me force à cette violence;
a faute assurément n'en doit pas être à moi.

TARTUFFE.

ui, Madame, on s'en charge, & la chose de soi...

ELMIRE.

uvrez un peu la porte, & voyez, je vous prie,
i mon mari n'est point dans cette Galerie.

TARTUFFE.

u'est-il besoin pour lui du soin que vous prenez?
'est un homme, entre nous, à mener par le nez,
e tous nos entretiens il est pour faire gloire,
t je l'ai mis au point de voir tout sans rien croire.

ELMIRE.

l n'importe, sortez, je vous prie, un moment,
t partout là-dehors voyez exactement.

SCENE VI.

ORGON, ELMIRE.

ORGON *sortant de dessous la Table.*

VOilà, je vous l'avouë, un abominable homme!
Je n'en puis revenir, & tout ceci m'assomme.

ELMIRE.

uoi? vous sortez si-tôt? Vous mocquez-vous des gens?
entrez sous le tapis, il n'est pas encor temps;

At-

Attendez jusqu'au bout, pour voir les choses sûre
Et ne vous fiez point aux simples conjectures.

ORGON.

Non, rien de plus méchant n'est sorti de l'enfe

ELMIRE.

Mon Dieu, l'on ne doit point croire trop de leg
Laissez vous bien convaincre, avant que de v
rendre;
Et ne vous hâtez point, de peur de vous mépren

Elle fait mettre son Mari derriére elle.

SCENE VII.

TARTUFFE, ELMIRE, ORGON.

TARTUFFE.

Tout conspire, Madame, à mon contenteme
J'ai visité de l'œil tout cet appartement,
Personne ne s'y trouve; & mon ame ravie...

ORGON *en l'arrêtant.*

Tout doux, vous suivez trop vôtre amoureuse e
vie,
Et vous ne devez pas vous tant passionner.
Ah, ah, l'homme de bien, vous m'en vouliez don
Comme aux tentations s'abandonne vôtre ame!
Vous épousiez ma fille, & convoitiez ma femme!
J'ai douté fort long-temps que ce fût tout de bo
Et je croyois toûjours qu'on changeroit de ton:
Mais c'est assez avant pousser le témoignage.
Je m'y tiens, & n'en veux pour moi pas davan
ge.

ELMIRE *à Tartuffe.*

C'est contre mon humeur que j'ai fait tout ceci;
Mais on m'a mise au point de vous traiter ainsi.

TARTUFFE.

Quoi! vous croyez...

ORGON.

Allons, point de bruit, je vous prie
Dénichons de ceans, & sans ceremonie.

TARTUFFE.

Mon dessein....

OR-

ORGON.

Ces discours ne sont plus de saison,
Il faut tout sur le champ sortir de la maison.

TARTUFFE.

C'est à vous d'en sortir, vous qui parlez en Maître.
La maison m'appartient, je le ferai connoître,
Et vous montrerai bien, qu'en vain on a recours,
Pour me chercher querelle, à ces lâches détours;
Qu'on n'est pas où l'on pense en me faisant injure:
Que j'ai dequoi confondre & punir l'imposture,
Vanger le Ciel qu'on blesse, & faire repentir
Ceux qui parlent ici de me faire sortir.

SCENE VIII.

ELMIRE, ORGON.

ELMIRE.

Quel est donc ce langage, & qu'est-ce qu'il veut dire?

ORGON.

Ma foi, je suis confus, & n'ai pas lieu de rire.

ELMIRE.

Comment ?

ORGON.

Je voi ma faute aux choses qu'il me dit,
Et la donation m'embarasse l'esprit.

ELMIRE.

La donation ? ...

ORGON.

Oui, c'est une affaire faite;
Mais j'ai quelqu'autre chose encor qui m'inquiete.

ELMIRE.

Et quoi ?

ORGON.

Vous saurez tout: Mais voyons au plûtôt,
Si certaine cassette est encore là-haut.

Fin du Quatriéme Acte.

ACTE V.

SCENE I.

ORGON, CLEANTE.

CLEANTE.

Ou voulez-vous courir?

ORGON.

Las! que sai-je?

CLEANTE.

Il me semble
Que l'on doit commencer par consulter ensem
Les choses qu'on peut faire en cet évenement.

ORGON.

Cette cassette-là me trouble entierement;
Plus que le reste encor, elle me desespere.

CLEANTE.

Cette cassette est donc un important mystere?

ORGON.

C'est un dépôt qu' Argas, cet ami que je plain
Lui-même, en grand secret. m'a mis entre les ma
Pour cela dans sa fuite il me voulut élire;
Et ce sont des papiers, à ce qu'il m'a pû dire
Où sa vie, & ses biens, se trouvent attachez.

CLEANTE.

Pourquoi donc les avoir en d'autres mains lâche

ORGON.

Ce fut par un motif de cas de conscience.
J'allai droit à mon traître en faire confidence
Et son raisonnement me vint persuader
De lui donner plûtôt la cassette à garder;
Afin que pour nier, en cas de quelque enqu
J'eusse d'un faux-fuyant la faveur toute prête,
Par où ma conscience eut pleine sûreté,
A faire des sermens contre la verité.

CLEANTE.

Vous voilà mal, au moins si j'en croi l'apparenc
Et la donation, & cette confidence,

So

Sont, à vous en parler selon mon sentiment,
Des démarches par vous faites legerement.
On peut vous mener loin avec de pareils gages,
Et cet homme sur vous ayant ces avantages,
Le pousser est encor grande imprudence à vous,
Et vous deviez chercher quelque biais plus doux.

ORGON.

Quoi! sur un beau semblant de ferveur si touchante,
Cacher un cœur si double, une ame si méchante!
Et moi qui l'ai reçû gueusant, & n'ayant rien...
C'en est fait, je renonce à tous les gens de bien.
J'en aurai desormais une horreur effroyable,
Et m'en vais devenir pour eux pire qu'un diable.

CLEANTE.

Hé bien, ne voilà pas de vos emportemens!
Vous ne gardez en rien les doux temperamens.
Dans la droite Raison jamais n'entre la vôtre;
Et toûjours, d'un excès, vous vous jettez dans l'autre.
Vous voyez vôtre erreur; & vous avez connu,
Que par un zele feint vous étiez prévenu;
Mais pour vous corriger, quelle raison demande
Que vous alliez passer dans une erreur plus grande,
Et qu'avecque le cœur d'un perfide vaurien,
Vous confondiez les cœurs de tous les gens de bien?
Quoi! parce qu'un fripon vous dupe avec audace,
Sous le pompeux éclat d'une austere grimace,
Vous voulez que par-tout on soit fait comme lui,
Et qu'aucun vrai devot ne se trouve aujourd'hui?
Laissez aux libertins ces sottes consequences;
Démêlez la vertu d'avec ses apparences;
Ne hazardez jamais vôtre estime trop tôt,
Et soyez, pour cela, dans le milieu qu'il faut.
Gardez-vous, s'il se peut, d'honorer l'Imposture;
Mais au vrai zele aussi n'allez pas faire injure;
Et s'il vous faut tomber dans une extrémité,
Péchez plûtôt encor de cet autre côté.

SCENE II.

DAMIS, ORGON, CLEANTE.

DAMIS.

QUoi! mon pere, eſt-il vrai qu'un coquin vous
menace?
Qu'il n'eſt point de bienfait qu'en ſon ame
il n'efface?
Et que ſon lâche orgueil, trop digne de courroux,
Se fait de vos bontez des armes contre vous?

ORGON.

Oui, mon fils, & j'en ſens des douleurs nompa-
reilles.

DAMIS.

Laiſſez-moi, je lui veux couper les deux oreilles.
Contre ſon inſolence on ne doit point gauchir.
C'eſt à moi, tout d'un coup, de vous en affranchir;
Et pour ſortir d'affaire il faut que je l'aſſomme.

CLEANTE.

Voilà tout juſtement parler en vrai jeune homme.
Moderez, s'il vous plaît, ces tranſports éclatans;
Nous vivons ſous un Regne, & ſommes dans un
temps,
Où par la violence on fait mal ſes affaires.

SCENE III.

MADAME PERNELLE, MARIANE, ELMIRE, DORINE, DAMIS, ORGON, CLEANTE.

M. PERNELLE.

QU'eſt-ce? j'apprens ici de terribles myſteres.

ORGON,

Ce ſont des nouveautez dont mes yeux ſont témoins,
Et vous voyez le prix dont ſont payez mes ſoins.
Je recueille avec zele un homme en ſa miſere,
Je le loge, & le tiens comme mon propre frere;
De bienfaits chaque jour il eſt par moi chargé,
Je lui donne ma fille & tout le bien que j'ai;
Et dans le même temps, le perfide, l'infame,
Ten-

Tente le noir dessein de suborner ma femme;
Et non content encor de ces lâches essais,
Il m'ose menacer de mes propres bienfaits,
Et veut, à ma ruine, user des avantages
Dont le viennent d'armer mes bontez trop peu sages,
Me chasser de mes biens, où je l'ai transferé,
Et me reduire au point d'où je l'ai retiré.
DORINE.
Le pauvre homme!
M. PERNELLE.
Mon fils, je ne puis du tout croire
Qu'il ait voulu commettre une action si noire,
ORGON,
Comment?
M. PERNELLE.
Les gens de bien sont enviez toûjours.
ORGON.
Que voulez-vous donc dire avec vôtre discours,
Ma mere?
M. PERNELLE.
Que chez vous on vit d'étrange sorte,
Et qu'on ne sait que trop la haine qu'on lui porte.
ORGON.
Qu'a cette haine à faire avec ce qu'on vous dit?
M. PERNELLE.
Je vous l'ai dit cent fois, quand vous étiez petit.
La vertu, dans le monde, est toûjours poursuivie,
Les envieux mourront, mais non jamais l'envie.
ORGON.
Mais que fait ce discours aux chosesd'aujourd'hui?
M. PERNELLE.
On vous aura forgé cent sots contes de lui.
ORGON.
Je vous ai dit déja que j'ai vû tout moi-même.
M. PERNELLE.
Des esprits médisans la malice est extrême.
ORGON.
Vous me feriez damner, ma mere. Je vous di,
Que j'ai vû de mes yeux un crime si hardi.
M. PERNELLE.
Les langues ont toûjours du venin à répandre;
Et rien n'est ici bas qui s'en puisse défendre.

ORGON.

C'eſt tenir un propos de ſens bien dépourvû ;
Je l'ai vû, dis je, vû, de mes propres yeux vû,
Ce qu'on appelle vû : Faut-il vous le rebattre
Aux oreilles cent fois, & crier comme quatre ?

M. PERNELLE.

Mon Dieu, le plus ſouvent l'apparence deçoit ;
Il ne faut pas toûjours juger ſur ce qu'on voit.

ORGON.

J'enrage.

M. PERNELLE.

Aux faux ſoupçons la nature eſt ſujette ;
Et c'eſt ſouvent à mal que le bien s'interprete.

ORGON.

Je dois interpreter à charitable ſoin,
Le deſir d'embraſſer ma femme ?

Mr. PERNELLE.

Il eſt beſoin,
Pour accuſer les gens, d'avoir de juſtes cauſes,
Et vous deviez attendre à vous voir ſûr des choſes.

ORGON.

Hé diantre, le moyen de m'en aſſurer mieux ?
Je devois donc, ma mere, attendre qu'à mes yeux
Il eût... Vous me feriez dire quelque ſottiſe.

M. PERNELLE.

Enfin d'un trop pur zele on voit ſon ame épriſe,
Et je ne puis du tout me mettre dans l'eſprit,
Qu'il ait voulu tenter les choſes que l'on dit.

ORGON.

Allez ; je ne ſai pas, ſi vous n'étiez ma mere,
Ce que je vous dirois, tant je ſuis en colere.

DORINE.

Juſte retour, Monſieur, des choſes d'ici-bas :
Vous ne vouliez point croire, & l'on ne vous croit pas.

CLEANTE.

Nous perdons des momens en bagatelles pures,
Qu'il faudroit employer à prendre des meſures.
Aux menaces du fourbe on doit ne dormir point.

DAMIS.

Quoi ! ſon effronterie iroit juſqu'à ce point ?

ELMIRE.

Pour moi, je ne croi pas cette inſtance poſſible,

Et

Et son ingratitude est ici trop visible.

CLEANTE.

Ne vous y fiez pas, il aura des ressorts,
Pour donner contre vous raison à ses efforts;
Et sur moins que cela, le poids d'une Cabale
Embarasse les gens dans un facheux Dédale.
Je vous le dis encor, armé de ce qu'il a,
Vous ne deviez jamais le pousser jusques-là.

ORGON.

Il est vrai, mais qu'y faire? A l'orgueil de ce traître,
De mes ressentimens je n'ai pas été maître.

CLEANTE.

Je voudrois de bon cœur, qu'on pût entre vous deux
De quelque ombre de paix racommoder les nœuds.

ELMIRE.

Si j'avois su qu'en main il a de telles armes,
Je n'aurois pas donné matiere à tant d'allarmes.
Et mes...

ORGON.

Que veut cet homme? Allez tôt le savoir;
Je suis bien en état que l'on me vienne voir!

SCENE IV.

MONSIEUR LOYAL, M. PERNELLE, ORGON, DAMIS, MARIANE, DORINE, ELMIRE, CLEANTE.

M. LOYAL.

Bon jour, ma chere sœur. Faites, je vous supplie,
Que je parle à Monsieur.

DORINE.

Il est en Compagnie,
Et je doute qu'il puisse à présent voir quelqu'un.

M. LOYAL.

Je ne suis pas pour être en ces lieux importun.
Mon abord n'aura rien, je croi, qui lui déplaise;
Et je viens pour un fait dont il sera bien-aise.

DORINE.

Vôtre nom?

M. LOYAL.

Dites-lui seulement que je vien

De la part de Monsieur Tartuffe, pour son bien.

DORINE.

C'est un homme qui vient, avec douce maniere,
De la part de Monsieur Tartuffe, pour affaire,
Dont vous serez, dit-il, bien-aise.

CLEANTE.

Il vous faut voir
Ceque c'est que cet homme,& ce qu'il peut vouloir.

ORGON.

Pour nous racommoder il vient ici peut-être:
Quels sentimens aurai-je à lui faire paroitre?

CLEANTE.

Votre ressentiment ne doit point éclater;
Et s'il parle d'accord, il le faut écouter.

M. LOYAL.

Salut, Monsieur. Le Ciel perde, qui vous veut nuire,
Et vous soit favorable autant queje desire.

ORGON.

Ce doux début s'accorde avec mon jugement,
Et présage déja quelque accommodement.

M LOYAL.

Toute vôtre maison m'a toûjours été chere,
Et j'étois serviteur de Monsieur vôtre pere.

ORGON.

Monsieur, j'ai grande honte, & demande pardon,
D'être sans vous connoître, ou savoir vôtre nom.

M. LOYAL.

Je m'appelle Loyal, natif de Normandie,
Et suis Huissier à Verge, en dépit de l'envie.
J'ai depuis quarante ans, grace au Ciel, le bonheur
D'en exercer la charge avec beaucoup d'honneur;
Et je vous viens, Monsieur, avec vôtre licence,
Signifier l'Exploit de certaine Ordonnance.

ORGON.

Quoi, vous êtes ici....

M. LOYAL.

Monsieur, sans passion,
Ce n'est rien seulement qu'une sommation,
Un ordre de vuider d'ici, vous, & les vôtres,
Mettre vos meubles hors, & faire place à d'autres,
Sans delai ni remise, ainsi que besoin est...

ORGON.

Moi, sortir de ceans?

M. LOYAL.

Oui, Monsieur, s'il vous plait.
La Maison à present, comme savez de reste,
Au bon Monsieur Tartuffe appartient sans conteste.
De vos biens desormais il est Maître & Seigneur,
En vertu d'un contrat duquel je suis porteur.
Il est en bonne forme, & l'on n'y peut rien dire.

DAMIS.

Certes cette impudence est grande, & je l'admire.

M. LOYAL.

Monsieur, je ne dois point avoir affaire à vous;
C'est à Monsieur, il est & raisonnable, & doux,
Et d'un homme de bien il sait trop bien l'office,
Pour se vouloir du tout opposer à Justice.

ORGON.

Mais....

M. LOYAL.

Oui, Monsieur, je sai que pour un million
Vous ne voudriez pas faire rebellion;
Et que vous souffrirez en honnête personne,
Que j'execute ici les ordres qu'on me donne.

DAMIS.

Vous pourriez bien ici sur vôtre noir jupon,
Monsieur l'Huissier à Verge, attirer le bâton.

M. LOYAL

Faites que vôtre fils se taise, ou se retire,
Monsieur; j'aurois regret d'être obligé d'écrire,
Et de vous voir couché dans mon Procès verbal.

DORINE.

Ce Monsieur Loyal porte un air bien deloyal!

M. LOYAL.

» Pour tous les gens de bien j'ai de grandes tendresses,
» Et ne me suis voulu, Monsieur, charger des Pieces,
» Que pour vous obliger, & vous faire plaisir;
» Que pour ôter par-là le moyen d'en choisir,
» Qui n'ayant pas pour vous le zele qui me pousse,
» Auroient pû proceder d'une façon moins douce.

ORGON.

» Et que peut-on de pis, que d'ordonner aux gens
» De sortir de chez eux?

M. LOYAL.

On vous donne du temps,

„ Et jusques à demain je ferai surseance
„ A l'execution, Monsieur, de l'Ordonnance.
„ Je viendrai seulement passer ici la nuit,
„ Avec dix de mes gens, sans scandale, & sans bruit.
„ Pour la forme, il faudra, s'il vous plait, qu'on m'apporte,
„ Avant que se coucher, les clefs de vôtre porte.
„ J'aurai soin de ne pas troubler vôtre repos,
„ Et de ne rien souffrir qui ne soit à propos.
„ Mais demain du matin, il vous faut être habile
„ A vuider de ceans jusqu'au moindre ustencile.
„ Mes gens vous aideront; & je les ai pris forts,
„ Pour vous faire service à tout mettre dehors.
„ On n'en peut pas user mieux que je fais, je pense;
„ Et comme je vous traite avec grande indulgence,
„ Je vous conjure aussi, Monsieur, d'en user bien.
„ Et qu'au dû de ma Charge on ne me trouble en rien.

ORGON.

„ Du meilleur de mon cœur, je donnerois sur l'heure
„ Les cent plus beaux Loüis de ce qui me demeure
„ Et pouvoir à plaisir sur ce muffle assener
„ Le plus grand coup de poing qui se puisse donner.

CLEANTE.

Laissez, ne gâtons rien.

DAMIS.

Cette audace est trop forte,
J'ai peine à me tenir, il vaut mieux que je sorte.

DORINE.

Avec un si bon dos, ma foi, Monsieur Loyal,
Quelques coups de bâton ne vous sieroient pas mal.

M. LOYAL.

On pourroit bien punir ces paroles infames,
Ma mie, & l'on decrete aussi contre les femmes.

CLEANTE.

Finissons tout cela, Monsieur, c'en est assez,
Donnez tôt ce papier de grace, & nous laissez.

M. LOYAL.

Jusqu'au revoir. Le Ciel vous tienne tous en joye.

ORGON.

Puisse-t-il te confondre, & celui qui t'envoye!

SCENE V.

ORGON, CLEANTE, MARIANE, ELMIRE, M. PERNELLE, DORINE, DAMIS.

ORGON.

HE' bien, vous le voyez, ma mere, si j'ai droit?
Et vous pouvez juger du reste par l'exploit.
Ses trahisons enfin vous sont elles connuës?

M. PERNELLE.

Je suis toute ébaubie, & je tombe des nuës.

DORINE.

» Vous vous plaignez à tort, à tort vous le blâmez,
» Et ses pieux desseins par là sont confirmez:
» Dans l'amour du prochain sa vertu se consomme,
» Il sait que très-souvent les biens corrompent l'homme;
» Et par charité pure il veut vous enlever
» Tout ce qui vous peut faire obstacle à vous sauver.

ORGON.

» Taisez-vous; c'est le mot qu'il vous faut toujours dire.

CLEANTE.

» Allons voir quel conseil on doit vous faire élire.

ELMIRE.

Allez faire éclater l'audace de l'ingrat.
Ce procedé détruit la vertu du contrat;
Et sa deloyauté va paroître trop noire,
Pour souffrir qu'il en ait le succès qu'on veut croire.

SCENE VI.

VALERE, ORGON, CLEANTE, ELMIRE, MARIANE.

VALERE.

AVec regret, Monsieur, je viens vous affliger;
Mais je m'y voi contraint par le pressant danger.
Un ami qui m'est joint d'une amitié fort tendre,
Et qui sait l'interêt qu'en vous j'ai lieu de prendre,
A violé pour moi, par un pas délicat,

Le secret que l'on doit aux affaires d'Etat,
Il me vient envoyer un avis, dont la suite
Vous réduit au parti d'une soudaine fuite.
Le fourbe, qui long-temps a pû vous imposer,
Depuis une heure au Prince a su vous accuser,
Et remettre en ses mains, dans les traits qu'il vous jette,
D'un criminel d'Etat l'importante cassette,
Dont au mépris, dit-il, du devoir d'un Sujet,
Vous avez conservé le coupable secret.
J'ignore le détail du crime qu'on vous donne,
Mais un ordre est donné contre vôtre personne;
Et lui-même est chargé, pour mieux l'executer,
D'accompagner celui qui vous doit arrêter.

CLEANTE.

Voilà ses droits armez, & c'est par où le Traitre
De vos biens qu'il prétend cherche à se rendre maître.

ORGON.

L'homme est, je vous l'avouë, un méchant animal!

VALERE.

Le moindre amusement vous peut être fatal.
J'ai, pour vous emmener, mon carosse à la porte.
Avec mille Louïs qu'ici je vous apporte.
Ne perdons point de temps, le trait est foudroyant;
Et ce sont de ces coups que l'on pare en fuyant.
A vous mettre en lieu sûr, je m'offre pour conduite,
Et veux accompagner jusqu'au bout vôtre fuite.

ORGON.

Las! que ne dois-je point à vos soins obligeans!
Pour vous en rendre grace il faut un autre temps;
Et je demande au Ciel, de m'être assez propice,
Pour reconnoître un jour ce genereux service.
Adieu, prenez le soin vous autres....

CLEANTE.

Allez tôt;
Nous songerons, mon frere, à faire ce qu'il faut.

SCENE DERNIERE.

L'EXEMPT, TARTUFFE, VALERE, ORGON, ELMIRE, MARIANE, &c.

TARTUFFE.

Tout-beau, Monsieur, tout-beau, ne courez point si vîte,
Vous n'irez pas fort loin, pour trouver vôtre gîte,
Et de la part du Prince on vous fait prisonnier.

ORGON.

Traître, tu me gardois ce trait pour le dernier,
C'est le coup, scelerat, par où tu m'expedies,
Et voilà couronner toutes tes perfidies.

TARTUFFE.

Vos injures n'ont rien à me pouvoir aigrir,
Et je suis pour le Ciel appris à tout souffrir.

CLEANTE.

La moderation est grande, je l'avouë.

DAMIS.

Comme du Ciel, l'Infame, impudemment se jouë!

TARTUFFE.

Tous vos emportemens ne sauroient m'émouvoir;
Et je ne songe à rien qu'à faire mon devoir.

MARIANE.

Vous avez de ceci grande gloire à pretendre,
Et cet emploi pour vous est fort honnête à prendre.

TARTUFFE.

Un emploi ne sauroit être que glorieux,
Quand il part du pouvoir qui m'envoye en ces lieux.

ORGON.

Mais t'es tu souvenu que ma main charitable,
Ingrat, t'a retiré d'un état miserable?

TARTUFFE.

Oui, je sai quels secours j'en ai pû recevoir;
Mais l'interêt du Prince est mon premier devoir:
De ce devoir sacré la juste violence
Etouffe dans mon cœur toute reconnoissance;
Et je sacrifirois à de si puissans nœus,
Ami, femme, parens, & moi-même avec eux.

ELMIRE.

L'imposteur!

DORINE.

Comme il sait, de traîtresse maniere,
Se faire un beau manteau de tout ce qu'on révere!

CLEANTE.

Mais s'il est si parfait que vous le déclarez,
Ce zéle qui vous pousse, & dont vous vous parez,
D'où vient que pour paroître il s'avise d'attendre,
Qu'à poursuivre sa femme il ait su vous surprendre?
Et que vous ne songez à l'aller dénoncer,
Que lors que son honneur l'oblige à vous chasser?
Je ne vous parle point, pour devoir en distraire,
Du don de tout son bien qu'il venoit de vous faire:
Mais le voulant traiter en coupable aujourd'hui,
Pourquoi consentiez-vous à rien prendre de lui?

TARTUFFE *à l'Exempt.*

Delivrez-moi, Monsieur, de la criaillerie,
Et daignez accomplir vôtre ordre, je vous prie.

L'EXEMPT.

Oui, c'est trop demeurer, sans doute, à l'accomplir,
Vôtre bouche à-propos m'invite à le remplir;
Et pour l'executer, suivez-moi tout-à-l'heure
Dans la prison qu'on doit vous donner pour demeure.

TARTUFFE.

Qui? moi, Monsieur?

L'EXEMPT.

Oui vous.

TARTUFFE.

Pourquoi donc la prison?

L'EXEMPT.

Ce n'est pas vous à qui j'en veux rendre raison,
Remettez-vous, Monsieur, d'une allarme si chaude.
Nous vivons sous un Prince ennemi de la fraude,
Un Prince dont les yeux se font jour dans les cœurs,
Et que ne peut tromper tout l'art des Imposteurs.
„ D'un fin discernement sa grande ame pourvue,
„ Sur les choses toûjours jette une droite vue;
„ Chez elle jamais rien ne surprend trop d'accès,
„ Et sa ferme Raison ne tombe en nul excès.
„ Il donne aux gens de bien une gloire immortelle,

„ Mais

,, Mais sans aveuglement il fait briller ce zele.
,, Et l'amour pour les vrais ne ferme point son cœur
,, A tout ce que les faux doivent donner d'horreur.
Celui-ci n'étoit pas pour le pouvoir surprendre,
Et de pieges plus fins on le voit se défendre.
,, D'abord il a percé, par ses vives clartez,
,, Des replis de son cœur toutes les lâchetez.
,, Venant vous accuser, il s'est trahi lui-même,
,, Et par un juste trait de l'équité suprême,
,, S'est découvert au Prince un fourbe renommé,
,, Dont sous un autre nom il étoit informé;
,, Et c'est un long détail d'actions toutes noires,
,, Dont on pourroit former des volumes d'histoires.
Ce Monarque, en un mot, a vers vous detesté
Sa lâche ingratitude, & sa déloyauté;
,, A ses autres horreurs il a joint cette suite,
,, Et ne m'a jusqu'ici soumis à sa conduite,
,, Que pour voir l'impudence aller jusques au bout,
,, Et vous faire, par lui, faire raison de tout.
Oui, de tous vos papiers, dont il se dit le maître,
Il veut qu'entre vos mains je dépouille le traître.
D'un souverain pouvoir il brise les liens
Du contrat qui lui fait un don de tous vos biens;
Et vous pardonne enfin cette offense secrette,
Où vous a d'un ami fait tomber la retraite;
Et c'est le prix qu'il donne au zele qu'autrefois
On vous vit témoigner, en appuyant ses droits,
Pour montrer que son cœur sait, quand moins on
y pense,
D'une bonne action verser la récompense;
Que jamais le merite avec lui ne perd rien,
Et que mieux que du mal il se souvient du bien.

DORINE.

Que le Ciel soit loüé!

M. PERNELLE.

Maintenant je respire.

ELMIRE.

Favorable succès!

MARIANE.

Qui l'auroit osé dire?

ORGON *à Tartuffe.*

Hé bien, te voilà, traitre....

CLEAN-

CLEANTE.

Ah! mon frere, arrêtez,
Et ne descendez point à des indignitez.
A son mauvais destin laissez un miserable,
Er ne vous joignez point au remords qui l'accable.
Souhaitez bien plûtôt, que son cœur, en ce jour,
Au sein de la vertu fasse un heureux retour;
Qu'il corrige sa vie, en détestant son vice,
Et puisse du grand Prince adoucir la justice;
Tandis qu'à sa bonté vous irez à genoux,
Rendre ce que demande un traitement si doux.

ORGON.

Oui, c'est bien dit; allons à ses pieds avec joye,
Nous loüer des bontez que son cœur nous déploye:
Puis acquittez un peu de ce premier devoir,
Aux justes soins d'un autre il nous faudra pour-
voir;
Et par un doux hymen couronner en Valere
La flâme d'un Amant genéreux & sincere.

F I N.

MON

MONSIEUR
DE
POURCEAUGNAC,

COMEDIE-BALLET,

Faite à Chambord pour le divertiſſement du Roi, au mois de Septembre 1669.

Par J.B.P. DE MOLIERE;

Et repreſentée en public à Paris, pour la premiere fois, ſur le Theâtre du Palais Royal, le 15. Novembre de la même année 1669.

Par la Troupe du Roi.

L'Ouverture se fait par Eraste, qui conduit un grand Concert de voix & d'instrumens, pour une Serenade, dont les paroles, chantées par trois voix en maniere de Dialogue, sont faites sur le sujet de la Comedie, & expriment les sentimens de deux Amans, qui étant bien ensemble, sont traversez par le caprice des Parens.

ERASTE *aux Musiciens.*

Suivez les ordres que je vous ai donné pour la Serenade; pour moi je me retire, & ne veux point paroître ici.

Premiere Voix.

Répans, charmante nuit, répans sur tous les yeux,
De tes pavots la douce violence;
Et ne laisse veiller en ces aimables lieux
Que les cœurs que l'amour soûmet à sa puissance.
Tes ombres & ton silence,
Plus beaux que le plus beau jour,
Offrent de doux momens à soûpirer d'amour.

Deuxiéme Voix.

Que soûpirer d'amour
Est une douce chose,
Quand rien à nos vœux ne s'oppose!
A d'aimables penchans nôtre cœur nous dispose.
Mais on a des Tyrans à qui l'on doit le jour,
Que soupirer d'amour
Est une douce chose,
Quand rien à nos vœux ne s'oppose!

Troi-

Troisiéme Voix.

Tout ce qu'à nos vœux on oppose,
Contre un parfait amour ne gagne jamais rien;
Et pour vaincre toute chose,
Il ne faut que s'aimer bien.

Les trois Voix ensemble.

Aimons-nous donc d'une ardeur éternelle.
Les rigueurs des parens, la contrainte cruelle,
L'absence, les travaux, la fortune rebelle,
Ne sont que redoubler une amitié fidelle.
Aimons-nous donc d'une ardeur éternelle.
Quand deux cœurs s'aiment bien,
Tout le reste n'est rien.

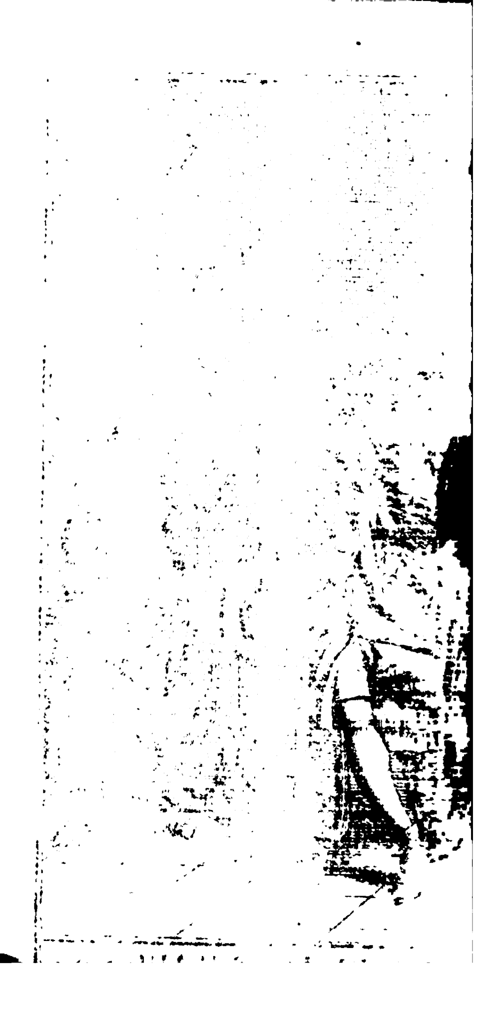
La Serenade est suivie d'une dance de deux Pages, pendant laquelle quatre Curieux de spectacles ayant pris querelle ensemble, mettent l'épée à la main. Aprés un assez agreable combat, ils sont separez par deux Suisses, qui les ayant mis d'acord, dansent avec eux, au son de tous les Instrumens.

ACTEURS.

MONSIEUR DE POURCEAUGN
ORONTE.
JULIE, Fille d'Oronte.
LERINE, Femme d'intrigue, feinte Pic
NUCETTE, feinte Gascoonne.
ERASTE, Amant de Julie.
SBRIGANI, Napolitain, homme d'in
PREMIER MEDECIN.
SECOND MEDECIN.
L'APOTIQUAIRE,
UN PAYSAN.
UNE PAYSANE.
PREMIER MUSICIEN.
SECOND MUSICIEN.
PREMIER AVOCAT.
SECOND AVOCAT.
PREMIER SUISSE.
SECOND SUISSE.
UN EXEMPT.
DEUX ARCHERS.
PLUSIEURS MUSICIENS,
D'INSTRUMENTS, & DANSE

La Scene est à Paris.





MONSIEUR DE POURCEAUGNAC,

COMEDIE-BALLET,

FAITE A CHAMBORD pour le divertissement du Roi.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

JULIE, ERASTE, NERINE.

JULIE,

MOn Dieu, Eraste, gardons d'être surpris : je tremble qu'on ne nous voye ensemble ; & tout seroit perdu aprèsla défense que l'on m'a faite.

ERASTE.

Je regarde de tous côtez, & je n'apperçois rien.

JULIE.

Aye aussi l'œil au guet, Nerine, & prens bien garde qu'il ne vienne personne.

NERINE.

Reposez-vous sur moi, & dites hardiment ce que vous avez à vous dire.

JULIE.

Avez-vous imaginé pour nôtre affaire quelque chose de favorable? & croyez-vous, Eraste, pouvoir venir à bout de détourner ce fâcheux mariage, que mon pere s'est mis en tête?

ERASTE.

Au moins y travaillons-nous fortement; & déja nous avons préparé un bon nombre de batteries pour renverser ce dessein ridicule.

NE-

NERINE.

Par ma foi voila vôtre pere!

JULIE.

Ah! separons-nous vite.

NERINE.

Non, non, non, ne bougez, je m'étois tromp

JULIE.

Mon Dieu, Nerine, que tu es sotte, de n donner de ces frayeurs!

ERASTE.

Oui, belle Julie, nous avons dressé pour quantité de machines, & nous ne feignons po de mettre tout en usage, sur la permission que m'avez donnée. Ne nous demandez point tous ressorts que nous ferons joüer, vous en aurez le vertissement; & comme aux Comedies, il est de vous laisser le plaisir de la surprise; & de ne v avertir point de tout ce qu'on vous fera voir; c assez de vous dire que nous avons en main di stratagêmes tout prêts à produire dans l'occas & que l'ingenieuse Nerine, & l'adroit Sbrigan treprennent l'affaire.

NERINE.

Assurément. Vôtre pere se moque-t-il de v vous anger de son Avocat de Limoges, Monsieu Pourceaugnac, qu'il n'a vû de sa vie, & qui par le Coche vous enlever à nôtre barbe? Faut-il trois ou quatre mille écus de plus, sur la parole de tre oncle, lui fassent rejetter un Amant qui vou grée? & une personne comme vous, est-elle pour un Limosin? S'il a envie de se marier, qu prend-il une Limosine, & ne laisse-t-il en repo Chrétiens? Le seul nom de Monsieur de Pourc gnac m'a mis dans une colere effroyable. J'enr Monsieur de Pourceaugnac. Quand il n'y auroi ce nom-là, Monsieur de Pourceaugnac, j'y brûl mes Livres, ou je romprai ce mariage, & vous serez point Madame de Pourceaugnac. Pourceau Cela se peut il souffrir? Non, Pourceaugnac est chose que je ne saurois supporter, & nous lui jo rons tant de pieces, nous lui ferons tant de niches niches, que nous renvoyerons à Limoges Mons de Pourceaugnac.

ERAS

ERASTE.

Voici nôtre subtil Napolitain, qui nous dira des nouvelles.

SCENE II.

SBRIGANI, JULIE, ERASTE, NERINE.

SBRIGANI.

MOnsieur, vôtre homme arrive, je l'ai vû à trois lieuës d'ici, où a couché le Coche; & dans la cuisine où il est descendu pour déjeuner, je l'ai étudié une bonne grosse demi-heure, & je le sai déja par cœur. Pour sa figure, je ne veux point vous en parler, vous verrez de quel air la Nature l'a dessiné, & si l'ajustement qui l'accompagne y répond comme il faut: mais pour son esprit, je vous avertis par avance qu'il est des plus épais qui se fassent; que nous trouvons en lui une matiere tout-à-fait disposée pour ce que nous voulons, & qu'il est homme enfin à donner dans tous les panneaux qu'on lui presentera.

ERASTE.

Nous dis-tu vrai?

SUBRIGANI.

Oui, si je me connois en gens.

NERINE.

Madame, voilà un Illustre; vôtre affaire ne pouvoit être mise en de meilleures mains, & c'est le Heros de nôtre siecle pour les exploits dont il s'agit: Un homme qui vingt fois en sa vie pour servir ses amis a genereusement affronté les Galeres; qui au peril de ses bras & de ses épaules sait mettre noblement à fin les avantures les plus difficiles; & qui, tel que vous le voyez, est exilé de son païs pour je ne sai combien d'actions honorables qu'il a genereusement entreprises.

SBRIGANI.

Je suis confus des loüanges dont vous m'honorez, & je pourrois vous en donner avec plus de justice sur les merveilles de vôtre vie; & principalement sur la gloire que vous acquîtes, lors qu'avec tant d'honnêteté vous pipâtes au jeu pour douze

mille

mille écus, ce jeune Seigneur étranger que l'on me-na chez vous; lors que vous fites galamment c faux Contrat, qui ruina toute une Famille; lor qu'avec tant de grandeur d'ame vous fûtes nier le dépôt qu'on vous avoit confié; & que si genereuse-ment on vous vit prêter vôtre témoignage à fai pendre ces deux personnes qui ne l'avoient pas m rité.

NERINE.

Ce sont petites bagatelles qui ne valent pas qu'o en parle, & vos éloges me font rougir.

SBRIGANI.

Je veux bien épargner vôtre modestie, laisso cela; & pour commencer nôtre affaire, allons v joindre nôtre Provincial, tandis que de vôtre cô vous nous tiendrez prêts au besoin les autres Acte de la Comedie.

ERASTE.

Au moins, Madame, souvenez-vous de vôtre rôle & pour mieux couvrir nôtre jeu, feignez, comme on vous a dit, d'être la plus contente du monde de resolutions de vôtre pere.

JULIE.

S'il ne tient qu'à cela, les choses iront à merveille.

ERASTE.

Mais, belle Julie, si toutes nos machines ve-noient à ne pas reüssir?

JULIE.

Je declarerai à mon pere mes veritables senti-mens.

ERASTE.

Et si contre vos sentimens il s'obstinoit à so dessein?

JULIE.

Je le menacerai de me jetter dans un Convent.

ERASTE.

Mais si malgré tout cela il vouloit vous forcer à ce mariage?

JULIE.

Que voulez-vous que je vous dise?

ERASTE.

Ce que je veux que vous me disiez?

JULIE.

Oui.

ERAS-

ERASTE.

Ce qu'on dit quand on aime bien.

JULIE.

Mais quoi?

ERASTE.

Que rien ne pourra vous contraindre; & que malgré tous les efforts d'un pere, vous me promettez d'être à moi.

JULIE.

Mon Dieu, Erafte, contentez-vous de ce que je fais maintenant, & n'allez point tenter sur l'avenir les resolutions de mon cœur, ne fatiguez point mon devoir par les propofitions d'une fâcheufe extremité, dont peut-être n'aurons-nous pas befoin; & s'il y faut venir, fouffrez au moins que j'y fois entraînée par la fuite des chofes.

ERASTE.

Et bien....

SBRIGANI.

Ma foi, voici nôtre homme, fongeons à nous.

NERINE.

Ah! comme il eft bâti!

SCENE III.

M. DE POURCEAUGNAC, SBRIGANI.

M. DE POURCEAUGNAC, *fe tourne du côté d'où il vient, comme parlant à des gens qui le fuivent.*

HE' bien, quoi? qu'eft-ce? qu'y a-t-il? Au diantre foit la fotte Ville, & les fottes gens qui y font: ne pouvoir faire un pas fans trouver des nigauds qui vous regardent, & fe mettent à rire! Eh, Meffieurs les badauts, faites vos affaires, & laiffez paffer les perfonnes fans leur rire au nez. Je me donne au Diable, fi je ne baille un coup de poing au premier que je verrai rire.

SBRIGANI.

Qu'eft-ce que c'eft, Meffieurs? que veut dire cela? à qui en avez-vous? faut-il fe moquer ainfi des honnêtes étrangers qui arrivent ici?

M. DE POURCEAUGNAC.

Voilà un homme raifonnable celui-là.

SBRIGANI.

Quel procedé est le vôtre? & qu'avez-vous à rire?

M. DE POURCEAUGNAC.

Fort bien.

SBRIGANI.

Monsieur a-t-il quelque chose de ridicule en soi?

M. DE POURCEAUGNAC.

Oui.

SBRIGANI.

Est-il autrement que les autres?

M. DE POURCEAUGNAC.

Suis-je tortu, ou bossu?

SBRIGANI.

Apprenez à connoître les gens.

M. DE POURCEAUGNAC.

C'est bien dit.

SBRIGANI.

Monsieur est d'une mine à respecter.

M. DE POURCEAUGNAC.

Cela est vrai.

SBRIGANI.

Personne de condition.

M. DE POURCEAUGNAC.

Oui, Gentilhomme Limosin.

SBRIGANI.

Homme d'esprit.

M. DE POURCEAUGNAC.

Qui a étudié en Droit.

SBRIGANI.

Il vous fait trop d'honneur de venir dans vôtre Ville.

M. DE POURCEAUGNAC.

Sans doute.

SBRIGANI.

Monsieur n'est point une personne à faire rire.

M. DE POURCEAUGNAC.

Assurément.

SBRIGANI.

Et quiconque rira de lui, aura affaire à moi.

M. DE POURCEAUGNAC.

Monsieur, je vous suis infiniment obligé.

SBRIGANI.

Je suis fâché, Monsieur, de voir recevoir de la

sorte

rte une personne comme vous, & je vous de-
ande pardon pour la Ville.

M. DE POURCEAUGNAC.

Je suis vôtre serviteur.

SBRIGANI.

Je vous ai vû ce matin, Monsieur, avec le Co-
he, lorsque vous avez déjuné; & la grace avec
quelle vous mangiez vôtre pain, m'a fait naître
'abord de l'amitié pour vous; & comme je sai que
ous n'êtes jamais venu en ce païs, & que vous y
tes tout neuf, je suis bien-aise de vous avoir trou-
é, pour vous offrir mon service à cette arrivée,
vous aider à vous conduire parmi ce peuple,
ui n'a pas par fois pour les honnêtes gens toute la
onsideration qu'il faudroit.

M. DE POURCEAUGNAC.

C'est trop de graces que vous me faites.

SBRIGANI.

Je vous l'ai déja dit; du moment que je vous
vû, je me suis senti pour vous de l'inclination.

M. DE POURCEAUGNAC.

Je vous suis obligé.

SBRIGANI.

Vôtre physionomie m'a plû.

M. DE POURCEAUGNAC.

Ce m'est beaucoup d'honneur.

SBRIGANI.

J'y ai vû quelque chose d'honnête.

M. DE POURCEAUGNAC.

Je suis vôtre serviteur.

SBRIGANI.

Quelque chose d'aimable.

M. DE POURCEAUGNAC.

Ah, ah.

SBRIGANI.

De gracieux.

M. DE POURCEAUGNAC.

Ah, ah.

SBRIGANI.

De doux.

M. DE POURCEAUGNAC.

Ah, ah.

SBRIGANI.

Dé majestueux.

M. DE POURCEAUGNAC.

Ah, ah.

SBRIGANI.

De franc.

M. DE POURCEAUGNAC.

Ah, ah.

SBRIGANI.

Et de cordial.

M. DE POURCEAUGNAC.

Ah, ah.

SBRIGANI.

Je vous assure que je suis tout à vous.

M. DE POURCEAUGNAC.

Je vous ai beaucoup d'obligation.

SBRIGANI.

C'est du fond du cœur que je parle.

M. DE POURCEAUGNAC.

Je le croi.

SBRIGANI.

Si j'avois l'honneur d'être connu de vous, vous sauriez que je suis un homme tout-à-fait sincere.

M. DE POURCEAUGNAC.

Je n'en doute point.

SBRIGANI.

Ennemi de la fourberie.

M. DE POURCEAUGNAC.

J'en suis persuadé.

SBRIGANI.

Et qui n'est pas capable de déguiser ses sentimens.

M. DE POURCEAUGNAC.

C'est ma pensée.

SBRIGANI.

Vous regardez mon habit, qui n'est pas fait comme les autres: mais je suis originaire de Naples, à vôtre service; & j'ai voulu conserver un peu la maniere de s'habiller, & la sincerité de mon païs.

M. DE POURCEAUGNAC.

C'est fort bien fait: Pour moi, j'ai voulu me mettre à la mode de la Cour pour la campagne.

SBRIGANI.

Ma foi, cela vous va mieux qu'à tous nos Courtisans.

M. DE

M. DE POURCEAUGNAC.

C'est ce que m'a dit mon Tailleur, l'habit est propre & riche, & il fera du bruit ici.

SBRIGANI.

Sans doute. N'irez-vous pas au Louvre ?

M. DE POURCEAUGNAC.

Il faudra bien aller faire ma Cour.

SBRIGANI.

Le Roi sera ravi de vous voir.

M. DE POURCEAUGNAC.

Je le croi.

SBRIGANI.

Avez-vous arrêté un logis?

M. DE POURCEAUGNAC.

Non, j'allois en chercher un.

SBRIGANI.

Je serai bien-aise d'être avec vous pour cela, & je connois tout ce païs-ci.

SCENE IV.

ERASTE, SBRIGANI, M. DE POURCEAUGNAC.

ERASTE.

AH qu'est ceci ! que voi-je ! quelle heureuse rencontre! Monsieur de Pourceaugnac! que je suis ravi de vous voir! Comment? il semble que vous ayez peine à me reconnoître ?

M. DE POURCEAUGNAC.

Monsieur, je suis vôtre serviteur.

ERASTE.

Est-il possible que cinq ou six années m'ayent ôté de vôtre memoire ? & que vous ne reconnoissiez pas le meilleur ami de toute la Famille des Pourceaugnacs?

M. DE POURCEAUGNAC.

Pardonnez-moi. *à Sbrigani.* Ma foi, je ne sai qui il est.

ERASTE.

Il n'y a pas un Pourceaugnac à Limoges, que je ne connoisse depuis le plus grand jusques au plus petit: je ne frequentois qu'eux dans le temps que j'y étois &

j'avois l'honneur de vous voir presque tous les jours.

M. DE POURCEAUGNAC.

C'est moi qui l'ai reçu, Monsieur.

ERASTE.

Vous ne vous remettez point mon visage?

M. DE POURCEAUGNAC.

Si fait. *à Sbrig.* Je ne le connois point.

ERASTE.

Vous ne vous ressouvenez pas que j'ai eu le bonheur de boire je ne sai combien de fois avec vous.

M. DE POURCEAUGNAC.

Excusez-moi. *à Sbrig.* Je ne sai ce que c'est.

ERASTE.

Comment appellez-vous ce Traiteur de Limoges, qui fait si bonne chere?

M. DE POURCEAUGNAC.

Petit-Jean.

ERASTE.

Le voilà. Nous allions le plus souvent ensemble chez lui nous réjouir. Comment est-ce que vous nommez à Limoges ce lieu où l'on se promene?

M. DE POURCEAUGNAC.

Le Cimetiere des Arenes.

ERASTE.

Justement; c'est où je passois de si douces heures à jouir de vôtre agreable conversation. Vous ne vous remettez pas tout cela?

M. DE POURCEAUGNAC.

Excusez-moi, je me le remets. *à Sbrig.* Diable emporte, si je m'en souviens.

SBRIGANI.

Il y a cent choses comme cela qui passent de la tête.

ERASTE.

Embrassez-moi donc, je vous prie, & resserrons les nœuds de nôtre ancienne amitié.

SBRIGANI.

Voilà un homme qui vous aime fort.

ERASTE.

Dites-moi un peu des nouvelles de toute la parenté: Comment se porte Monsieur vôtre... là... qui est si honnête homme?

M. D

M. DE POURCEAUGNAC.

Mon frere le Consul?

ERASTE.

Oui.

M. DE POURCEAUGNAC.

Il se porte le mieux du monde.

ERASTE.

Certes j'en suis ravi. Et celui qui est de si bonne humeur? là... Monsieur vôtre...

M. DE POURCEAUGNAC.

Mon cousin l'Assesseur?

ERASTE.

Justement.

M. DE POURCEAUGNAC.

Toûjours gai & gaillard.

ERASTE.

Ma foi, j'en ai beaucoup de joye. Et Monsieur vôtre oncle? Le...

M. DE POURCEAUGNAC.

Je n'ai point d'oncle.

ERASTE.

Vous en aviez pourtant en ce temps-là...

M. DE POURCEAUGNAC.

Non, rien qu'une tante.

ERASTE.

C'est ce que je voulois dire, Madame vôtre tante, comment se porte-t-elle?

M. DE POURCEAUGNAC.

Elle est morte depuis six mois.

ERASTE.

Helas la pauvre femme! elle étoit si bonne personne.

M. DE POURCEAUGNAC.

Nous avons aussi mon neveu le Chanoine, qui a pensé mourir de la petite verole.

ERASTE.

Quel dommage ç'auroit été!

M. DE POURCEAUGNAC.

Le connoissez-vous aussi?

ERASTE.

Vraiment si je le connois! un grand garçon bien fait.

M. DE POURCEAUGNAC.
Pas des plus grands.
ERASTE.
Non, mais de taille bien prise.
M. DE POURCEAUGNAC.
Eh oui.
ERASTE.
Qui est vôtre neveu....
M. DE POURCEAUGNAC.
Oui.
ERASTE.
Fils de vôtre frere, ou de vôtre sœur....
M. DE POURCEAUGNAC.
Justement.
ERASTE.
Chanoine de l'Eglise de.... Comment l'appellez-vous?
M. DE POURCEAUGNAC.
De Saint Etienne.
ERASTE.
Le voilà, je ne connois autre.
M. DE POURCEAUGNAC.
Il dit toute ma parenté.
SBRIGANI.
Il vous connoit plus que vous ne croyez.
M. DE POURCEAUGNAC.
A ce que je vois, vous avez demeuré long-temps dans nôtre Ville?
ERASTE.
Deux ans entiers.
M. DE POURCEAUGNAC.
Vous étiez donc là, quand mon cousin l'Elu fit tenir son enfant à Monsieur nôtre Gouverneur?
ERASTE.
Vraiment oui, j'y fus convié des premiers.
M. DE POURCEAUGNAC.
Cela fut galant.
ERASTE.
Très-galant, oui.
M. DE POURCEAUGNAC.
C'étoit un repas bien troussé.
ERASTE.
Sans doute.

M. DE POURCEAUGNAC.

Vous vites donc aussi la querelle que j'eus avec ce Gentilhomme Perigordin?

ERASTE.

Oui.

M. DE POURCEAUGNAC.

Parbleu il trouva à qui parler.

ERASTE.

Ah, ah.

M. DE POURCEAUGNAC.

Il me donna un soufflet, mais je lui dis bien son fait.

ERASTE.

Assurément. Au reste, je ne prétens pas que vous preniez d'autre logis que le mien.

M. DE POURCEAUGNAC.

Je n'ai garde de....

ERASTE.

Vous moquez-vous? Je ne souffrirai point du tout que mon meilleur ami soit autre part que dans ma maison.

M. DE POURCEAUGNAC.

Ce seroit vous....

ERASTE.

Non, vous avez beau faire, vous logerez chez moi.

SBRIGANI.

Puis qu'il le veut obstinément, je vous conseille d'accepter l'offre.

ERASTE.

Où sont vos hardes?

M. DE POURCEAUGNAC.

Je les ai laissées avec mon Valet où je suis descendu.

ERASTE.

Envoyons les querir par quelqu'un.

M. DE POURCEAUGNAC.

Non, je lui ai défendu de bouger, à moins que j'y fusse moi-même, de peur de quelque fourberie.

SBRIGANI.

C'est prudemment avisé.

M. DE POURCEAUGNAC.

Ce païs-ci est un peu sujet à caution.

ERASTE.

On voit les gens d'esprit en tout.

SBRIGANI.

Je vais accompagner Monsieur, & le ramenerai où vous voudrez.

ERASTE.

Oui, je serai bien-aise de donner quelques ordres, & vous n'avez qu'à revenir à cette maison-là.

SBRIGANI.

Nous sommes à vous tout-à-l'heure.

ERASTE.

Je vous attens avec impatience.

M. DE POURCEAUGNAC.

Voilà une connoissance où je ne m'attendois point.

SBRIGANI.

Il a la mine d'être honnête homme.

ERASTE *seul.*

Ma foi, Monsieur de Pourceaugnac, nous vous en donnerons de toutes les façons; les choses sont préparées, & je n'ai qu'à frapper.

SCENE V.

L'APOTIQUAIRE, ERASTE.

ERASTE.

HOla? je crois, Monsieur, que vous êtes le Medecin, à qui l'on est venu parler de ma part.

L'APOTIQUAIRE.

Non, Monsieur, ce n'est pas moi qui suis le Medecin; à moi n'appartient pas cet honneur, & je ne suis qu'Apotiquaire, Apotiquaire indigne pour vous servir.

ERASTE.

Et Monsieur le Medecin est-il à la maison?

L'APOTIQUAIRE.

Oui, il est là embarassé à expedier quelques malades, & je vais lui dire que vous êtes ici.

ERASTE.

Non, ne bougez, j'attendrai qu'il ait fait; c'est pour lui mettre entre les mains certain parent que nous avons, dont on lui a parlé, & qui se trouve ar-

attaqué de quelque folie, que nous serions bien-aise qu'il pût guérir avant que de le marier.

L'APOTIQUAIRE.

Je sai ce que c'est, je sai ce que c'est, & j'étois avec lui quand on lui a parlé de cette affaire. Ma foi, ma foi, vous ne pouviez pas vous adresser à un Medecin plus habile; c'est un homme qui sait la Medecine à fond, comme je sai ma Croix-de-Pardieu, & qui, quand on devroit crever, ne démordroit pas d'un *iota* des regles des Anciens. Oui, il suit toûjours le grand chemin, le grand chemin, & ne va point chercher midi à quatorze heures; & pour tout l'or du monde, il ne voudroit pas avoir gueri une personne avec d'autres remedes que ceux que la Faculté permet.

ERASTE.

Il fait fort bien; un Malade ne doit point vouloir guerir que la Faculté n'y consente.

L'APOTIQUAIRE.

Ce n'est pas parce que nous sommes grands amis, que j'en parle, mais il y a plaisir d'être son malade, & j'aimerois mieux mourir de ses remedes, que de guerir de ceux d'un autre: car quoi qu'il puisse arriver, on est assuré que les choses sont toûjours dans l'ordre; & quand on meurt sous sa conduite, vos heritiers n'ont rien à vous reprocher.

ERASTE.

C'est une grande consolation pour un défunt.

L'APOTIQUAIRE.

Assurément, on est bien aise au moins d'être mort méthodiquement. Au reste, il n'est pas de ces Medecins qui marchandent les maladies; c'est un homme expeditif, expeditif, qui aime à dépêcher ses malades; & quand on a à mourir, cela se fait avec lui le plus vite du monde.

ERASTE.

En effet, il n'est rien de tel que de sortir promptement d'affaire.

L'APOTIQUAIRE.

Cela est vrai, à quoi bon tant barguigner & tant tourner autour du pot? il faut savoir vîtement le court ou le long d'une maladie.

ERASTE.

Vous avez raison.

L'APOTIQUAIRE.

Voila déja trois de mes enfans dont il m'a fait l'honneur de conduire la maladie, qui sont morts en moins de quatre jours, & qui entre les mains d'un autre auroient langui plus de trois mois.

ERASTE.

Il est bon d'avoir des amis comme cela.

L'APOTIQUAIRE.

Sans doute. Il ne me reste que deux enfans, dont il prend soin comme des siens; il les traite & gouverne à sa fantaisie, sans que je me mêle de rien, & le plus souvent quand je reviens de la Ville, je suis tout étonné que je les trouve saignez ou purgez par son ordre.

ERASTE.

Voilà les soins les plus obligeans du monde.

L'APOTIQUAIRE.

Le voici, le voici, le voici qui vient.

SCENE VI.

PREMIER MEDECIN, UN PAYSAN, UNE PAYSANE, ERASTE, L'APOTIQUAIRE.

LE PAYSAN.

Monsieur, il n'en peut plus, & il dit qu'il sent dans la tête les plus grandes douleurs du monde.

I. MEDECIN.

Le malade est un sot, d'autant plus que dans la maladie dont il est attaqué, ce n'est pas la tête, selon Galien, mais la ratte, qui lui doit faire mal.

LE PAYSAN.

Quoi que c'en soit, Monsieur, il a toûjours avec cela son cours de ventre depuis six mois.

I. MEDECIN.

Bon, c'est signe que le dedans se dégage. Je l'irai visiter dans deux ou trois jours; mais s'il mouroit avant ce temps-là, ne manquez pas de m'en donner avis, car il n'est pas de la civilité qu'un Medecin visite un mort.

LA PAYSANE.

Mon pere, Monsieur, est toûjours malade de plus en plus.

1. MEDECIN.

Ce n'est pas ma faute, je lui donne des remedes, que ne guerit-il? Combien a-t-il été saigné de fois?

LA PAYSANE.

Quinze, Monsieur, depuis vingt jours.

1. MEDECIN.

Quinze fois saigné?

LA PAYSANE.

Oui.

1. MEDECIN.

Et il ne guerit point?

LA PAYSANE.

Non, Monsieur.

1. MEDECIN

C'est signe que la maladie n'est pas dans le sang, Nous le ferons purger autant de fois, pour voir si elle n'est pas dans les humeurs; & si rien ne nous réüssit, nous l'envoyerons aux Bains.

L'APOTIQUAIRE.

Voilà le fin cela, voilà le fin de la Medecine.

ERASTE.

C'est moi, Monsieur, qui vous ai envoyé parler ces jours passez pour un parent un peu troublé d'esprit, que je veux vous donner chez vous, afin de le guerir avec plus de commodité, & qu'il soit vû de moins de monde.

1. MEDECIN,

Oui, Monsieur, j'ai déja disposé tout, & promets d'en avoir tous les soins imaginables.

ERASTE.

Le voici fort à propos.

1. MEDECIN.

La conjoncture est tout à-fait heureuse; & j'ai ici un Ancien de mes amis, avec lequel je serai bien aise de consulter sa maladie.

SCENE VII.

M. DE POURCEAUGNAC, ERASTE, 1. MEDECIN, L'APOTIQUAIRE.

ERASTE *à M. de Pourceaugnac.*

UNe petite affaire m'est survenuë, qui m'oblige à vous quitter; mais voilà une personne entre les mains de qui je vous laisse, qui aura soin pour moi de vous traiter du mieux qu'il lui sera possible.

1. MEDECIN.

Le devoir de ma profession m'y oblige, & c'est assez que vous me chargiez de ce soin.

M. DE POURCEAUGNAC.

C'est son Maître d'Hôtel, sans doute; & il faut que ce soit un homme de qualité.

1. MEDECIN.

Oui, je vous assure que je traiterai Monsieur methodiquement, & dans toutes les regularitez de nôtre Art.

M. DE POURCEAUGNAC.

Mon Dieu, il ne me faut point tant de ceremonies, & je ne viens pas ici pour incommoder.

1. MEDECIN.

Un tel emploi ne me donne que de la joye.

ERASTE.

Voilà toûjours deux pistoles d'avance, en attendant ce que j'ai promis.

M. DE POURCEAUGNAC.

Non, s'il vous plaît, je n'entens pas que vous fassiez de dépense, & que vous envoyiez rien acheter pour moi.

ERASTE.

Mon Dieu, laissez faire, ce n'est pas pour ce que vous pensez.

M. DE POURCEAUGNAC.

Je vous demande de ne me traiter qu'en ami.

ERASTE.

C'est ce que je veux faire. *bas au Medecin.* Je vous recommande sur tout de ne le point laisser sortir de vos mains, car par fois il veut s'échaper.

1. ME-

1. MEDECIN.

Ne vous mettez pas en peine.

ERASTE *à M. de P.*

Je vous prie de m'excuser de l'incivilité que je commets.

M. DE POURCAUGNAC.

Vous vous moquez, & c'est trop de grace que vous me faites.

SCENE VIII.

PREMIER MEDECIN, 2. MEDECIN, M. DE POURCEAUGNAC, L'APOTIQUAIRE.

1. MEDECIN.

CE m'est beaucoup d'honneur, Monsieur, d'être choisi pour vous rendre service.

M. DE POURCEAUGNAC.

Je suis vôtre serviteur.

1. MEDECIN.

Voici un habile homme, mon confrere, avec lequel je vais consulter la maniere dont nous vous traiterons.

M. DE POURCEAUGNAC.

Il ne faut point tant de façons, vous dis-je & je suis homme à me contenter de l'ordinaire.

1. MEDECIN.

Allons, des sieges.

M. DE POURCEAUGNAC.

Voilà, pour un jeune homme, des domestiques bien lugubres!

1. MEDECIN.

Allons, Monsieur, prenez vôtre place, Monsieur.

Lors qu'ils sont assis, les deux Medecins lui prennent chacun une main, pour lui tâter le poulx.

M. DE POURCEAUGNAC,

Presentant ses mains.

Vôtre très-humble valet. *Voyant qu'ils lui tâtent le poulx.* Que veut dire cela?

1. MEDECIN.

Mangez-vous bien, Monsieur?

M. DE POURCEAUGNAC.

Oui, & bois encore mieux.

I. MEDECIN.

Tant pis; cette grande appetition du froid & de l'humide, est une indication de la chaleur & seche-resse qui est au dedans. Dormez-vous fort?

M. DE POURCEAUGNAC.

Oui, quand j'ai bien soupé.

I. MEDECIN.

Faites vous des songes?

M. DE POURCEAUGNAC.

Quelquefois.

I. MEDECIN.

De quelle nature sont-ils?

M. DE POURCEAUGNAC.

De la nature des songes. Quelle diable de con-versation est-ce-là?

I. MEDECIN.

Vos déjections, comment sont-elles?

M. DE POURCEAUGNAC.

Ma foi, je ne comprens rien à toutes ces ques-tions, & je veux plûtôt boire un coup.

I. MEDECIN.

Un peu de patience, nous allons raisonner s[ur] vôtre affaire devant vous, & nous le ferons e[n] François, pour être plus intelligibles.

M. DE POURCEAUGNAC.

Quel grand raisonnement faut il pour manger u[n] morceau?

I. MEDECIN.

Comme ainsi soit qu'on ne puisse guerir une malad[ie] qu'on ne la connoisse parfaitement; & qu'on ne [la] puisse parfaitement connoître, sans en bien étab[lir] l'idée particuliere & la veritable espece par ses sign[es] diagnostiques & prognostiques; vous me permettre[z] Monsieur nôtre Ancien, d'entrer en considération [de] la maladie dont il s'agit, avant que de toucher à [la] therapeutique, & aux remedes qu'il nous conviendr[a] faire pour la parfaite curation d'icelle. Je dis donc Monsieur, avec vôtre permission, que nôtre malade ici present est malheureusement attaqué, affecté, pos-sedé, travaillé de cette sorte de folie, que nous nom-mons fort bien mélancolie hypocondriaque, espece

de

folie très-fâcheuse, & qui ne demande pas moins qu'un Esculape comme vous, consommé dans nôtre art, "vous, dis-je, qui avez blanchi, comme on dit, sous le harnois, & auquel il en a tant passé par les mains de toutes les façons. Je l'appelle mélancolie hypocondriaque, pour la distinguer des deux autres; car le celebre Galien établit doctement à son ordinaire trois especes de cette maladie que nous nommons mélancolie, ainsi appellée non seulement par les Latins, mais encore par les Grecs; ce qui est bien à remarquer pour nôtre affaire: La premiere, qui vient du propre vice du cerveau; la seconde, qui vient de tout le sang, fait & rendu atrabilaire; la troisiéme, appellée hypocondriaque, qui est la nôtre, laquelle procede du vice de quelque partie du bas ventre, & de la region inferieure: mais particulierement de la ratte, dont la chaleur & l'inflammation porte au cerveau de nôtre malade beaucoup de fuligines épaisses & crasses, dont la vapeur noire & maligne cause dépravation aux fonctions de la faculté Princesse, & fait la maladie dont par nôtre raisonnement il est manifestement atteint & convaincu. Qu'ainsi ne soit, pour diagnostique incontestable de ce que je dis, vous n'avez qu'à considerer ce grand serieux que vous voyez, cette tristesse accompagnée de crainte & de defiance, signes pathognomoniques & individuels de cette maladie, si bien marqués chez le divin vieillard Hipocrate: cette physionomie, ces yeux rouges & hagards, cette grande barbe, cette habitude du corps menuë, grêle, noire & veluë; lesquels signes le denotent très-affecté de cette maladie, procedante du vice des hypocondres; laquelle maladie par laps de temps naturalisée, envieillie, habituée, & ayant pris droit de bourgeoisie chez lui, pourroit bien degenerer, ou en manie, ou en phthisie, ou en apoplexie, ou même en fine phrenesie & fureur. Tout ceci supposé, puisqu'une maladie bien connuë est à demi guerie, car *ignoti nulla est curatio morbi*, il ne vous sera pas difficile de convenir des remedes que nous devons faire à Monsieur. Premierement, pour remedier à cette ple-

pletore obturante, & à cette cacochimie luxuri-
par tout le corps, je suis d'avis qu'il soit phlebo-
misé liberalement; c'est à dire que les saignées so-
frequentes & plantureuses: En premier lieu de la
silique, puis de la cephalique, & même si le m-
opiniâtre, de lui ouvrir la veine du front, &
l'ouverture soit large, afin que le gros sang p-
sortir; & en même temps, de le purger, désop-
& évacuer par purgatifs propres & convenables,
à dire par cholagogues, melanagogues, *& cætera*
comme la veritable source de tout le mal, est o-
humeur crasse & feculente, ou une vapeur no-
grossiere, qui obscurcit, infecte & salit les esprits
maux: il est à propos ensuite qu'il prenne un
d'eau pure & nette, avec force petit lait clair,
purifier par l'eau la feculence de l'humeur cra-
éclaircir par le lait clair la noirceur de cette vap
mais avant toute chose, je trouve qu'il est bon
rejoüir par agreables conversations, chants & in-
trumens de musique; à quoi il n'y a pas d'inco-
nient de joindre des danseurs, afin que leurs mo-
mens, disposition & agilité puissent exciter & ré-
ler la paresse de ses esprits engourdis, qui occa-
l'épaisseur de son sang, d'où procede la ma-
Voilà les remedes que j'imagine, ausquels pour-
être ajoûtez beaucoup d'autres meilleurs par M-
sieur nôtre Maître & Ancien, suivant l'experie-
jugement, lumiere & suffisance qu'il s'est ac-
dans nôtre Art. *Dixi.*

2. MEDECIN.

A Dieu ne plaise, Monsieur, qu'il me tombe
pensée d'ajoûter rien à ce que vous venez de dire
avez si bien discouru sur tous les signes, les sympt-
& les causes de la maladie de Monsieur; le raison-
ment que vous en avez fait est si docte & si beau,
est impossible qu'il ne soit pas fou, & mélancol-
hypocondriaque; & quand il ne le seroit pas, il fa-
droit qu'il le devînt, pour la beauté des choses q
vous avez dites, & la justesse du raisonnement q
vous avez fait. Oui, Monsieur, vous avez dépe-
fort graphiquement, *graphicè depinxisti*, tout ce
appartient à cette maladie; il ne se peut rien de pl
docte

doctement, sagement, ingenieusement conçu, pensé, imaginé, que ce que vous avez prononcé au sujet de ce mal, soit pour la diagnose, ou la prognose, ou la therapie; & il ne me reste rien ici, que de feliciter Monsieur, d'être tombé entre vos mains, & de lui dire qu'il est trop heureux d'être fou, pour éprouver l'efficace & la douceur des remedes que vous avez si judicieusement proposez; je les approuve tous, *manibus & pedibus descendo in tuam sententiam*. Tout ce que j'y voudrois ajoûter, c'est de faire les saignées & les purgations en nombre impair, *Numero Deus impari gaudet*: de prendre le lait clair avant le bain; de lui composer un fronteau, où il entre du sel, le sel est le symbole de la sagesse, de faire blanchir les murailles de sa chambre, pour dissiper les tenebres de ses esprits, *Album est disgregativum visus*; & de lui donner tout-à-l'heure un petit Lavement, pour servir de prélude & d'introduction à ces judicieux remedes, dont, s'il a à guerir, il doit recevoir du soulagement. Fasse le Ciel, que ces remedes, Monsieur, qui sont les vôtres, reüssissent au malade selon nôtre intention.

M. DE POURCEAUGNAC.

Messieurs, il y a une heure que je vous écoute. Est-ce que nous jouons ici une Comedie?

I. MEDECIN.

Non, Monsieur, nous ne jouons point.

M. DE POURCEAUGNAC.

Qu'est-ce que tout ceci? & que voulez-vous dire avec vôtre gallimatias & vos sottises?

I. MEDECIN.

Bon, dire des injures. Voilà un diagnostique qui nous manquoit pour la confirmation de son mal, & ceci pourroit bien tourner en manie.

M. DE POURCEAUGNAC.

Avec qui m'a-t-on mis ici?

Il crache deux ou trois fois.

I. MEDECIN.

Autre diagnostique: La sputation frequente.

M. DE POURCEAUGNAC.

Laissons cela, & sortons d'ici.

I. MEDECIN.

Autre encore: L'inquietude de changer de place.

M.

M. DE POURCEAUGNAC.

Qu'est-ce donc que toute cette affaire? & que me voulez-vous?

1. MEDECIN.

Vous guerir, selon l'ordre qui nous a été donné.

M. DE POURCEAUGNAC.

Me guerir?

1. MEDECIN.

Oui.

M. DE POURCEAUGNAC.

Parbleu je ne suis pas malade.

1. MEDECIN.

Mauvais signe, lors qu'un malade ne sent pas son mal.

M. DE POURCEAUGNAC.

Je vous dis que je me porte bien.

1. MEDECIN.

Nous savons mieux que vous comment vous vous portez, & nous sommes Medecins, qui voyons clair dans vôtre constitution.

M. DE POURCEAUGNAC.

Si vous êtes Medecins, je n'ai que faire de vous, & je me moque de la Medecine.

1. MEDECIN.

Hon, hon; voici un homme plus fou que nous ne pensons.

M. DE POURCEAUGNAC.

Mon Pere & ma Mere n'ont jamais voulu de remedes, & ils sont morts tous deux sans l'assistance des Medecins.

1. MEDECIN.

Je ne m'étonne pas s'ils ont engendré un Fils qui est insensé. Allons, procedons à la curation, & par la douceur exhilarante de l'harmonie, adoucissons, lenifions & accoisons l'aigreur de ses esprits, que je voi prêts à s'enflammer.

SCENE IX.

M. DE POURCEAUGNAC.

Que Diable est cela? Les gens de ce païs ci sont-ils insensez? Je n'ai jamais rien vû de tel, & je n'y comprens rien du tout.

SCE-

SCENE X.

DEUX MUSICIENS *Italiens, en Medecins grotesques, suivis de* HUIT MATASSINS, *chantent ces paroles, soûtenues de la symphonie d'un mélange d'instrumens.*

Les deux Musiciens.

Bon dì, bon dì, bon dì,
Non vi lasciate uccidere
Dal dolor malinconico,
Noi vi faremo ridere
Col nostro canto harmonico;
Sol' per guarirvi
Siamo venuti qui.
Bon dì, bon dì, bon dì.

1. Musicien.

Altro non è la pazzia
Che malinconia.
Il malato
Non è desperato,
Se vol pigliar un poco d'allegria.
Altro non è la pazzia
Che malinconia.

2. Musicien.

Sù cantate, ballate, ridete;
E se far meglio volete,
Quando sentite il deliro vicino,
Pigliate del vino;
E qualche volta un poco di tabac,
Allegramente Monsu Pourceaugnac.

SCENE XI.

L'APOTIQUAIRE, M. DE POURCEAUGNAC.

L'APOTIQUAIRE.

MOnsieur, voici un petit remede, un petit remede, qu'il vous faut prendre, s'il vous plaît, s'il vous plaît.

M. DE

M. DE POURCEAUGNAC.

Comment? Je n'ai que faire de cela.

L'APOTIQUAIRE.

Il a été ordonné, Monsieur, il a été ordonné.

M. DE POURCEAUGNAC.

Ah, que de bruit!

L'APOTIQUAIRE.

Prenez-le, Monsieur, prenez-le: Il ne vous fera point de mal, il ne vous fera point de mal.

M. DE POURCEAUGNAC.

Ah.

L'APOTIQUAIRE.

C'est un petit Clystere, un petit Clystere, benin, benin; il est benin, benin, là prenez, prenez, Monsieur, c'est pour déterger, pour déterger, déterger....

Les deux Musiciens accompagnez des Matassins & des Instrumens, dansent à l'entour de Monsieur de Pourceaugnac, & s'arrêtant devant lui, chantent:

Piglia-lo sù
Signor Monsù,
Piglia-lo, Piglia-lo, Piglia-lo sù,
Che non ti farà male;
Piglia-lo sù questo servitiale,
Piglia-lo sù,
Signor Monsù,
Piglia-lo, piglia-lo, piglia-lo sù.

M. DE POURCEAUGNAC *fuyant*,

Allez-vous-en au diable

L'Apotiquaire, les deux Musiciens, & les Matassins le suivent, tous une seringue à la main.

Monsieur de Pourceaugnac revient sur le Theatre poursuivi par tous ces gens qui tous ont la seringue en main. Il y retrouve l'Apotiquaire qui lui veut donner le lavement, ce qui l'oblige à s'asseoir; & les deux Musiciens recommencent Piglia lo sù, &c. & les Matassins recommencent pareillement leur dance, comme ci-devant.

Fin du Premier Acte.

ACTE

ACTE II.

SCENE I.

SBRIGANI, 1. MEDECIN.

IL a forcé tous les obstacles que j'avois mis, & s'eſt dérobé aux remedes que je commençois de lui faire.

SBRIGANI.

C'eſt être bien ennemi de ſoi-même, que de fuir des remedes ſi ſalutaires que les vôtres.

1. MEDECIN.

Marque d'un cerveau démonté, & d'une raiſon dé-vée, que de ne vouloir pas guerir.

SBRIGANI.

Vous l'auriez gueri haut la main.

1. MEDECIN.

ans doute, quand il y auroit eu complication douze maladies.

SBRIGANI.

Cependant voilà cinquante piſtoles bien acquiſes il vous fait perdre,

1. MEDECIN.

Moi, je n'entens point les perdre, & je prétens le rir en dépit qu'il en ait. Il eſt lié & engagé à mes edes, & je veux le faire ſaiſir où je le trouverai, ume deſerteur de la Medecine, & infracteur de s Ordonnances.

SBRIGANI.

Vous avez raiſon, vos remedes étoient un coup , & c'eſt de l'argent qu'il vous vole.

1. MEDECIN.

Où puis-je en avoir des nouvelles?

SBRIGANI.

Chez le bon homme Oronte, aſſurément, dont ient épouſer la fille, & qui ne ſachant rien de firmité de ſon gendre futur, voudra peut-être hâter de concluse le Mariage.

1. ME-

1. MEDECIN.

Je vais lui parler tout-à-l'heure.

SBRIGANI.

Vous ne ferez point mal.

1. MEDECIN.

Il est hypothequé à mes consultations; & un ma-
lade ne se moquera pas d'un Medecin.

SBRIGANI.

C'est fort bien dit à vous; & si vous m'en cro-
vous ne souffrirez point qu'il se marie, que vou-
l'ayez pansé tout vôtre soû.

1. MEDECIN.

Laissez-moi faire.

SBRIGANI.

Je vais de mon côté dresser une autre batt-
& le beau-pere est aussi dupe que le gendre.

SCENE II.

ORONTE, 1. MEDECIN.

1. MEDECIN.

VOus avez, Monsieur, un certain Monsieur
Pourceaugnac, qui doit épouser vôtre fille

ORONTE.

Oui, je l'attens de Limôges, & il devroit
arrivé.

1 MEDECIN.

Aussi l'est-il; & il s'en est fui de chez moi, a-
y avoir été mis; mais je vous défens de la p-
de la Medecine, de proceder au mariage que v-
avez conclu, que je ne l'aye dûement pre-
pour cela, & mis en état de procréer des en-
bien conditionnez & de corps & d'esprit.

ORONTE.

Comment donc?

1. MEDECIN.

Vôtre prétendu gendre a été constitué mon m-
lade: Sa maladie, qu'on m'a donnée à guerir, est
meuble qui m'appartient, & que je compte entre m-
effets; & je vous déclare que je ne prétens point q-
se marie, qu'au préalable il n'ait satisfait à la Me-
cine, & subi les remedes que je lui ai ordonn-

I

ORONTE.

Il a quelque mal?

1. MEDECIN.

Oui.

ORONTE.

Et quel mal, s'il vous plaît?

1. MEDECIN.

Ne vous en mettez pas en peine.

ORONTE.

Est-ce quelque mal?....

1. MEDECIN.

Les Medecins sont obligez au secret. Il suffit que je vous ordonne, à vous & à vôtre fille, de ne point celébrer, sans mon consentement, vos nôces avec lui, sur peine d'encourir la disgrace de la Faculté, & d'être accablé de toutes les maladies qu'il nous plaira.

ORONTE.

Je n'ai garde, si cela est, de faire le mariage.

1. MEDECIN.

On me l'a mis entre les mains, & il est obligé d'être mon malade.

ORONTE.

A la bonne heure.

1. MEDECIN.

Il a beau fuir, je le ferai condamner par arrêt à se faire guerir par moi.

ORONTE.

J'y consens.

1. MEDECIN.

Oui, il faut qu'il creve, ou que je le guerisse.

ORONTE.

Je le veux bien.

1. MEDECIN.

Et si je ne le trouve, je m'en prendrai à vous, & je vous guerirai au lieu de lui.

ORONTE.

Je me porte bien.

1. MEDECIN.

Il n'importe, il me faut un malade, & je prendrai qui je pourrai.

ORONTE.

Prenez qui vous voudrez; mais ce ne sera pas moi. Voyez un peu la belle raison!

SCENE III.

SBRIGANI, *en Marchand Flamand*, ORONTE.

SBRIGANI.

MOntsir, avec le fostre permission, je suisse un Trancher Marchant Flamane, qui foudroit bienne fous temandair un petit nouvel.

ORONTE.

Quoi, Monsieur?

SBRIGANI.

Mettez le fostre chapeau sur le tête, Montsir, si ve plaît.

ORONTE.

Dites-moi, Monsieur, ce que vous voulez.

SBRIGANI.

Moi le dire rien, Montsir, si fous le mettre pas le chapeau sur le tête.

ORONTE.

Soit. Qu'y a-t-il, Monsieur?

SBRIGANI.

Fous connoître point en sti file un certe Montsir Oronte?

ORONTE.

Oui, je le connois.

SBRIGANI.

Et quel homme est-ile, Montsir, si ve plait?

ORONTE.

C'est un homme comme les autres.

SBRIGANI.

Je fous temande, Montsir, s'il est un homme riche, qui a du bienne?

ORONTE.

Oui.

SBRIGANI.

Mais riche beaucoup grandement, Montsir?

ORONTE.

Oui.

SBRIGANI.

J'en suis aise beaucoup, Montsir.

ORON-

ORONTE.

Mais pourquoi cela ?

SBRIGANI.

L'est, Montsir, pour un petit raisonne de consequence pour nous.

ORONTE.

Mais encore, pourquoi ?

SBRIGANI.

L'est, Montsir, que sti Montsir Oronte donne son fille en mariage à un certe Montsir de Pourcegnac.

ORONTE.

Hé bien?

SBRIGANI.

Et sti Montsir de Pourcegnac, Montsir, l'est un homme que doivre beaucoup grandement à dix ou douze Marchane Flamane qui être venu ici.

ORONTE.

Ce Monsieur de Pourceaugnac doit beaucoup à dix ou douze Marchands ?

SBRIGANI.

Oui, Montsir, & depuis huite mois nous afoir obtenir un petit santance contre lui, & lui a remettre à payer tou ce creanciers de sti mariage que sti Montsir Oronte donne pour son fille.

ORONTE.

Hon, hon, il a remis là à payer ses creanciers ?

SBRIGANI.

Oui, Montsir, & avec un grant defotion nous tous attendre sti Mariage.

ORONTE.

L'avis n'est pas mauvais. Je vous donne le bon jour.

SBRIGANI.

Je remercie, Montsir, de la faveur grande.

ORONTE.

Vôtre très-humble valet.

SBRIGANI.

Je le suis, Montsir, obliger, plus que beaucoup du bon nouvel que Montsir m'avoit donné.

Il ôte sa barbe, & dépouille l'habit de Flamand, qu'il a pardessus le sien.

Cela ne va pas mal; quittons nôtre ajustement de

Flamand pour songer à d'autres machines; & tâchons de semer tant de soupçons & de divisions entre le beau-pere & le gendre, que cela rompe le mariage pretendu. Tous deux également sont propres à gober les hameçons qu'on leur veut tendre; & entre nous autres Fourbes de la premiere classe, nous ne faisons que nous joüer, lors que nous trouvons un gibier aussi facile que celui-là.

SCENE IV.

M. DE POURCEAUGNAC, SBRIGANI.

M. DE POURCEAUGNAC.

P*iglia-lo sù, piglia-lo sù, Signor Monsu.* Que diable est cela? Ah!

SBRIGANI.

Qu'est-ce, Monsieur, qu'avez-vous?

M. DE POURCEAUGNAC.

Tout ce que je voi me semble lavement.

SBRIGANI.

Comment?

M. DE POURCEAUGNAC.

Vous ne savez pas ce qui m'est arrivé dans ce logis, à la porte duquel vous m'avez conduit?

SBRIGANI.

Non vraiment, qu'est-ce que c'est?

M. DE POURCEAUGNAC.

Je pensois y être regalé comme il faut.

SBRIGANE.

Hé bien?

M. DE POURCEAUGNAC.

Je vous laisse entre les mains Monsieur. Des Medecins habillez de noir. Dans une Chaise. Tâter le poux. Comme ainsi soit. Il est fou. Deux gros joufflus. Grands chapeaux. *Bon dì, bon dì.* Six pantalons. Ta, ra, ta, ta: Ta, ra, ta, ta. *Allegramente Monsu Pourceaugnac.* Apotiquaire Lavement. Prenez, Monsieur, Monsieur, prenez, prenez. Il est benin, benin, benin. C'est pour déterger, déterger, déterger. *Piglia-lo sù, Signor Monsu, piglia-lo, piglia-lo, piglia-lo sù.* Jamais je n'ai été si soû de sottises.

SBRI-

SBRIGANI.

Qu'est-ce que tout cela veut dire?

M. DE POURCEAUGNAC.

Cela veut dire que cet homme-là, avec ses grandes embrassades, est un fourbe, qui m'a mis dans une maison pour se moquer de moi, & me faire une piece.

SBRIGANI.

Cela est-il possible?

M. DE POURCEAUGNAC.

Sans doute, ils étoient une douzaine de possedez après mes chausses; & j'ai eu toutes les peines du monde à m'échaper de leurs pates.

SBRIGANI.

Voyez un peu, les mines sont bien trompeuses! Je l'aurois crû le plus affectionné de vos amis. Voilà un de mes étonnemens, comme il est possible qu'il y ait des fourbes comme cela dans le monde!

M. DE POURCEAUGNAC.

Ne sens-je point le lavement? Voyez, je vous prie.

SBRIGANI.

Eh! il y a quelque petite chose qui approche de cela.

M. DE POURCEAUGNAC.

J'ai l'odorat & l'imagination toute remplie de cela, & il me semble toûjours que je voi une douzaine de lavemens qui me couchent en joue.

SBRIGANI.

Voilà une méchanceté bien grande! & les hommes sont bien traîtres & scelerats!

M. DE POURCEAUGNAC.

Enseignez moi, de grace, le logis de Monsieur Oronte; je suis bien-aise d'y aller tout-à l'heure.

SBRIGANI.

Ah, ah! vous êtes donc d'une complexion amoureuse, & vous avez ouï parler que ce Monsieur Oronte a une fille....

M. DE POURCEAUGNAC.

Oui, je viens l'épouser.

SBRIGANI.

L'é.... l'épouser?

M. DE POURCEAUGNAC.

Oui.

SBRIGANI.

En mariage?

M. DE POURCEAUGNAC.

De quelle façon donc?

SBRIGANI.

Ah, c'est une autre chose, & je vous demande pardon.

M. DE POURCEAUGNAC.

Qu'est-ce que cela veut dire?

SBRIGANI.

Rien.

M. DE POURCEAUGNAC.

Mais encore?

SBRIGGNI.

Rien, vous dis-je; j'ai un peu parlé trop vîte.

M. DE POURCEAUGNAC.

Je vous prie de me dire ce qu'il y a là-dessous.

SBRIGANI.

Non, cela n'est pas necessaire.

M. DE POURCEAUGNAC.

De grace.

SBRIGANI.

Point, je vous prie de m'en dispenser.

M. DE POURCEAUGNAC.

Est-ce que vous n'êtes pas de mes amis?

SBRIGANI.

Si fait, on ne peut pas l'être davantage.

M. DE POURCEAUGNAC.

Vous devez donc ne me rien cacher.

SBRIGANI.

C'est une chose où il y va de l'interêt du prochain.

M. DE POURCFAUGNAC.

Afin de vous obliger à m'ouvrir vôtre cœur, voilà une petite bague que je vous prie de garder pour l'amour de moi.

SBRIGANI.

Laissez-moi consulter un peu si je le puis faire en conscience. C'est un homme qui cherche son bien, qui tâche de pourvoir sa fille le plus avantageusement qu'il est possible; & il ne faut nuire à personne. Ce sont des choses qui sont connuës à la verité; mais j'irai les découvrir à un homme qui les ignore, & il est défendu de scandaliser son prochain: Cela est vrai; mais

mais d'autre part voilà un étranger qu'on veut surprendre, & qui de bonne foi se vient marier avec une fille qu'il ne connoît pas, & qu'il n'a jamais vuë; un Gentilhomme plein de franchise, pour qui je me sens de l'inclination, qui me fait l'honneur de me tenir pour son ami, prend confiance en moi, & me donne une bague à garder pour l'amour de lui. Oui, je trouve que je puis vous dire les choses sans blesser ma conscience; mais tâchons de vous les dire le plus doucement qu'il nous sera possible, & d'épargner les gens le plus que nous pourrons. De vous dire que cette fille-là méne une vie deshonnête, cela seroit un peu trop fort; cherchons, pour nous expliquer, quelques termes plus doux. Le mot de galante aussi n'est pas assez; celui de coquette achevée me semble propre à ce que nous voulons, & je m'en puis servir, pour vous dire honnêtement ce qu'elle est.

M. DE POURCEAUGNAC.

L'on me veut donc prendre pour dupe.

SBRIGANI.

Peut-être dans le fond n'y a-t-il pas tant de mal que tout le monde croit; & puis il y a des gens, après tout, qui se mettent au dessus de ces sortes de choses, & qui ne croyent pas que leur honneur depende...

M. DE POURCEAUGNAC.

Je suis vôtre serviteur, je ne me veux point mettre sur la tête un chapeau comme celui-là, & l'on aime à aller le front levé dans la famille des Pourceaugnacs.

SBRIGANI.

Voilà le pere.

M. DE POURCEAUGNAC.

Ce Vieillard-là?

SBRIGANI.

Oui, je me retire.

SCENE V.

ORONTE, M. DE POURCEAUGNAC.

M. DE POURCEAUGNAC.

Bon jour, Monsieur, bon jour.

ORONTE.

Serviteur, Monsieur, serviteur.

M. DE POURCEAUGNAC.

Vous êtes Monsieur Oronte, n'est-ce pas?

ORONTE.

Oui.

M. DE POURCEAUGNAC.

Et moi, Monsieur de Pourceaugnac.

ORONTE.

A la bonne heure.

M. DE POURCEAUGNAC.

Croyez-vous, Monsieur Oronte, que les Limosins soient des sots?

ORONTE.

Croyez-vous, Monsieur de Pourceaugnac, que les Parisiens soient des bêtes?

M. DE POURCEAUGNAC.

Vous imaginez-vous, Monsieur Oronte, qu'un homme comme moi soit affamé de femme?

ORONTE.

Vous imaginez-vous, Monsieur de Pourceaugnac, qu'une fille comme la mienne soit affamée de mari?

SCENE VI.

JULIE, ORONTE, M. DE POURCEAUGNAC.

JULIE.

On vient de me dire, mon pere, que Monsieur de Pourceaugnac est arrivé. Ah! le voilà, sans doute, & mon cœur me le dit. Qu'il est bien fait! Qu'il a bon air! & que je suis contente d'avoir un tel époux! Souffrez que je l'embrasse, & que je lui témoigne....

ORONTE.

Doucement, ma fille, doucement.

M. DE POURCEAUGNAC.

Tu-dieu, quelle galante! comme elle prend feu d'abord!

ORONTE.

Je voudrois bien savoir, Monsieur de Pourceaugnac, par quelle raison vous venez...

JULIE.

Elle s'approche de M. de Pourceaugnac, le regarde d'un œil languissant, & lui veut prendre la main.

Que je suis aise de vous voir, & que je brûle d'impatience!....

ORONTE.

Ah! ma fille, ôtez-vous de là, vous dis-je.

M. DE POURCEAUGNAC.

Ho, ho, quelle égrillarde!

ORONTE.

Je voudrois bien, dis-je, savoir par quelle raison, s'il vous plaît, vous avez la hardiesse de...

M. DE POURCEAUGNAC.

Vertu de ma vie!

ORONTE *à Julie.*

Encore! qu'est-ce à dire cela?

JULIE.

Ne voulez-vous pas que je caresse l'époux que vous m'avez choisi?

ORONTE.

Non, rentrez là-dedans.

JULIE.

Laissez-moi le regarder.

ORONTE.

Rentrez, vous dis-je.

JULIE.

Je veux demeurer là, s'il vous plaît.

ORONTE.

Je ne veux pas, moi; & si tu ne rentres tout-à-l'heure, je.....

JULIE.

Hé bien, je rentre.

ORONTE.

Ma fille est une sotte, qui ne sait pas les choses.

M. DE POURCEAUGNAC.

Comme nous lui plaisons!

ORONTE.

Tu ne veux pas te retirer?

JULIE.

Quand est-ce donc que vous me marierez avec Monsieur?

ORONTE.

Jamais; & tu n'es pas pour lui.

JULIE.

Je le veux avoir, moi, puis que vous me l'avez promis.

ORONTE.

Si je te l'ai promis, je te le dépromets.

M. DE POURCEAUGNAC.

Elle voudroit bien me tenir.

JULIE.

Vous avez beau faire, nous serons mariez ensemble en dépit de tout le monde.

ORONTE.

Je vous en empêcherai bien tous deux, je vous assure. Voyez un peu quel *vertigo* lui prend.

M. DE POURCEAUGNAC.

Mon Dieu, nôtre Beau-pere prétendu, ne vous fatiguez point tant, on n'a pas envie de vous enlever vôtre fille, & vos grimaces n'attraperont rien.

ORONTE.

Toutes les vôtres n'auront pas grand effet.

M. DE POURCEAUGNAC.

Vous êtes-vous mis dans la tête que Leonard de Pourceaugnac soit un homme à acheter chat en poche ? & qu'il n'ait pas là-dedans quelque morceau de judiciaire pour se conduire, pour se faire informer de l'histoire du monde, & voir, en se mariant, si son honneur a bien toutes ses suretez ?

ORONTE.

Je ne sai pas ce que cela veut dire: mais vous êtes-vous mis dans la tête, qu'un homme de soixante & trois ans ait si peu de cervelle, & considere si peu sa fille, que de la marier avec un homme qui a ce que vous savez, & qui a été mis chez un Medecin pour être pansé?

M. DE POURCEAUGNAC.

C'est une piece que l'on m'a faite, & je n'ai aucun mal.

ORONTE.

Le Medecin me l'a dit lui-même.

M. DE POURCEAUGNAC.

Le Medecin en a menti; je suis Gentilhomme, & je le veux voir l'épée à la main.

ORONTE.

Je sai ce que j'en dois croire, & vous ne m'abuse-

rez pas là-dessus, non plus que sur les dettes que vous avez assignées sur le mariage de ma fille.

M. DE POURCEAUGNAC.

Quelles dettes?

ORONTE.

La feinte ici est inutile, & j'ai vû le Marchand Flamand, qui avec les autres Creanciers a obtenu depuis huit mois Sentence contre vous.

M. DE POURCEAUGNAC.

Quel Marchand Flamand? Quels Creanciers? Quelle Sentence obtenuë contre moi?

ORONTE.

Vous savez bien ce que je veux dire.

SCENE VII.

LUCETTE, ORONTE, M. DE POURCEAUGNAC.

LUCETTE *contrefaisant la Languedocienne.*

AH tu es assi, & à la fy yeu te trobi après abé fat tant de passes. Podes-tu, sceleras, podes-tu soustenì ma bisto?

M. DE POURCEAUGNAC.

Qu'est-ce que veut cette femme-là?

LUCETTE.

Que te boli, infame! tu fas semblan de nou me pas connouysse, & nou rougisses pas, impudent que tu sios, tu nou rougisses pas de me beyre? Nou sabi pas, Moussur, sa quos bous dont m'an dich que bouillo espousa la fillo; mai yeu bous declari que yeu soun sa Fenno, & que ya set ans, Moussur, qu'en passant à Pezenas el auguet l'adresse dambé sas mignardisos, comme sap tapla fayre, de me gagna lou cor, & m'oubliget per aquel moyen à ly donna la man per l'espousa.

ORONTE.

Oh, oh.

M. DE POURCEAUGNAC.

Que Diable est ceci?

LUCETTE.

Lou trayte me quitet tres ans après, sul pretexte de qualques affayres que l'apelaboun dins soun Pays, &

despey noun ay resçauput qua de noubelos, may dins lou tems qu'y soungeabi. lou mens, m'an dounatabis, que begnio dins aquesto Bilo, per se remarida dambé une autro jouyne Fillo, que sous Parens ly an proucurado, sensse saupre res de sou premié mariatge Yeu ai tous quitat en diligensso, & me souy rendudo dins acqueste Loc lou pu leu qu'ay pouscut, per m'ou pousa en aquel criminel mariatge, & confondre as eyls de tout lou mounde lou plus méchant das homes.

M. DE POURCEAUGNAC.

Voilà une étrange effrontée!

LUCETTE.

Impudent, n'as pas honte de m'injuria, alloc d'estre confus das reproches secrets que ta consiensso te deu fayre?

M. DE POURCEAUGNAC.

Moi, je suis vôtre mari!

LUCETTE.

Infame, gausos tu dire lou contrari? He tu sabes be, per ma peno, que n'es que trop bertat, & plaguesso al Cel qu'aco nou fouguesso pas, & que m'auguessos layssado dins l'estat d'innoussenço, & dins la tranquilitat oun moun amo bibio daban que tous charmes & tas trounpariés nou m'en benguesson malhurousomen fayre sourty; yeu nou serio pas reduito à fayro lou triste persounatge qu'yeu fau presentamen; à beyre un marit cruel mesprefa touto l'ardou que yeu ay per el, & me laissa sensse cap de pietat abandounado à las mourtelles doulous que yeu ressenti de sas perfidos accieus.

ORONTE.

Je ne saurois m'empêcher de pleurer. Allez, vous êtes un méchant homme.

M. DE POURCEAUGNAC.

Je ne connois rien à tout ceci.

SCENE VIII.

NERINE *en Picarde*, LUCETTE, ORONTE, M. DE POURCEAUGNAC.

NERINE *contrefaisant la Picarde*.

AH! je n'en pis plus, je sis toute essoflée. Ah. finfrontée

non, tu m'as bien fait courir., tu ne m'écaperas mie. Justiche, justiche; je boute empechement au mariage. Chest mon meri, Monsieu, & je veux faire pindre che bon pindar-là.

M. DE POURCEAUGNAC.

Encore!

ORONTE.

Quel Diable d'homme est-ceci?

LUCETTE.

Et que boulez bous dire, ambé bostre empachomen, & bostro pendarié? Qu'aquel homo es bostro marit?

NERINE.

Oui, Medeme, & je sis sa femme.

LUCETTE.

Aquo es faus, aquos yeu que soun sa Fenno; & se deu estre pendut, aquo sera yeu que lou farai penja.

NERINE.

Je n'entains mie ce baragoin-là.

LUCETTE.

Yeu bous disi que yeu soun sa Fenno.

NERINE.

Sa Femme?

LUCETTE.

Oy.

NERINE.

Je vous dis que chest my, encore in coup qui le sis.

LUCETTE.

Et yeu bous soustení yeu, qu'aquos yeu.

NERINE.

Il y a quetre ans qu'il m'a éposée.

LUCETTE.

Et yeu set ans ya que m'a presó per Fenno.

NERINE.

J'ai des gairants de tout ce que je dy.

LUCETTE.

Tout mon Païs lou sap.

NERINE.

No Ville en est témoin.

LUCETTE.

Tout Pezenas a bist nostre mariarge.

NERINE.

Tout Chin Quentin a assisté à no nocke.

LUCETTE.

Nou ya res de tan beritable.

NERINE.

Il gn'y a rien de plus certain.

LUCETTE.

Gausos-tu dire lou contrari, avalisquos?

NERINE.

Est-che que tu me démaintiras méchaint homme?

M. DE POURCEAUGNAC.

Il est aussi vrai l'un que l'autre.

LUCETTE.

Quaingn' inpudensso! Et coussy, miserable, nou te soubenes plus de la pauro Françon, & del pauro Jeanet, que soun lous fruits de nostre mariatge?

NERINE.

Bayez un peu l'insolence. Quoi tu ne te souviens mie de chette pauvre ainfain, no petite Madelaine que tu m'as laichée pour gaige de te foi?

M. DE POURCEAUGNAC.

Voilà deux impudentes carognes!

LUCETTE.

Beni Françon, beni Jeanet, beni toustou, beni toustonne, beni fayre beyre à un Payre dénaturat la duretat quel a per nautres.

NERINE.

Venez Madelaine, men ainfain, venez vesen ichi faire honte à vo pere de l'impudainche qu'il a.

J EA. FAN. MAG.

Ah mon Papa, mon Papa, mon Papa.

M. DE POURCEAUNAC.

Diantre soit des petits fils de putains.

LUCETTE.

Coussy, trayte, tu nou sios pas dins la darniere confusiu, de ressaupre à tal tous enfans, & de ferma l'aureillo à la tendresso paternello? Tu nou m'escaparas pas, infame, yeu te boli segui per tout, & te reproucha ton crime jusquos à tant que me sio benjado, & que t'ajo fayt penja, couqui, te boli fayre penja.

NERINE.

Ne rougis-tu mie de dire ches mots-là, & d'être insainsible aux caresses de chette pauvre ainfain? Tu ne te sauveras mie de mes pattes; & en dépit de tes dains,

ins, je ferai bien voir que je fis ta femme, & je te ai peindre.

Les Enfans tous ensemble.

Mon Papa, mon Papa, mon Papa.

M. DE POURCEAUGNAC.

Au secours, au secours, où fuirai-je? je n'en puis is.

ORONTE.

Allez, vous ferez bien de le faire punir, & il me- : d'être pendu.

SCENE IX.

SBRIGANI.

E conduis de l'œil toutes choses, & tout ceci ne va pas mal. Nous fatiguerons tant nôtre Provincial, qu'il faudra, ma foi, qu'il déguerpisse.

SCENE X.

I. DE POURCEAUGNAC, SBRIGANI.

M. DE POURCEAUGNAC.

AH je suis assommé! Quelle peine! quelle maudite Ville! Assassiné de tous côtez!

SBRIGANI.

Qu'est-ce, Monsieur? est-il encore arrivé quelque ose?

M. DE POURCEAUGNAC.

Oui. Il pleut en ce païs des Femmes & des Lamens.

SBRIGANI.

Comment donc?

M. DE POURCEAUGNAC.

Deux Carognes de baragouïneuses me sont venu :cuser de les avoir épousé toutes deux, & me meacent de la Justice.

SGRIGANI.

Voilà une méchante affaire, & la Justice en ce ïaïs-ci est rigoureuse en diable contre cette sorte e crime.

M. DE POURCEAUGNAC.

Oui: mais quand il y auroit Information, Ajournement, Decret & Jugement obtenu par surprise,

De-

Defaut & Contumace, j'ai la voye de conflit de Ju risdiction pour temporiser & venir aux moye de nullité qui seront dans les procedures.

SBRIGANI.

Voilà en parler dans tous les termes; & l'on vo bien, Monsieur, que vous êtes du métier.

M. DE POURCEAUGNAC.

Moi? point du tout, je suis Gentilhomme.

SBRIGANI.

Il faut bien, pour parler ainsi, que vous ay étudié la Pratique.

M. DE POURCEAUGNAC.

Point, ce n'est que le sens commun qui me f juger que je serai toûjours reçu à mes faits justifi tifs; & qu'on ne me sauroit condamner sur une ple accusation, sans un recolement & confrontat avec mes parties.

SBRIGANI.

En voilà du plus fin encore.

M. DE POURCEAUGNAC.

Ces mots-là me viennent sans que je les sach

SBRIGANI.

Il me semble que le sens commun d'un Gen homme peut bien aller à concevoir ce qui est du d & de l'ordre de la Justice: mais non pas à savoir vrais termes de la Chicane.

M. DE POURCEAUGNAC.

Ce sont quelques mots que j'ai retenus en lis les Romans.

SBRIGANI.

Ah fort bien.

M. DE POURCEAUGNAC.

Pour vous montrer que je n'entens rien du tout la Chicane, je vous prie de me mener chez quelq Avocat pour consulter mon affaire.

SBRIGANI.

Je le veux; & je vais vous conduire chez de hommes fort habiles: mais j'ai auparavant à vo avertir de n'être point surpris de leur maniere d parler; ils ont contracté du Barreau certaine habi tude de déclamation, qui fait que l'on diroit qu'ils chantent, & vous prendrez pour musique tout qu'ils vous diront.

M.

M. DE POURCEAUGNAC.

Qu'importe comme ils parlent, pourvû qu'ils me sent ce que je veux savoir.

SCENE XI.

BRIGANI, M. DE POURCEAUGNAC, DEUX AVOCATS *Musiciens, dont l'un parle fort lentement, & l'autre fort vite, accompagnez de deux* PROCUREURS, *& de deux* SERGENS.

L'Avocat trainant ses paroles.

La Polygamie est un cas,
Est un cas pendable.

L'Avocat bredouillant.

Vôtre fait
Est clair & net,
Et tout le droit
Sur cet endroit
Conclut tout droit.
Si vous consultez nos Auteurs,
Legislateurs & Glossateurs,
Justinian, Papinian,
Ulpian, Tribonian,
Fernand, Rebuffe, Jean Imole,
Paul, Castre, Julian, Barthole,
Jason, Alciat & Cujas,
Ce grand homme si capable,
La Polygamie est un cas,
Est un cas pendable.
Tous les Peuples policez,
Et bien sensez,
Les François, Anglois, Hollandois,
Danois, Suedois, Polonois,
Portugais, Espagnols, Flamans,
Italiens, Allemans,
Sur ce fait tiennent Loi semblable,
Et l'affaire est sans embarras.
La Polygamie est un cas,
Est un cas pendable.

Monsieur de Pourceaugnac les bat. Deux Procureurs & deux Sergens dansent une entrée, qui finit l'Acte.

Fin du second Acte.

ACTE

ACTE III.

SCENE I.

ERASTE, SBRIGANI.

SBRIGANI.



Ui, les choses s'acheminent ... nous voulons ; & comme ... lumieres sont fort petites ... son sens le plus borné du ... dendjn lui ai fait prendre ... frayeur si grande de la se... de la Justice de ce Païs, ... apprêts qu'on faisoit déja pour sa mort, qu'il ... prendre la fuite ; & pour se dérober avec plus de facilité aux gens que je lui ai dit qu'on avoit ... pour l'arrêter aux portes de la Ville, il s'est ... lu à se déguiser, & le déguisement qu'il a pris ... l'habit d'une femme.

ERASTE.

Je voudrois bien le voir en cet équipage.

SBRIGANI.

Songez de vôtre part à achever la Comedie, & ... dis que je joüerai mes Scenes avec lui, allez-vous ... *Il lui parle à l'oreille*, vous entendez bien ?

ERASTE.

Oui.

SBRIGANI.

Et lors que je l'aurai mis où je veux....

ERISTE.

Fort bien.

SBRIGANI.

Et quand le pere aura été averti par moi....

ERASTE.

Cela va le mieux du monde.

SBRIGANI.

Voici nôtre Demoiselle, allez vîte, qu'... nous voye ensemble.

SC...

SCENE II.

M. DE POURCEAUGNAC *en femme*, SBRIGANI.

SBRIGANI.

Pour moi, je ne crois pas qu'en cet état on puisse jamais vous connoître, & vous avez la mine comme cela d'une Femme de condition.

M. DE POURCEAUGNAC.

Voilà qui m'étonne, qu'en ce païs-ci les formes de la Justice ne soient point observées.

SBRIGANI.

Oui, je vous l'ai déja dit, ils commencent ici par faire pendre un homme, & puis ils lui font son procès.

M. DE POURCEAUGNAC.

Voilà une Justice bien injuste.

SBRIGANI.

Elle est severe comme tous les Diables, particulierement sur ces sortes de crimes.

M. DE POURCEAUGNAC.

Mais quand on est innocent?

SBRIGANI.

N'importe, ils ne s'enquêtent point de cela; & puis ils ont en cette Ville une haine effroyable pour les gens de vôtre païs, & ils ne sont point plus ravis que de voir pendre un Limosin.

M. DE POURCEAUGNAC.

Qu'est ce que les Limosins leur ont fait?

SBRIGANI.

Ce sont des brutaux, ennemis de la gentillesse & du merite des autres villes. Pour moi, je vous avouë que je suis pour vous dans une peur épouvantable; & je ne me consolerois de ma vie, si vous veniez à être pendu.

M. DE POURCEAUGNAC.

Ce n'est pas tant la peur de la mort qui me fait fuïr, que de ce qu'il est fâcheux à un Gentilhomme d'être pendu, & qu'une preuve comme celle-là feroit tort à nos Titres de Noblesse.

SBRI-

SBRIGANI.

Vous avez raison, on vous contesteroit après cela le titre d'Ecuyer. Au reste, étudiez-vous, que je vous menerai par la main à bien marcher comme une femme, & à prendre le langage & toutes les manieres d'une personne de qualité.

M. DE POURCEAUGNAC.

Laissez moi faire, j'ai vû les personnes du bel air; tout ce qu'il y a, c'est que j'ai un peu de barbe.

SBRIGANI.

Vôtre barbe n'est rien, & il y a des femmes qui en ont autant que vous. çà, voyons un peu comme vous ferez. Bon.

M. DE POURCEAUGNAC.

Allons donc, mon carrosse; où est-ce qu'est mon carrosse? Mon Dieu, qu'on est miserable d'avoir des gens comme cela! Est-ce qu'on me fera attendre toute la journée sur le pavé, & qu'on ne me fera point venir mon carrosse?

SBRIGANI.

Fort bien.

M. DE POURCEAUGNAC.

Holà ho, Cocher, petit Laquais. Ah petit fripon, que de coups de foüet je vous ferai donner tantôt. Petit Laquais? Ce petit Laquais ne se trouvera-t-il point? ne me fera-t-on point venir ce petit Laquais? est-ce que je n'ai point un petit Laquais dans le monde?

SBRIGANI.

Voilà qui va à merveille: mais je remarque une chose, cette coiffe est un peu trop déliée, j'en vais querir une un peu plus épaisse, pour vous mieux cacher le visage, en cas de quelque rencontre.

M. DE POURCEAUGNAC.

Que deviendrai-je cependant?

SBRIGANI.

Attendez-moi là, je suis à vous dans un moment: vous n'avez qu'à vous promener.

SCE-

SCENE III.

DEUX SUISSES, M. DE POURCEAUGNAC.

1. SUISSE.

Allons, dépêchons, camerade, ly faut allair tout deux nous à la Greve pour recarter un peu jousticier sti Monsiu de Porcegnac qui l'a été conné par Ortonance à lestre pendu par son cou.

2. SUISSE.

Ly faut nous loër un fenêtre pour foir sti chopce.

1. SUISSE.

Ly disent que l'on fait téja planter un grand potence tout neuve pour ly acrocher sti Porcegnac.

2. SUISSE.

Ly sra, mon foi, un grand plaisir, di recarter pendre sti Limosin.

1. SUISSE.

Oui, te ly foir gambiller les pieds en haut tefant tout le monde.

2. SUISSE.

Ly est un plaiçant trole, oui; ly disent que s'être marié troi foye.

1. SUISSE.

Sti tiable ly fouloir troi femmes à ly tout seul; ly est bien assez t'une.

2. SUISSE.

Ah pon chour, Mameselle.

1. SUISSE.

Que faire fous là tout seul?

M. DE POURCEAUGNAC.

J'attens mes gens, Messieurs.

2 SUISSE.

Ly est belle, par mon foi.

M. DE POURCEAUGNAC.

Doucement, Messieurs.

1. SUISSE.

Fous, Mameselle, fouloir finir réchouïr fous à la Greve? nous faire foir à fous un petit pendement bien choli.

M. DE

M. DE POURCEAUGNAC.

Je vous rens grace.

2. SUISSE.

L'est un Gentilhomme Limosin, qui sera pa du chantiment à un grand potence.

M. DE POURCEAUGNAC.

Je n'ai pas de curiosité.

1. SUISSE.

Ly est là un petit teton qui l'est trole.

M. DE POURCEAUGNAC.

Tout beau.

1. SUISSE.

Mon foi, moi couchair bien afec fous?

M. DE POURCEAUGNAC.

Ah c'en est trop, & ces sortes d'ordures-là ne disent point à une femme de ma condition.

2. SUISSE.

Laisse, toi; l'est moi qui le veut couchair a elle pour mon pistole.

1. SUISSE.

Moi ne fouloir pas laisser.

2. SUISSE.

Moi ly fouloir, moi.

1. SUISSE.

Ils le tirent avec violence.

Moi, ne faire rien.

2. SUISSE.

Toi l'afoir menti.

1. SUISSE.

Parti, toi l'afoir menti toi-même.

M. DE POURCEAUGNAC.

Au secours, à la force.

SCENE IV.

UN EXEMPT, DEUX ARCHERS, 1. & 2. SUISSES, M. DE POURCEAUGNAC.

L'EXEMPT.

QU'est-ce ? quelle violence est-ce-là ? & q voulez-vous faire à Madame? Allons, que l'o sorte de là, si vous ne voulez que je vous mette e prison?

1. SUIS-

1. SUISSE.

Parti pon, toi ne l'afoir point.

2. SUISSE.

Parti pon aussi, toi ne l'afoir point encore.

M. DE POURCEAUGNAC.

Je vous suis bien obligée, Monsieur, de m'avoir délivrée de ces insolens.

L'EXEMPT.

Oüais, voilà un visage qui ressemble bien à ce que l'on m'a dépeint.

M. DE POURCEAUGNAC.

Ce n'est pas moi, je vous assure.

L'EXEMPT.

Ah, ah, qu'est-ce que je veux dire....

M. DE POURCEAUGNAC.

Je ne sai pas.

L'EXEMPT.

Pourquoi donc dites vous cela?

M. DE POURCEAUGNAC.

Pour rien.

L'EXEMPT.

Voilà un discours qui marque quelque chose, & vous arrête prisonnier.

M. DE POURCEAUGNAC.

Eh, Monsieur, de grace.

L'EXEMPT.

Non, non; à vôtre mine, & à vos discours, il [illegible]ut que vous soyez Monsieur de Pourceaugnac, que [illegible]us cherchons, qui se soit déguisé de la sorte, & [illegible]us viendrez en prison tout-à-l'heure.

M. DE POURCEAUGNAC.

Helas!

SCENE V.

[illegible]'EXEMPT, ARCHERS, SBRIGANI, M. DE POURCEAUGNAC.

SBRIGANI.

AH Ciel! que veut dire cela?

M. DE POURCEAUGNAC.

Ils m'ont reconnu.

L'E[illegible]

L'EXEMPT.

Oui, oui, c'est dequoi je suis ravi.

SBRIGANI.

Eh, Monsieur, pour l'amour de moi ; vous savez que nous sommes amis il y a long-temps ; je vous conjure de ne le point mener en prison.

L'EXEMPT.

Non, il m'est impossible.

SBRIGANI.

Vous êtes homme d'accommodement, n'y a-t-il pas moyen d'ajuster cela avec quelques pistoles ?

L'EXEMPT *à ses Archers.*

Retirez-vous un peu.

SBRIGANI *à M. de Pourceaugnac.*

Il faut lui donner de l'argent pour vous laisser aller. Faites vîte.

M. DE POURCEAUGNAC.

Ah maudite ville !

SBRIGANI.

Tenez, Monsieur.

L'EXEMPT.

Combien y a-t-il ?

SBRIGANI.

Un, deux, trois quatre, cinq, six, sept, huit, neuf, dix.

L'EXEMPT.

Non, mon ordre est trop exprès.

SBRIGANI.

Mon Dieu attendez, *A Monsieur de Pourceaugnac.* Dépêchez, donnez-lui en encore autant.

M. DE POURCEAUGNAC.

Mais...

SBRIGANI.

Dépêchez-vous, vous dis-je, & ne perdez point de temps. Vous auriez un grand plaisir, quand vous seriez pendu !

M. DE POURCEAUGNAC.

Ah !

SBRIGANI.

Tenez, Monsieur.

L'EXEMPT.

Il faut donc que je m'enfuye avec lui, car il n'y auroit

auroit point ici de fureté pour moi. Laissez-le moi conduire, & ne bougez d'ici.

SBRIGANI.

Je vous prie donc d'en avoir un grand soin.

L'EXEMPT.

Je vous promets de ne le point quitter, que je ne l'aye mis en lieu de sûreté.

M. DE POURCEAUGNAC *à Sbrigani.*

Adieu. Voilà le seul honnête homme que j'aie trouvé en cette Ville.

SBRIGANI.

Ne perdez point de temps; je vous aime tant, que je voudrois que vous fussiez déja bien loin. Que le Ciel te conduise! Par ma foi, voilà une grande dupe. Mais voici....

SCENE IV.

ORONTE, SBRIGANI.

SBRIGANI.

AH quelle étrange avanture! quelle fâcheuse nouvelle pour un pere! pauvre Oronte, que je te plains! que diras-tu? & de quelle façon pourras-tu supporter cette douleur mortelle?

ORONTE.

Qu'est-ce? quel malheur me presages-tu?

SBRIGANI.

Ah, Monsieur, ce perfide de Limosin, ce traître de Monsieur de Pourceaugnac vous enleve vôtre fille.

ORONTE.

Il m'enleve ma fille!

SBRIGANI.

Oui, elle en est devenuë si folle, qu'elle vous quitte pour le suivre; & l'on dit qu'il a un Caractere pour se faire aimer de toutes les femmes.

ORONTE.

Allons vite à la Justice. Des Archers après eux.

SCENE VII.

ERASTE, JULIE, SBRIGANI, ORONTE.

ERASTE.

ALlons, vous viendrez malgré vous, & je veux vous remettre entre les mains de vôtre pere. Tenez, Monsieur, voilà vôtre fille que j'ai tirée de force d'entre les mains de l'homme avec qui elle s'enfuyoit, non pas pour l'amour d'elle, mais pour vôtre seule consideration : car après l'action qu'elle a faite, je dois la mépriser, & me guerir absolument de l'amour que j'avois pour elle.

ORONTE.

Ah infame que tu es!

ERASTE.

Comment! me traiter de la sorte après toutes les marques d'amitié que je vous ai données! Je ne vous blâme point de vous être soûmise aux volontez de Monsieur vôtre pere; il est sage & judicieux dans les choses qu'il fait, & je ne me plains point de lui de m'avoir rejetté pour un autre. S'il a manqué à la parole qu'il m'avoit donnée, il a ses raisons pour cela. On lui a fait croire que cet autre est plus riche que moi de quatre ou cinq mille écus; quatre ou cinq mille écus est un denier considerable, & qui vaut bien la peine qu'un homme manque à sa parole: mais oublier en un moment toute l'ardeur que je vous ai montrée, vous laisser d'abord enflâmer d'amour pour un nouveau venu, & le suivre honteusement sans le consentement de Monsieur vôtre pere, après les crimes qu'on lui impute, c'est une chose condamnée de tout le monde, & dont mon cœur ne peut vous faire d'assez sanglans reproches.

JULIE.

Hé bien oui, j'ai conçû de l'amour pour lui, & je l'ai voulu suivre, puisque mon pere me l'avoit choisi pour époux. Quoi que vous me disiez, c'est un fort honnête homme; & tous les crimes dont on l'accuse sont faussetez épouvantables.

ORON-

ORONTE.

Taisez-vous : vous êtes une impertinente, & je sai mieux que vous ce qui en est.

JULIE.

Ce sont sans doute des pieces qu'on lui fait, & c'est peut-être lui qui a trouvé cet artifice pour vous en dégoûter.

ERASTE.

Moi, je serois capable de cela!

JULIE.

Oui, vous.

ORONTE.

Taisez-vous, vous dis-je ; vous êtes une sotte.

ERASTE.

Non, non, ne vous imaginez pas que j'aye aucune envie de détourner ce mariage ; & que ce soit ma passion qui m'ait forcé à courir après vous. Je vous l'ai déja dit, ce n'est que la seule consideration que j'ai pour Monsieur vôtre pere ; & je n'ai pû souffrir qu'un honnête homme comme lui fût exposé à la honte de tous les bruits qui pourroient suivre une action comme la vôtre.

ORONTE.

Je vous suis, Seigneur Eraste, infiniment obligé.

ERASTE.

Adieu, Monsieur, j'avois toutes les ardeurs du monde d'entrer dans vôtre alliance : j'ai fait tout ce que j'ai pû pour obtenir un tel honneur : mais j'ai été malheureux, & vous ne m'avez pas jugé digne de cette grace. Cela n'empêchera pas que je ne conserve pour vous les sentimens d'estime & de veneration où vôtre personne m'oblige ; & si je n'ai pû être vôtre gendre, au moins serai-je éternellement vôtre serviteur.

ORONTE.

Arrêtez ; Seigneur Eraste, vôtre procedé me touche l'ame ; & je vous donne ma fille en mariage.

JULIE.

Je ne veux point d'autre mari que Monsieur de Pourceaugnac.

ORONTE.

Et je veux moi tout-à l'heure que tu prennes le Seigneur Eraste : çà, la main.

JULIE.

Non, je n'en ferai rien.

ORONTE.

Je te donnerai sur les oreilles.

ERASTE.

Non, non, Monsieur, ne lui faites point d[e] violence, je vous en prie.

ORONTE.

C'est à elle à m'obeïr, & je sai me montrer l[e] Maître.

ERASTE.

Ne voyez-vous pas l'amour qu'elle a pour ce[t] homme-là? & voulez vous que je possede un corp[s] dont un autre possede le cœur?

ORONTE.

C'est un sortilege qu'il lui a donné, & vous verr[ez] qu'elle changera de sentiment avant qu'il soit p[eu]. Donnez-moi vôtre main. Allons.

JULIE.

Je ne....

ORONTE.

Ah que de bruit! ça, vôtre main, vous dis-j[e]. Ah, ah, ah.

ERASTE.

Ne croyez pas que ce soit pour l'amour de vo[us] que je vous donne la main; ce n'est que de Mo[n]sieur vôtre pere dont je suis amoureux, & c'est l[ui] que j'épouse.

ORONTE.

Je vous suis beaucoup obligé, & j'augmente d[e] dix mille écus le mariage de ma fille. Allons, qu'o[n] fasse venir le Notaire pour dresser le contrat.

ERASTE.

En attendant qu'il vienne, nous pouvons jou[ir] du divertissement de la saison, & faire entrer l[es] Masques que le bruit des Nôces de Monsieur d[e] Pourceaugnac a attiré ici de tous les endroits de l[a] Ville.

SC[ENE]

SCENE VIII.

PLUSIEURS MASQUES *de toutes les manieres, dont les uns occupent plusieurs Balcons, & les autres sont dans la Place, qui par plusieurs Chansons, & diverses Danses & Jeux, cherchent à se donner des plaisirs innocens.*

UNE EGYPTIENNE.

Sortez, sortez de ces lieux,
Soucis, chagrins & tristesse;
Venez, venez ris & jeux,
Plaisirs, amour & tendresse,
Ne songeons qu'à nous réjouir,
La grande affaire est le plaisir.

Choeur des Musiciens.

Ne songeons qu'à nous réjouir,
La grande affaire est le plaisir.

L'EGYPTIENNE.

A me suivre tous ici
Vôtre ardeur est non commune,
Et vous êtes en souci
De vôtre bonne fortune;
Soyez toujours amoureux,
C'est le moyen d'être heureux.

UN EGYPTIEN.

Aimons jusques au trépas;
La Raison nous y convie:
Helas! si l'on n'aimoit pas,
Que seroit-ce de la vie?
Ah! perdons plûtôt le jour,
Que de perdre nôtre amour.

Tous deux en Dialogue.

L'EGYPTIEN.

Les Biens.

L'EGYPTIENNE.

La Gloire.

L'EGYPTIEN.

Les Grandeurs.

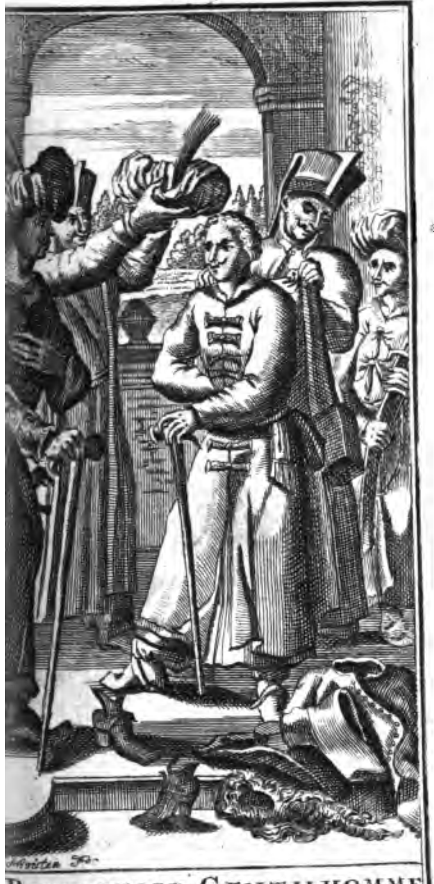
L'EGYPTIENNE.

Les Sceptres qui font tant d'envie.

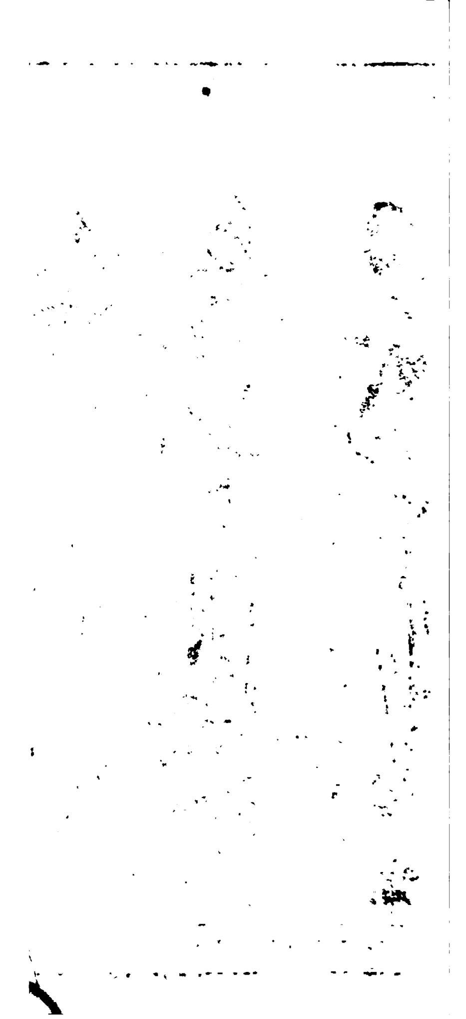
ACTEURS.

MONSIEUR JOURDAIN, Bourg
MADAME JOURDAIN, sa femm
LUCILE, fille de Monsieur Jourdain.
NICOLE, Servante.
CLEONTE, Amoureux de Lucile.
COVIELLE, Valet de Cleonte.
DORANTE, Comte, Amant de Do
DORIMENE, Marquise.
MAITRE DE MUSIQUE.
ELEVE DU MAITRE DE MU
MAITRE A DANSER.
MAITRE D'ARMES.
MAITRE DE PHILOSOPHIE.
MAITRE TAILLEUR.
GARCON TAILLEUR.
DEUX LAQUAIS.
PLUSIEURS MUSICIENS, MUSICI
JOUEURS D'INSTRUMENS. DAN
CUISINIERS, GARCONS TAIL
& autres Personnages des Intermedes
Ballet.

La Scene est à Paris.



BOURGEOIS GENTILHOMME



LE BOURGEOIS GENTILHOMME, COMEDIE-BALLET.

L'Ouverture se fait par un grand assemblage d'Instrumens; & dans le milieu du Théâtre on voit un Eleve du Maître de Musique, qui compose sur une table un Air que le Bourgeois a demandé pour une Serenade. Les paroles de cet Air sont:

Je languis nuit & jour, &c. comme ci-après.

ACTE PREMIER.

SCENE I.

MAITRE DE MUSIQUE, MAITRE A DANSER, TROIS MUSICIENS, DEUX VIOLONS, QUATRE DANSEURS.

Mre. DE MUSIQUE *parlant à ses Musiciens.*



Venez, entrez dans cette Salle, & vous reposez-là, en attendant qu'il vienne.

Mre. A DANSER *parlant aux Danseurs.*

Et vous aussi de ce côté.

Mre. DE MUSIQUE *à l'Eleve.*

Est-ce fait?

L'ELEVE

Oui.

Mre. DE MUSIQUE.

Voyons.... Voilà qui est bien.

Mre. A DANSER.

Est-ce quelque chose de nouveau?

Mre. DE MUSIQUE.

Oui, c'est un Air pour une Serenade, que je lui ai fait composer ici, en attendant que nôtre homme fût éveillé.

Mre. A DANSER.

Peut-on voir ce que c'est?

Mre. DE MUSIQUE.

Vous l'allez entendre avec le Dialogue, quand il viendra. Il ne tardera guéres.

Mre. A DANSER.

Nos occupations, à vous & à moi, ne sont pas petites maintenant.

Mre. DE MUSIQUE.

Il est vrai. Nous avons trouvé ici un homme comme il nous le faut à tous deux. Ce nous est une douce rente que ce Monsieur Jourdain, avec les visions de Noblesse & de Galanterie qu'il est allé se mettre en tête. Et vôtre Danse & ma Musique auroient à souhaiter que tout le monde lui ressemblât.

Mre. A DANSER.

Non pas entierement; & je voudrois pour lui qu'il se connût mieux qu'il ne fait aux choses que nous lui donnons.

Mre. DE MUSIQUE.

Il est vrai qu'il lés connoît mal, mais il les paye bien; & c'est de quoi maintenant nos Arts ont plus besoin que de toute autre chose.

Mre. A DANSER.

Pour moi, je vous l'avouë, je me repais un peu de gloire. Les applaudissemens me touchent, & je tiens que dans tous les beaux Arts c'est un supplice assez fâcheux, que de se produire à des sots: que d'essuyer sur des Compositions la barbarie d'un stupide. Il y a plaisir, ne m'en parlez point, à travailler pour des personnes qui soient capables de sentir les délicatesses d'un Art, qui sachent faire un doux accueil aux beautés d'un Ouvrage; & par de chatouillantes approbations, vous regaler de vôtre travail. Oui, la récompense la plus agreable qu'on puisse recevoir des choses que l'on fait, c'est de les voir connuës, de les voir caressées d'un applaudissement qui vous honore. Il n'y a rien, à

mon

mon avis, qui nous paye mieux que cela de toutes nos fatigues; & ce sont des douceurs exquises, que des loüanges éclairées.

Mre DE MUSIQUE.

J'en demeure d'accord, & je les goûte comme vous. Il n'y a rien assûrément qui chatouille davantage que les applaudissemens que vous dites; mais cet encens ne fait pas vivre. Des loüanges toutes pures ne mettent point un homme à son aise; il y faut mêler du solide; & la meilleure façon de loüer, c'est de loüer avec les mains. C'est un homme à la vérité, dont les lumiéres sont petites, qui parle à tort & à travers de toutes choses, & n'applaudit qu'à contre-sens; mais son argent redresse les jugemens de son esprit. Il a du discernement dans sa bourse. Ses loüanges sont monnoyées; & ce Bourgeois ignorant nous vaut mieux, comme vous voyez, que le grand Seigneur éclairé qui nous a introduits ici.

Mre. A DANSER.

Il y a quelque chose de vrai dans ce que vous dites; mais je trouve que vous appuyez un peu trop sur l'argent; & l'interêt est quelque chose de si bas, qu'il ne faut jamais qu'un honnête homme montre pour lui de l'attachement.

Mre. DE MUSIQUE.

Vous recevez fort bien pourtant l'argent que nôtre homme vous donne.

Mre. A DANSER.

Assurément, mais je n'en fais pas tout mon bonheur; & je voudrois qu'avec son bien il eût encore quelque bon goût des choses.

Mre. DE MUSIQUE.

Je le voudrois aussi, & c'est à quoi nous travaillons tous deux autant que nous pouvons. Mais en tout cas il nous donne moyen de nous faire connoître dans le monde; & il payera pour les autres ce que les autres loüeront pour lui.

Mre. A DANSER.

Le voilà qui vient.

SCENE II.

MONSIEUR JOURDAIN, DEUX LAQUAIS, MAITRE DE MUSIQUE, MAITRE A DANSER, VIOLONS, MUSICIENS & DANSEURS.

Mr. JOURDAIN.

HE' bien, Messieurs? Qu'est-ce? Me ferez-vous voir vôtre petite drôlerie?

Mre. A DANSER.

Comment? Quelle petite drôlerie?

Mr. JOURDAIN.

Eh la.... Comment appellez-vous cela? Vôtre Prologue ou Dialogue de Chansons & de Danse.

Mre. A DANSER.

Ah, ah.

Mre. DE MUSIQUE.

Vous nous y voyez préparez.

M. JOURDAIN.

Je vous ai fait un peu attendre, mais c'est que je me fais habiller aujourd'hui comme les gens de qualité; & mon Tailleur m'a envoyé des bas de soye, que j'ai pensé ne mettre jamais.

Mre. DE MUSIQUE.

Nous ne sommes ici que pour attendre vôtre loisir.

M. JOURDAIN.

Je vous prie tous deux de ne vous point en aller, qu'on ne m'ait apporté mon habit, afin que vous me puissiez voir.

Mre. A DANSER.

Tout ce qu'il vous plaira.

M. JOURDAIN.

Vous me verrez équippé comme il faut, depuis les pieds jusqu'à la tête.

Mre. DE MUSIQUE.

Nous n'en doutons point.

M. JOURDAIN.

Je me suis fait faire cette Indienne-ci.

Mre. A DANSER.

Elle est fort belle.

Mr. JOURDAIN.

Mon Tailleur m'a dit que les gens de qualité étoient comme cela le matin.

Mre. DE MUSIQUE.

Cela vous sied à merveille.

Mr. JOURDAIN.

Laquais, hola, mes deux Laquais.

1. LAQUAIS.

Que voulez-vous, Monsieur?

Mr. JOURDAIN.

Rien. C'est pour voir si vous m'entendez bien. *Aux deux Maîtres.* Que dites-vous de mes livrées?

Mre. A DANSER.

Elles sont magnifiques.

Mr. JOURDAIN.

Il entr'ouvre sa robe, & fait voir un haut-de-chausse étroit de velours rouge, & une camisolle de velours vert, dont il est vêtu.

Voici encore un petit des-habillé pour faire le matin mes exercices.

Mre. DE MUSIQUE.

Il est galant.

Mr. JOURDAIN.

Laquais.

1. LAQUAIS.

Monsieur.

Mr. JOURDAIN.

L'autre Laquais.

2. LAQUAIS.

Monsieur.

Mr. JOURDAIN.

Tenez ma robe. Me trouvez-vous bien comme cela?

Mre. A DANSER.

Fort-bien; On ne peut pas mieux.

Mr. JOURDAIN.

Voyons un peu vôtre affaire.

Mre. DE MUSIQUE.

Je voudrois bien auparavant vous faire entendre un Air qu'il vient de composer pour la Serénade que vous m'avez demandée. C'est un de mes écoliers, qui a pour ces sortes de choses un talent admirable.

Mr. JOURDAIN.

Oui; mais il ne falloit pas faire faire cela par un Ecolier; & vous n'étiez pas trop bon vous-même pour cette besogne-là.

Mre. DE MUSIQUE.

Il ne faut pas, Monsieur, que le nom d'Ecolier vous abuse. Ces sortes d'Ecoliers en savent autant que les plus grands Maîtres; & l'air est aussi beau qu'il s'en puisse faire. Ecoutez seulement.

Mr. JOURDAIN.

Donnez-moi ma robe pour mieux entendre... Attendez, je crois que je serai mieux sans robe... Non, redonnez-la moi, cela ira mieux.

MUSICIEN chantant.

JE languis nuit & jour, & mon mal est extrême,
Depuis qu'à vos rigueurs vos beaux yeux m'ont soumis;
Si vous traitez ainsi, belle Iris, qui vous aime,
Helas! que pourriez-vous faire à vos ennemis!

Mr. JOURDAIN.

Cette chanson me semble un peu lugubre, elle endort, je voudrois que vous la pussiez un peu ragaillardir par-ci par-là.

Mre. DE MUSIQUE.

Il faut, Monsieur, que l'air soit accommodé aux paroles.

Mr. JOURDAIN.

On m'en apprit un tout-à-fait joli, il y a quelque temps. Attendez.. Là.. Comment est-ce qu'il dit?

Mre. A DANSER.

Par ma foi, je ne sai.

Mr. JOURDAIN.

Il y a du mouton dedans

Mre. A DANSER.

Du mouton!

Mr. JOURDAIN.

Oui. Ah. *M. Jourdain chante.*

JE croyois Janneton
Aussi douce que belle;
Je croyois Janneton
Plus douce qu'un Mouton:
Helas! helas!
Elle est cent fois, mille fois plus cruelle
Que n'est le Tigre aux Bois.

N'est-

N'est-il pas joli?

Mre. DE MUSIQUE.

Le plus joli du monde.

Mre. A DANSER.

Et vous le chantez bien.

Mr. JOURDAIN.

C'est sans avoir appris la Musique.

Mre. DE MUSIQUE.

Vous devriez l'apprendre, Monsieur, comme vous faites la Danse. Ce sont deux Arts qui ont une étroite liaison ensemble.

Mre. A DANSER.

Et qui ouvrent l'esprit d'un homme aux belles choses.

Mr. JOURDAIN.

Est-ce que les Gens de qualité apprennent aussi la Musique?

Mre. DE MUSIQUE.

Oui, Monsieur.

Mre. JOURDAIN.

Je l'apprendrai donc. Mais je ne sai quel temps je pourrai prendre; car outre le Maître d'Armes qui me montre, j'ai arrêté encore un Maître de Philosophie, qui doit commencer ce matin.

Mre. DE MUSIQUE.

La Philosophie est quelque chose; mais la Musique, Monsieur, la Musique...

Mre. A DANSER.

La Musique & la Danse... La Musique & la Danse, c'est là tout ce qu'il faut.

Mre. DE MUSIQUE.

Il n'y a rien qui soit si utile dans un Etat que la Musique.

Mre. A DANSER.

Il n'y a rien qui soit si necessaire aux hommes que la Danse.

Mre. DE MUSIQUE

Sans la Musique un Etat ne peut subsister.

Mre. A DANSER.

Sans la Danse un homme ne sauroit rien faire.

Mre. DE MUSIQUE.

Tous les desordres, toutes les guerres qu'on voit dans le monde, n'arrivent que pour n'apprendre pas la Musique.

Mre.

Mre. A DANSER.

Tous les malheurs des hommes, tous les revers funestes dont les histoires sont remplies, les bévûës des Politiques, & les manquemens des grands Capitaines, tout cela n'est venu que faute de savoir danser.

Mr. JOURDAIN.

Comment cela?

Mr. DE MUSIQUE.

La guerre ne vient-elle pas d'un manque d'union entre les hommes?

Mr. JOURDAIN.

Cela est vrai.

Mre. DE MUSIQUE.

Et si tous les hommes apprenoient la Musique, seroit-ce pas le moyen de s'accorder ensemble, de voir dans le monde la paix universelle?

Mr. JOURDAIN.

Vous avez raison.

Mre. A DANSER.

Lors qu'un homme a commis un manquem[ent] dans sa conduite, soit aux affaires de sa famille, [ou] au gouvernement d'un Etat, ou au commandem[ent] d'une Armée, ne dit-on pas toûjours, un tel a f[ait] un mauvais pas dans une telle affaire?

Mr. JOURDAIN.

Oui, on dit cela.

Mre. A DANSER.

Et faire un mauvais pas, peut-il procéder d'au[tre] chose que de ne savoir pas danser?

Mr. JOURDAIN.

Cela est vrai, vous avez raison tous deux.

Mre. A DANSER.

C'est pour vous faire voir l'excellence & l'utili[té] de la Danse & de la Musique.

Mr. JOURDAIN.

Je comprens cela à cette heure.

Mre. DE MUSIQUE.

Voulez-vous voir nos deux affaires?

Mr. JOURDAIN.

Oui.

Mre. DE MUSIQUE.

Je vous l'ai déja dit; c'est un petit essai qu[e]

fait autrefois des diverses passions que peut exprimer la Musique.

Mr. JOURDAIN.

Fort bien.

Mre. DE MUSIQUE.

Allons, avancez. Il faut vous figurer qu'ils sont habillez en Bergers.

Mr. JOURDAIN.

Pourquoi toûjours des Bergers? On ne voit que cela par-tout.

Mre. A DANSER.

Lors qu'on a des personnes à faire parler en Musique, il faut bien que pour la vrai-semblance on donne dans la Bergerie. Le chant a été de tout temps affecté aux Bergers; & il n'est guéres naturel en Dialogue, que des Princes ou des Bourgeois chantent leurs passions.

Mr. JOURDAIN.

Passe, passe. Voyons.

DIALOGUE EN MUSIQUE.

UNE MUSICIENE, ET DEUX MUSICIENS.

Un cœur dans l'amoureux empire
De mille soins est toûjours agité,
On dit qu'avec plaisir on languit, on soûpire:
Mais quoi qu'on puisse dire,
Il n'est rien de si doux que nôtre liberté.

1. MUSICIEN.

Il n'est rien de si doux que les tendres ardeurs,
Qui font vivre deux cœurs
Dans une même envie:
On ne peut être heureux sans amoureux desirs;
Otez l'amour de la vie,
Vous en ôtez les plaisirs.

2. MUSICIEN.

Il seroit doux d'entrer sous l'amoureuse loi,
Si l'on trouvoit en amour de la foi;
Mais helas, ô rigueur cruelle!
On ne voit point de Bergere fidelle;
Et ce Sexe inconstant, trop indigne du jour,

Doit

Doit faire pour jamais renoncer à l'amour.

1. MUSICIEN.

Aimable ardeur!

MUSICIENNE.

Franchise heureuse!

2. MUSICIEN.

Sexe trompeur!

1. MUSICIEN.

Que tu m'es précieuse!

MUSICIENNE.

Que tu plais à mon cœur!

2. MUSICIEN.

Que tu me fais d'horreur!

1. MUSICIEN.

Ah! quitte pour aimer cette haine mortelle!

MUSICIENNE.

On peut, on peut te montrer
Une Bergere fidelle.

2. MUSICIEN.

Hélas! où la rencontrer?

MUSICIENNE.

Pour défendre nôtre gloire,
Je te veux offrir mon cœur.

2. MUSICIEN.

Mais, Bergere, puis je croire
Qu'il ne sera point trompeur?

MUSICIENNE.

Voyez par experience
Qui des deux aimera mieux?

2. MUSICIEN.

Qui manquera de constance,
Le puissent perdre les Dieux.

TOUS TROIS.

A des ardeurs si belles
Laissons-nous enflâmer.
Ah! qu'il est doux d'aimer,
Quand deux cœurs sont fidelles!

M. JOURDAIN.

Est-ce tout?

Mre. DE MUSIQUE.

Oui.

M. JOURDAIN.

Je trouve cela bien troussé, & il y a là-dedans de petits dictons assez jolis.

Mre. A DANSER.

Voici pour mon affaire un petit essai des plus beaux mouvemens, & des plus belles attitudes dont une Danse puisse être variée.

Mr. JOURDAIN.

Sont-ce encore des Bergers?

Mre. A DANSER.

C'est ce qu'il vous plaira. Allons.

Quatre Danseurs executent tous les mouvemens differens, & toutes les sortes de pas que le Maître à danser leur commande; & cette *Danse fait le premier Intermede.*

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

MONSIEUR JOURDAIN, MAITRE DE MUSIQUE, MAITRE A DANSER, LAQUAIS.

Mr. JOURDAIN.

VOilà qui n'est point sot, & ces gens-là se trémoussent bien.

Mre. DE MUSIQUE.

Lors que la Danse sera mêlée avec la Musique, cela fera plus d'effet encore, & vous verrez quelque chose de galant dans le petit Ballet que nous avons ajusté pour vous.

Mr. JOURDAIN.

C'est pour tantôt au moins; & la personne, pour qui j'ai fait faire tout cela, me doit faire l'honneur de venir dîner ceans.

Mre. A DANSER.

Tout est prêt.

Mre. DE MUSIQUE.

Au reste, Monsieur, ce n'est pas assez, il faut qu'un personne, comme vous, qui êtes magnifique, & qu avez de l'inclination pour les belles choses, ait u Concert de Musique chez soi tous les Mercredis, o tous les Jeudis.

Mr. JOURDAIN.

Est-ce que les Gens de qualité en ont?

Mre. DE MUSIQUE.

Oui, Monsieur.

Mr. JOURDAIN.

J'en aurai donc. Cela sera-t-il beau?

Mre. DE MUSIQUE.

Sans doute Il vous faudra trois Voix, un Dess une Haute-Contre, & une Basse, qui seront accom pagnées d'une Basse de Viole, d'un Theorbe, & d' Clavessin, pour les Basses continuës; avec deux De ssus de Violon pour jouër les Ritornelles.

Mr. JOURDAIN.

Il y faudra mettre aussi une Trompette Mari La Trompette Marine est un instrument qui plaît, & qui est harmonieux.

Mre. DE MUSIQUE.

Laissez-nous gouverner les choses.

Mr. JOURDAIN.

Au moins, n'oubliez pas tantôt de m'envo des Musiciens pour chanter à table.

Mre. DE MUSIQUE.

Vous aurez tout ce qu'il vous faut.

M. JOURDAIN.

Mais sur tout, que le Ballet soit beau.

Mr. DE MUSIQUE.

Vous en serez content: & entr'aut es choses de certains Menuets que vous y verrez.

Mr. JOURDAIN.

Ah les Menuets sont ma Danse, & je veux que vous me les voyiez danser. Allons, mon Maître.

Mre. A DANSER.

Un chapeau. Monsieur, s'il vous plaît. La, la, la; La, la, la, la, la, la; La, la, la, *bis*; La, la, la, la. En cadence, s'il vous plaît. La, la, la, la. La jambe droite. La, la, la. Ne remuez point tant les épaules. La, la,

la

la, la, la! La, la, la, la, la. Vos deux bras sont estropiez. La, la, la, la, la. Haussez la tête. Tournez la pointe du pied en dehors. La, la, la. Dressez vôtre corps.

Mr. JOURDAIN.

Euh?

Mre. DE MUSIQUE.

Voilà qui est le mieux du monde.

Mr. JOURDAIN.

Apropos. Apprenez-moi comme il faut faire une reverence pour saluer une Marquise; j'en aurai besoin tantôt.

Mre. A DANSER.

Une reverence pour saluer une Marquise?

Mr. JOURDAIN.

Oui, une Marquise qui s'appelle Dorimene.

Mre. A DANSER.

Donnez-moi la main.

Mr. JOURDAIN.

Non. Vous n'avez qu'à faire, je le retiendrai bien.

Mre. A DANSER.

Si vous voulez la saluer avec beaucoup de respect, il faut faire d'abord une reverence en arriere, puis marcher vers elle avec trois reverences en avant, & à la derniere vous baisser jusqu'à ses genoux.

Mr. JOURDAIN.

Faites un peu. Bon.

1. LAQUAIS.

Monsieur, voilà vôtre Maître d'Armes qui est là.

Mr. JOURDAIN.

Di-lui qu'il entre ici pour me donner leçon. Je veux que vous me voyiez faire.

SCENE II.

MAITRE D'ARMES, MAITRE DE MUSIQUE, MAITRE A DANSER, MONSIEUR JOURDAIN, 2. LAQUAIS.

Mre. D'ARMES, *après lui avoir mis le fleuret à la main.*

ALlons, Monsieur, la reverence. Vôtre corps droit. Un peu panché sur la cuisse gauche. Les jam-

jambes point tant écartées. Vos pieds sur une m
me ligne. Vôtre poignet à l'opposite de vôtre ha
che. La pointe de vôtre épée vis-à-vis de vôtre ép
le. Le bras pas tout-à-fait si étendu. La main gau
à la hauteur de l'œil. L'épaule gauche plus quar
La tête droite. Le regard assuré. Avancez. Le co
ferme. Touchez-moi l'épée de quarte, & achevez
même. Une, deux. Remettez-vous. Redoublez
pied ferme. Une, deux. Un saut en arriere. Qu
vous portez la botte, Monsieur, il faut que l'épée p
te la premiere, & que le corps soit bien effacé. U
deux. Allons, touchez-moi l'épée de tierce, & ac
vez de même. Avancez. Le corps ferme. Avan
Partez de-là. Une, deux. Remettez-vous. Redoub
Une, deux. Un saut en arriere. En garde, Monsi
en garde.

*Le Maître d'Armes lui pousse deux ou trois bott
lui disant, en garde.*

Mr. JOURDAIN.

Euh?

Mre. DE MUSIQUE.

Vous faites des merveilles.

Mre. D'ARMES.

Je vous l'ai déja dit; tout le secret des arme
consiste qu'en deux choses, à donner, & à ne p
recevoir: Et comme je vous fis voir l'autre jour
raison démonstrative, il est impossible que vous
ceviez, si vous savez détourner l'épée de vôtre
nemi de la ligne de vôtre corps; ce qui ne dép
seulement que d'un petit mouvement du poignet
dedans, ou en dehors.

Mr. JOURDAIN.

De cette façon donc un homme, sans avoir du c
est sûr de tuer son homme, & de n'être point

Mre. D'ARMES.

Sans doute. N'en vîtes-vous pas la démonstrati

Mr. JOURDAIN.

Oui.

Mre D'ARMES.

Et c'est en quoi l'on voit de quelle considera
nous autres nous devons être dans un Etat, & c
bien la Science des Armes l'emporte hautemen
to

ites les autres Sciences inutiles, comme la Danse, Musique, la...

Mre. A DANSER.

Tout-beau, Monsieur le Tireur d'Armes. Ne par-z de la Danse qu'avec respect.

Mre DE MUSIQUE.

Apprenez, je vous prie, à mieux traiter l'excel-ice de la Musique.

Mre. D'ARMES.

Vous êtes de plaisantes gens, de vouloir compa-:r vos Sciences à la mienne.

Mre. DE MUSIQUE.

Voyez un peu l'homme d'importance!

Mre. A DANSER.

Voilà un plaisant animal, avec son plastron!

Mre. D'ARMES.

Mon petit Maître à Danser, je vous ferois danser mme il faut. Et vous, mon petit Musicien, je vous rois chanter de la belle maniere.

Mre. A DANSER.

Monsieur le batteur de fer, je vous apprendrai ôtre mêtier.

Mr JOURDAIN *au Maître à Danser.*

Etes-vous fou de l'aller quereller, lui qui entend la erce & la quarte, & qui sait tuer un homme par ison démonstrative?

Mre. A DANSER.

Je me moque de sa raison démonstrative, & le sa tierce, & de sa quarte.

Mr. JOURDAIN.

Tout-doux, vous dis-je.

Mre. D'ARMES.

Comment! petit impertinent.

Mr. JOURDAIN.

Eh! mon Maître d'Armes,

Mre. A DANSER.

Comment! grand cheval de carosse.

Mr. JOURDAIN.

Eh! mon Maître à Danser

Mre. D'ARMES.

Si je me jette sur vous...

Mr. JOURDAIN.

Doucement.

Mre.

Mre. A DANSER.

Si je mets sur vous la main..

Mr. JOURDAIN.

Tout-beau.

Mre. D'ARMES.

Je vous étrillerai d'un air....

Mr. JOURDAIN.

De grace.

Mre. A DANSER.

Je vous rosserai d'une maniere...

Mr. JOURDAIN.

Je vous prie.

Mre. DE MUSIQUE.

Laissez-nous un peu lui apprendre à parler.

Mr. JOURDAIN.

Mon Dieu, arrêtez-vous.

SCENE III.

MAITRE DE PHILOSOPHIE, MAI-TRE DE MUSIQUE, MAITRE A DANSER, MAITRE D'ARMES, MONSIEUR JOURDAIN, LAQUAIS.

Mr. JOURDAIN.

HOlà, Monsieur le Philosophe. vous arrivez à propos avec vôtre Philosophie. Venez un peu mettre la paix entre ces personnes-ci.

Mre. DE PHILOSOPHIE.

Qu'est-ce donc? Qu'y a-t-il, Messieurs?

Mr. JOURDAIN.

Ils se sont mis en colere pour la preference de leurs Professions, jusqu'à se dire des injures, & en vouloir venir aux mains.

Mre DE PHILOSOPHIE.

Héquoi, Messieurs, faut-il s'emporter de la sorte? & n'avez-vous point lu le docte Traité que Seneque a composé de la colere? Y a-t il rien de plus bas & de plus honteux, que cette passion, qui fait d'un homme une bête feroce? Et la Raison ne doit-elle pas être maîtresse de tous nos mouvemens?

Mr.

Mre. A DANSER.

Comment, Monsieur, il vient nous dire des injures à tous deux, en méprisant la Danse que j'exerce, & la Musique dont il fait profession.

Mre. DE PHILOSOPHIE.

Un homme sage est audessus de toutes les injures qu'on lui peut dire; & la grande réponse qu'on doit faire aux outrages, c'est la moderation, & la patience.

Mre. D'ARMES.

Ils ont tous deux l'audace de vouloir comparer leurs Professions à la mienne.

Mre. DE PHILOSOPHIE.

Faut-il que cela vous émeuve? Ce n'est pas de vaine gloire & de condition que les hommes doivent disputer entre eux; & ce qui nous distingue parfaitement les uns des autres, c'est la sagesse, & la vertu.

Mre. A DANSER.

Je lui soûtiens que la Danse est une science à laquelle on ne peut faire assez d'honneur.

Mre. DE MUSIQUE.

Et moi, que la Musique en est une que tous les siecles ont reverée.

Mre. D'ARMES.

Et moi, je leur soûtiens à tous deux, que la Science de tirer des armes est la plus belle & la plus necessaire de toutes les Sciences.

Mre. DE PHILOSOPHIE.

Et que sera donc la Philosophie? Je vous trouve tous trois bien impertinens, de parler devant moi avec cette arrogance; & de donner impudemment le nom de Science à des choses que l'on ne doit pas même honorer du nom d'Art; & qui ne peuvent être comprises que sous le nom de métier miserable de Gladiateur, de Chanteur, & de Baladin.

Mre. D'ARMES.

Allez, Philosophe de chien.

Mre. DE MUSIQUE.

Allez, Belitre de Pedant.

Mre. A DANSER.

Allez, Cuistre fieffé.

Mre DE PHILOSOPHIE.

Comment? Marauts que vous êtes.

Le Philosophe se jette sur eux, & tous trois le chargent de coups, & sortent en se battant.

Mr. JOURDAIN.

Monsieur le Philosophe.

Mre. DE PHILOSOPHIE.

Infames! coquins! insolens!

Mr. JOURDAIN.

Monsieur le Philosophe.

Mre. D'ARMES.

La peste de l'animal.

Mr. JOURDAIN.

Messieurs.

Mre. DE PHILOSOPHIE.

Impudens!

Mr. JOURDAIN.

Monsieur le Philosophe.

Mre. A DANSER.

Diantre soit de l'âne bâté.

Mr. JOURDAIN.

Messieurs.

Mre. DE PHILOSOPHIE.

Scelerats!

Mr. JOURDAIN.

Monsieur le Philosophe.

Mre. DE MUSIQUE.

Au diable l'impertinent.

M. JOURDAIN.

Messieurs.

Mre. DE PHILOSOPHIE.

Fripons! gueux! traîtres! Imposteurs! *Ils sortent.*

Mr. JOURDAIN.

Monsieur le Philosophe, Messieurs, Monsieur le Philosophe, Messieurs, Monsieur le Philosophe. Oh battez-vous tant qu'il vous plaira, je n'y saurois que faire, & je n'irai pas gâter ma robbe pour vous separer. Je serois bien fou, de m'aller fourrer parmi eux, pour recevoir quelque coup qui me feroit mal.

SCENE IV.

MAITRE DE PHILOSOPHIE, MONSIEUR JOURDAIN.

Mre. DE PHILOSOPHIE.
en racommodant son colet.

VEnons à nôtre leçon.

Mr. JOURDAIN.

Ah! Monsieur, je suis fâché des coups qu'ils vous ont donné.

Mre. DE PHILOSOPHIE.

Cela n'est rien. Un Philosophe sait recevoir comme il faut les choses, & je vais composer contr'eux une *Satyre* du style de Juvenal, qui les déchirera de la belle façon. Laissons cela. Que voulez-vous apprendre?

Mr. JOURDAIN.

Tout ce que je pourrai, car j'ai toutes les envies du monde d'être savant, & j'enrage que mon pere & ma mere ne m'ayent pas fait bien étudier dans toutes les Sciences quand j'étois jeune.

Mre. DE PHILOSOPHIE.

Ce sentiment est raisonnable, *Nam sine doctrina vita est quasi mortis imago.* Vous entendez cela; & vous savez le Latin sans doute?

Mr. JOURDAIN.

Oui, mais faites comme si je ne le savois pas. Expliquez moi ce que cela veut dire.

Mre DE PHILOSOPHIE.

Cela veut dire que *sans la Science la vie est presque une image de la mort.*

Mr. JOURDAIN.

Ce Latin-là a raison.

Mre. DE PHILOSOPHIE.

N'avez-vous point quelques principes, quelque commencement des Sciences?

Mr. JOURDAIN.

Oh oui, je sai lire & écrire.

Mre. DE PHILOSOPHIE.

Par où vous plaît-il que nous commencions? Voulez-vous que je vous apprenne la Logique?

M. JOURDAIN.

Qu'est- ce que c'est que cette Logique?

Mre. DE PHILOSOPHIE.

C'est elle qui enseigne les trois operations de l'Esprit.

Mr. JOURDAIN.

Qui sont-elles, ces trois operations de l'esprit?

Mre. DE PHILOSOPHIE.

La premiere, la seconde, & la troisiéme. La premiere est de bien concevoir par le moyen des Universaux. La seconde, de bien juger par le moyen des Categories. Et la troisiéme, de bien tirer une consequence par le moyen des figures: *Barbara, Celarent, Darii, Ferio, Baralipton, &c.*

Mr. JOURDAIN,

Voilà des mots qui sont trop rebarbatifs. Cette Logique-là ne me revient point. Apprenons autre chose qui soit plus joli.

Mre. DE PHILOSOPHIE.

Voulez-vous apprendre la Morale?

Mr. JOURDAIN.

La Morale?

Mre. DE PHILOSOPHIE.

Oui.

Mr. JOURDAIN.

Qu'est-ce qu'elle dit cette Morale?

Mre. DE PHILOSOPHIE.

Elle traite de la felicité; enseigne aux hommes à moderer leurs passions, &c ...

Mr. JOURDAIN.

Non, laissons cela, Je suis bilieux comme tous les diables; & il n'y a Morale qui tienne, je me veux mettre en colere tout mon soû, quand il m'en prend envie.

Mre. DE PHILOSOPHIE.

Est-ce la Physique que vous voulez apprendre?

Mr. JOURDAIN.

Qu'est-ce qu'elle chante cette Physique?

Mre. DE PHILOSOPHIE.

La Physique est celle qui explique les principes des choses naturelles, & les proprietez du corps, qui discourt de la nature des élemens, des metaux, des

des mineraux, des pierres, des plantes, & des animaux; & nous enseigne les causes de tous les Méteores, l'Arc-en-Ciel, les feux volans, les Cometes, les Eclairs, le Tonnerre, la Foudre, la Pluye, la Neige, la Grêle, les Vents, & les Tourbillons.

Mr. JOURDAIN.

Il y a trop de tintamare là-dedans, trop de brouillamini.

Mr. DE PHILOSOPHIE.

Que voulez-vous donc que je vous apprenne?

Mr. JOURDAIN.

Apprenez-moi l'Orthographe.

Mre. DE PHILOSOPHIE.

Très-volontiers.

Mr JOURDAIN.

Après vous m'apprendrez l'Almanach pour savoir quand il y a de la Lune, & quand il n'y en a point.

Mre. DE PHILOSOPHIE.

Soit. Pour bien suivre vôtre pensée & traiter cette matiere en Philosophe, il faut commencer selon l'ordre des choses, par une exacte connoissance de la nature des lettres, & de la differente maniere de les prononcer toutes. Et là-dessus j'ai à vous dire que les lettres sont divisées en voyelles, ainsi dites voyelles, parce qu'elles expriment les voix, & en consonnes, ainsi appellées consonnes, parce qu'elles sonnent avec les voyelles, & ne font que marquer les diverses articulations des voix. Il y a cinq voyelles, ou voix, A, E, I, O, U.

Mr. JOURDAIN.

J'entens tout cela.

Mre. DE PHILOSOPHIE.

La voix, A, se forme en ouvrant fort la bouche, A.

Mr. JOURDAIN.

A, A, oui.

Mre. DE PHILOSOPHIE.

La voix, E, se forme en raprochant la machoire d'embas de celle d'enhaut, A, E.

Mr. JOURDAIN.

A, E, A, E. Ma foi oui. Ah, que cela est beau!

Mre. DE PHILOSOPHIE.

Et la voix, I, en raprochant encore davantage les machoires l'une de l'autre, & écartant les deux coins de la bouche vers les oreilles, A, E, I.

Mr. JOURDAIN.

A, E, I, I, I, I. Cela est vrai. Vive la science!

Mre. DE PHILOSOPHIE.

La voix O, se forme en r'ouvrant les machoires, & rapprochant les levres par les deux coins, le haut & le bas, O.

Mr. JOURDAIN.

O, O. Il n'y a rien de plus juste, A, E, I, O I, O. Cela est admirable I, O, I, O.

Mre. DE PHILOSOPHIE.

L'ouverture de la bouche fait justement comme un petit rond qui represente un O.

Mr. JOURDAIN.

O, O. O. Vous avez raison, O. Ah la belle chose que de savoir quelque chose!

Mre. DE PHILOSOPHIE.

La voix, U, se forme en rapprochant les dents sans les joindre entierement, & allongeant les deux levres en dehors, les approchant aussi l'une de l'autre sans les rejoindre tout-à-fait. U.

Mr. JOURDAIN.

U, U. Il n'y a rien de plus veritable, U.

Mre. DE PHILOSOPHIE.

Vos deux levres s'allongent comme si vous faisiez la moue: D'où vient que si vous la voulez faire à quelqu'un, & vous moquer de lui, vous ne sauriez lui dire que U.

Mr. JOURDAIN.

U, U. Cela est vrai. Ah que n'ai-je étudié plûtôt pour savoir tout cela.

Mre. DE PHILOSOPHIE.

Demain, nous verrons les autres lettres, qui sont les consonnes.

M. JOURDAIN.

Est-ce qu'il y a des choses aussi curieuses qu'à celles-ci?

Mre. DE PHILOSOPHIE.

Sans doute. La consonne D, par exemple, se prononce

nonce en donnant du bout de la langue au dessus des dents d'enhaut, DA.

Mr. JOURDAIN.

DA, DA. Oui. Ah, les belles choses! les belles choses!

Mre. DE PHILOSOPHIE.

L'F, en appuyant les dents d'enhaut sur la lévre de dessous, FA.

Mr. JOURDAIN.

FA, FA. C'est la verité. Ah, mon pere & ma mere que je vous veux de mal!

Mre. DE PHILOSOPHIE.

Et l'R, en portant le bout de la langue jusqu'au haut du palais; de sorte qu'étant frolée par l'air qui sort avec force, elle lui cede, & revient toûjours au même endroit, faisant une maniere de tremblement, R, ra.

Mr. JOURDAIN.

R, r, ra. R, r, r, r, r, ra. Cela est vrai. Ah l'habile homme que vous êtes! & que j'ai perdu de temps! r, r, ra.

Mre. DE PHILOSOPHIE.

Je vous expliquerai à fond toutes ces curiositez.

M. JOURDAIN.

Je vous en prie. Au reste il faut que je vous fasse une confidence. Je suis amoureux d'une Personne de grande qualité, & je souhaiterois que vous m'aidassiez à lui écrire quelque chose dans un petit billet que je veux laisser tomber à ses pieds.

Mre. DE PHILOSOPHIE.

Fort-bien.

Mr. JOURDAIN.

Cela sera galant, oui?

Mr. DE PHILOSOPHIE.

Sans doute. Sont-ce des Vers que vous lui voulez écrire?

Mr. JOURDAIN.

Non, non, point de Vers.

Mre. DE PHILOSOPHIE.

Vous ne voulez que de la Prose?

Mr. JOURDAIN.

Non, je ne veux ni Prose, ni Vers.

Mre. DE PHILOSOPHIE.

Il faut bien que ce soit l'un ou l'autre.

M. JOURDAIN.

Pourquoi ?

Mre. DE PHILOSOPHIE.

Par la raison, Monsieur, qu'il n'y a pour s'exprimer, que la Prose, ou les Vers.

Mr. JOURDAIN.

Il n'y a que la Prose, ou les Vers.

Mre. DE PHILOSOPHIE.

Non, Monsieur: tout ce qui n'est point Prose est Vers, & tout ce qui n'est point Vers, est Prose.

M. JOURDAIN.

Et comme l'on parle, qu'est-ce que c'est donc que cela ?

Mre. DE PHILOSOPHIE.

De la Prose ?

Mr. JOURDAIN.

Quoi, quand je dis, Nicole, apportez-moi mes pantoufles, & me donnez mon bonnet de nuit, c'est de la Prose ?

Mre. DE PHILOSOPHE.

Oui, Monsieur,

Mr. JOURDAIN.

Par ma foi, il y a plus de quarante ans que je dis de la Prose, sans que j'en susse rien; & je vous suis le plus obligé du monde, de m'avoir appris cela. Je voudrois donc lui mettre dans un billet : *Belle Marquise, vos beaux yeux me font mourir d'amour*. mais je voudrois que cela fût mis d'une maniere galante; que cela fût tourné gentiment.

Mre. DE PHILOSOPHIE.

Mettre que les feux de ses yeux reduisent vôtre cœur en cendres, que vous souffrez nuit & jour pour elle les violences d'un...

Mr. JOURDAIN.

Non, non, non, je ne veux point tout cela. Je ne veux que ce que je vous ai dit: *Belle Marquise, vos beaux yeux me font mourir d'amour.*

Mre. DE PHILOSOPHIE.

Il faut bien étendre un peu la chose.

Mr.

Mr. JOURDAIN.

Non, vous dis-je, je ne veux que ces seules paroles-là dans le billet, mais tournées à la mode, bien arrangées comme il faut. Je vous prie de me dire un peu pour voir les diverses manieres dont on les peut mettre.

Mre. DE PHILOSOPHIE.

On les peut mettre premierement comme vous avez dit : *Belle Marquise, vos beaux yeux me font mourir d'amour*. Ou bien : *D'amour mourir me font, belle Marquise, vos beaux yeux*. Ou bien : *Vos yeux beaux d'amour me font, belle Marquise, mourir* Ou bien : *Mourir vos beaux yeux, belle Marquise, d'amour me font*. Ou bien : *Me font vos yeux beaux mourir, belle Marquise, d'amour*.

Mr. JOURDAIN.

Mais de toutes ces façons-là, quelle est la meilleure ?

Mre. DE PHILOSOPHIE.

Celle que vous avez dit, *Belle Marquise, vos beaux yeux me font mourir d'amour*

Mr. JOURDAIN.

Cependant je n'ai point étudié, & j'ai fait cela tout du premier coup. Je vous remercie de tout mon cœur, & vous prie de venir demain de bonne heure.

Mre. DE PHILOSOPHIE.

Je n'y manquerai pas.

Mr. JOURDAIN.

Comment ! mon habit n'est pas encore arrivé ?

2. LAQUAIS.

Non, Monsieur.

Mr. JOURDAIN.

Ce maudit Tailleur me fait bien attendre pour un jour où j'ai tant d'affaires. J'enrage. Que la fievre quartaine puisse serrer bien fort le bourreau de Tailleur. Au Diable le Tailleur. La peste étouffe le Tailleur. Si je le tenois maintenant ce Tailleur détestable, ce chien de Tailleur-là, ce traître de Tailleur, je...

SCENE V.

MAITRE TAILLEUR, GARÇON TAILLEUR, *portant l'habit de Monsieur Jourdain*, MONSIEUR JOURDAIN, LAQUAIS.

Mr. JOURDAIN.

AH vous voilà. Je m'allois mettre en colere contre vous.

Mre. TAILLEUR.

Je n'ai pas pû venir plûtôt, & j'ai mis vingt Garçons après vôtre habit.

Mr. JOURDAIN.

Vous m'avez envoyé des bas de soye si étroits, que j'ai eu toutes les peines du monde à les mettre, & il y a deux mailles de rompuës.

Mre. TAILLEUR.

Ils ne s'élargiront que trop.

Mr. JOURDAIN.

Oui, si je romps toûjours des mailles. Vous m'avez aussi fait faire des souliers qui me blessent furieusement.

Mre. TAILLEUR.

Point du tout, Monsieur.

Mr. JOURDAIN.

Comment point du tout?

Mre. TAILLEUR.

Non, ils ne vous blessent point.

Mr. JOURDAIN.

Je vous dis qu'ils me blessent, moi.

Mre. TAILLEUR.

Vous vous imaginez cela.

Mr. JOURDAIN.

Je me l'imagine, parce que je le sens. Voyez la belle raison!

Mre. TAILLEUR.

Tenez, voilà le plus bel habit de la Cour, & le mieux assorti. C'est un chef-d'œuvre, que d'avoir inventé un habit serieux, qui ne fût pas noir; & je le donne en six coups aux Tailleurs les plus éclairez.

Mr. JOUR-

Mr. JOURDAIN.

Qu'eſt-ce que c'eſt que ceci? Vous avez mis les fleurs en bas.

Mre. TAILLEUR.

Vous ne m'avez pas dit que vous les vouliez en haut.

Mr. JOURDAIN.

Eſt-ce qu'il faut dire cela?

Mre. TAILLEUR.

Oui vraiment. Toutes les perſonnes de qualité les portent de la ſorte.

Mr. JOURDAIN.

Les perſonnes de qualité portent les fleurs en embas?

Mre. TAILLEUR.

Oui, Monſieur.

Mr. JOURDAIN.

Oh voilà qui eſt donc bien.

Mre. TAILLEUR.

Si vous voulez, je les mettrai en haut.

Mr. JOURDAIN.

Non, non.

Mre. TAILLEUR.

Vous n'avez qu'à dire.

M. JOURDAIN.

Non, vous dis-je, vous avez bien fait. Croyez-vous que mon habit m'aille bien?

Mre. TAILLEUR.

Belle demande! Je defie un Peintre, avec ſon pinceau, de vous faire rien de plus juſte. J'ai chez moi un Garçon, qui pour monter une Ringrave eſt le plus grand genie du monde, & un autre, qui pour aſſembler un Pourpoint eſt le Heros de nôtre temps.

Mr. JOURDAIN.

La Perruque, & les Plumes ſont-elles comme il faut?

Mre. TAILLEUR.

Tout eſt bien.

Mr. JOURDAIN *en regardant l'habit du Tailleur.*

Ah, ah, Monſieur le Tailleur, voilà de mon étoffe du dernier habit que vous m'avez fait. Je la reconnois bien.

Mre. TAILLEUR.

C'est que l'étoffe me sembla si belle, que j'en ai voulu lever un habit pour moi.

Mr. JOURDAIN.

Oui, mais il ne faloit pas le lever avec le mien.

Mre. TAILLEUR.

Voulez-vous mettre vôtre habit?

Mr. JOURDAIN.

Oui, donnez-le moi.

Mre. TAILLEUR.

Attendez. Cela ne va pas comme cela. J'ai amené des gens pour vous habiller en cadence, & ces sortes d'habits se mettent avec ceremonie: hola, entrez vous autres. Mettez cet habit à Monsieur, de la maniere que vous faites aux personnes de qualité.

Quatre Garçons Tailleurs entrent, dont deux lui arachent le haut-de chausse de ses exercices, & deux autres la camisole, puis ils lui mettent son habit neuf; & Monsieur Jourdain se promene entr'eux, & leur montre son habit pour voir s'il est bien. Le tout à la cadence de toute la Symphonie.

GARCON TAILLEUR.

Mon Gentilhomme, donnez, s'il vous plaît, aux Garçons quelque chose pour boire.

Mr. JOURDAIN.

Comment m'appellez-vous?

GARCON TAILLEUR.

Mon Gentilhomme.

Mr. JOURDAIN.

Mon Gentilhomme! Voilà ce que c'est, de se mettre en personne de qualité. Allez-vous en demeurer toûjours habillé en Bourgeois, on ne vous dira point mon Gentilhomme. Tenez, voilà pour mon Gentilhomme.

GARCON TAILLEUR.

Monseigneur, nous vous sommes bien obligez.

Mr. JOURDAIN.

Monseigneur, oh, oh! Monseigneur! Attendez, mon ami, Monseigneur merite quelque chose, & ce n'est pas une petite parole que Monseigneur. Tenez, voilà ce que Monseigneur vous donne.

GAR-

GARCON TAILLEUR.

Monseigneur, nous allons boire tous à la santé de vôtre Grandeur.

M. JOURDAIN,

Vôtre Grandeur, oh, oh, oh! Attendez, ne vous en allez pas. A moi, vôtre Grandeur! Ma foi, s'il va jusqu'à l'Altesse, il aura toute la bourse. Tenez, voilà pour ma Grandeur.

GARCON TAILLEUR.

Monseigneur, nous la remercions très-humblement de ses liberalitez.

M. JOURDAIN.

Il a bien fait, je lui allois tout donner.

Les quatre Garçons Tailleurs se réjouissent par une Danse, qui fait le second Intermede.

Fin du second Acte.

ACTE III.

SCENE I.

MONSIEUR JOURDAIN, & ses deux LAQUAIS.

M. JOURDAIN.

SUivez-moi, que j'aille un peu montrer mon habit par la Ville; & sur tout, ayez soin tous deux de marcher immediatement sur mes pas, afin qu'on voye bien que vous êtes à moi.

LAQUAIS.

Oui, Monsieur.

M. JOURDAIN.

Appellez-moi Nicole, que je lui donne quelques ordres. Ne bougez, la voilà.

SCENE II.

NICOLE, MONSIEUR JOURDAIN, LAQUAIS.

NIcole ?

NICOLE.

Plaît-il?

M. JOURDAIN.

Ecoutez.

NICOLE *rit*.

Hi, hi, hi, hi, hi, hi.

M. JOURDAIN.

Qu'as-tu à rire?

NICOLE.

Hi, hi, hi, hi, hi, hi.

M. JOURDAIN.

Que veut dire cette coquine-là?

NICOLE.

Hi, hi, hi. Comme vous voilà bâti! Hi, hi, hi.

M. JOURDAIN.

Comment donc?

NICOLE.

Ah, ah mon Dieu. Hi, hi, hi, hi, hi.

M. JOURDAIN.

Quelle friponne est-ce-là? Te moques-tu de moi?

NICOLE.

Nenni, Monsieur, j'en serois bien fachée. Hi, hi, hi, hi, hi.

M. JOURDAIN.

Je te baillerai sur le nez, si tu ris davantage.

NICOLE.

Monsieur, je ne puis pas m'en empêcher. Hi, hi, hi, hi, hi, hi, hi.

M. JOURDAIN.

Tu ne t'arrêteras pas?

NICOLE.

Monsieur, je vous demande pardon; mais vous êtes si plaisant, que je ne saurois me tenir de rire. Hi, hi, hi.

M.

M. JOURDAIN.

Mais voyez quelle insolence!

NICOLE.

Vous êtes tout-à-fait drôle comme cela. Hi, hi.

M. JOURDAIN.

Je te....

NICOLE.

Je vous prie de m'excuser. Hi, hi, hi hi.

M. JOURDAIN.

Tien si tu ris encore le moins du monde, je te jure que je t'appliquerai sur la jouë le plus grand soufflet qui se soit jamais donné.

NICOLE.

Hé bien, Monsieur, voilà qui est fait, je ne rirai plus.

M. JOURDAIN.

Prens-y bien garde. Il faut que pour tantôt un nettoyes....

NICOLE.

Hi, hi.

M. JOURDAIN

Que tu nettoyes comme il faut....

NICOLE.

Hi, hi.

M. JOURDAIN.

Il faut, dis-je, que tu nettoyes la salle, &....

NICOLE.

Hi, hi.

M. JOURDAIN.

Encore?

NICOLE.

Tenez, Monsieur, battez-moi plûtôt, & me laissez rire tout mon soû, cela me fera plus de bien. Hi, hi, hi, hi.

M. JOURDAIN.

J'enrage.

NICOLE.

De grace, Monsieur, je vous prie de me laisser rire. Hi, hi, hi.

M. JOURDAIN.

Si je te prens...

NICOLE.

Monsieur, eur, je creverai, ai, si je ne ri. Hi, hi, hi.

M.

M. JOURDAIN.

Mais a-t-on jamais vu une pendarde com celle-là, qui me vient rire insolemment au nez, lieu de recevoir mes ordres?

NICOLE.

Que voulez vous que je fasse, Monsieur?

M. JOURDAIN.

Que tu songes, coquine, à preparer ma mai pour la compagnie qui doit venir tantôt.

NICOLE.

Ah, par ma foi, je n'ai plus envie de rire; toutes vos compagnies font tant de desordres ce que ce mot est assez pour me mettre en mauv humeur.

M. JOURDAIN.

Ne dois-je point pour toi fermer ma porte à le monde?

NICOLE.

Vous devriez au moins la fermer à certaines ge

SCENE III.

MADAME JOURDAIN, MONSIEU JOURDAIN, NICOLE, LAQUAIS.

Me. JOURDAIN.

AH, ah, voici une nouvelle histoire. Qu'est que c'est donc, mon mari, que cet équipag là? Vous moquez-vous du monde, de vous fait enharnacher de la sorte? & avez-vous env qu'on se raille par tout de vous?

M. JOURDAIN.

Il n'y a que des sots, & des sottes, ma femm qui se railleront de moi.

Me. JOURDAIN.

Vraiment on n'a pas attendu jusqu'à cette heu & il y a long-temps que vos façons de faire donn à rire à tout le monde.

M. JOURDAIN.

Qui est donc tout ce monde-là, s'il vous plaît

Me. JOURDAIN.

Tout ce monde-là, est un monde qui a raison, & qu

qui est plus sage que vous. Pour moi, je suis scandalisée de la vie que vous menez. Je ne sai plus ce que c'est que nôtre maison. On diroit qu'il est ceans carême-prenant tous les jours, & dès le matin, de peur d'y manquer, on y entend des vacarmes de Violons & de Chanteurs, dont tout le voisinage se trouve incommodé.

NICOLE.

Madame parle bien. Je ne saurois plus voir mon ménage propre avec cet attirail de gens que vous faites venir chez vous. Ils ont des pieds qui vont chercher de la bouë dans tous les Quartiers de la Ville pour l'apporter ici, & la pauvre Françoise est presque sur les dents, à frotter les planchers que vos biaux Maîtres viennent crotter regulierement tous les jours.

M. JOURDAIN.

Oüais nôtre Servante Nicole, vous avez le caquet bien affilé pour une Païsanne.

Me. JOURDAIN.

Nicole a raison, & son sens est meilleur que le vôtre. Je voudrois bien savoir ce que vous pensez faire d'un Maître à Danser à l'âge que vous avez?

NICOLE.

Et d'un grand Maître Tireur d'Armes, qui vient avec ses battemens de pied ébranler toute la Maison, & nous déraciner tous les carriaux de nôtre salle?

M. JOURDAIN.

Taisez vous, ma servante, & ma femme.

Me. JOURDAIN.

Est-ce que vous voulez apprendre à danser, pour quand vous n'aurez plus de jambes?

NICOLE.

Est-ce que vous avez envie de tuer quelqu'un?

M. JOURDAIN.

Taisez-vous, vous dis-je, vous êtes des ignorantes l'une & l'autre, & vous ne savez pas les prérogatives de tout cela.

Me. JOURDAIN.

Vous devriez bien plûtôt songer à marier vôtre fille, qui est en âge d'être pourvuë.

M. JOURDAIN.

Je songerai à marier ma fille, quand il se presentera

tera un parti pour elle ; mais je veux songer au
apprendre les belles choses.

NICOLE.

J'ai encore ouï dire, Madame, qu'il a pris au
jourd'hui pour renfort de potage un Maître de
Philosophie.

M. JOURDAIN.

Fort bien. Je veux avoir de l'esprit, & savoir rai
sonner des choses parmi les honnêtes gens.

Me. JOURDAIN.

N'irez vous point l'un de ces jours au College
faire donner le foüet, à vôtre âge ?

M. JOURDAIN.

Pourquoi non ? Plût à Dieu d'avoir tout-à-l'h
le foüet, devant tout le monde, & savoir ce
apprend au College.

NICOLE.

Oui, ma foi, cela vous rendroit la jambe
mieux faite.

M. JOURDAIN.

Sans doute.

Me. JOURDAIN.

Tout cela est fort necessaire pour conduire
tre maison.

M. JOURDAIN.

Assurément. Vous parlez toutes deux comm
bêtes, & j'ai honte de vôtre ignorance. Par ex
ple, savez-vous, vous, ce que c'est que vous
tes à cette heure ?

Me. JOURDAIN.

Oui, je sai que ce que je dis est fort bien di
que vous devriez songer à vivre d'autre sorte.

M. JOURDAIN.

Je ne parle pas de cela. Je vous demande ce
c'est que les paroles que vous dites ici ?

Me. JOURDAIN.

Ce sont des paroles bien sensées, & vôtre c
duite ne l'est gueres.

M. JOURDAIN.

Je ne parle pas de cela, vous dis-je. Je vous
mande ; Ce que je parle avec vous, ce que je
dis à cette heure, qu'est-ce que c'est ?

Me. JOURDAIN.

Des chansons.

M. JOURDAIN.

Hé non, ce n'est pas cela. Ce que nous disons tous deux, le langage que nous parlons à cette heure.

Me. JOURDAIN.

Hé bien?

M. JOURDAIN.

Comment est-ce que cela s'appelle?

Me. JOURDAIN.

Cela s'appelle comme on veut l'appeller.

M. JOURDAIN.

C'est de la Prose, ignorante.

Me. JOURDAIN.

De la Prose?

M. JOURDAIN.

Oui, de la Prose. Tout ce qui est Prose, n'est point Vers, & tout ce qui n'est point Vers, est Prose. Heu, voilà ce que c'est d'étudier. Et toi, sais-tu bien comme il faut faire pour dire un U?

NICOLE.

Comment?

M. JOURDAIN.

Oui. Qu'est-ce que tu fais quand tu dis un U?

NICOLE.

Quoi?

M. JOURDAIN.

Dis un peu, U, pour voir?

NICOLE.

Hé bien, U.

M. JOURDAIN.

Qu'est-ce que tu fais?

NICOLE.

Je dis, U.

Mr. JOURDAIN.

Oui; mais quand tu dis, U, qu'est-ce que tu fais?

NICOLE.

Je fais ce que vous me dites.

M. JOURDAIN.

O l'étrange chose, que d'avoir affaire à des bêtes! Tu allonges les lévres en dehors, & approches la machoire d'enhaut de celle d'embas, U. Vois-tu? Je fais la moue, U.

NI-

NICOLE.

Oui, cela est biau!

Me. JOURDAIN.

Voilà qui est admirable!

M. JOURDAIN.

C'est bien autre chose, si vous aviez vu O, DA, DA, & FA, FA.

Me. JOURDAIN.

Qu'est-ce que c'est donc que tout ce galimatias

NICOLE.

De quoi est-ce que tout cela guerit?

M. JOURDAIN.

J'enrage, quand je voi des femmes ignora

Me. JOURDAIN.

Allez: Vous devriez envoyer promener to gens-là avec leurs fariboles.

NICOLE.

Et sur tout ce grand escogrife de Maître d'Ar qui remplit de poudre tout mon ménage.

M. JOURDAIN.

Ouais, ce Maître d'Armes vous tient bie cœur. Je te veux faire voir ton impertinence to l'heure. *Il fait apporter les fleurets, & en don à Nicole.* Tien, raison demonstrative, la lign corps. Quand on pousse en quarte, on n'a qu'à f cela; & quand on pousse en tierce, on n'a qu'à f cela. Voilà le moyen de n'être jamais tué; & n'est-il pas beau, d'être assuré de son fait, qu on se bat contre quelqu'un? Là, pousse-moi un pour voir.

NICOLE.

Hé bien, quoi?

Nicole lui pousse plusieurs coups.

M. JOURDAIN.

Tout beau. Hola, oh, doucement. Diantre la coquine.

NICOLE.

Vous me dites de pousser.

M. JOURDAIN.

Oui, mais tu me pousses en tierce, avant que pousser en quarte, & tu n'as pas la patience que pare.

M

Me. JOURDAIN.

›us êtes fou, mon mari, avec toutes vos fantai-
& cela vous est venu depuis que vous vous mê-
le hanter la Noblesse.

M. JOURDAIN.

›rs que je hante la Noblesse, je fais paroître
jugement; & cela est plus beau que de hanter
: Bourgeoisie.

Me. JOURDAIN.

ımon vraiment. Il y a fort à gagner à frequenter
Nobles, & vous avez bien operé avec ce beau
ısieur le Comte, dont vous vous êtes embeguiné.

M. JOURDAIN.

iix, songez à ce que vous dites. Savez-vous bien,
femme, que vous ne savez pas de qui vous par-
quand vous parlez de lui? C'est une personne
ıportance plus que vous ne pensez. Un Seigneur
l'on considere à la Cour, & qui parle au Roi tout
ıme je vous parle. N'est-ce pas une chose qui
ſt tout-à-fait honorable, que l'on voye venir chez
si souvent une personne de cette qualité, qui
ppelle son cher ami, & me traite comme si j'é-
son égal? Il a pour moi des bontez qu'on ne de-
:roit jamais; & devant tout le monde il me fait
caresses dont je suis moi-même confus.

Me JOURDAIN.

ui, il a des bontez pour vous & vous fait des ca-
:s, mais il vous emprunte vôtre argent.

M. JOURDAIN.

Hé bien ne m'est-ce pas de l'honneur, de prêter
l'argent à un homme de cette condition-là? &
s-je faire moins pour un Seigneur qui m'appelle
cher ami?

Me. JOURDAIN.

Et ce Seigneur que fait-il pour vous?

M. JOURDAIN.

Des choses dont on seroit étonné, si on les savoit.

Me. JOURDAIN.

Et quoi?

M. JOURDAIN.

Baste, je ne puis pas m'expliquer. Il suffit que si
ui ai prêté de l'argent, il me le rendra bien, &
nt qu'il soit peu. Me.

Me. JOURDAIN.

Oui. Attendez-vous à cela,

M. JOURDAIN.

Assurément. Ne me l'a-t-il pas dit?

Me. JOURDAIN.

Oui, oui, il ne manquera pas d'y faillir.

M. JOURDAIN.

Il m'a juré sa foi de Gentilhomme.

Me. JOURDAIN.

Chansons.

M. JOURDAIN.

Ouais, vous êtes bien obstinée, ma femme: vous dis qu'il me tiendra sa parole, j'en suis sû

Me. JOURDAIN.

Et moi, je suis sûre que non, & que toutes caresses qu'il vous fait ne sont que pour vous enj

M. JOURDAIN.

Taisez-vous. Le voici.

Me. JOURDAIN.

Il ne nous faut plus que cela. Il vient peut-ê encore vous faire quelque emprunt; & il me se que j'ai dîné, quand je le voi.

M. JOURDAIN.

Taisez-vous, vous dis-je.

SCENE IV.

DORANTE, MONSIEUR JOURDAI MADAME JOURDAIN, NICOLE.

DORANTE.

MOn cher ami, Monsieur Jourdain, comme vous portez-vous?

M. JOURDAIN.

Fort bien, Monsieur, pour vous rendre mes p tits services.

DORANTE.

Et Madame Jourdain que voilà, comment se po te-t-elle?

Me. JOURDAIN.

Madame Jourdain se porte comme elle peut.

DORANTE.

Comment, Monsieur Jourdain, vous voilà le pl propre du monde!

M. JOURDAIN.

us voyez.

DORANTE.

us avez tout-à-fait bon air avec cet habit, & n'avons point de jeunes gens à la Cour qui : mieux faits que vous.

M. JOURDAIN.

i, hai.

Me. JOURDAIN.

le grate par où il se démange.

DORANTE.

urnez-vous. Cela est tout-à-fait galant.

Me. JOURDAIN.

ii, aussi sot par derriere que par devant.

DORANTE.

a foi, Monsieur Jourdain, j'avois une impa-e étrange de vous voir. Vous êtes l'homme du de que j'estime le plus, & je parlois de vous en-ce matin dans la chambre du Roi.

M. JOURDAIN.

ous me faites beaucoup d'honneur, Monsieur. *ladame Jourdain.* Dans la chambre du Roi!

DORANTE.

lons, mettez....

M. JOURDAIN.

onsieur, je sai le respect que je vous doi.

DORANTE.

on Dieu, mettez, point de ceremonie entre , je vous prie.

M. JOURDAIN.

onsieur....

DORANTE.

ettez, vous dis-je, Monsieur Jourdain, vous mon Ami.

M. JOURDAIN.

lonsieur, je suis vôtre serviteur.

DORANTE.

: ne me couvrirai point, si vous ne vous cou-

M. JOURDAIN.

'aime mieux être incivil, qu'importun.

DORANTE.

suis vôtre debiteur, comme vous le savez.

Me.

Me. JOURDAIN.
Oui, nous ne le savons que trop.
DORANTE.
Vous m'avez genereusement prêté de l'argent e plusieurs occasions, & m'avez obligé de la mei leure grace du monde, assurément.
M. JOURDAIN.
Monsieur, vous vous moquez.
DORANTE.
Mais je sai rendre ce qu'on me prête, & re connoître les plaisirs qu'on me fait.
Mr. JOURDAIN,
Je n'en doute point, Monsieur.
DORANTE.
Je veux sortir d'affaire avec vous; & je vie ici pour faire nos comptes ensemble.
M. JOURDAIN.
Hé bien, vous voyez vôtre impertinence, m femme.
DORANTE.
Je suis homme qui aime à m'acquiter le pl que je puis.
M. JOURDAIN.
Je vous le disois bien.
DORANTE.
Voyons un peu ce que je vous doi.
M. JOURDAIN.
Vous voilà, avec vos soupçons ridicules.
DORANTE.
Vous souvenez-vous bien de tout l'argent q vous m'avez prêté?
M. JOURDAIN.
Je croi que oui. J'en ai fait un petit memoir Le voici. Donné à vous une fois, deux ce Louïs.
DORANTE.
Cela est vrai.
M. JOURDAIN.
Une autre fois, six-vingt.
DORANTE.
Oui.
M. JOURDAIN.
Et une autre fois, cent quarante.

DO

DORANTE.

Vous avez raiſon.

M. JOURDAIN.

Ces trois articles font quatre cens ſoixante Louïs, qui valent cinq mille ſoixante livres.

DORANTE.

Le compte eſt fort bon. Cinq mille ſoixante livres.

M. JOURDAIN.

Mille huit cens trente-deux livres à vôtre Plumaſſier.

DORANTE.

Juſtement.

M. JOURDAIN.

Deux mille ſept cens quatre-vingt livres à vôtre Tailleur.

DORANTE.

Il eſt vrai.

M. JOURDAIN.

Quatre mille trois cens ſeptante-neuf livres douze ſols huit deniers à vôtre Marchand.

DORANTE.

Fort-bien. Douze ſols huit deniers. Le compte eſt juſte.

M. JOURDAIN.

Et mille ſept cens quarante huit livres ſept ſols quatre deniers, à vôtre Sellier.

DORANTE.

Tout cela eſt véritable. Qu'eſt-ce que cela fait?

M. JOURDAIN.

Somme totale, quinze mille huit cens livres.

DORANTE.

Somme totale eſt juſte, quinze mille huit cens livres. Mettez encore deux cens Piſtoles que vous m'allez donner, cela fera juſtement dix-huit mille francs, que je vous payerai au premier jour.

Me. JOURDAIN.

Hé bien, ne l'avois-je pas bien deviné?

M. JOURDAIN.

Paix.

DORANTE.

Cela vous incommodera-t-il, de me donner ce que je vous dis?

M. JOURDAIN.

Eh non.

Me. JOURDAIN.

Cet homme-là fait de vous une vache à lait.

M. JOURDAIN.

Taisez-vous.

DORANTE.

Si cela vous incommode, j'en irai chercher ailleurs.

M. JOURDAIN.

Non, Monsieur.

Me. JOURDAIN.

Il ne sera pas content, qu'il ne vous ait ruiné.

M. JOURDAIN.

Taisez-vous, vous dis-je.

DORANTE.

Vous n'avez qu'à me dire si cela vous embarrasse.

M. JOURDAIN.

Point, Monsieur.

Me. JOURDAIN.

C'est un vrai enjoleur.

M. JOURDAIN.

Taisez-vous donc.

Me. JOURDAIN.

Il vous succera jusqu'au dernier sou.

M. JOURDAIN.

Vous tairez-vous?

DORANTE.

J'ai force gens qui m'en prêteroient avec joie; mais comme vous êtes mon meilleur ami, j'ai crû que je vous ferois tort, si j'en demandois à quelqu'autre.

M. JOURDAIN.

C'est trop d'honneur, Monsieur, que vous me faites. Je vais querir vôtre affaire.

Me. JOURDAIN.

Quoi, vous allez encore lui donner cela?

M. JOURDAIN.

Que faire? Voulez-vous que je refuse un homme de cette condition-là, qui a parlé de moi ce matin dans la chambre du Roi?

Me. JOURDAIN.

Allez, vous êtes une vraye dupe.

SCE-

SCENE V.

DORANTE, MADAME JOURDAIN, NICOLE.

DORANTE.

Vous me semblez toute mélancolique. Qu'avez-vous, Madame Jourdain?

Me. JOURDAIN.

J'ai la tête plus grosse que le poing, & si elle n'est pas enflée.

DORANTE.

Mademoiselle vôtre fille, où est-elle, que je ne la voi point?

Me. JOURDANI.

Mademoiselle ma fille est bien où elle est.

DORANTE.

Comment se porte-t-elle?

Me. JOURDAIN.

Elle se porte sur ses deux jambes.

DORANTE.

Ne voulez-vous point un de ces jours venir voir avec elle le Ballet & la Comedie que l'on fait chez le Roi?

Me. JOURDAIN.

Oui vraiment, nous avons fort envie de rire, fort envie de rire nous avons.

DORANTE.

Je pense, Madame Jourdain, que vous avez eu bien des amans dans vôtre jeune âge, belle & d'agreable humeur comme vous étiez.

Me. JOURDAIN.

Tredame, Monsieur, est ce que Madame Jourdain est décrépite, & la tête lui grouille-t-elle déja?

DORANTE.

Ah ma foi, Madame Jourdain, je vous demande pardon. Je ne songeois pas que vous êtes jeune, & je rêve le plus souvent. Je vous prie d'excuser mon impertinence.

SCENE VI.

MONSIEUR JOURDAIN, MAD. JOURDAIN, DORANTE, NICOLE.

M. JOURDAIN.

Voilà deux cens Louïs bien comptez.

DORANTE.

Je vous assure, Monsieur Jourdain, que je suis tout à vous, & que je brûle de vous rendre un service à la Cour.

M. JOURDAIN.

Je vous suis trop obligé.

DORANTE.

Si Madame Jourdain veut voir le divertissement Royal, je lui ferai donner les meilleures places de la salle.

Me. JOURDAIN.

Madame Jourdain vous baise les mains.

DORANTE *bas à Monsieur Jourdain.*

Nôtre belle Marquise, comme je vous ai mandé par mon billet, viendra tantôt ici pour le Balet & le Repas; je l'ai fait consentir enfin au regal que vous lui voulez donner.

M. JOURDAIN.

Tirons-nous un peu plus loin, pour cause.

DORANTE.

Il y a huit jours que je ne vous ai vu, & je ne vous ai point mandé de nouvelles du Diamant que vous me mîtes entre les mains pour lui en faire present de vôtre part: mais c'est que j'ai eu toutes les peines du monde à vaincre son scrupule, & ce n'est que d'aujourd'hui qu'elle s'est resolue à l'accepter.

M. JOURDAIN.

Comment l'a-t-elle trouvé?

DORANTE.

Merveilleux; & je me trompe fort, ou la beauté de ce Diamant fera pour vous sur son esprit un effet admirable.

M. JOURDAIN.

Plût au Ciel! Me.

Me. JOURDAIN.

Quand il est une fois avec lui, il ne peut le quitter.

DORANTE.

Je lui ai fait valoir comme il faut la richesse de ce present, & la grandeur de vôtre amour.

M. JOURDAIN.

Ce sont, Monsieur, des bontez qui m'accablent; & je suis dans une confusion la plus grande du monde, de voir une personne de vôtre qualité s'abaisser pour moi à ce que vous faites.

DORANTE.

Vous moquez-vous? Est-ce qu'entre amis on s'arrête à ces sortes de scrupules? Et ne feriez-vous pas pour moi la même chose, si l'occasion s'en offroit?

M. JOURDAIN.

Ho assurément, & de très-grand cœur.

Me JOURDAIN.

Que sa presence me pese sur mes épaules.

DORANTE.

Pour moi, je ne regarde rien, quand il faut servir un ami, & lors que vous me fites confidence de l'ardeur que vous aviez prise pour cette Marquise agreable, chez qui j'avois commerce, vous vites que d'abord je m'offris de moi-même à servir vôtre amour.

M. JOURDAIN.

Il est vrai, ce sont des bontez qui me confondent.

Me. JOURDAIN.

Est-ce qu'il ne s'en ira point?

NICOLE.

Ils se trouvent bien ensemble.

DORANTE.

Vous avez pris le bon biais pour toucher son cœur. Les femmes aiment sur tout les dépenses qu'on fait pour elles; & vos frequentes serenades, & vos bouquets continuels, ce superbe feu d'artifice qu'elle trouva sur l'eau; le diamant qu'elle a reçu de vôtre part, & le regale que vous lui preparez; tout cela lui parle bien mieux en faveur de vôtre amour, que toutes les paroles que vous auriez pû lui dire vous-même.

M. JOURDAIN.

Il n'y a point de dépense que je ne fisse, si par-là je pouvois trouver le chemin de son cœur. Une femme de qualité a pour moi des charmes ravissans, & c'est un honneur que j'acheterois au prix de toute chose.

Me. JOURDAIN.

Que peuvent-ils tant dire ensemble? Va-t-en un peu tout doucement prêter l'oreille.

DORANTE.

Ce sera tantôt que vous jouïrez à vôtre aise du plaisir de sa vuë, & vos yeux auront tout le tems de se satisfaire.

M. JOURDAIN.

Pour être en pleine liberté, j'ai fait en sorte que ma femme ira dîner chez ma sœur, où elle passera toute l'apresdînée.

DORANTE.

Vous avez fait prudemment, & vôtre femme auroit pû nous embarrasser. J'ai donné pour vous l'ordre qu'il faut au Cuisinier, & à toutes les choses qui sont necessaires pour le Ballet. Il est de mon invention, & pourvu que l'execution puisse répondre à l'idée, je suis sûr qu'il sera trouvé...

M. JOURDAIN *s'apperçoit que Nicole écoute, & lui donne un soufflet.*

Oüais, vous êtes bien impertinente. Sortons, s'il vous plaît.

SCENE VII.

MADAME JOURDAIN, NICOLE.

MA foi, Madame, la curiosité m'a coûté quelque chose: mais je croi qu'il y a quelque anguille sous roche, & ils parlent de quelque affaire, où ils ne veulent pas que vous soyez.

Me. JOURDAIN.

Ce n'est pas d'aujourd'hui, Nicole, que j'ai conçu des soupçons de mon mari. Je suis la plus trompée du monde, ou il y a quelque amour en campagne, & je travaille à découvrir ce que ce peut être:

Mais

Mais songeons à ma fille. Tu sais l'amour que Cleonte a pour elle. C'est un homme qui me revient, & je veux aider sa recherche, & lui donner Lucile, si je puis.

NICOLE.

En verité, Madame, je suis la plus ravie du monde de vous voir dans ces sentimens, car si le Maître vous revient, le Valet ne me revient pas moins, & je souhaiterois que nôtre mariage se pût faire à l'ombre du leur.

Me. JOURDAIN.

va-t'en lui en parler de ma part, & lui dire que tout-à-l'heure il me vienne trouver, pour faire ensemble à mon mari la demande de ma fille.

NICOLE.

J'y cours, Madame, avec joye, & je ne pouvois recevoir une commission plus agreable. Je vais, je pense, bien réjouir les gens.

SCENE VIII.

CLEONTE, COVIELLE, NICOLE.

NICOLE.

AH vous voilà tout à propos. Je suis une Ambassadrice de joye, & je viens....

CLEONTE.

Retire-toi, perfide, & ne me vien point amuser avec tes traîtresses paroles.

NICOLE.

Est-ce ainsi que vous recevez...

CLEONTE.

Retire-toi, te dis-je, & va-t-en dire de ce pas à ton infidelle maîtresse, qu'elle n'abusera de sa vie le trop simple Cleonte.

NICOLE.

Quel vertigo est-ce donc-là? Mon pauvre Covielle, di-moi un peu ce que cela veut dire?

COVIELLE.

Ton pauvre Covielle, petite scelerate! Allons vite, ôte-toi de mes yeux, vilaine, & me laisse en repos.

NICOLE.

Quoi, tu me viens aussi....

COVIELLE.

Ote-toi de mes yeux, te dis-je, & ne me par de ta vie.

NICOLE.

Ouais! Quelle mouche les a piquez tous deux Allons de cette belle histoire informer ma Mai tresse.

SCENE IX.

CLEONTE, COVIELLE.

CLEONTE.

QUoi, traiter un amant de la sorte! & un amant le plus fidelle, & le plus passionné tous les amans!

COVIELLF.

C'est une chose épouvantable que ce qu'on no fait à tous deux.

CLEONTE.

Je fais voir pour une personne toute l'ardeur, toute la tendresse qu'on peut imaginer; je n'ai rien au monde qu'elle, & je n'ai qu'elle dans l'es prit : Elle fait tous mes soins, tous mes des toute ma joye; je ne parle que d'elle, je ne pen qu'à elle, je ne fais des songes que d'elle, je ne res pire que par elle, mon cœur vit tout en elle ; & vo là de tant d'amitié la digne récompense! Je suis deu jours sans la voir, qui sont pour moi deux siecl effroyables; je la rencontre par hazard; mon cœu à cette vuë se sent tout transporté, ma joye écla te sur mon visage, je vole avec ravissement vers elle, & l'infidelle détourne de moi ses regards, & passe brusquement comme si de sa vie elle ne m'a- voit vu!

COVIELLE.

Je dis les mêmes choses que vous.

CLEONTE.

Peut-on rien voir d'égal, Covielle, à cette per- fidie de l'ingrate Lucile?

CO-

COVIELLE.

Et à celle, Monſieur, de la pendarde de Nicole?

CLEONTE.

Après tant de ſacrifices ardens, de ſoûpirs, & de vœux que j'ai faits à ſes charmes!

COVIELLE.

Après tant d'aſſidus hommages, de ſoins, & de ſervices que je lui ai rendus dans ſa cuiſine!

CLEONTE.

Tant de larmes que j'ai verſées à ſes genoux!

COVIELLE.

Tant de ſeaux d'eau que j'ai tirez au puits pour elle!

CLEONTE.

Tant d'ardeur que j'ai fait paroître à la cherir plus que moi-même!

COVIELLE.

Tant de chaleur que j'ai ſoufferte à tourner la broche à ſa place!

CLEONTE.

Elle me fuit avec mépris!

COVIELLE.

Elle me tourne le dos avec effronterie!

CLEONTE.

C'eſt une perfidie digne des plus grands châtimens.

COVIELLE.

C'eſt une trahiſon à meriter mille ſoufflets.

CLEONTE.

Ne t'aviſe point, je te prie, de me parler jamais pour elle.

COVIELLE.

Moi, Monſieur? Dieu m'en garde.

CLEONTE.

Ne vien point m'excuſer l'action de cette infidelle.

COVIELLE.

N'ayez pas peur.

CLEONTE.

Non, vois-tu, tous tes diſcours pour la défendre ne ſerviront de rien.

COVIELLE.

Qui ſonge à cela?

CLEONTE.

Je veux contre elle conserver mon ressentiment, & rompre ensemble tout commerce.

COVIELLE.

J'y consens.

CLEONTE.

Ce Monsieur le Comte, qui va chez elle, lui donne peut-être dans la vuë: & son esprit, je le vois bien, se laisse éblouïr à la qualité. Mais il me faut pour mon honneur, prévenir l'éclat de son inconstance. Je veux faire autant de pas qu'elle au changement où je la voi courir, & ne lui laisser pas toute la gloire de me quitter.

COVIELLE.

C'est fort bien dit, & j'entre pour mon compte dans tous vos sentimens.

CLEONTE.

Donne la main à mon dépit, & soûtien ma resolution contre tous les restes d'amour qui me pourroient parler pour elle. Di-m'en, je t'en conjure, tout le mal que tu pourras. Fai-moi de sa personne une peinture qui me la rende méprisable; & marque-moi bien, pour m'en dégouter, tous les deffauts que tu peux voir en elle.

COVIELLE.

Elle, Monsieur? Voilà une belle mijaurée, une pimpesoüée bien bâtie; pour vous donner tant d'amour! Je ne lui voi rien que de très-mediocre; & vous trouverez cent personnes qui seront plus dignes de vous. Premierement, elle a les yeux petits.

CLEONTE.

Cela est vrai, elle a les yeux petits: mais elle les a pleins de feux, les plus brillans, les plus perçans du monde, les plus touchans qu'on puisse voir.

COVIELLE.

Elle a la bouche grande.

CLEONTE.

Oui; mais on y voit des graces qu'on ne voit point aux autres bouches; & cette bouche, en la voyant, inspire des desirs, est la plus attrayante, & la plus amoureuse du monde.

COVIELLE.

Pour sa taille, elle n'est pas grande.

CLE-

CLEONTE.

Non; mais elle est aisée, & bien prise.

COVIELLE.

Elle affecte une nonchalance dans son parler, & dans ses actions.

CLEONTE.

Il est vrai; mais elle a grace à tout cela, & ses manieres sont engageantes, ont je ne sai quel charme à s'insinuer dans les cœurs.

COVIELLE.

Pour de l'esprit...

CLEONTE.

Ah! elle en a, Covielle, du plus fin, du plus delicat.

COVIELLE.

Sa conversation....

CLEONTE.

Sa conversation est charmante.

COVIELLE.

Elle est toûjours serieuse.

CLEONTE.

Veux-tu de ces enjoûmens épanouïs, de ces joyes toûjours ouvertes? & vois-tu rien de plus impertinent, que des femmes qui rient à tout propos?

COVIELLE.

Mais enfin elle est capricieuse autant que personne du monde.

CLEONTE.

Oui, elle est capricieuse, j'en demeure d'acord, mais tout sied bien aux belles; on souffre tout des belles.

COVIELLE.

Puis que cela va comme cela, je voi bien que vous avez envie de l'aimer toûjours.

CLEONTE.

Moi, j'aimerois mieux mourir; & je vais la haïr autant que je l'ai aimée.

COVIELLE.

Le moyen, si vous la trouvez si parfaite?

CLEONTE.

C'est en quoi ma vengeance sera plus éclatante; en quoi je veux faire mieux voir la force de mon cœur, à la haïr, à la quiter, toute belle, toute pleine d'attraits, toute aimable que je la trouve. La voici.

SCENE X.

CLEONTE, LUCILE, COVIELLE, NICOLE.

NICOLE.

Pour moi, j'en ai été toute scandalisée.

LUCILE.

Ce ne peut être, Nicole, que ce que je dis. Mais le voilà.

CLEONTE.

Je ne veux pas seulement lui parler.

COVIELLE.

Je veux vous imiter.

LUCILE.

Qu'est-ce donc, Cleonte? qu'avez-vous?

NICOLE.

Qu'as-tu donc, Covielle?

LUCILE.

Quel chagrin vous possede?

NICOLE.

Quelle mauvaise humeur te tient?

LUCILE.

Etes-vous muet, Cleonte?

NICOLE.

As-tu perdu la parole, Covielle?

CLEONTE.

Que voilà qui est scelerat!

COVIELLE.

Que cela est Judas!

LUCILE.

Je voi bien que la rencontre de tantôt a troublé vôtre esprit.

CLEONTE.

Ah, ah, on voit ce qu'on a fait!

NICOLE.

Nôtre accueil de ce matin t'a fait prendre la chevre.

COVIELLE.

On a deviné l'enclouëure.

LUCILE.

N'est-il pas vrai, Cleonte, que c'est-là le sujet de vôtre dépit?

CLEON

CLEONTE.

Oui, perfide, ce l'est, puis qu'il faut parler, & j'ai à vous dire que vous ne triompherez pas comme vous pensez de vôtre infidelité, que je veux être le premier à rompre avec vous, & que vous n'aurez pas l'avantage de me chasser. J'aurai de la peine, sans doute, à vaincre l'amour que j'ai pour vous; cela me causera des chagrins; je souffrirai un temps; mais j'en viendrai à bout, & je me percerai plûtôt le cœur, que d'avoir la foiblesse de retourner à vous.

COVIELLE.

Queussi, queumi.

LUCILE.

Voilà bien du bruit pour un rien. Je veux vous dire, Cleonte, le sujet qui m'a fait ce matin éviter vôtre abord.

CLEONTE *fait semblant de s'en aller & tourne autour du Theatre.*

Non, je ne veux rien écouter.

NICOLE.

Je te veux apprendre la cause qui nous a fait passer si vîte.

COVIELLE *suit Lucile.*

Je ne veux rien entendre.

LUCILE *suit Cleonte.*

Sçachez que ce matin..

CLEONTE.

Non, vous dis-je.

NICOLE *suit Covielle.*

Appren que.

COVIELLE.

Non, traîtresse.

LUCILE.

Ecoutez.

CLEONTE.

Point d'affaire.

NICOLE.

Laissez-moi dire.

COVIELLE.

Je suis sourd.

LUCILE.

Cleonte.

CLEONTE.

Non.

NICOLE.

Covielle.

COVIELLE.

Point.

LUCILE.

Arrêtez.

CLEONTE.

Chansons.

NICOLE.

Enten-moi.

COVIELLE.

Bagatelle.

LUCILE.

Un moment.

CLEONTE.

Point du tout.

NICOLE.

Un peu de patience.

COVIELLE.

Tarare.

LUCILE.

Deux paroles.

CLEONTE.

Non, c'en est fait.

NICOLE.

Un mot.

COVIELLE.

Plus de commerce.

LUCILE.

Hé bien, puis que vous ne voulez pas m'écouter, demeurez dans vôtre pensée, & faites ce qu'il vous plaira.

NICOLE.

Puis que tu fais comme cela, pren-le tout comme tu voudras.

CLEONTE.

Sachons donc le sujet d'un si bel accueil.

LUCILE *fait semblant de s'en aller à son tour, & fait le même chemin qu'a fait Cleonte.*

Il ne me plaît plus de le dire.

COVIELLE.

Appren-nous un peu cette histoire.

NI-

NICOLE.

Je ne veux plus, moi, te l'apprendre.

CLEONTE *suit Lucile.*

Dites-moi...

LUCILE.

Non, je ne veux rien dire.

COVIELLE.

Conte-moi...

NICOLE *suit Cleonte.*

Non, je ne conte rien.

CLEONTE.

De grace.

LUCILE.

Non, vous dis-je.

COVIELLE *suit Nicole.*

Par charité.

NICOLE.

Point d'affaire.

CLEONTE.

Je vous en prie.

LUCILE.

Laissez-moi.

COVIELLE.

Je t'en conjure.

NICOLE.

Ote-toi de là.

CLEONTE.

Lucile.

LUCILE.

Non.

COVIELLE.

Nicole.

NICOLE.

Point.

CLEONTE.

Au nom des Dieux.

LUCILE.

Je ne veux pas.

COVIELLE.

Parle moi.

NICOLE.

Point du tout.

CLEONTE

CLEONTE.

Eclairciſſez mes doutes.

LUCILE.

Non, je n'en ferai rien.

COVIELLE.

Gueri-moi l'eſprit.

NICOLE.

Non; il ne me plaît pas.

CLEONTE.

Hé bien, puis que vous vous ſouciez ſi peu de me tirer de peine, & de vous juſtifier du traitement indigne que vous avez fait à ma flâme, vous me voyez, ingrate, pour la dernière fois, & je vais loin de vous mourir de douleur & d'amour.

COVIELLE.

Et moi, je vais ſuivre ſes pas.

LUCILE.

Cleonte?

NICOLE

Covielle?

CLEONTE.

Eh?

COVIELLE.

Plaît-il?

LUCILE.

Où allez-vous?

CLEONTE.

Où je vous ai dit.

COVIELLE.

Nous allons mourir.

LUCILE.

Vous allez mourir, Cleonte?

CLEONTE.

Oui, cruelle, puis que vous le voulez.

LUCILE.

Moi, je veux que vous mouriez?

CLEONTE.

Oui, vous le voulez.

LUCILE.

Qui vous le dit?

CLEONTE.

N'eſt-ce pas le vouloir, que de ne vouloir pas éclaircir mes ſoupçons?

LU-

LUCILE.

Est-ce ma faute? Et si vous aviez voulu m'écouter, ne vous aurois-je pas dit que l'avanture dont vous vous plaignez, a été causée ce matin par la presence d'une vieille tante, qui veut à toute force que la seule approche d'un homme deshonore une fille? qui perpetuellement nous sermonne sur ce chapitre, & nous figure tous les hommes comme des diables qu'il faut fuïr?

NICOLE.

Voilà le secret de l'affaire.

CLEONTE.

Ne me trompez-vous point, Lucile?

COVIELLE.

Ne m'en donnes-tu point à garder?

LUCILE.

Il n'est rien de plus vrai.

NICOLE.

C'est la chose comme elle est.

COVIELLE.

Nous rendrons-nous à cela?

CLEONTE.

Ah, Lucile, qu'avec un mot de vôtre bouche vous savez appaiser de choses dans mon cœur! & que facilement on se laisse persuader aux personnes qu'on aime!

COVIELLE.

Qu'on est aisément amadoüé par ces diantres d'animaux-là!

SCENE X.

MADAME JOURDAIN, CLEONTE, LUCILE, COVIELLE, NICOLE.

Me. JOURDAIN.

JE suis bien-aise de vous voir, Cleonte, & vous voilà tout à propos. Mon mari vient, prenez vîte vôtre temps pour lui demander Lucile en mariage.

CLEONTE.

Ah: Madame, que cette parole m'est douce, & qu'elle flate mes desirs! Pouvois-je recevoir un ordre plus charmant? une faveur plus précieuse?

SCE-

SCENE XII.

MONSIEUR JOURDAIN, MADAME JOURDAIN, CLEONTE, LUCILE, COVIELLE, NICOLE.

CLEONTE.

Monsieur, je n'ai voulu prendre personne pour vous faire une demande que je médite il y a long-temps. Elle me touche assez pour m'en charger moi-même; & sans autre détour, je vous dirai que l'honneur d'être vôtre gendre est une faveur glorieuse que je vous prie de m'accorder.

Mr. JOURDAIN.

Avant que de vous rendre réponse, Monsieur, je vous prie de me dire, si vous êtes Gentilhomme.

CLEONTE.

Monsieur, la plûpart des gens sur cette question n'hesitent pas beaucoup. On tranche le mot aisément. Ce nom ne fait aucun scrupule à prendre, & l'usage aujourd'hui semble en autoriser le vol. Pour moi, je vous l'avouë, j'ai les sentimens sur cette matiere un peu plus délicats. Je trouve que toute imposture est indigne d'un honnête homme, & qu'il y a de la lâcheté à déguiser ce que le Ciel nous a fait naître, à se parer aux yeux du monde d'un titre dérobé, à se vouloir donner pour ce qu'on n'est pas. Je suis né de parens, sans doute, qui ont tenu des Charges honorables. Je me suis acquis dans les armes l'honneur de six ans de service, & je me trouve assez de bien pour tenir dans le monde un rang assez passable: mais avec tout cela je ne veux point me donner un nom où d'autres en ma place croiroient pouvoir prétendre, & je vous dirai franchement que je ne suis point Gentilhomme.

M. JOURDAIN.

Touchez-là. Monsieur, ma fille n'est pas pour vous.

CLEONTE.

Comment?

Mr. JOURDAIN.

Vous n'êtes point Gentilhomme, vous n'aurez pas ma fille.

Me. JOURDAIN.

Que voulez-vous donc dire avec vôtre Gentilhomme? Est-ce que nous sommes, nous autres, de la côte de Saint Louis?

Mr. JOURDAIN.

Taisez-vous, ma femme, je vous voi venir.

Me. JOURDAIN.

Descendons-nous tous deux que de bonne Bourgeoise?

Mr. JOURDAIN.

Voilà pas le coup de langue?

Me. JOURDAIN.

Et vôtre pere n'étoit-il pas Marchand aussi-bien que le mien?

Mr. JOURDAIN.

Peste soit de la femme. Elle n'y a jamais manqué. Si vôtre pere a été Marchand, tant-pis pour lui; mais pour le mien, ce sont des mal-avisez qui disent cela. Tout ce que j'ai à vous dire, moi, c'est que je veux avoir un Gendre Gentilhomme.

Me. JOURDAIN.

Il faut à vôtre fille un mari qui lui soit propre, & il vaut mieux pour elle un honnête homme riche & bien fait, qu'un Gentilhomme gueux & mal bâti.

NICOLE.

Cela est vrai. Nous avons le fils du Gentilhomme de nôtre Village, qui est le plus grand malitorne & le plus sot dadais que j'aye jamais vû.

Mr. JOURDAIN.

Taisez-vous, impertinente. Vous vous fourrez toûjours dans la conversation; j'ai du bien assez pour ma fille, je n'ai besoin que d'honneur, & je la veux faire Marquise.

Me. JOURDAIN.

Marquise?

Mr. JOURDAIN.

Oui, Marquise.

Me. JOURDAIN.

Helas! Dieu m'en garde.

Mr. JOURDAIN.

C'est une chose que j'ai resoluë.

Me.

Me. JOURDAIN.

C'est une chose, moi, où je ne consentirai poin
Les alliances avec plus grand que soi sont sujet
toûjours à de fâcheux inconveniens. Je ne veux poi
qu'un gendre puisse à ma fille reprocher ses parens,
qu'elle ait des enfans qui ayent honte de m'appel
leur Grand'-Maman. S'il falloit qu'elle me vînt vi
ter en équipage de Grand'-Dame, & qu'elle m
quât par mégarde à salüer quelqu'un du quartier,
ne manqueroit pas aussi-tôt de dire cent sottis
Voyez-vous, diroit-on, cette Madame la Marqui
qui fait tant la glorieuse? c'est la Fille de Monsie
Jourdain, qui étoit trop heureuse, étant petite,
joüer à la Madame avec nous: Elle n'a pas toûjou
été si relevée que la voilà; & ses deux Grands-P
res vendoient du drap auprès de la Porte Saint Inn
cent. Ils ont amassé du bien à leurs enfans, qu'i
payent maintenant peut-être bien cher en l'au
monde, & l'on ne devient gueres si riche à être ho
nêtes gens. Je ne veux point tous ces caquets, & j
veux un homme en un mot qui m'ait obligation
ma fille, & à qui je puisse dire, mettez-vous là, mo
gendre, & dînez avec moi.

Mr. JOURDAIN.

Voilà bien les sentimens d'un petit esprit, de vo
loir demeurer toûjours dans la bassesse. Ne me rep
quez pas davantage, ma fille sera Marquise en dép
de tout le monde; & si vous me mettez en colere,
la ferai Duchesse.

Me. JOURDAIN.

Cleonte, ne perdez point courage encore. Suiv
moi, ma fille, & venez dire resolument à vôtre p
re, que si vous ne l'avez, vous ne voulez épouser p
sonne.

SCENE XIII.

CLEONTE, COVIELLE.

COVIELLE.

Vous avez fait de belles affaires, avec vos beaux sentimens.

CLEON-

CLEONTE.

Que veux-tu? J'ai un scrupule là-dessus, que l'exemple ne sauroit vaincre.

COVIELLE.

Vous moquez-vous, de le prendre serieusement avec un homme comme cela? Ne voyez-vous pas qu'il est fou? & vous coûtoit-il quelque chose de vous accommoder à ses chimeres?

CLEONTE.

Tu as raison; mais je ne croyois pas qu'il falût faire ses preuves de Noblesse, pour être gendre de Monsieur Jourdain.

COVIELLE.

Ah, ah, ah.

CLEONTE.

De quoi ris-tu?

COVIELLE.

D'une pensée qui me vient pour jouer nôtre homme, & vous faire obtenir ce que vous souhaitez.

CLEONTE.

Comment?

COVIELLE.

L'idée est tout-à-fait plaisante.

CLEONTE.

Quoi donc?...

COVIELLE.

Il s'est fait depuis peu une certaine Mascarade qui vient le mieux du monde ici, & que je pretens faire entrer dans une bourde que je veux faire à nôtre ridicule. Tout cela sent un peu sa Comedie; mais avec lui on peut hazarder toute chose, il n'y faut point chercher tant de façons, il est homme à jouër son rôle à merveille, & à donner aisément dans toutes les fariboles qu'on s'avisera de lui dire. J'ai les Acteurs, j'ai les habits tout prêts, laissez-moi faire seulement.

CLEONTE.

Mais appren-moi...

COVIELLE.

Je vais vous instruire de tout; retirons-nous, le voilà qui revient.

SCENE XIV.

MONSIEUR JOURDAIN, LAQUAI

Mr. JOURDAIN.

QUe diable est cela ? ils n'ont rien que les g Seigneurs à me reprocher, & moi je n' rien de si beau, que de hanter les grands Seigneu n'y a qu'honneur & que civilité avec eux, & je drois qu'il m'eût coûté deux doigts de la mai être né Comte, ou Marquis.

LAQUAIS.

Monsieur, voici Monsieur le Comte, & une D qu'il mene par la main.

Mr. JOURDAIN.

Hé mon Dieu, j'ai quelques ordres à donne leur que je vais venir ici tout-à-l'heure.

SCENE XV.

DORIMENE, DORANTE, LAQU

LAQUAIS.

MOnsieur dit comme cela, qu'il va venir ici à-l'heure.

DORANTE.

Voilà qui est bien.

DORIMENE.

Je ne sai pas, Dorante, je fais encore ici trange démarche, de me laisser amener par vo une Maison où je ne connois personne.

DORANTE.

Quel lieu voulez-vous donc, Madame, que amour choisisse pour vous régaler, puisque, fuir l'éclat, vous ne voulez ni vôtre maison, n mienne ?

DORIMENE.

Mais vous ne dites pas que je m'engage inse blement chaque jour à recevoir de trop grands moignages de vôtre passion. J'ai beau me dé dre des choses, vous fatiguez ma resistance, & v

avez une civile opiniâtreté qui me fait venir doucement à tout ce qu'il vous plaît. Les visites frequentes ont commencé; les declarations sont venuës ensuite, qui après elles ont traîné les serenades & les cadeaux, que les presens ont suivi. Je me suis opposée à tout cela, mais vous ne vous rebutez point, & pied à pied vous gagnez mes resolutions. Pour moi je ne puis plus répondre de rien, & je croi qu'à la fin vous me ferez venir au mariage dont je me suis tant éloignée.

DORANTE.

Ma foi, Madame, vous y devriez déja être. Vous êtes veuve & ne dépendez que de vous. Je suis maître de moi, & vous aime plus que ma vie. A quoi tient-il que dès aujourd'hui vous ne fassiez tout mon bonheur?

DORIMENE.

Mon Dieu, Dorante, il faut des deux parts bien des qualitez pour vivre heureusement ensemble; & les deux plus raisonnables personnes du monde ont souvent peine à composer une union dont ils soient satisfaits.

DORANTE.

Vous vous moquez, Madame, de vous y figurer tant de difficultez; & l'experience que vous avez faite ne conclut rien pour tous les autres.

DORIMENE.

Enfin j'en reviens toûjours là. Les dépenses que je vous voi faire pour moi m'inquietent par deux raisons; l'une, qu'elles m'engagent plus que je ne voudrois; & l'autre, que je suis sûre, sans vous déplaire, que vous ne les faites point que vous ne vous incommodiez; & je ne veux point cela.

DORANTE.

Ah, Madame, ce sont des bagatelles, & ce n'est pas par là...

DORIMENE.

Je sai ce que je dis; & entr'autres le Diamant que vous m'avez forcée à prendre, est d'un prix...

DORANTE.

Eh, Madame, de grace, ne faites point tant valoir une chose que mon amour trouve indigne de vous, & souffrez... Voici le Maître du logis.

SCE-

SCENE XVI.

MONSIEUR JOURDAIN, DORIMENE, DORANTE, LAQUAIS.

Mr. JOURDAIN *après avoir fait deux reverences, se trouvant trop près de Dorimene,*

UN peu plus loin, Madame.

DORIMENE.

Comment?

Mr. JOURDAIN.

Un pas, s'il vous plaît.

DORIMENE.

Quoi donc?

Mr. JOURDAIN.

Reculez un peu, pour la troisiéme.

DORANTE.

Madame, Monsieur Jourdain sait son monde.

Mr. JOURDAIN.

Madame, ce m'est une gloire bien grande, de me voir assez fortuné, pour être si heureux, que d'avoir le bonheur, que vous ayez eu la bonté de m'accorder la grace, de me faire l'honneur, de m'honorer de la faveur de vôtre presence: Et si j'avois aussi le merite pour meriter un merite comme le vôtre, & que le Ciel.... envieux de mon bien... m'eût accordé... l'avantage de me voir digne.... des.

DORANTE.

Monsieur Jourdain, en voilà assez; Madame n'aime pas les grands complimens, & elle sait que vous êtes homme d'esprit. *bas à Dorimene.* C'est un bon Bourgeois assez ridicule, comme vous voyez, dans toutes ses manieres.

DORIMENE.

Il n'est pas mal-aisé de s'en appercevoir.

DORANTE.

Madame, voilà le meilleur de mes amis.

Mr. JOURDAIN.

C'est trop d'honneur que vous me faites.

DORANTE.

Galant homme tout à fait.

DORIMENE.

J'ai beaucoup d'estime pour lui.

Mr.

Mr. JOURDAIN.

Je n'ai rien fait encore, Madame, pour meriter cette grace.

DORANTE, *bas à Mr. Jourdain.*

Prenez bien garde au moins à ne lui point parler du Diamant que vous lui avez donné.

Mr. JOURDAIN.

Ne pourrois-je pas seulement lui demander comment elle le trouve?

DORANTE.

Comment? gardez-vous-en bien. Cela seroit vilain à vous, & pour agir en galant homme, il faut que vous fassiez comme si ce n'étoit pas vous qui lui eussiez fait ce present. Monsieur Jourdain, Madame, dit qu'il est ravi de vous voir chez lui.

DORIMENE.

Il m'honore beaucoup.

Mr. JOURDAIN.

Que je vous suis obligé, Monsieur, de lui parler ainsi pour moi.

DORANTE.

J'ai eu une peine effroyable à la faire venir ici.

Mr. JOURDAIN.

Je ne sai quelles graces vous en rendre.

DORANTE.

Il dit, Madame, qu'il vous trouve la plus belle personne du monde.

DORIMENE.

C'est bien de la grace qu'il me fait.

Mr. JOURDAIN.

Madame, c'est vous qui faites grace, &....

DORANTE.

Songeons à manger.

LAQUAIS.

Tout est prêt, Monsieur.

DORANTE.

Allons donc nous mettre à table, & qu'on fasse venir les Musiciens.

Six Cuisiniers, qui ont preparé le festin, dansent ensemble, & font le troisiéme Intermede; après quoi ils apportent une table couverte de plusieurs mets.

Fin du troisiéme Acte.

ACTE IV.

SCENE I.

DORANTE, DORIMENE, MONSIEUR JOURDAIN, DEUX MUSICIENS, UNE MUSICIENNE, LAQUAIS.

DORIMENE.

Comment, Dorante, voilà un repas tout-à-fait magnifique!

Mr. JOURDAIN.

Vous vous moquez, Madame, & je voudrois qu'il fût digne de vous être offert. *Tous se mettent à table.*

DORANTE.

Monsieur Jourdain a raison, Madame, de parler de la sorte, & il m'oblige de vous faire si bien les honneurs de chez lui. Je demeure d'accord avec lui que le repas n'est pas digne de vous. Comme c'est moi qui l'ai ordonné, & que je n'ai pas sur cette matiere les lumieres de nos amis, vous n'avez pas ici un repas fort savant & vous y trouverez des incongruitez de bonne chere, & des barbarismes de bon goût. Si Damis nôtre ami s'en étoit mêlé, tout seroit dans les regles; il y auroit par tout de l'élegance & de l'érudition, & il ne manqueroit pas de vous exagerer lui-même toutes les pieces du repas qu'il vous donneroit, & de vous faire tomber d'accord de sa haute capacité dans la science des bons morceaux; de vous parler d'un Pain de rive à bizeaux doré, relevé de croûte par tout, croquant tendrement sous la dent; d'un Vin à seve veloutée, armé d'un vert qui n'est point trop commandant; d'un Carré de Mouton gourmandé de persil; d'une Longe de Veau de Riviere, longue comme cela, blanche, délicate, & qui sous les dents est une vraye pâte d'amende; de Perdrix relevées d'un fumet surprenant; & pour son Opera, d'une Soupe à bouillon perlé soûtenuë d'un jeune gros Dindon, cantonnée de Pigeonneaux, &

cou-

couronnée d'Oignons blancs mariez avec la chicorée. Mais pour moi, je vous avouë mon ignorance, & comme Monsieur Jourdain a fort bien dit, je voudrois que le repas fût plus digne de vous être offert.

DORIMENE.

Je ne répons à ce compliment, qu'en mangeant comme je fais.

Mr. JOURDAIN.

Ah! que voilà de belles mains!

DORIMENE.

Les mains sont mediocres, Monsieur Jourdain; mais vous voulez parler du Diamant qui est fort beau.

Mr. JOURDAIN.

Moi, Madame! Dieu me garde d'en vouloir parler, ce ne seroit pas agir en galant homme, & le Diamant est fort peu de chose.

DORIMENE.

Vous êtes bien dégoûté.

Mr. JOURDAIN.

Vous avez trop de bonté....

DORANTE *après avoir fait signe à Mr. Jourdain.*

Allons, qu'on donne du vin à Monsieur Jourdain, & à ces Messieurs & à ces Dames, qui nous feront la grace de nous chanter quelque air à boire.

DORIMENE.

C'est merveilleusement assaisonner la bonne chere, que d'y mêler la Musique, & je me vois ici admirablement regalée.

Mr. JOURDAIN.

Madame, ce n'est pas....

DORANTE.

Monsieur Jourdain, prêtons silence à ces Messieurs & à ces Dames; ce qu'ils nous feront entendre, vaudra mieux que tout ce que nous pourrions dire.

Les Musiciens & les Musiciennes prennent des verres, chantent deux Chansons à boire, & sont soûtenus de toute la Simphonie.

PREMIERE CHANSON A BOIRE.

UN petit doigt, Philis, pour commencer le tour.
Ah! qu'un Verre en vos mains a d'agreables charmes!

Vous, & le vin, vous vous prêtez des armes;
Et je sens pour tous deux redoubler mon amour:
Entre lui, vous & moi, jurons, jurons, ma belle,
Une ardeur éternelle.

Qu'en mouillant vôtre bouche il en reçoit d'attraits
Et que l'on voit par lui vôtre bouche embellie!
Ah! l'un de l'autre ils me donnent envie,
Et de vous & de lui je m'enyvre à longs traits:
Entre lui, vous & moi, jurons, jurons, ma belle,
Une ardeur éternelle.

SECONDE CHANSON A BOIRE.

BUvons, chers Amis, buvons,
Le tems qui fuit nous y convie:
Profitons de la vie,
Autant que nous pouvons:
Quand on a passé l'onde noire,
Adieu le bon vin, nos amours;
Dépêchons-nous de boire,
On ne boit pas toûjours.

Laissons raisonner les sots
Sur le vrai bonheur de la vie;
Nôtre Philosophie
Le met parmi les pots:
Quand on a passé l'onde noire,
Adieu le bon vin, nos amours;
Dépêchons-nous de boire,
On ne boit pas toûjours.

Sus, sus du vin, par tout versez, garçons, versez,
Versez, versez toûjours, tant qu'on vous dise assez.

DORIMENE.

Je ne croi pas qu'on puisse mieux chanter, & cela est tout-à-fait beau.

Mr. JOURDAIN.

Je vois encore ici, Madame, quelque chose de plus beau.

DORIMENE.

Ouais, Monsieur Jourdain est galant plus que je ne pensois.

DO-

DORANTE.

Comment, Madame, pour qui prenez-vous Monsieur Jourdain?

Mr. JOURDAIN.

Je voudrois bien qu'elle me prît pour ce que je dirois.

DORIMENE.

Encore?

DORANTE.

Vous ne le connoissez pas.

Mr. JOURDAIN.

Elle me connoîtra quand il lui plaira.

DORIMENE.

Oh je le quitte.

DORANTE.

Il est homme qui a toûjours la risposte en main. Mais vous ne voyez pas que Monsieur Jourdain, Madame, mange tous les morceaux que vous avez touchez.

DORIMENE.

Monsieur Jourdain est un homme qui me ravit.

Mr. JOURDAIN.

Si je pouvois ravir vôtre cœur, je serois...

SCENE II.

MADAME JOURDAIN, MONSIEUR JOURDAIN, DORIMENE, DORANTE, MUSICIENS, MUSICIENNES, LAQUAIS.

Me. JOURDAIN.

AH, ah, je trouve ici bonne compagnie, & je voi bien qu'on ne m'y attendoit pas. C'est donc pour cette belle affaire-ci, Monsieur mon Mari, que vous avez eu tant d'empressement à m'envoyer diner chez ma Sœur? Je viens de voir un theatre là-bas, & je vois ici un banquet à faire nôces. Voilà comme vous dépensez vôtre bien, & c'est ainsi que vous festinez les Dames en mon absence, & que vous leur donnez la Musique & la Comedie, tandis que vous m'envoyez promener.

DORANTE.

Que voulez-vous dire, Madame Jourdain? & quelles fantaisies sont les vôtres, de vous aller mettre en tête que vôtre mari dépense son bien, & que c'est lui qui donne ce regal à Madame? Apprenez que c'est moi, je vous prie: Qu'il ne fait seulement que me prêter sa maison, & que vous devriez un peu mieux regarder aux choses que vous dites.

Mr. JOURDAIN.

Oui, impertinente, c'est Monsieur le Comte qui donne tout ceci à Madame, qui est une personne de qualité. Il me fait l'honneur de prendre ma maison, & de vouloir que je sois avec lui.

Me. JOURDAIN.

Ce sont des chansons que cela; je sai ce que je sai.

DORANTE.

Prenez, Madame Jourdain, prenez de meilleures lunettes.

Me. JOURDAIN.

Je n'ai que faire de lunettes, Monsieur, & je vois assez clair; il y a long-temps que je sens les choses, & je ne suis pas une bête. Cela est fort vilain à vous, pour un grand Seigneur, de prêter la main comme vous faites aux sottises de mon mari. Et vous, Madame, pour une grande Dame, cela n'est ni beau, ni honnête à vous, de mettre de la dissention dans un ménage, de souffrir que mon mari soit amoureux de vous.

DORIMENE.

Que veut donc dire tout ceci? Allez, Dorante, vous vous moquez, de m'exposer aux sottes visions de cette extravagante.

DORANTE.

Madame, hola Madame, où courez-vous?

M. JOURDAIN.

Madame. Monsieur le Comte, faites lui mes excuses, & tâchez de la ramener. Ah, impertinente que vous êtes, voilà de vos beaux faits; vous me venez faire des affronts devant tout le monde, & vous chassez de chez moi des personnes de qualité!

Me. JOURDAIN.

Je me moque de leur qualité.

Me.

Mr. JOURDAIN.

Je ne sai qui me tient, maudite, que je ne vous fende la tête avec les pieces du repas que vous êtes venuë troubler.

On ôte la table.

Me. JOURDAIN, *sortant.*

Je me moque de cela. Ce sont mes droits que je défens, & j'aurai pour moi toutes les femmes.

Mr. JOURDAIN.

Vous faites bien d'éviter ma colere. Elle est arrivée là bien malheureusement. J'étois en humeur de dire de jolies choses, & jamais je ne m'étois senti tant d'esprit. Qu'est-ce que c'est que cela?

SCENE III.

COVIELLE *déguisé en voyageur*, MONSIEUR JOURDAIN, LAQUAIS.

COVIELLE.

MOnsieur, je ne sai pas si j'ai l'honneur d'être connu de vous.

Mr. JOURDAIN.

Non, Monsieur.

COVIELLE.

Je vous ai vû que vous n'étiez pas plus grand que cela.

Mr. JOURDAIN.

Moi?

COVIELLE.

Oui, vous étiez le plus bel enfant du monde, & toutes les Dames vous prenoient dans leurs bras pour vous baiser.

Mr. JOURDAIN.

Pour me baiser?

COVIELLE.

Oui. J'étois grand ami de feu Monsieur vôtre pere.

Mr. JOURDAIN.

De feu Monsieur mon pere?

COVIELLE.

Oui. C'étoit un fort honnête Gentilhomme.

Mr. JOURDAIN.

Comment dites vous?

COVIELLE.

Je dis que c'étoit un fort honnête Gentilhomme.

Mr. JOURDAIN.

Mon pere?

COVIELLE.

Oui.

Mr. JOURDAIN.

Vous l'avez fort connu?

COVIELLE.

Assurément.

Mr. JOURDAIN.

Et vous l'avez connu pour Gentilhomme?

COVIELLE.

Sans doute.

Mr. JOURDAIN.

Je ne sai donc pas comment le monde est fait.

COVIELLE.

Comment?

Mr. JOURDAIN.

Il y a de sottes gens qui me veulent dire qu'il a été Marchand.

COVIELLE.

Lui Marchand? C'est pure médisance, il ne l'a jamais été. Tout ce qu'il faisoit, c'est qu'il étoit fort obligeant, fort officieux; & comme il se connoissoit fort bien en étoffes, il en alloit choisir de tous les côtez, les faisoit apporter chez lui; & en donnoit à ses amis pour de l'argent.

Mr. JOURDAIN.

Je suis ravi de vous connoître, afin que vous rendiez ce témoignage-là que mon pere étoit Gentilhomme.

COVIELLE.

Je le soûtiendrai devant tout le monde.

Mr. JOURDAIN.

Vous m'obligerez. Quel sujet vous améne?

COVIELLE.

Depuis avoir connu feu Monsieur vôtre pere honnête Gentilhomme, comme je vous ai dit, j'ai voyagé par tout le monde.

Mr. JOURDAIN.

Par tout le monde?

COVIELLE.

Oui.

Mr. JOURDAIN.

Je pense qu'il y a bien loin en ce païs-là.

COVIELLE.

Assurément. Je ne suis revenu de tous mes longs voyages que depuis quatre jours; & par l'interêt que je prends à tout ce qui vous touche, je viens vous annoncer la meilleure nouvelle du monde.

Mr. JOURDAIN.

Quelle?

COVIELLE.

Vous savez que le Fils du grand Turc est ici.

Mr. JOURDAIN.

Moi? non.

COVIELLE.

Comment? Il a un train tout-à-fait magnifique, tout le monde le va voir, & il a été reçû en ce païs comme un Seigneur d'importance.

Mr. JOURDAIN.

Par ma foi, je ne savois pas cela.

COVIELLE.

Ce qu'il y a d'avantageux pour vous, c'est qu'il est amoureux de vôtre fille.

Mr. JOURDAIN.

Le Fils du Grand Turc?

COVIELLE.

Oui, & il veut être vôtre gendre.

Mr. JOURDAIN.

Mon gendre, le Fils du Grand Turc?

COVIELLE.

Le Fils du Grand Turc vôtre gendre. Comme je le fus voir, & que j'entens parfaitement sa langue, il s'entretint avec moi; & apres quelques autres discours, il me dit. *Acciam croc soler onch alla moustaph gidelum amanahem varahini oussere carbulath.* C'est-à-dire; n'as-tu point vû une jeune belle personne, qui est la fille de Monsieur Jourdain, Gentilhomme Parisien?

Mr. JOURDAIN.

Le Fils du grand Turc dit cela de moi?

COVIELLE.

Oui. Comme je lui eus répondu que je vous connoissois particulierement, & que j'avois vû vôtre fille : Ah, me dit-il, *Marababa sahem*; c'est à dire Ah, que je suis amoureux d'elle!

Mr. JOURDAIN.

Marababa sahem veut dire, Ah, que je suis amoureux d'elle?

COVIELLE.

Oui.

Mr. JOURDAIN.

Par ma foi, vous faites bien de me le dire, car pour moi je n'aurois jamais crû que *Marababa sahem* eût voulu dire, Ah que je suis amoureux d'elle! Voilà une langue admirable, que ce Turc!

COVIELLE.

Plus admirable qu'on ne peut croire. Savez-vous bien ce que veut dire, *Cacaramouchen*?

Mr. JOURDAIN.

Cacaramouchen? Non.

COVIELLE.

C'est-à-dire ma chere ame.

Mr. JOURDAIN.

Cacaramouchen veut dire ma chere ame?

COVIELLE.

Oui.

Mr. JOURDAIN.

Voilà qui est merveilleux! *Cacaramouchen*, ma chere ame: Diroit-on jamais cela? voilà qui me confond.

COVIELLE.

Enfin pour achever mon Ambassade, il vient vous demander vôtre fille en mariage; & pour avoir un beau-pere qui soit digne de lui, il veut vous faire *Mamamouchi*, qui est une certaine grande Dignité de son païs.

Mr. JOURDAIN.

Mamamouchi?

COVIELLE.

Oui, *Mamamouchi*: c'est à dire en nôtre langue, Paladin. Paladin, ce sont de ces anciens.... Paladin enfin: il n'y a rien de plus noble que cela dans le monde, & vous irez de pair avec les plus grands Seigneurs de la terre.

Mr.

Mr. JOURDAIN.

Le Fils du grand Turc m'honore beaucoup, & je vous prie de me mener chez lui, pour lui faire mes remercimens.

COVIELLE.

Comment? le voilà qui va venir ici.

Mr. JOURDAIN.

Il va venir ici?

COVIELLE.

Oui; & il amene toutes choses pour la ceremonie de vôtre Dignité.

Mr. JOURDAIN.

Voilà qui est bien prompt.

COVIELLE.

Son amour ne peut souffrir aucun retardement.

Mr. JOURDAIN.

Tout ce qui m'embarrasse ici, c'est que ma fille est une opiniâtre, qui s'est allé mettre dans la tête un certain Cleonte, & elle jure de n'épouser personne que celui-là.

COVIELLE.

Elle changera de sentiment, quand elle verra le Fils du Grand Turc; & puis il se rencontre ici une avanture merveilleuse: c'est que le Fils du Grand Turc ressemble à ce Cleonte, à peu de chose près. Je viens de le voir, on me l'a montré; & l'amour qu'elle a pour l'un pourra passer aisément à l'autre, &.... Je l'entens venir; le voilà.

SCENE IV.

CLEONTE *en Turc, avec trois Pages portans sa veste.* MONSIEUR JOURDAIN, COVIELLE *déguisé.*

CLEONTE.

A Mbousahim oqui boraf, Jordina, salamalequi.

COVIELLE.

C'est à dire; Monsieur Jourdain, vôtre cœur soit toute l'année comme un Rosier fleuri. Ce sont façons de parler obligeantes de ces païs-là.

Mr. JOURDAIN.

Je suis très-humble serviteur de son Altesse Turque.

COVIELLE.

Carigar camboto oustin moraf.

CLEONTE.

Oustin yoc catamalequi basum base alla moran.

COVIELLE.

Il dit que le Ciel vous donne la force des Lions, & la prudence des Serpens.

Mr. JOURDAIN.

Son Altesse Turque m'honore trop, & je lui souhaite toutes sortes de prosperitez.

COVIELLE.

Ossa binamen sadoc baballi oracaf ouram.

CLEONTE.

Bel men.

COVIELLE.

Il dit que vous alliez vîte avec lui vous prépar[er] pour la ceremonie, afin de voir ensuite vôtre fille, & de conclure le mariage.

Mr. JOURDAIN.

Tant de choses en deux mots?

COVIELLE.

Oui, la langue Turque est comme cela, elle [dit] beaucoup en peu de paroles. Allez vîte où il souhaite.

SCENE V.

DORANTE, COVIELLE.

COVIELLE.

HA, ha, ha. Ma foi, cela est tout-à-fait drôle. Quelle dupe! Quand il auroit appris son rôle par cœur il ne pourroit pas le mieux jouër. Ah, ah. Je vous prie, Monsieur, de nous vouloir aider ceci dans une affaire qui s'y passe.

DORANTE.

Ah, ah. Covielle, qui t'auroit reconnu? Comme te voila ajusté!

COVIELLE.

Vous voyez. Ah, ah.

DORANTE.

De quoi ris-tu?

COVIELLE.

D'une chose, Monsieur, qui le merite bien.

DORANTE.

Comment?

COVIELLE.

Je vous le donnerois en bien des fois, Monsieur, à deviner, le stratagême dont nous nous servons auprès de Monsieur Jourdain, pour porter son esprit à donner sa fille à mon Maître.

DORANTE.

Je ne devine point le stratagême, mais je devine qu'il ne manquera pas de faire son effet, puisque tu l'entreprens.

COVIELLE.

Je sai, Monsieur, que la bête vous est connuë.

DORANTE.

Appren-moi ce que c'est.

COVIELLE.

Prenez la peine de vous tirer un peu plus loin, pour faire place à ce que j'apperçois venir. Vous pourrez voir une partie de l'histoire, tandis que je vous conterai le reste.

La Ceremonie Turque pour annoblir le Bourgeois se fait en Danse & en Musique, & compose le quatriéme Intermede.

CEREMONIE TURQUE.

SIx Turcs dansent entr'eux gravement deux-à-deux, au son de tous les Instrumens. Ils portent trois Tapis fort longs, dont ils font plusieurs figures; & à la fin de cette premiere ceremonie, ils les levent fort haut; les Turcs Musiciens, & autres Joüeurs d'instrumens passent par dessous; quatre Derviches, qui accompagnent le Muphti, ferment cette marche.

Alors les Turcs étendent les Tapis par terre, & se mettent dessus à genoux; le Muphti est debout au milieu, qui fait une invocation avec des contor-

sions & des grimaces, levant le menton, & remuant les mains contre sa tête, comme si c'étoit des aîles. Les Turcs se prosternent jusqu'à terre, chantans *alli*, puis se relevent, chantans *alla*, & continuant alternativement jusqu'à la fin de l'invocation; puis ils se levent tous, chantans, *alla ekber*.

Alors les Derviches amenent devant le Muphti le Bourgeois, vêtu à la Turque, razé, sans Turban, sans Sabre; auquel il chante gravement ces paroles.

LE MUPHTI.

SE ti sabir
Ti respondir
Se non sabir
Tazir, tazir.
Mi star Muphti
Ti qui star ti.
Non intendir
Tazir tazir.

Deux Derviches font retirer le Bourgeois, puis le Muphti demande aux Turcs de quelle Religion est le Bourgeois, & chante.

Dice Turque quistar Quista
Anabatista Anabatista?

Les Turcs repondent.

Ioc.

LE MUPHTI.

Zuinglista?

LES TURCS.

Ioc.

LE MUPHTI.

Coffita?

LES TURCS.

Ioc.

LE MUPHTI.

Ussita? Morista? Fronista?

LES TURCS.

Ioc. Ioc. Ioc.

LE MUPHTI *repete.*

Ioc. Ioc. Ioc.
Star pagana?

LES TURCS.

Ioc.

LE MUPHTI.

Luterana?

LES TURCS.

Ioc.

LE MUPHTI.

Puritana?

LES TURCS.

Ioc.

LE MUPHTI.

Bramina? Moffina? Zurina?

LES TURCS.

Ioc. Ioc. Ioc.

LE MUPHTI *repete.*

Ioc. Ioc. Ioc.

Mahametana, Mahametana?

LES TURCS.

Hey valla. Hey valla.

LE MUPHTI.

Como chamara? Como chamara?

LES TURCS.

Giourdina, giourdina.

LE MUPHTI.

Giourdina.

LE MUPHTI sautant & regardant de côté & d'autre.

Giourdina? Giourdina? Giourdina?

LES TURCS *repetent;*

Giourdina? Giourdina? Giourdina?

LE MUPHTI.

Mahameta per Giourdina
Mi pregar sera e matina
Voler far un paladina
De Giourdina, de Giourdina,
Dar Turkanta, e dar scarrina
Con galera e brigantina
Per deffender Palestina
Mahameta per Giourdina, &c.

Après quoi le Muphti demande aux Turcs si le Bourgeois est ferme dans la Religion Mahometane, & leur chante ces paroles.

LE MUPHTI. bis.

Star bon Turca Giourdina.

LES TURCS, bis.

Hey valla. Hey valla.

LE MUPHTI chante & danse.

Hu la ba, ba la chou, ba la ba, ba la da.

Après que le Muphti s'est retiré, les Turcs dansent, & repetent ces mêmes paroles.

Hu la ba, ba la chou, ba la ba, ba la da.

Le Muphti revient avec son Turban de Ceremonie qui est d'une grosseur démesurée, garni de bougies allumées, à quatre ou cinq rangs.

Deux Derviches l'accompagnent avec des Bonnets pointus, garnis aussi de bougies allumées, portant l'Alcoran: Les deux autres Derviches amen[...] le Bourgeois, qui est tout épouvanté de cette Ceremo[...]nie, & le font mettre à genoux le dos tourné au M[...]phti, puis le faisant incliner jusques à mettre ses ma[...] par terre, ils lui mettent l'Alcoran sur le dos, & l[...] font servir de Pulpitre au Muphti, qui fait une Invoca[...]tion burlesque, fronçant le sourcil, & ouvrant l[...] bouche, sans dire mot; puis parlant avec vehemen[...]ce, tantôt radoucissant sa voix, tantôt la pouss[...] d'un enthousiasme à faire trembler. en se pouss[...] les côtes avec les mains, comme pour faire sortir se[...] paroles, frappant quelquefois les mains sur l'Alcoran, & tournant les feuilles avec précipitation, & finit enfin en levant les bras, & criant à hau[...] voix *hou.*

Pendant cette Invocation, les Turcs assist[...] chantent, *Hou, hou, hou.* Inclinans à trois repris[...] puis se relevent de même à trois reprises en chantan[...] *Hou, hou, hou.* Et continuant alternativement pe[...]dant toute l'Invocation du Muphti.

Après que l'Invocation est finie, les Derviches [...]tent l'Alcoran de dessus le dos du Bourgeois, q[...] crie, *Ouf,* parce qu'il est las d'avoir été long-tem[...] en cette posture, puis ils le relevent.

LE MUPHTI s'adressant au Bourgeois.

Ti non star furba?

LES TURCS.

No. No. No.

LE MUPHTI.

Non star forfanta?

LE[...]

LES TURCS.

No, No No.

LE MUPHTI aux Turcs.

Donar Turbanta. Donar Turbanta. Et s'en va.

Les Turcs repetent tout ce que dit le Muphti, & donnent en dansant & en chantant le Turban au Bourgeois.

LE MUPHTI revient, & donne le Sabre au Bourgeois.

Ti star nobile non star fabola.

Pigliar schiabola; puis il se retire.

Les Turcs repetent les mêmes mots, mettans tous le sabre à la main; & six d'entr'eux dansent autour du Bourgeois, auquel ils feignent de donner plusieurs coups de sabre.

LE MUPHTI revient, & commande aux Turcs de bâtonner le Bourgeois, & chante ces paroles,

Dara, dara, bastonnara, bastonnara, bastonnara. Puis il se retire.

Les Turcs repetent les mêmes paroles, & donnent au Bourgeois plusieurs coups de bâton en cadence.

LE MUPHTI revient & chante.

Non tener honta

Questa star l'ultima affronta.

Les Turcs repetent les mêmes Vers.

LE MUPHTI au son de tous les Instrumens recommence une Invocation, appuyé sur ses Derviches; après toutes les fatigues de cette ceremonie, les Derviches le soûtiennent par dessous les bras avec respect, & tous les Turcs sautans, dansans & chantans autour de Muphti, se retirent au son de plusieurs instrumens à la Turque.

Fin du quatriéme Acte.

ACTE V.

SCENE I.

MADAME JOURDAIN, MONSIEUR JOURDAIN.

Me. JOURDAIN.

AH mon Dieu misericorde! Qu'est-ce que c'est donc que cela? Quelle figure! Est-ce un momon

mon que vous allez porter, & est-il temps d'aller en Masque? Parlez donc, qu'est-ce que c'est que ceci? Qui vous a fagoté comme cela?

M. JOURDAIN.

Voyez l'impertinente, de parler de la sorte à un *Mamamouchi*!

Me. JOURDAIN.

Comment donc?

M. JOURDAIN.

Oui, il me faut porter du respect maintenant, & l'on vient de me faire *Mamamouchi*.

Me. JOURDAIN.

Que voulez-vous dire avec vôtre *Mamamouchi*?

M. JOURDAIN.

Mamamouchi, vous dis-je. Je suis *Mamamouchi*.

Me. JOURDAIN.

Quelle bête est-ce là?

M. JOURDAIN.

Mamamouchi, c'est-à-dire en nôtre langue, Paladin.

Me. JOURDAIN.

Baladin? Etes-vous en âge de danser des Ballets?

M. JOURDAIN.

Quelle ignorante! Je dis Paladin; c'est une dignité dont on vient de me faire la ceremonie.

Me. JOURDAIN.

Quelle ceremonie donc?

M. JOURDAIN.

Mahameta per Jordina.

Me. JOURDAIN.

Qu'est-ce que cela veut dire?

M. JOURDAIN.

Jordina, c'est-à-dire, Jourdain.

Me. JOURDAIN.

Hé bien quoi, Jourdain?

M. JOURDAIN.

Voler far un Paladina de Jordina.

Me. JOURDAIN.

Comment?

M. JOURDAIN.

Dar turbanta con galera.

Me. JOURDAIN.

Qu'est-ce à dire cela?

M. JOURDAIN.

Per deffender Palestina.

Me. JOURDAIN.

Que voulez-vous donc dire?

M. JOURDAIN.

Dara, dara bastonnara.

Me. JOURDAIN.

Qu'est-ce donc que ce jargon-là?

M. JOURDAIN.

Non tener honta, questa star l'ultima affronta.

Me. JOURDAIN.

Qu'est-ce que c'est donc que tout cela?

M. JOURDAIN *danse & chante.*

Hou la ba, ba, la, chou, ba la ba, ba la da, & tombe par terre.

Me. JOURDAIN.

Helas, mon Dieu, mon Mari est devenu fou.

M. JOURDAIN *se relevant & s'en allant.*

Paix, insolente, portez respect à Monsieur le *Mamamouchi.*

Me. JOURDAIN.

Où est-ce qu'il a donc perdu l'esprit? Courons l'empêcher de sortir. Ah, ah, voici justement le reste de nôtre écu. Je ne voi que chagrin de tous côtez. *Elle sort.*

SCENE II.

DORANTE, DORIMENE.

DORANTE.

OUi, Madame, vous verrez la plus plaisante chose qu'on puisse voir; & je ne crois pas que dans tout le monde il soit possible de trouver encore un homme aussi fou que celui-là: Et puis, Madame, il faut tâcher de servir l'amour de Cleonte, & d'appuyer toute sa Mascarade. C'est un fort galant homme, & qui merite que l'on s'interesse pour lui.

DORIMENE.

J'en fais beaucoup de cas, & il est digne d'une bonne fortune.

DORANTE.

Outre cela, nous avons ici, Madame, un Ballet qui nous revient, que nous ne devons pas laisser per-

dre.

dre, & il faut bien voir si mon idée pourra réüssir.

DORIMENE.

J'ai vu là des apprêts magnifiques, & ce sont d[…] choses, Dorante, que je ne puis plus souffrir. O[…] je veux enfin vous empêcher vos profusions, & po[…] rompre le cours à toutes les dépenses que je vous v[…] faire pour moi, j'ai resolu de me marier prompt[…] ment avec vous. C'en est le vrai secret, & toutes c[…] choses finissent avec le mariage, comme vous sav[…]

DORANTE.

Ah! Madame, est-il possible que vous ayez pû pre[…] dre pour moi une si douce resolution?

DORIMENE.

Ce n'est que pour vous empêcher de vous ruïn[…] & sans cela je voi bien qu'avant qu'il fût peu v[…] n'auriez pas un sou.

DORANTE.

Que j'ai d'obligation, Madame, aux soins […] vous avez de conserver mon bien! Il est entierem[…] à vous, aussi bien que mon cœur, & vous en use[…] de la façon qu'il vous plaira.

DORIMENE.

J'userai bien de tous les deux. Mais voici vô[…] homme, la figure en est admirable.

SCENE III.

MONSIEUR JOURDAIN, DORANT[…] DORIMENE.

DORANTE.

MOnsieur, nous venons rendre hommage, Ma[…] dame, & moi, à vôtre nouvelle Dignité, & nous réjouïr avec vous du mariage que vous faites de vôtre fille avec le fils du grand Turc.

Mr. JOURDAIN *après avoir fait les reve-rences à la Turque.*

Monsieur, je vous souhaite la force des Serpens, & la prudence des Lions.

DORIMENE.

J'ai été bien aise d'être des premieres, Monsieur, à venir vous feliciter du haut degré de gloire où vous êtes monté.

Mr

Mr. JOURDAIN.

Madame, je vous souhaite toute l'année vôtre Rosier fleuri; je vous suis infiniment obligé de prendre part aux honneurs qui m'arrivent, & j'ai beaucoup de joye de vous voir revenuë ici pour vous faire les très-humbles excuses de l'extravagance de ma femme.

DORIMENE.

Cela n'est rien, j'excuse en elle un pareil mouvement; vôtre cœur lui doit être precieux, & il n'est pas étrange que la possession d'un homme comme vous puisse inspirer quelques alarmes.

M. JOURDAIN.

La possession de mon cœur est une chose qui vous est toute acquise.

DORANTE.

Vous voyez, Madame, que Monsieur Jourdain n'est pas de ces gens que les prosperitez aveuglent, & qu'il sait dans sa grandeur connoître encore ses amis.

DORIMENE.

C'est la marque d'une ame tout-à-fait genereuse.

DORANTE.

Où est donc son Altesse Turque? Nous voudrions bien, comme vos amis, lui rendre nos devoirs.

Mr. JOURDAIN.

Le voilà qui vient, & j'ai envoyé querir ma fille pour lui donner la main.

SCENE IV.

CLEONTE *habillé en Turc*, COVIELLE, MONSIEUR JOURDAIN, &c.

DORANTE.

Monsieur, nous venons faire la reverence à vôtre Altesse, comme amis de Monsieur vôtre beau-pere, & l'assurer avec respect de nos très-humbles services.

Mr. JOURDAIN.

Où est le Truchement, pour lui dire qui vous êtes,

êtes, & lui faire entendre ce que vous dites? Vous verrez qu'il vous répondra, & il parle Turc à merveilles. Hola, où diantre est-il allé? *A Cl. Strouf, strif, strof, straf*, Monsieur est un *grande Segnore, grande Segnore, grande Segnore*; & Madame une *grande Dama, grande Dama. Ahi.* Monsieur lui *Mamamouchi* François, & Madame *Mamamouchi* Françoise. Je ne puis parler plus clairement. Bon, voici l'Interprete. Où allez-vous donc? Nous ne saurions rien dire sans vous. Dites-lui un peu que Monsieur & Madame sont des personnes de grande qualité, qui lui viennent faire la reverence, comme mes amis, & l'assurer de leurs services. Vous allez voir comme il va répondre.

COVIELLE.

Alabala crociam acci boram alabamen.

CLEONTE.

Catalequi tubal ourin sotor amalouchham.

Mr. JOURDAIN.

Voyez-vous?

COVIELLE.

Il dit que la pluye des prosperitez arrose en tout temps le jardin de vôtre famille.

Mr. JOURDAIN.

Je vous l'avois bien dit, qu'il parle Turc.

DORANTE.

Cela est admirable.

SCENE V.

LUCILE, MONSIEUR JOURDAIN, DORANTE, DORIMENE, &c.

Mr. JOURDAIN.

VEnez, ma fille, approchez-vous, & venez donner vôtre main à Monsieur, qui vous fait l'honneur de vous demander en mariage.

LUCILE.

Comment, mon pere, comme vous voilà fait! Est-ce une Comedie que vous joüez?

M. JOURDAIN.

Non, non, ce n'est pas une Comedie, c'est une affaire serieuse, & la plus pleine d'honneur pour vous

se peut souhaiter. Voilà le Mari que je vous don-

LUCILE.

A moi, mon pere ?

M. JOURDAIN.

Oui à vous, allons, touchez-lui dans la main, rendez graces au Ciel de vôtre bonheur.

LUCILE.

Je ne veux point me marier.

Mr. JOURDAIN.

Je le veux, moi, qui suis vôtre pere.

LUCILE.

Je n'en ferai rien.

Mr. JOURDAIN.

Ah que de bruit! Allons, vous dis-je, ça vôtre in.

LUCILE.

Non, mon pere, je vous l'ai dit, il n'est point de ivoir qui me puisse obliger à prendre un autre ma- que Cleonte; & je me resoudrai plûtôt à toutes extremitez, que de.... *reconnoissant Cleonte.* Il rai que vous êtes mon pere, je vous dois en- e obéïssance; & c'est à vous à disposer de moi n vos volontez.

Mr. JOURDAIN.

Ah je suis ravi de vous voir si promptement reve- dans vôtre devoir; & voilà qui me plaît d'a- r une fille obeïssante.

SCENE DERNIERE.

ADAME JOURDAIN, MONSIEUR JOURDAIN, CLEONTE, &c.

Me. JOURDAIN.

Omment donc, qu'est-ce que c'est que ceci ? On dit que vous voulez donner vôtre fille en riage à un Carême-prenant ?

M. JOURDAIN.

Voulez-vous vous taire, impertinente? Vous ve- toûjours mêler vos extravagances à toutes cho- , & il n'y a pas moyen de vous apprendre à être onnable.

Me.

Me. JOURDAIN.

C'eſt vous qu'il n'y a pas moyen de rendre ſage, & vous allez de folie en folie. Quel eſt vôtre deſſein, & que voulez-vous faire avec cet aſſemblage?

M. JOURDAIN.

Je veux marier nôtre fille avec le Fils du Grand Turc.

Me. JOURDAIN.

Avec le Fils du Grand Turc?

Mr. JOURDAIN.

Oui, faites lui faire vos complimens par le Truchement que voilà.

Me. JOURDAIN.

Je n'ai que faire de Truchement, & je lui dirai bien moi-même à ſon nez, qu'il n'aura point ma fille.

M. JOURDAIN.

Voulez-vous vous taire encore une fois?

DORANTE.

Comment, Madame Jourdain, vous vous opoſez à un bonheur comme celui-là? vous refuſez Son Alteſſe Turque pour Gendre?

Me. JOURDAIN.

Mon Dieu, Monſieur, mêlez-vous de vos affaires.

DORIMENE.

C'eſt une grande gloire qui n'eſt pas à rejetter.

Me. JOURDAIN.

Madame, je vous prie auſſi de ne vous point embaraſſer de ce qui ne vous touche pas.

DORANTE.

C'eſt l'amitié que nous avons pour vous qui nous fait intereſſer dans vos avantages.

Me. JOURDAIN.

Je me paſſerai bien de vôtre amitié.

DORANTE.

Voilà vôtre fille, qui conſent aux volontez de ſon pere.

Me. JOURDAIN.

Ma fille conſent à épouſer un Turc?

DORANTE.

Sans doute.

Me. JOURDAIN.

Elle peut oublier Cleonte?

D

DORANTE.

Que ne fait-on pas pour être grand' Dame?

Me. JOURDAIN.

Je l'étranglerois de mes mains, si elle avoit fait un coup comme celui-là.

M. JOURDAIN.

Voilà bien du caquet. Je vous dis que ce mariage-là se fera.

Me. JOURDAIN.

Je vous dis, moi, qu'il ne se fera point.

M. JOURDAIN.

Ah que de bruit!

LUCILE.

Ma mere.

Me. JOURDAIN.

Allez, vous êtes une coquine.

M. JOURDAIN.

Quoi, vous la querellez, de ce qu'elle m'obéit?

Me. JOURDAIN.

Oui, elle est à moi, aussi bien qu'à vous.

COVIELLE.

Madame.

Me. JOURDAIN.

Que me voulez-vous conter, vous?

COVIELE.

Un mot.

Me. JOURDAIN.

Je n'ai que faire de vôtre mot.

COVIELLE *à Monsieur Jourdain.*

Monsieur, si elle veut écouter une parole en particulier, je vous promets de la faire consentir à ce que vous voulez.

Me. JOURDAIN.

Je n'y consentirai point.

COVIELLE.

Ecoutez-moi seulement.

Me. JOURDAIN.

Non.

M. JOURDAIN.

Ecoutez-le.

Me. JOURDAIN.

Non, je ne veux pas l'écouter.

M. JOURDAIN.

Il vous dira...

Me. JOURDAIN.

Je ne veux point qu'il me dise rien.

M. JOURDAIN.

Voilà une grande obstination de femme! C
vous fera-t-il mal de l'entendre.

COVIELLE.

Ne faites que m'écouter, vous ferez après
qu'il vous plaira.

Me. JOURDAIN.

Hé bien, quoi?

COVIELLE *à part.*

Il y a une heure, Madame, que nous vous fai
signe. Ne voyez-vous pas bien que tout ceci n'est
que pour nous ajuster aux visions de vôtre mari,
nous l'abusons sous ce déguisement, & que c
Cleonte lui-même qui est le Fils du Grand Tu

Me. JOURDAIN.

Ah, ah.

COVIELLE.

Et moi, Covielle qui suis le Truchement.

Me. JOURDAIN.

Ah comme cela, je me rends.

COVIELLE.

Ne faites pas semblant de rien.

Me. JOURDAIN.

Oui, voilà qui est fait, je consens au mariag

M. JOURDAIN.

Ah voilà tout le monde raisonnable. Vous ne v
liez pas l'écouter. Je savois bien qu'il vous ex
queroit ce que c'est que le Fils du Grand Turc

Me. JOURDAIN.

Il me l'a expliqué comme il faut, & j'en
satisfaite. Envoyons querir un Notaire.

DORANTE.

C'est fort bien dit. Et afin, Madame Jourd
que vous puissiez avoir l'esprit tout-à-fait con
& que vous perdiez aujourd'hui toute la jalousie
vous pourriez avoir conçuë de Monsieur vôtre
ri, c'est que nous nous servirons du même No
pour nous marier Madame & moi.

Me. JOURDAIN.

Je consens aussi à cela.

M. JOURDAIN.

C'est pour lui faire accroire.

DORANTE.

Il faut bien l'amuser avec cette feinte.

M. JOURDAIN.

Bon, bon. Qu'on aille querir le Notaire.

DORANTE.

Tandis qu'il viendra, & qu'il dressera les Contrats, voyons nôtre Ballet, & donnons-en le divertissement à Son Altesse Turque.

M. JOURDAIN.

C'est fort bien avisé, allons prendre nos places.

Me. JOURDAIN.

Et Nicole?

M. JOURDAIN.

Je la donne au Truchement; & ma femme, à qui la voudra.

COVIELLE.

Monsieur, je vous remercie. Si l'on en peut voir un plus fou, je l'irai dire à Rome.

La Comedie finit par un petit Ballet qui avoit été preparé par Cleonte.

PREMIERE ENTRE'E.

UN homme vient donner les livres du Ballet, qui d'abord est fatigué par une multitude de Gens de Provinces differentes, qui crient en Musique pour en avoir, & par trois importuns qu'il trouve toujours sur ses pas.

DIALOGUE DES GENS qui en Musique demandent des livres.

TOUS.

A Moi Monsieur, à moi, de grace, à moi, Monsieur,
Un livre, s'il vous plait, à vôtre serviteur.

Homme du bel air.

Monsieur, distinguez-nous parmi les gens qui crient.
Quelques livres ici, les Dames vous en prient.

Autre Homme du bel air.

Hola, Monsieur, Monsieur, ayez la charité
D'en jetter de nôtre côté.

Femme du bel air.

Mon Dieu, qu'aux personnes bien faites,
On sait peu rendre honneur ceans.

Autre Femme du bel air.

Ils n'ont des livres & des bancs,
Que pour Mesdames les Grisettes.

Gascon.

Aho? l'homme aux libres, qu'on m'en vaille,
J'ai déja le poumon usé,
Bous boyez que chacun me raille,
Et je suis escandalisé
De boir és mains de la canaille,
Ce qui m'est par bous refusé.

Autre Gascon.

Eh cadedis, Monseu, boyez qui l'on put être
Un libret, je bous prie, au Varon d'Asbarat.
Je pense, mordi, que le fat
N'a pas l'honneur de me connoître.

Le Suisse.

Mon-sieur le donneur de papieir,
Que veul dire sti façon de fifre?
Moi l'écorchair tout mon gosieir
A crieir,
Sans que je pouvre afoir ein lifre;
Pardi, mon foi, Mon'sieur, je pense fous l'être ifre.

Vieux Bourgeois babillard.

De tout ceci, franc & net,
Je suis mal satisfait;
Et cela sans doute est laid,
Que nôtre fille,
Si bien faite & si gentille,
De tant d'amoureux l'Objet,
N'ait pas à son souhait
Un livre de Ballet,
Pour lire le Sujet
Du Divertissement qu'on fait,
Et que toute nôtre famille
Si proprement s'habille,
Pour être placée au sommet
De la Salle, où l'on met

Les

Les Gens de l'entriguet;
De tout ceci, franc & net,
Je suis mal satisfait,
Et cela sans doute est laid.

Vieille Bourgeoise babillarde.

Il est vrai que c'est une honte.
Le sang au visage me monte,
Et ce Jetteur de Vers, qui manque au capital,
L'entend fort mal;
C'est un brutal,
Un vrai cheval,
Franc animal,
De faire si peu de compte
D'une fille qui fait l'ornement principal
Du Quartier au Palais Royal.
Et que ces jours passez un Comte
Fut prendre la premiere au Bal.
Il l'entend mal,
C'est un brutal,
Un vrai cheval,
Franc animal.

Hommes & Femmes du bel air.

Ah! quel bruit!
Quel fracas!
Quel cahos!
Quel mélange!
Quelle confusion!
Quelle cohuë étrange!
Quel desordre!
Quel embarras!
On y seche,
L'on n'y tient pas.

Gascon.

Bentre je suis à vout

Autre Gascon.

J'enrage, Dieu me danne.

Suisse

Ah que ly faire saif dans sty sal de cians.

Gascon.

Je murs.

Autre Gascon.

Je pers la tramontane.

Suiſſe.

Mon foi moi le foudrois être hors de dedans.

Vieux Bourgeois babillard.

Allons, ma mie,
Suivez mes pas,
Je vous en prie,
Et ne me quittez pas,
On fait de nous trop peu de cas;
Et je ſuis las
De ce tracas.
Tout ce fracas,
Cet embarras.
Me peſe par trop ſur les bras:
S'il me prend jamais envie
De retourner de ma vie
A Ballet ni Comedie,
Je veux bien qu'on m'eſtropie.
Allons, ma mie,
Suivez mes pas,
Je vous en prie,
Et ne me quittez pas,
On fait de nous trop peu de cas.

Vieille Bourgeoiſe babillarde.

Allons, mon mignon, mon fils,
Regagnons nôtre logis:
Et ſortons de ce taudis,
Où l'on ne peut être aſſis;
Ils ſeront bien ébobis
Quand ils nous verront partis.
Trop de confuſion regne dans cette Salle,
Et j'aimerois mieux être au milieu de la Halle;
Si jamais je reviens à ſemblable regale,
Je veux bien recevoir des ſoufflets plus de ſix.
Allons, mon mignon, mon fils,
Regagnons nôtre logis,
Et ſortons de ce taudis,
Où l'on ne peut être aſſis.

T O U S.

A moi, Monſieur, à moi, de grace, à moi, Monſieur,
Un livre, s'il vous plaît, à vôtre ſerviteur.

SECONDE ENTRE'E.

Les trois Importuns danſent.

TROISIE'ME ENTRE'E.

Trois Eſpagnols chantent.

Se que muero de amor
Y ſolicito el dolor.

A un muriendo de querer
De tan buer ayre adolexco
Que es mas de lo que padezco
Lo que quiero padecer
Y no pudiendo exceder
A mi deſeo el rigor.

Se que me muero de amor
Y ſolicito el dolor

Liſonſi came la ſuerte
Con piedad tan avereida,
Que me aſſegura la vida
En el rieſgo de la muerte
Vivir de ſugolpe fuerte
Et de mi ſalud primor.
Se que, &c.

Six Eſpagnols danſent.

Trois Muſiciens Eſpagnols.

Ay que locura, con tanto rigor,
Qu'exarſe de amor
Del nino bonito
Que todo es dulçora
Ay que locura,
Ay que locura.

Eſpagnol chantant.

El dolor ſolicita,
El que al dolor ſe da,
Y nadie de amor muere
Sino quien no ſave amar.

Deux Eſpagnols.

Dulce muerte es el amor
Con correſpondencia ygual,
Y ſi eſtà gozamos oi,

Porque la quieres turbar?

Un Espagnol.

Alegrese Enamorado
Y tome mi parecer
Qui en esto dequerer
Todo es allar el vado.

Tous trois ensemble.

Vaya, vaya, de fiestas,
Vayade vayle,
Alegria, alegria, alegria.
Que esto de dolor es fantasia.

QUATRIE'ME ENTRE'E.
ITALIENS.

UNe Musicienne Italienne fait le premier Recit, dont voici les paroles.

Di rigori armata il seno,
Contro amor mi ribellai,
Ma fui vinta in un baleno,
In mirar duo vaghi rai.
Ahi che resiste puoco
Cor di gelo a stral di fuoco!

Ma si caro e'il mio tormento,
Dolce è si la piaga mia,
Ch'il penare e'il mio contento,
E'l sanarmi è tirannia,
Ahi che più giova, e piace,
Quanto amor è più vivace.

Après l'air que la Musicienne a chanté, deux Scaramouches, deux Trivelins, & un Harlequin, representent une Nuit à la maniere des Comediens Italiens, en cadence.

Un Musicien Italien se joint à la Musicienne Italienne, & chante avec elle les paroles qui suivent.

Le Muſicien.

Bel tempo che vola
Rapiſce il contento,
D'amor ne la ſcola
Si coglie il momento.

La Muſicienne.

Inſin che florida
Ride l'età,
Che pur tropp' horrida
Da noi ſen và.

Tous deux.

Sù cantiamo,
Sù godiamo
Ne' bei dì, di gioventù;
Perduto ben non ſi raquiſta più.

Muſicien.

Pupilla, che vaga
Mill' alme incatena,
Fà dolce la piaga,
Felice la pena.

Muſicienne.

Ma poiche frigida
Langue l'età,
Più l'alma rigida
Fiamme non hà.

Tous deux.

Sù cantiamo, &c.

Après le Dialogue Italien, les Scaramouches & Trivelins danſent une réjouïſſance.

CINQUIE'ME ENTRE'E. FRANCOIS.

DEux Muſiciens Poitevins danſent, & chantent les paroles qui ſuivent.

PREMIER MENUET.

AH! qu'il fait beau dans ces bocages!
Ah que le Ciel donne un beau jour!

Autre Muſicien.

Le Roſſignol ſous ces tendres feüillages
Chante aux Echos ſon doux retour;

Ce beau séjour,
Ces doux ramages,
Ce beau séjour
Nous invite à l'Amour.

2. MENUET. Tous deux ensemble.

VOi, ma Climene,
Voi sous ce chêne
S'entrebaiser ces oiseaux amoureux;
Ils n'ont rien dans leurs vœux
Qui les gêne,
De leurs doux feux
Leur ame est pleine,
Qu'ils sont heureux!
Nous pouvons tous deux,
Si tu le veux,
Etre comme eux.

Six autres François viennent après vêtus galamment à la Poitevine, trois en hommes, & trois en femmes, accompagnez de huit Flûtes & de Hautbois, & dansent les Menuets.

SIXIE'ME ENTRE'E.

TOut cela finit par le mélange des trois Nations, & les applaudissemens en Danse & en Musique de toute l'assistance, qui chante les deux Vers qui suivent.

Quels spectacles charmans, quels plaisirs goûtons-nous!
Les Dieux mêmes, les Dieux n'en ont point de plus doux.

F I N.

LES

LES
FOURBERIES
DE
SCAPIN,

COMEDIE,

Par J. B. P. DE MOLIERE,

Repreſentée pour la premiere fois à Paris, ſur le Theâtre de la Salle du Palais Royal, le 24. Mai 1671.

Par la Troupe du Roi.

ACTEURS.

ARGANTE, Pere d'Octave, & de Ze-
nette.

GERONTE, Pere de Leandre, & de Hi-
cinte.

OCTAVE, Fils d'Argante, & Amant de Hia-
cinte.

LEANDRE, Fils de Geronte, & Amant
Zerbinette.

ZERBINETTE, cruë Egyptienne, & re-
connue fille d'Argante, & Amante de Leandre.

HIACINTE, Fille de Geronte, & Amante
d'Octave.

SCAPIN, Valet de Leandre, & fourbe.

SILVESTRE, Valet d'Octave.

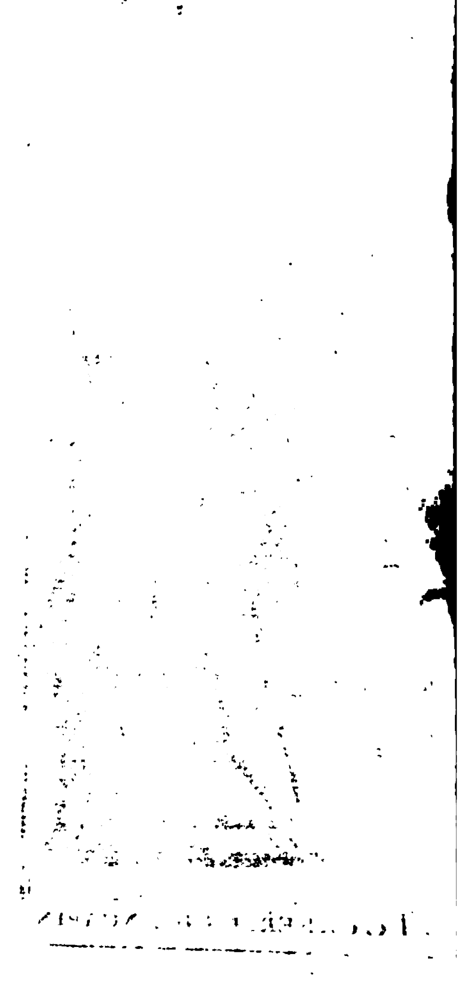
CARLE, Fourbe.

DEUX PORTEURS.

La Scene est à Naples.



ES FOURBERIES DE SCAPIN



LES FOURBERIES DE SCAPIN, COMEDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE I.

OCTAVE, SILVESTRE.

OCTAVE.



AH fâcheuses nouvelles pour un Cœur amoureux! Dures extremitez où je me voi réduit! Tu viens, Silvestre, d'apprendre au Port, que mon pere revient?

SILVESTRE.

Oui.

OCTAVE.

Qu'il arrive ce matin même?

SILVESTRE.

Ce matin même.

OCTAVE.

Et qu'il revient dans la resolution de me marier?

SILVESTRE.

Oui.

OCTAVE.

Avec une fille du Seigneur Geronte?

SILVESTRE.

Du Seigneur Geronte?

OCTAVE.

Et que cette fille est mandée de Tarente ici pou cela?

SILVESTRE.

Oui.

OCTAVE.

Et tu tiens ces nouvelles de mon oncle?

SILVESTRE.

De vôtre oncle.

OCTAVE.

A qui mon pere les a mandées par une lettre?

SILVESTRE.

Par une lettre.

OCTAVE.

Et cet oncle, dis-tu, fait toutes nos affaires?

SILVESTRE.

Toutes nos affaires.

OCTAVE.

Ah parle, si tu veux, & ne te fai point de sorte arracher les mots de la bouche.

SILVESTRE.

Qu'ai-je à parler davantage? Vous n'oubliez aucune circonstance, & vous dites les choses tout tement comme elles sont.

OCTAVE.

Conseille-moi, du moins, & me di ce que je faire dans ces cruelles conjonctures.

SILVESTRE.

Ma foi, je m'y trouve autant embarrassé vous, & j'aurois bon besoin que l'on me conseil moi-même.

OCTAVE.

Je suis assassiné par ce maudit retour.

SILVESTRE.

Je ne le suis pas moins.

OCTAVE.

Lors que mon pere apprendra les choses, je voir fondre sur moi un orage soudain d'impetue reprimandes.

SILVESTRE.

Les reprimandes ne sont rien, & plût au Ciel q j'en fusse quitte à ce prix! Mais j'ai bien la mine po

pour moi, de payer plus cher vos folies, & je voi se former de loin un nuage de coups de bâton, qui crevera sur mes épaules.

OCTAVE.

O Ciel! par où sortir de l'embarras où je me trouve?

SILVESTRE.

C'est à quoi vous deviez songer, avant que de vous y jetter.

OCTAVE.

Ah tu me fais mourir, par tes leçons hors de saison.

SILVESTRE.

Vous me faites bien plus mourir, par vos actions étourdies.

OCTAVE.

Que dois-je faire? Quelle resolution prendre? à quel remede recourir?

SCENE II.

SCAPIN, OCTAVE, SILVESTRE.

SCAPIN.

QU'est-ce, Seigneur Octave? qu'avez-vous? Qu'y a t-il? Quel desordre est cela? Je vous voi tout troublé.

OCTAVE.

Ah, mon pauvre Scapin, je suis perdu; je suis desesperé; je suis le plus infortuné de tous les hommes.

SCAPIN.

Comment?

OCTAVE.

N'as-tu rien appris de ce qui me regarde?

SCAPIN.

Non.

OCTAVE.

Mon pere arrive avec le Seigneur Geronte, & ils me veulent marier.

SCAPIN.

Hé bien, qu'y a-t-il là de si funeste?

OCTAVE.

Helas! tu ne sais pas la cause de mon inquietude.

SCA-

SCAPIN.

Non; mais il ne tiendra qu'à vous que je la sache bien-tôt,& je suis homme consolatif,homme à m'interesser aux affaires des jeunes gens.

OCTAVE.

Ah! Scapin, si tu pouvois trouver quelque invention, forger quelque machine, pour me tirer de la peine où je suis, je croirois t'être redevable de plus que de la vie.

SCAPIN.

A vous dire la verité,il y a peu de choses qui me soient impossibles, quand je m'en veux mêler. J'ai sans doute reçû du Ciel un genie assez beau pour toutes les fabriques de ces gentillesses d'esprit,de ces galanteries ingenieuses,à qui le vulgaire ignorant donne le nom de Fourberies;& je puis dire sans vanité,qu'on n'a gueres vû d'homme qui fût plus habile ouvrier de ressorts & d'intrigues; qui ait acquis plus de gloire que moi dans ce noble mêtier: Mais ma foi, le merite est trop mal-traité aujourd'hui, & j'ai renoncé à toutes choses depuis certain chagrin d'une affaire qui m'arriva.

OCTAVE.

Comment? quelle affaire, Scapin?

SCAPIN.

Une avanture où je me brouillai avec la Justice.

OCTAVE.

La Justice?

SCAPIN.

Oui? nous eûmes un petit démêlé ensemble.

SILVESTRE.

Toi, & la Justice?

SCAPIN.

Oui,elle en usa fort mal avec moi,& je me dépitai de telle sorte contre l'ingratitude du Siecle, que je resolus de ne plus rien faire.Baste.Ne laissez pas de me conter vôtre avanture.

OCTAVE.

Tu sais,Scapin,qu'il y a deux mois que le Seigneur Geronte, & mon Pere, s'embarquerent ensemble pour un voyage qui regarde certain commerce où leurs interêts sont mêlez.

SCA-

SCAPIN.

Je sai cela.

OCTAVE.

Et que Leandre & moi nous fûmes laissez par nos ...res, moi sous la conduite de Silvestre, & Leandre ...us ta direction.

SCAPIN.

Oui, je me suis fort bien acquité de ma charge.

OCTAVE.

Quelque temps après, Leandre fit rencontre d'u... jeune Egyptienne dont il devint amoureux.

SCAPIN.

Je sai cela encore.

OCTAVE.

Comme nous sommes grands amis, il me fit aussi ...t confidence de son amour, & me mena voir cette ...lle, que je trouvai belle à la verité, mais non pas ...nt qu'il vouloit que je la trouvasse. Il ne m'entrete... ...oit que d'elle chaque jour; m'exageroit à tous mo... ...ens sa beauté & sa grace; me loüoit son esprit, & ...e parloit avec transport des charmes de son entre... ...en, dont il me rapportoit jusqu'aux moindres pa... ...les, qu'il s'efforçoit toûjours de me faire trouver ...s plus spirituelles du monde. Il me querelloit quel... ...efois de n'être pas assez sensible aux choses qu'il ...e venoit dire, & me blâmoit sans cesse de l'indife... ...rence où j'étois pour les feux de l'amour.

SCAPIN.

Je ne vois pas encore où ceci veut aller.

OCTAVE.

Un jour que je l'accompagnois pour aller chez les ...ns qui gardent l'objet de ses vœux, nous entendî... ...es dans une petite maison d'une ruë écartée quel... ...es plaintes mêlées de beaucoup de sanglots. Nous ...mandons ce que c'est. Une femme nous dit en ...pirant, que nous pouvions voir là quelque chose ...e pitoyable en des personnes étrangeres; & qu'à ...oins que d'être insensibles, nous en serions touchez.

SCAPIN.

Où est-ce que cela nous méne?

OCTAVE.

La curiosité me fit presser Leandre de voir ce que c'étoit. Nous entrons dans une Salle, où nous voyons une vieille femme mourante, assistée d'une servante qui faisoit des regrets, & d'une jeune fille toute fondante en larmes, la plus belle, & la plus touchante qu'on puisse jamais voir.

SCAPIN.

Ah, ah.

OCTAVE.

Une autre auroit paru effroyable en l'état où elle étoit; car elle n'avoit pour habillement qu'une méchante petite jupe, avec des brassieres de nuit qui étoient de simple futaine; & sa coiffure étoit une cornette jaune, retroussée au haut de sa tête, qui laissoit tomber en desordre ses cheveux sur ses épaules; & cependant faite comme cela, elle brilloit de mille attraits, & ce n'étoit qu'agrémens & que charmes en toute sa personne.

SCAPIN.

Je sens venir les choses.

OCTAVE.

Si tu l'avois vuë, Scapin, en l'état que je dis, tu l'aurois trouvée admirable.

SCAPIN.

Oh je n'en doute point; & sans l'avoir vûe, je voi bien qu'elle étoit tout-à-fait charmante.

OCTAVE.

Ses larmes n'étoient point de ces larmes desagreables, qui défigurent un visage. Elle avoit à pleurer une grace touchante; & sa douleur étoit la plus belle du monde.

SCAPIN.

Je voi tout cela.

OCTAVE.

Elle faisoit fondre chacun en larmes, en se jettant amoureusement sur le corps de cette mourante, qu'elle appelloit sa chere mere; & il n'y avoit personne qui n'eût l'ame percée, de voir un si bon naturel.

SCAPIN.

En effet, cela est touchant, & je voi bien que ce bon naturel-là vous la fit aimer.

OC-

OCTAVE.

Ah! Scapin, un Barbare l'auroit aimée.

SCAPIN.

Assurément. Le moyen de s'en empêcher?

OCTAVE.

Après quelques paroles, dont je tâchai d'adoucir la douleur de cette charmante affligée, nous sortîmes de là; & demandant à Leandre ce qu'il lui sembloit de cette personne, il me répondit froidement qu'il la trouvoit assez jolie. Je fus piqué de la froideur avec laquelle il m'en parloit, & je ne voulus point lui découvrir l'effet que ses beautez avoient fait sur mon ame.

SILVESTRE.

Si vous n'abregez ce recit, nous en voilà pour jusqu'à demain. Laissez-le moi finir en deux mots. Son cœur prend feu dès ce moment. Il ne sauroit plus vivre, qu'il n'aille consoler son aimable affligée. Ses frequentes visites sont rejettées de la servante, devenuë la Gouvernante par le trepas de la mere; voilà mon homme au desespoir. Il presse, supplie, conjure; point d'affaire. On lui dit que la fille, quoique sans bien & sans appui, est de famille honnête; & qu'à moins que de l'épouser, on ne peut souffrir ses poursuites. Voilà son amour augmenté par les difficultez. Il consulte dans sa tête, agite, raisonne, balance, prend sa resolution: Le voilà marié avec elle depuis trois jours.

SCAPIN.

J'entens.

SILVESTRE.

Maintenant mets avec cela le retour imprevû du Pere, qu'on n'attendoit que dans deux mois; la découverte que l'Oncle a fait du secret de nôtre mariage; & l'autre mariage qu'on veut faire de lui avec la fille que le Seigneur Geronte a euë d'une seconde femme qu'on dit qu'il a épousée à Tarente.

OCTAVE.

Et par dessus tout cela, mets encore l'indigence où se trouve cette aimable personne, & l'impuissance où je me voi d'avoir dequoi la secourir.

SCAPIN.

Est-ce là tout? Vous voilà bien embarrassez tous deux pour une bagatelle. C'est bien là de quoi se tant allarmer. N'as-tu point de honte, toi, de demeurer court à si peu de chose? Que diable, te voilà grand & gros comme pere & mere,& tu ne saurois trouver dans ta tête,forger dans ton esprit quelque ruse galante, quelque honnête petit stratagême, pour ajuster vos affaires? Fi. Peste soit du butor. Je voudrois bien que l'on m'eût donné autrefois nos Vieillards à duper; je les aurois joüez tous deux par dessous la jambe; & je n'étois pas plus grand que cela, que je me signalois déja par cent tours d'adresse jolis.

SILVESTRE.

J'avouë que le Ciel ne m'a pas donné tes talens, & que je n'ai pas l'esprit comme toi de me brouiller avec la Justice.

OCTAVE.

Voici mon aimable Hiacinte.

SCENE III.

HIACINTE, OCTAVE, SCAPIN, SILVESTRE.

HIACINTE.

AH, Octave, est-il vrai ce que Silvestre vient de dire à Nerine, que vôtre pere est de retour, & qu'il veut vous marier?

OCTAVE.

Oui,belle Hiacinte, & ces nouvelles m'ont donné une atteinte cruelle. Mais que voi-je? vous pleurez! Pourquoi ces larmes? Me soupçonnez-vous, dites-moi,de quelque infidelité, & n'êtes-vous pas assurée de l'amour que j'ai pour vous?

HIACINTE.

Oui, Octave, je suis sûre que vous m'aimez; mais je ne le suis pas que vous m'aimiez toûjours.

OCTAVE.

Eh peut-on vous aimer,qu'on ne vous aime toute sa vie?

HIA

HIACINTE.

J'ai oüi dire, Octave, que vôtre sexe aime moins ng-temps que le nôtre, & que les ardeurs que les mmes font voir, sont des feux qui s'éteignent ssi facilement qu'ils naissent.

OCTAVE.

Ah! ma chere Hiacinte, mon cœur n'est donc pas t comme celui des autres hommes, & je sens n pour moi que je vous aimerai jusqu'au tombeau.

HIACINTE.

Je veux croire que vous sentez ce que vous dites, je ne doute point que vos paroles ne soient sinces; mais je crains un pouvoir qui combattra dans tre cœur les tendres sentimens que vous pouvez air pour moi. Vous dépendez d'un pere, qui veut is marier à une autre personne; & je suis sûre je mourrai si ce malheur m'arrive.

OCTAVE.

Non, belle Hiacinthe, il n'y a point de pere qui puisme contraindre à vous manquer de foi, & je me udrai à quitter mon païs, & le jour même, s'il besoin, plûtôt qu'à vous quitter. J'ai déja pris, s l'avoir vûë, une aversion effroyable pour celle l'on me destine; & sans être cruel, je souhaitis que la mer l'écartât d'ici pour jamais. Ne urez donc point, je vous prie, mon aimable Hiate; car vos larmes me tuënt, & je ne les puis r sans me percer le cœur.

HIACINTE.

Puisque vous le voulez, je veux bien essuyer mes ırs, & j'attendrai d'un œil constant ce qu'il plaiau Ciel de resoudre de moi.

OCTAVE.

Le Ciel nous sera favorable.

HIACINTE.

Il ne sauroit m'être contraire, si vous m'êtes file.

OCTAVE.

Je le serai assurément.

HIACINTE.

Je serai donc heureuse.

SCA-

SCAPIN

Elle n'eſt point tant ſotte, ma foi, & je la trou
aſſez paſſable.

OCTAVE.

Voici un homme qui pourroit bien, s'il le
loit, nous être dans tous nos beſoins d'un ſec
merveilleux.

SCAPIN.

J'ai fait de grands ſermens de ne me mêler p
du monde; mais ſi vous m'en priez bien fort to
deux, peut-être....

OCTAVE.

Ah s'il ne tient qu'à te prier bien fort pour ob
nir ton aide, je te conjure de tout mon cœur
prendre la conduite de nôtre barque.

SCAPIN.

Et vous, ne me dites vous rien?

HIACINTE.

Je vous conjure, à ſon exemple, par tout ce
vous eſt le plus cher au monde, de vouloir ſervir
tre amour.

SCAPIN.

Il faut ſe laiſſer vaincre, & avoir de l'huma
Allez, je veux m'employer pour vous.

OCTAVE.

Croi que...

SCAPIN *parlant à Hiacinte.*

Chut. Allez-vous-en, vous, & ſoyez en repos.
vous, preparez-vous à ſoûtenir avec fermeté l'abo
de vôtre pere.

OCTAVE.

Je t'avoue que cet abord me fait trembler p
avance, & j'ai une timidité naturelle que je ne
rois vaincre.

SCAPIN.

Il faut pourtant paroître ferme au premier cho
de peur que ſur vôtre foibleſſe il ne prenne le pié
vous mener comme un enfant. Là, tâchez de vo
compoſer par étude. Un peu de hardieſſe, & ſong
à répondre réſolument ſur tout ce qu'il pourra vo
dire.

OC

OCTAVE.

Je ferai du mieux que je pourrai.

SCAPIN.

Cà, essayons un peu pour vous accoûtumer. Retons un peu vôtre rôle, & voyons si vous ferez en. Allons. La mine resoluë, la tête haute, les gards assurez.

OCTAVE.

Comme cela?

SCAPIN.

Encore un peu davantage.

OCTAVE.

Ainsi?

SCAPIN.

Bon. Imaginez-vous que je suis vôtre pere qui arve, & répondez-moi fermement comme si c'étoit lui-même. Comment, pendard, vaurien, infae, fils indigne d'un pere comme moi, oses-tu bien roître devant mes yeux après tes bons deportemens, après le lâche tour que tu m'as joüé pendant on absence? Est-ce-là le fruit de mes soins, maut, est-ce-là le fruit de mes soins? le respect qui 'est dû? le respect que tu me conserves? Allons onc. Tu as l'insolence, fripon, de t'engager sans consentement de ton pere; de contracter un maage clandestin? Répon-moi, coquin, réponoi. Voyons un peu tes belles raisons. Oh que diale, vous demeurez interdit.

OCTAVE.

C'est que je m'imagine que c'est mon pere que entens.

SCAPIN.

Eh oui. C'est par cette raison qu'il ne faut pas ête comme un innocent.

OCTAVE.

Je m'en vais prendre plus de resolution, & je reondrai fermement.

SCAPIN.

Assurément.

OCTAVE.

Assurément.

SIL-

SILVESTRE.

Voilà vôtre pere qui vient.

OCTAVE.

O Ciel! je suis perdu. *Il s'enfuit.*

SCAPIN.

Hola, Octave, demeurez. Octave. Le voilà en-fui. Quelle pauvre espece d'homme! Ne laissons pas d'attendre le vieillard.

SILVESTRE.

Que lui dirai-je?

SCAPIN.

Laisse-moi dire, moi, & ne fai que me suivre

SCENE IV.

ARGANTE, SCAPIN, SILVESTRE.

ARGANTE.

A-T-on jamais ouï parler d'une action pareille à celle-là?

SCAPIN.

Il a déja appris l'affaire, & elle lui tient si fort en tête, que tout seul il en parle haut.

ARGANTE.

Voilà une temerité bien grande!

SCAPIN.

Ecoutons-le un peu.

ARGANTE.

Je voudrois bien savoir ce qu'ils me pourront dire sur ce beau mariage

SCAPIN.

Nous y avons songé.

ARGANTE.

Tâcheront-ils de me nier la chose?

SCAPIN.

Non, nous n'y pensons pas.

ARGANTE,

Ou s'ils entreprendront de l'excuser?

SCAPIN.

Celui-là se pourra faire.

ARGANTE.

Pretendront-ils m'amuser par des contes en l'air

SCA

SCAPIN.

Peut-être.

ARGANTE.

Tous leurs discours seront inutiles.

SCAPIN.

Nous allons voir.

ARGANTE.

Ils ne m'en donneront point à garder.

SCAPIN.

Ne jurons de rien.

ARGANTE.

Je saurai mettre mon pendard de fils en lieu de sûreté.

SCAPIN.

Nous y pourvoirons.

ARGANTE.

Et pour le coquin de Silvestre, je le rouerai de coups.

SILVESTRE.

J'étois bien étonné s'il m'oublioit.

ARGANTE.

Ah, ah! vous voilà donc, sage Gouverneur de famille, beau directeur de jeunes gens.

SCAPIN.

Monsieur, je suis ravi de vous voir de retour.

ARGANTE.

Bon jour, Scapin. *A Silvestre.* Vous avez suivi mes ordres vraiment d'une belle maniere, & mon fils s'est comporté fort sagement pendant mon absence.

SCAPIN.

Vous vous portez bien, à ce que je voi.

ARGANTE.

Assez bien. *A Silvestre.* Tu ne dis mot, coquin, tu ne dis mot!

SCAPIN.

Vôtre voyage a-t-il été bon?

ARGANTE.

Mon Dieu, fort bon. Laisse-moi un peu quereller en repos.

SCAPIN.

Vous voulez quereller?

ARGANTE.

Oui, je veux quereller.

SCAPIN.

Et qui, Monſieur ?

ARGANTE.

Ce maraut-là.

SCAPIN.

Pourquoi ?

ARGANTE.

Tu n'as pas oui parler de ce qui s'eſt paſſé dans mon abſence.

SCAPIN.

J'ai bien oui parler de quelque petite choſe.

ARGANTE.

Comment quelque petite choſe! Une action de cette nature?

SCAPIN.

Vous avez quelque raiſon.

ARGANTE.

Une hardieſſe pareille à celle-là?

SCAPIN.

Cela eſt vrai.

ARGANTE.

Un fils qui ſe marie ſans le conſentement de ſon pere?

SCAPIN.

Oui, il y a quelque choſe à dire à cela. Mais je ſerois d'avis que vous ne fiſſiez point de bruit.

ARGANTE.

Je ne ſuis pas de cet avis, moi, & je veux faire du bruit tout mon ſoû. Quoi, tu ne trouves pas que j'aye tous les ſujets du monde d'être en colere ?

SCAPIN.

Si fait, j'y ai d'abord été moi, lors que j'ai ſû la choſe, & je me ſuis intereſſé pour vous, juſqu'à quereller vôtre fils. Demandez-lui un peu quelles belles reprimandes je lui ai faites, & comme je l'ai chapitré ſur le peu de reſpect qu'il gardoit à un pere, dont il devroit baiſer les pas. On ne peut pas lui mieux parler, quand ce ſeroit vous-même. Mais quoi? je me ſuis rendu à la raiſon, & j'ai conſideré que dans le fond, il n'a pas tant de tort qu'on pourroit croire.

ARGANTE.

Que me viens-tu conter? Il n'a pas tant de tort de s'al-

ller marier de but en blanc avec une inconnuë?

SCAPIN.

Que voulez-vous? il y a été poussé par sa destinée.

ARGANTE.

Ah, ah, voici une raison la plus belle du monde. n'a plus qu'à commettre tous les crimes imaables, tromper, voler, assassiner, & dire pour cuse, qu'on y a été poussé par sa destinée.

SCAPIN.

Mon Dieu, vous prenez mes paroles trop en ilosophe. Je veux dire qu'il s'est trouvé fatalemnt engagé dans cette affaire.

ARGANTE.

Et pourquoi s'y engageoit-il?

SCAPIN.

Voulez-vous qu'il soit aussi sage que vous? Les mes gens sont jeunes, & n'ont pas toute la prunce qu'il leur faudroit, pour ne rien faire que de sonnable; témoin nôtre Leandre, qui malgré toumes leçons, malgré toutes mes remontrances, est é faire de son côté pis encore que vôtre fils. Je udrois bien savoir si vous-même n'avez pas été ne, & n'avez pas dans vôtre temps fait des freines comme les autres. J'ai oui dire, moi, que us avez été autrefois un bon compagnon parmi femmes, que vous faisiez de vôtre drôle avec les s galantes de ce temps-là; & que vous n'en apochiez point, que vous ne poussassiez à bout.

ARGANTE.

Il est vrai. J'en demeure d'accord; mais je m'en is toûjours tenu à la galanterie; & je n'ai point é jusqu'à faire ce qu'il a fait.

SCAPIN.

Que vouliez-vous qu'il fît? il voit une jeune pernne qui lui veut du bien; (car il tient de vous, être aimé de toutes les femmes;) il la trouve aimable; il lui rend des visites; lui conte des ouceurs; soûpire galamment; fait le passionné. lle se rend à sa poursuite. Il pousse sa fortue. Le voilà surpris avec elle par ses parens, ui la force à la main le contraignent de l'épouser.

SILVESTRE.

L'habile fourbe que voilà!

SCAPIN.

Eussiez-vous voulu qu'il se fût laissé tuer? Il va[ut] mieux encore être marié, qu'être mort.

ARGANTE.

On ne m'a pas dit que l'affaire se soit ainsi passée.

SCAPIN.

Demandez-lui plûtôt. Il ne vous dira pas le co[n]traire.

ARGANTE.

C'est par force qu'il a été marié?

SILVESTRE.

Oui, Monsieur.

SCAPIN.

Voudrois-je vous mentir?

ARGANTE.

Il devoit donc aller tout aussi-tôt protester [de] violence chez un Notaire.

SCAPIN.

C'est ce qu'il n'a pas voulu faire.

ARGANTE.

Cela m'auroit donné plus de facilité à rompre [ce] mariage.

SCAPIN.

Rompre ce mariage?

ARGANTE.

Oui.

SCAPIN.

Vous ne le romprez point.

ARGANTE.

Je ne le romprai point?

SCAPIN.

Non.

ARGANTE.

Quoi, je n'aurai pas pour moi les droits de pe[re] & la raison de la violence qu'on a faite à mon fils?

SCAPIN.

C'est une chose dont il ne demeurera pas d'acco[rd].

ARGANTE.

Il n'en demeurera pas d'accord?

SCA[PIN.]

SCAPIN.

Non.

ARGANTE.

Mon fils?

SCAPIN.

Vôtre fils. Voulez-vous qu'il confesse qu'il ait été capable de crainte, & que ce soit par force qu'on lui ait fait faire les choses? Il n'a garde d'aller avouer cela. Ce seroit se faire tort, & se montrer indigne d'un pere comme vous.

ARGANTE.

Je me moque de cela.

SCAPIN.

Il faut pour son honneur, & pour le vôtre, qu'il dise dans le monde, que c'est de bon gré qu'il l'a épousée.

ARGANTE.

Et je veux moi, pour mon honneur & pour le sien, qu'il dise le contraire.

SCAPIN.

Non, je suis sûr qu'il ne le fera pas.

ARGANTE.

Je l'y forcerai bien.

SCAPIN.

Il ne le fera pas, vous dis-je.

ARGANTE.

Finissons ce discours qui m'échauffe la bile. Va-t-en, pendard, va-t-en me chercher mon fripon, tandis que j'irai rejoindre le Seigneur Geronte, pour lui conter ma disgrace.

SCAPIN.

Monsieur, si je vous puis être utile en quelque chose, vous n'avez qu'à me commander.

ARGANTE.

Je vous remercie. Ah pourquoi faut-il qu'il soit fils unique? Et que n'ai-je à cette heure la fille que le Ciel m'a ôtée, pour la faire mon heritiere?

SCENE V.

SCAPIN, SILVESTRE.

SILVESTRE.

J'Avouë que tu es un grand homme, & vo faire en bon train; mais l'argent d'autre pa presse, pour nôtre subsistance, & nous av tous côtez des gens qui aboyent après nous.

SCAPIN.

Laisse-moi faire, la machine est trouvée. J che seulement dans ma tête un homme qui soit affidé, pour jouer un personnage dont j'a soin. Atten. Tien-toi un peu. Enfonce ton net en méchant garçon. Campe-toi sur un Mets la main au côté. Fai les yeux furibonds. M che un peu en Roi de Théatre. Voilà qui est bie Sui-moi. J'ai des secrets pour déguiser ton visa & ta voix.

SILVESTRE.

Je te conjure au moins, de ne m'aller poin brouiller avec la Justice.

SCAPIN.

Va, va: nous partagerons les perils en freres, & trois ans de Galere de plus, ou de moins, ne so pas pour arrêter un noble cœur.

Fin du premier Acte.

ACTE

ACTE II.

SCENE I.

GERONTE, ARGANTE.

GERONTE.



OUi, sans doute, par le tems qu'il fait, nous aurons ici nos gens aujourd'hui ; & un Matelot, qui vient de Tarente, m'a assuré qu'il avoit vû mon homme qui étoit près de s'embarquer. Mais l'arrivée de ma fille trouvera les choses mal disposées à ce que nous nous proposions ; & ce que vous venez de m'apprendre de vôtre fils, rompt étrangement les mesures que nous avions prises ensemble.

ARGANTE.

Ne vous mettez pas en peine ; je vous répons de renverser tout cet obstacle, & j'y vais travailler de ce pas.

GERONTE.

Ma foi, Seigneur Argante, voulez-vous que je vous dise ? l'éducation des enfans est une chose à quoi il faut s'attacher fortement.

ARGANTE.

Sans doute. A quel propos cela ?

GERONTE.

A propos de ce que les mauvais déportemens des jeunes gens viennent le plus souvent de la mauvaise éducation que leurs peres leur donnent.

ARGANTE.

Cela arrive par fois. Mais que voulez-vous dire par-là ?

GERONTE.

Ce que je veux dire par là ?

ARGANTE.

Oui.

GERONTE.

Que si vous aviez en brave pere bien morigené vôtre fils, il ne vous auroit pas joué le tour qu'il vous a fait.

ARGANTE.

Fort bien. De sorte donc que vous avez bien mieux morigené le vôtre.

GERONTE.

Sans doute, & je serois bien fâché qu'il m'eût rien fait approchant de cela.

ARGANTE.

Et si ce fils, que vous avez en brave pere si bien morigené, avoit fait pis encore que le mien? Eh?

GERONTE.

Comment?

ARGANTE.

Comment!

GERONTE.

Qu'est ce que cela veut dire?

ARGANTE.

Cela veut dire, Seigneur Geronte, qu'il ne faut pas être si prompt à condamner la conduite des autres; & que ceux qui veulent gloser, doivent bien regarder chez eux, s'il n'y a rien qui cloche.

GERONTE.

Je n'entens point cette énigme.

ARGANTE.

On vous l'expliquera.

GERONTE.

Est-ce que vous auriez oüi dire quelque chose de mon fils?

ARGANTE.

Cela se peut faire.

GERONTE.

Et quoi encore?

ARGANTE.

Vôtre Scapin, dans mon dépit, ne m'a dit la chose qu'en gros; & vous pourrez de lui, ou de quelqu'autre, être instruit du detail. Pour moi, je vais vîte consulter un Avocat, & aviser des biais que j'ai à prendre. Jusqu'au revoir.

SCE-

SCENE II.

LEANDRE, GERONTE.

GERONTE.

Que pourroit-ce être que cette affaire-ci ? Pis encore que le sien ! Pour moi, je ne voi pas ce que l'on peut faire de pis; & je trouve que se marier sans le consentement de son pere, est une action qui passe tout ce qu'on peut s'imaginer. Ah vous voilà.

LEANDRE *en courant à lui pour l'embrasser.*

Ah ! mon pere, que j'ai de joye de vous voir de retour.

GERONTE *refusant de l'embrasser.*

Doucement. Parlons un peu d'affaire.

LEANDRE.

Souffrez que je vous embrasse, & que...

GERONTE, *le repoussant encore.*

Doucement, vous dis-je.

LEANDRE.

Quoi, vous me refusez, mon pere, de vous exprimer mon transport par mes embrassemens ?

GERONTE.

Oui, nous avons quelque chose à démêler ensemble.

LEANDRE.

Et quoi ?

GERONTE.

Tenez-vous, que je vous voye en face.

LEANDRE.

Comment ?

GERONTE.

Regardez-moi entre deux yeux.

LEANDRE.

Hé bien.

GERONTE.

Qu'est-ce donc qui s'est passé ici ?

LEANDRE.

Ce qui s'est passé ?

GERONTE.

Oui. Qu'avez-vous fait pendant mon absence?

LEANDRE.

Que voulez-vous, mon pere, que j'aye fait?

GERONTE.

Ce n'est pas moi qui veux que vous ayez fait, mais qui demande ce que c'est que vous avez fait.

LEANDRE.

Moi, je n'ai fait aucune chose dont vous ayez lieu de vous plaindre.

GERONTE.

Aucune chose?

LEANDRE.

Non.

GERONTE.

Vous êtes bien resolu.

LEANDRE.

C'est que je suis sûr de mon innocence.

GERONTE.

Scapin pourtant a dit de vos nouvelles.

LEANDRE.

Scapin?

GERONTE.

Ah, ah, ce mot vous fait rougir.

LEANDRE.

Il vous a dit quelque chose de moi?

GERONTE.

Ce lieu n'est pas tout-à-fait propre à vuider cette affaire, & nous allons l'examiner ailleurs. Qu'on se rende au logis. J'y vais revenir tout-à-l'heure. Ah, traître, s'il faut que tu me deshonores, je te renonce pour mon fils, & tu peux bien pour jamais te resoudre à fuir de ma presence.

SCENE III.

OCTAVE, SCAPIN, LEANDRE.

LEANDRE.

ME trahir de cette maniere! Un coquin, qui doit par cent raisons être le premier à cacher les choses que je lui confie, est le premier à les-

les

ler découvrir à mon pere. Ah! je jure le Ciel, que cette trahison ne demeurera pas impunie.

OCTAVE.

Mon cher Scapin, que ne dois-je point à tes soins! Que tu es un homme admirable! Et que le Ciel m'est favorable de t'envoyer à mon secours!

LEANDRE.

Ah, ah, vous voilà. Je suis ravi de vous trouver, Monsieur le coquin.

SCAPIN.

Monsieur, vôtre serviteur. C'est trop d'honneur que vous me faites.

LEANDRE *en mettant l'épée à la main.*

Vous faites le méchant plaisant. Ah! je vous apprendrai....

SCAPIN *se mettant à genoux.*

Monsieur.

OCTAVE *se mettant entre deux, pour empêcher Leandre de le frapper.*

Ah, Leandre.

LEANDRE.

Non, Octave, ne me retenez point, je vous prie.

SCAPIN.

Eh, Monsieur.

OCTAVE *le retenant.*

De grace.

LEANDRE *voulant frapper Scapin.*

Laissez-moi contenter mon ressentiment.

OCTAVE.

Au nom de l'amitié, Leandre, ne le maltraitez point.

SCAPIN.

Monsieur, que vous ai-je fait?

LEANDRE *voulant le frapper.*

Ce que tu m'as fait, traître?

OCTAVE *le retenant.*

Eh doucement.

LEANDRE.

Non, Octave, je veux qu'il me confesse lui-même tout-à-l'heure la perfidie qu'il m'a faite. Oui, coquin, je sai le trait que tu m'as joué, on vient de me l'apprendre; & tu ne croyois pas

peut-être que l'on me dût reveler ce secret ; mais je veux en avoir la confession de ta propre bouche, ou je vais te passer cette épée au travers du corps.

SCAPIN.

Ah ! Monsieur, auriez-vous bien ce cœur-là?

LEANDRE.

Parle donc.

SCAPIN.

Je vous ai fait quelque chose, Monsieur?

LEANDRE.

Oui, coquin, & ta conscience ne te dit que trop ce que c'est.

SCAPIN.

Je vous assure que je l'ignore.

LEANDRE *s'avançant pour le frapper.*

Tu l'ignores!

OCTAVE *le retenant.*

Leandre.

SCAPIN.

Hé bien, Monsieur, puisque vous le voulez, je vous confesse que j'ai bu avec mes amis ce petit quartaut de vin d'Espagne dont on vous fit present il y a quelques jours ; & que c'est moi qui fis une fente au tonneau, & répandis de l'eau autour, pour faire croire que le vin s'étoit échappé.

LEANDRE.

C'est toi, pendard, qui m'as bu mon vin d'Espagne, & qui as été cause que j'ai tant querellé la Servante, croyant que c'étoit elle qui m'avoit fait le tour?

SCAPIN.

Oui, Monsieur, je vous en demande pardon.

LEANDRE.

Je suis bien-aise d'apprendre cela: mais ce n'est pas l'affaire dont il est question maintenant.

SCAPIN.

Ce n'est pas cela, Monsieur?

LEANDRE.

Non, c'est une autre affaire qui me touche bien plus, & je veux que tu me la dises.

SCA-

SCAPIN.

Monsieur, je ne me souviens pas d'avoir fait autre chose.

LEANDRE *le voulant frapper.*

Tu ne veux pas parler?

SCAPIN.

Eh!

OCTAVE *le retenant.*

Tout doux.

SCAPIN.

Oui, Monsieur, il est vrai qu'il y a trois semaines que vous m'envoyâtes porter le soir une petite Montre à la jeune Egyptienne que vous aimez. Je revins au logis mes habits tout couverts de bouë, & le visage plein de sang, & vous dis que j'avois trouvé des voleurs qui m'avoient bien battu, & m'avoient dérobé la Montre. C'étoit moi, Monsieur, qui l'avois retenuë.

LEANDRE.

C'est toi qui as retenu ma Montre?

SCAPIN.

Oui, Monsieur, afin de voir quelle heure il est.

LEANDRE.

Ah, ah, j'apprens ici de jolies choses, & j'ai un Serviteur fort fidelle vraiment. Mais ce n'est pas encore cela que je demande.

SCAPIN.

Ce n'est pas cela?

LEANDRE.

Non, infame, c'est autre chose encore que je veux que tu me confesses.

SCAPIN.

Peste!

LEANDRE.

Parle vîte, j'ai hâte

SCAPIN.

Monsieur, voilà tout ce que j'ai fait.

LEANDRE *voulant frapper Scapin.*

Voilà tout?

OCTAVE *se mettant au devant.*

Eh!

SCAPIN.

Hé bien oui, Monsieur, vous vous souvenez de ce Loup-garou il y a six mois, qui vous donna tant de coups de bâton la nuit, & vous pensa faire rompre le cou dans une cave où vous tombâtes en fuyant.

LEANDRE.

Hé bien?

SCAPIN.

C'étoit moi, Monsieur, qui faisois le Loup-garou.

LEANDRE.

C'étoit toi, traître, qui faisois le Loup-garou?

SCAPIN.

Oui, Monsieur, seulement pour vous faire peur, & vous ôter l'envie de nous faire courir toutes les nuits, comme vous aviez de coûtume.

LEANDRE.

Je saurai me souvenir en temps & lieu de tout ce que je viens d'apprendre. Mais je veux venir au fait, & que tu me confesses ce que tu as dit à mon pere.

SCAPIN.

A vôtre pere?

LEANDRE.

Oui, fripon, à mon pere.

SCAPIN.

Je ne l'ai pas seulement vu depuis son retour.

LEANDRE.

Tu ne l'as pas vu?

SCAPIN.

Non, Monsieur.

LEANDRE.

Assurément?

SCAPIN.

Assurément. C'est une chose que je vais vous faire dire par lui-même.

LEANDRE.

C'est de sa bouche que je le tiens pourtant.

SCAPIN.

Avec vôtre permission, il n'a pas dit la verité.

SCENE IV.

CARLE, SCAPIN, LEANDRE, OCTAVE.

CARLE.

Monsieur, je vous apporte une nouvelle qui est fâcheuse pour vôtre amour.

LEANDRE.

Comment?

CARLE.

Vos Egyptiens sont sur le point de vous enlever Zerbinette ; & elle-même, les larmes aux yeux, m'a chargé de venir promptement vous dire, que si dans deux heures vous ne songez à leur porter l'argent qu'ils vous ont demandé pour elle, vous l'allez perdre pour jamais.

LEANDRE.

Dans deux heures?

CARLE.

Dans deux heures.

LEANDRE.

Ah, mon pauvre Scapin, j'implore ton secours.

SCAPIN, *passant devant lui avec un air fier.*

Ah, mon pauvre Scapin! Je suis mon pauvre Scapin à cette heure, qu'on a besoin de moi.

LEANDRE.

Va, je te pardonne tout ce que tu viens de me dire, & pis encore, si tu me l'as fait.

SCAPIN.

Non, non, ne me pardonnez rien. Passez-moi vôtre épée au travers du corps. Je serai ravi que vous me tuïez.

LEANDRE.

Non. Je te conjure plûtôt de me donner la vie, en servant mon amour.

SCAPIN.

Point, point, vous ferez mieux de me tuer.

LEANDRE.

Tu m'es trop precieux; & je te prie de vouloir employer pour moi ce genie admirable, qui vient à bout de toutes choses.

SCAPIN.

Non, tuez-moi, vous dis-je.

LEANDRE.

Ah, de grace, ne songe plus à tout cela, & pense à me donner le secours que je te demande.

OCTAVE.

Scapin, il faut faire quelque chose pour lui.

SCAPIN.

Le moyen, après une avanie de la sorte?

LEANDRE.

Je te conjure d'oublier mon emportement, & de me prêter ton adresse.

OCTAVE.

Je joins mes prieres aux siennes.

SCAPIN.

J'ai cette insulte-là sur le cœur.

OCTAVE.

Il faut quitter ton ressentiment.

LEANDRE.

Voudrois-tu m'abandonner, Scapin, dans la cruelle extrêmité où se voit mon amour?

SCAPIN.

Me venir faire à l'improviste un affront comme celui-là!

LEANDRE.

J'ai tort, je le confesse.

SCAPIN.

Me traiter de coquin, de fripon, de pendard, d'infame!

LEANDRE.

J'en ai tous les regrets du monde.

SCAPIN.

Me vouloir passer son épée au travers du corps!

LEANDRE.

Je t'en demande pardon de tout mon cœur; & s'il ne tient qu'à me jetter à tes genoux, tu m'y vois, Scapin, pour te conjurer encore une fois de ne me point abandonner.

OCVAVE.

Ah ma foi, Scapin, il se faut rendre à cela.

SCAPIN.

Levez-vous. Une autre fois ne soyez point si prompt.

LEAN-

LEANDRE.

Me promets-tu de travailler pour moi?

SCAPIN.

On y songera.

LEANDRE.

Mais tu sais que le temps presse.

SCAPIN.

Ne vous mettez pas en peine. Combien est-ce qu'il vous faut?

LEANDRE.

Cinq cens écus.

SCAPIN.

Et à vous?

OCTAVE.

Deux cens pistoles.

SCAPIN.

Je veux tirer cet argent de vos Peres. Pour ce qui est du vôtre, la machine est déja toute trouvée: & quant au vôtre, bien qu'avare au dernier degré, il y faudra moins de façon encore; car vous savez que pour l'esprit, il n'en a pas graces à Dieu grande provision, & je le livre pour une espece d'homme à qui l'on fera toûjours croire tout ce que l'on voudra. Cela ne vous offense point, il ne tombe entre lui & vous aucun soupçon de ressemblance; & vous savez assez l'opinion de tout le monde, qui veut qu'il ne soit vôtre pere que pour la forme.

LEANDRE.

Tout-beau, Scapin.

SCAPIN.

Bon, bon; on fait bien scrupule de cela, vous moquez-vous? Mais j'apperçois venir le pere d'Octave. Commençons par lui, puisqu'il se presente. Allez-vous-en tous deux. Et vous, avertissez vôtre Silvestre de venir vîte joüer son rôle.

SCENE V.

ARGANTE, SCAPIN.

SCAPIN.

LE voilà qui rumine.

AR-

ARGANTE.
Avoir si peu de conduite & de considerati[illegible]
S'aller jetter dans un engagement comme celui-[illegible]
Ah, ah, jeunesse impertinente!

SCAPIN.
Monsieur, vôtre serviteur.

ARGANTE.
Bon jour, Scapin.

SCAPIN.
Vous rêvez à l'affaire de vôtre fils?

ARGANTE.
Je t'avouë que cela me donne un furieux chagrin.

SCAPIN.
Monsieur, la vie est mêlée de traverses. Il [illegible] bon de s'y tenir sans cesse preparé; & j'ai ouï [illegible] re il y a long-temps une parole d'un Ancien, [illegible] j'ai toûjours retenuë.

ARGANTE.
Quoi?

SCAPIN.
Que pour peu qu'un pere de famille ait é[illegible] sent de chez lui, il doit promener son espri[illegible] tous les fâcheux accidens que son retour peut [illegible] contrer; se figurer sa maison brûlée, son [illegible] dérobé, sa femme morte, son fils estropié, [illegible] le subornée; & ce qu'il trouve qui ne lui e[illegible] arrivé, l'imputer à bonne fortune. Pour [illegible] j'ai pratiqué toûjours cette leçon dans ma p[illegible] Philosophie; & je ne suis jamais revenu au [illegible] que je ne me sois tenu prêt à la colere d[illegible] maîtres, aux reprimandes, aux injures, aux c[illegible] de pied au cû, aux bastonnades, aux étrivi[illegible] & ce qui a manqué à m'arriver, j'en ai re[illegible] graces à mon bon destin.

ARGANTE.
Voilà qui est bien; mais ce mariage impertin[illegible] qui trouble celui que nous voulons faire, est [illegible] chose que je ne puis souffrir, & je viens de co[illegible] sulter des Avocats pour le faire casser.

SCAPIN.
Ma foi, Monsieur, si vous m'en croyez, v[illegible] tâcherez par quelqu'autre voye d'accomm[illegible]

l'affaire. Vous savez ce que c'est que les procès en ce païs-ci, & vous allez vous enfoncer dans d'étranges épines.

ARGANTE.

Tu as raison, je le voi bien. Mais quelle autre voye?

SCAPIN.

Je pense que j'en ai trouvé une. La compassion que m'a donné tantôt vôtre chagrin, m'a obligé à chercher dans ma tête quelque moyen pour vous tirer d'inquietude: car je ne saurois voir d'honnêtes peres chagrinez par leurs enfans, que cela ne m'émeuve; & de tout temps je me suis senti pour vôtre personne une inclination particuliere.

ARGANTE.

Je te suis obligé.

SCAPIN.

J'ai donc été trouver le frere de cette fille qui a été épousée. C'est un de ces braves de profession, de ces gens qui sont tous coups d'épée; qui ne parlent que d'échiner, & ne font non plus de conscience de tuer un homme, que d'avaler un verre de vin. Je l'ai mis sur ce mariage, je lui ai fait voir quelle facilité offroit la raison de la violence, pour le faire casser, vos prérogatives du nom de pere, & l'appui que vous donneroit auprès de la Justice & vôtre droit, & vôtre argent, & vos amis. Enfin je l'ai tant tourné de tous les côtez, qu'il a prêté l'oreille aux propositions que je lui ai faites d'ajuster l'affaire pour quelque somme; & il donnera son consentement à rompre le mariage, pourvû que vous lui donniez de l'argent.

ARGANTE.

Et qu'a-t-il demandé?

SCAPIN.

Oh d'abord, des choses par dessus les maisons.

ARGANTE.

Et quoi?

SCAPIN.

Des choses extravagantes.

ARGANTE.

Mais encore?

SCA-

SCAPIN.

Il ne parloit pas moins que de cinq ou six cens pistoles,

ARGANTE.

Cinq ou six cens fiévres quartaines qui le puissent serrer. Se moque-t-il des gens?

SCAPIN.

C'est ce que je lui ai dit. J'ai rejetté bien loin de pareilles propositions, & je lui ai bien fait entendre que vous n'étiez point une dupe, pour vous demander des cinq ou six cens pistoles. Enfin après plusieurs discours, voici où s'est reduit le resultat de nôtre conference. Nous voilà au temps, m'a t-il dit, que je dois partir pour l'armée je suis après à m'équiper; & le besoin que j'ai de quelque argent, me fait consentir malgré moi à ce qu'on me propose. Il me faut un cheval de service, & je n'en saurois avoir un qui soit un soit peu raisonnable, à moins de soixante pistoles.

ARGANTE.

Hé bien, pour soixante pistoles, je les donne.

SCAPIN.

Il faudra le harnois, & les pistolets; & cela ira bien à vingt pistoles encore.

ARGANTE.

Vingt pistoles, & soixante, ce seroit quatre-vingt

SCAPIN.

Justement.

ARGANTE.

C'est beaucoup; mais soit, je consens à cela.

SCAPIN.

Il lui faut aussi un cheval pour monter son valet, qui coutera bien trente pistoles.

ARGANTE.

Comment diantre! Qu'il se promene; il n'aura rien du tout.

SCAPIN.

Monsieur.

ARGANTE.

Non, c'est un impertinent.

SCAPIN.

Voulez-vous que son valet aille à pié?

ARGANTE.

Qu'il aille comme il lui plaira, & le Maître aussi.

SCAPIN.

Mon Dieu, Monsieur, ne vous arrêtez point à peu de chose. N'allez point plaider, je vous prie, & donnez tout pour vous sauver des mains de la Justice.

ARGANTE.

Hé bien soit, je me resous à donner encore ces trente pistoles.

SCAPIN.

Il me faut encore, a-t-il dit, un mulet pour porter...

ARGANTE.

Oh qu'il aille au Diable avec son mulet, c'en est trop, & nous irons devant les Juges.

SCAPIN.

De grace, Monsieur...

ARGANTE.

Non, je n'en ferai rien.

SCAPIN.

Monsieur, un petit mulet.

ARGANTE.

Je ne lui donnerois pas seulement un âne.

SCAPIN.

Considerez...

ARGANTE.

Non, j'aime mieux plaider.

SCAPIN.

Eh, Monsieur, dequoi parlez-vous là, & à quoi vous resolvez-vous? Jettez les yeux sur les détours de la Justice. Voyez combien d'appels & de degrez de Jurisdiction, combien de Procedures embarrassantes; combien d'animaux ravissans, par les griffes desquels il vous faudra passer, Sergens, Procureurs, Avocats, Greffiers, Substituts, Rapporteurs, Juges, & leurs Clercs. Il n'y a pas un de tous ces gens-là, qui pour la moindre chose ne soit capable de donner un soufflet au meilleur droit du monde. Un Sergent baillera de faux Exploits, surquoi vous serez condamné sans que vous le sachiez. Vôtre Procureur s'entendra avec vôtre Partie,

tie, & vous vendra à beaux deniers comptans. Vôtre Avocat, gagné de même, ne se trouvera point lors qu'on plaidera vôtre Cause, ou dira des raisons qui ne feront que battre la campagne, & n'iront point au fait. Le Greffier delivrera par contumace des Sentences & Arrêts contre vous. Le Clerc du Rapporteur soustraira dès Pieces, ou le Rapporteur même ne dira pas ce qu'il a vu. Et quand par les plus grandes precautions du monde vous aurez paré tout cela, vous serez ébahi que vos Juges auront été sollicitez contre vous ou par des gens devots, ou par des femmes qu'ils aimeront. Eh, Monsieur, si vous le pouvez, sauvez-vous de cet Enfer-là. C'est être damné dès ce monde, que d'avoir à plaider; & la seule pensée d'un procès seroit capable de me faire fuir jusqu'aux Indes.

ARGANTE.

A combien est-ce qu'il fait monter le mulet?

SCAPIN.

Monsieur, pour le mulet, pour son cheval, & celui de son homme, pour les harnois & les pistolets, & pour payer quelque petite chose qu'il doit à son hôtesse, il demande en tout deux cens pistoles.

ARGANTE.

Deux cens pistoles?

SCAPIN.

Oui.

ARGANTE *se promenant en colere le long du Theatre.*

Allons, allons, nous plaiderons.

SCAPIN.

Faites reflexion...

ARGANTE.

Je plaiderai.

SCAPIN.

Ne vous allez point jetter...

ARGANTE.

Je veux plaider.

SCAPIN.

Mais pour plaider, il vous faudra de l'argent. Il

vous

en faudra pour l'Exploit, il vous en faudra le Contrôle; il vous en faudra pour la Protion, pour la Presentation, Conseils, Productions, & journées du Procureur. Il vous en faudra les Consultations & Plaidoyeries des Avocats, le droit de retirer le Sac, & pour les grosses itures. Il vous en faudra pour le rapport des times; pour les Epices de Conclusion; pour egistrement du Greffier, façon d'appointement, ences & Arrêts, Contrôles, Signatures, & editions de leurs Clercs, sans parler de tous les ens qu'il vous faudra faire. Donnez cet argent cet homme-ci, vous voilà hors d'affaire.

ARGANTE.

omment, deux cens pistoles?

SCAPIN.

ui, vous y gagnerez. J'ai fait un petit calcul noi-même de tous les frais de la Justice; & rouvé qu'en donnant deux cens pistoles à vôtr omme, vous en aurez de reste pour le moins cinquante, sans compter les soins, les pas, s chagrins que vous vous épargnerez. Quand y auroit à essuyer que les sottises que disent nt tout le monde de méchans plaisans d'Ats, j'aimerois mieux donner trois cens pistoque de plaider.

ARGANTE.

me moque de cela, & je défie les Avocats ien dire de moi.

SCAPIN.

ous ferez ce qu'il vous plaira; mais si j'étois le vous, je fuirois les procès.

ARGANTE.

ne donnerai point deux cens pistoles.

SCAPIN.

oici l'homme dont il s'agit.

SCE-

SCENE VI.

SILVESTRE, ARGANTE, SCAPIN

SILVESTRE, *déguisé en Spadassin.*

SCapin, faites-moi connoître un peu cet Ar-te, qui est pere d'Octave.

SCAPIN.

Pourquoi, Monsieur?

SILVESTRE.

Je viens d'apprendre qu'il veut me mettre Procès, & faire rompre par Justice le mariage ma sœur.

SCAPIN.

Je ne sai pas s'il a cette pensée; mais il ne point consentir aux deux cens pistoles que voulez, & il dit que c'est trop.

SILVESTRE.

Par la mort, par la tête, par le ventre, le trouve, je le veux échiner, dussai-je être tout vif. *Argante, pour n'être point vu, se tient tremblant couvert de Scapin.*

SCAPIN.

Monsieur, ce pere d'Octave a du cœur, & p être ne vous craindra-t-il point.

SILVESTRE.

Lui? Lui? Par le sang, par la tête, s'il é là, je lui donnerois tout-à-l'heure de l'épée le ventre. Qui est cet homme-là?

SCAPIN.

Ce n'est pas lui, Monsieur, ce n'est pas lui.

SILVESTRE.

N'est-ce point quelqu'un de ses amis?

SCAPIN.

Non, Monsieur, au contraire, c'est son en-mi capital.

SILVESTRE.

Son ennemi capital?

SCAPIN.

Oui.

SILVESTRE.

Ah. parbleu, j'en suis ravi. Vous êtes ennemi, Monsieur, de ce faquin d'Argante? Eh?

SCAPIN.

Oui, oui, je vous en repons.

SILVESTRE *lui prend rudement la main.*

Touchez-là. Touchez. Je vous donne ma parole, & vous jure sur mon honneur, par l'épée que je porte, par tous les sermens que je saurois faire, qu'avant la fin du jour je vous déferai de ce maraud fieffé, de ce faquin d'Argante. Reposez-vous sur moi.

SCAPIN.

Monsieur, les violences en ce païs-ci ne sont guéres souffertes.

SILVESTRE.

Je me moque de tout, & je n'ai rien à perdre.

SCAPIN.

Il se tiendra sur ses gardes assurément; & il a des parens, des amis, & des domestiques, dont il se fera un secours contre vôtre ressentiment.

SILVESTRE.

C'est ce que je demande, morbleu, c'est ce que je demande. *Il met l'épée à la main, & pousse de tous côtez, comme s'il y avoit plusieurs personnes devant lui.* Ah tête! Ah ventre! Que ne le trouvai-je à cette heure avec tout son secours! Que ne paroit-il à mes yeux au milieu de trente personnes! Que ne les voi-je fondre sur moi les armes à la main! Comment, marauts, vous avez la hardiesse de vous attaquer à moi! Allons, morbleu, tuë, point de quartier. Donnons. Ferme. Poussons. Bon pié, bon œil. Ah coquins, ah canaille, vous en voulez par-là, je vous en ferai tâter vôtre soû. Soûtenez, marauts, soûtenez. Allons. A cette botte. A cette autre. A celle-ci. A celle-là. Comment, vous reculez? Pié-ferme, morbleu, pié ferme.

SCAPIN.

Eh, eh, eh, Monsieur, nous n'en sommes pas.

SILVESTRE.

Voilà qui vous apprendra à vous oser joüer à

SCAPIN.

Hé bien, vous voyez combien de personnes tuées pour deux cens pistoles. Oh sus, je vous souhaite une bonne fortune.

ARGANTE *tout tremblant.*

Scapin.

SCAPIN.

Plait-il?

ARGANTE.

Je me resous à donner les deux cens pistoles.

SCAPIN.

J'en suis ravi, pour l'amour de vous.

ARGANTE.

Allons le trouver, je les ai sur moi.

SCAPIN.

Vous n'avez qu'à me les donner. Il ne faut pas pour vôtre honneur que vous paroissiez-là, après avoir passé ici pour autre que ce que vous êtes, & de plus, je craindrois qu'en vous faisant connoître, il n'allât s'aviser de vous demander davantage.

ARGANTE.

Oui; mais j'aurois été bien aise de voir comme je donne mon argent.

SCAPIN.

Est-ce que vous vous défiez de moi?

ARGANTE.

Non pas, mais....

SCAPIN.

Parbleu, Monsieur, je suis un fourbe, ou je suis honnête homme; c'est l'un des deux. Est-ce que je voudrois vous tromper, & que dans tout ceci j'ai d'autre interêt que le vôtre, & celui de mon maître, à qui vous voulez vous allier? Si je vous suis suspect, je ne me mêle plus de rien, & vous n'avez qu'à chercher dès cette heure qui accommodera vos affaires.

ARGANTE.

Tien donc.

SCAPIN.

Non, Monsieur, ne me confiez point vôtre argent. Je serai bien-aise que vous vous serviez de quelqu'autre.

Ar

ARGANTE.

Mon Dieu, tien.

SCAPIN.

Non, vous dis-je, ne vous fiez point à moi. Que sait-on, si je ne veux point vous attraper vôtre argent?

ARGANTE.

Tien, te dis-je, ne me fai point contester davantage. Mais songe à bien prendre tes suretez avec lui.

SCAPIN.

Laissez-moi faire, il n'a pas affaire à un sot.

ARGANTE.

Je vais t'attendre chez moi.

SCAPIN.

Je ne manquerai pas d'y aller. Et un. Je n'ai qu'à chercher l'autre. Ah ma foi, le voici. Il semble que le Ciel, l'un après l'autre, les amene dans mes filets.

SCENE VII.

GERONTE, SCAPIN.

SCAPIN *faisant semblant de ne pas voir Geronte.*

O Ciel! ô disgrace imprévuë! ô miserable pere! pauvre Geronte, que feras-tu?

GERONTE.

Que dit-il là de moi, avec ce visage affligé?

SCAPIN.

N'y a-t-il personne qui puisse me dire où est le Seigneur Geronte?

GERONTE.

Qu'y a-t-il, Scapin?

SCAPIN.

Où pourrai-je le rencontrer, pour lui dire cette infortune?

GERONTE.

Qu'est ce que c'est donc?

SCAPIN.

En vain je cours de tous côtez pour le pouvoir trouver.

GERONTE.

Me voici.

SCAPIN.

Il faut qu'il soit caché en quelque endroit qu'on ne puisse point deviner.

GERONTE.

Hola, es-tu aveugle, que tu ne me vois pas?

SCAPIN.

Ah, Monsieur, il n'y a pas moyen de vous rencontrer.

GERONTE.

Il y a une heure que je suis devant toi. Qu'est-ce que c'est donc qu'il y a?

SCAPIN.

Monsieur....

GERONTE.

Quoi?

SCAPIN.

Monsieur, vôtre fils....

GERONTE.

Hé bien mon fils....

SCAPIN.

Est tombé dans une disgrace la plus étrange du monde.

GERONTE.

E quelle?

SCAPIN.

Je l'ai trouvé tantôt tout triste, de je ne sai quoi que vous lui avez dit, où vous m'avez mêlé assez mal à propos; & cherchant à divertir cette tristesse, nous nous sommes allez promener sur le Port. Là, entr'autres plusieurs choses, nous avons arrêté nos yeux sur une Galere Turque assez bien équipée. Un jeune Turc de bonne mine nous a invitez d'y entrer, & nous a presenté la main. Nous y avons passé, il nous a fait mille civilitez, nous a donné la collation, où nous avons mangé des fruits les plus excellens qui se puissent voir, & bu du vin que nous avons trouvé le meilleur du monde.

GERONTE.

Qu'y a-t-il de si affligeant en tout cela?

SCA-

SCAPIN.

Attendez, Monsieur, nous y voici. Pendant e nous mangions, il a fait mettre la Galere en er, & se voyant éloigné du Port, il m'a fait ettre dans un esquif, & m'envoye vous dire, e si vous ne lui envoyez par moi tout-à-l'heure nq cens écus, il va vous emmener vôtre fils en ger.

GERONTE.

Comment, diantre, cinq cens écus?

SCAPIN.

Oui, Monsieur; & de plus, il ne m'a donné ur cela que deux heures.

GERONTE.

Ah le pendard de Turc, m'assassiner de la façon!

SCAPIN.

C'est à vous, Monsieur, d'aviser promptement t moyens de sauver des fers un fils que vous aiz avec tant de tendresse.

GERONTE.

Que diable alloit-il faire dans cette Galere?

SCAPIN.

Il ne songeoit pas à ce qui est arrivé.

GERONTE.

Va-t'en, Scapin, va-t-en vîte dire à ce Turc, je vais envoyer la Justice après lui.

SCAPIN.

a Justice en pleine mer! Vous moquez-vous gens?

GERONTE.

Que diable alloit-il faire dans cette Galere?

SCAPIN.

Une méchante destinée conduit quelquefois les onnes.

GERONTE.

Il faut, Scapin, il faut que tu fasses ici l'action n serviteur fidelle.

SCAPIN.

Quoi, Monsieur?

GERONTE.

Que tu ailles dire à ce Turc qu'il me renvoye n fils, & que tu te mets à sa place, jusqu'à que j'aye amassé la somme qu'il demande.

SCAPIN.

Eh, Monsieur, songez-vous à ce que vous dites? & vous figurez-vous que ce Turc ait si peu de sens que d'aller recevoir un miserable comme moi, à la place de vôtre fils?

GERONTE.

Que diable alloit-il faire dans cette Galere?

SCAPIN.

Il ne devinoit pas ce malheur. Songez, Monsieur, qu'il ne m'a donné que deux heures.

GERONTE.

Tu dis qu'il demande...

SCAPIN.

Cinq cens écus.

GERONTE.

Cinq cens écus! N'a-t-il point de conscience!

SCAPIN.

Vraiment oui, de la conscience à un Turc?

GERONTE.

Sait-il bien ce que c'est que cinq cens écus?

SCAPIN.

Oui, Monsieur, il sait que c'est mil cinq cens livres.

GERONTE.

Croit-il, le traître, que mil cinq cens livres se trouvent dans le pas d'un cheval?

SCAPIN.

Ce sont des gens qui n'entendent point de raison.

GERONTE.

Mais que diable alloit-il faire à cette Galere?

SCAPIN.

Il est vrai; mais quoi? on ne prévoyoit pas les choses. De grace, Monsieur, dépêchez.

GERONTE.

Tien, voilà la clé de mon armoire.

SCAPIN.

Bon.

GERONTE.

Tu l'ouvriras.

SCAPIN.

Fort bien.

GERONTE.

Tu trouveras une grosse clé du côté gauche, qui est celle de mon grenier.

SCAPIN.

Oui.

GERONTE.

Tu iras prendre toutes les hardes qui sont dans cette grande manne, & tu les vendras aux Fripiers pour aller racheter mon fils.

SCAPIN *en lui rendant la clé.*

Eh, Monsieur, rêvez-vous? Je n'aurois pas cent francs de tout ce que vous dites, & de plus, vous savez le peu de temps qu'on m'a donné.

GERONTE.

Mais que diable alloit-il faire à cette Galere?

SCAPIN.

Oh que de paroles perdues! Laissez-là cette Galere, & songez que le temps presse, & que vous courez risque de perdre votre fils. Helas! mon pauvre maître, peut-être que je ne te verrai de ma vie, & qu'à l'heure que je parle on t'emmene esclave en Alger! Mais le Ciel me sera témoin que j'ai fait pour toi tout ce que j'ai pû; & que si tu manques à être racheté, il n'en faut accuser que le peu d'amitié d'un pere.

GERONTE.

Atten, Scapin, je m'en vai querir cette somme.

SCAPIN.

Dépêchez donc vîte, Monsieur, je tremble, que l'heure ne sonne.

GERONTE.

N'est-ce pas quatre cens écus que tu dis?

SCABIN.

Non, cinq cens écus.

GERONTE.

Cinq cens écus?

SCAPIN.

Oui.

GERONTE.

Que diable alloit-il faire à cette Galere?

SCAPIN.

Vous avez raison, mais hâtez-vous.

GERONTE.

N'y avoit-il point d'autre promenade?

SCAPIN.

Cela est vrai. Mais faites promptement.

GERONTE.

Ah maudite Galere!

SCAPIN.

Cette Galere lui tient au cœur.

GERONTE.

Tien, Scapin; je ne me souvenois pas que je viens justement de recevoir cette somme en or, & je ne croyois pas qu'elle dût m'être si-tôt ravie. *Il lui presente sa bourse, qu'il ne laisse pourtant pas aller, & dans ses transports il fait aller son bras de côté & d'autre, & Scapin le sien pour avoir la bourse.* Va-t-en racheter mon fils.

SCAPIN.

Oui, Monsieur.

GERONTE.

Mais dis à ce Turc que c'est un scelerat.

SCAPIN.

Oui.

GERONTE.

Un infame.

SCAPIN.

Oui.

GERONTE.

Uu homme sans foi, un voleur.

SCAPIN.

Laissez-moi faire.

GERONTE.

Qu'il me tire cinq cens écus contre toute sorte de droit.

SCAPIN.

Oui.

GERONTE.

Que je ne les lui donne ni à la mort, ni à la vie.

SCAPIN.

Fort bien.

GERONTE.

Et que si jamais je l'attrape, je sçaurai me vanger de lui.

SCA-

SCAPIN.

Oui.

GERONTE *remet la bourse dans sa po-e, & s'en va.*

Va, va vîte requerir mon fils.

SCAPIN *allant après lui.*

Hola, Monsieur?

GERONTE.

Quoi?

SCAPIN.

Où est donc cet argent?

GERONTE.

Ne te l'ai-je pas donné?

SCAPIN.

Non vraiment, vous l'avez remis dans vôtre che.

GERONTE.

Ah, c'est la douleur qui me trouble l'esprit.

SCAPIN.

e le voi bien.

GERONTE.

Que diable alloit-il faire dans cette Galere? Ah dite Galere! Traître de Turc, à tous les Dia-!

SCAPIN.

ne peut digerer les cinq cens écus que je lui che; mais il n'est pas quitte envers moi, & ux qu'il me paye en une autre monnoye l'im-re qu'il m'a faite auprès de son fils.

SCENE VIII.

OCTAVE, LEANDRE, SCAPIN.

OCTAVE.

E' bien, Scapin, as-tu réüssi pour moi dans ton entreprise?

LEANDRE.

s-tu fait quelque chose pour tirer mon amour peine où il est?

SCAPIN.

oilà deux cens pistoles que j'ai tirées de vôtre

OCTAVE.

Ah que tu me donnes de joye!

SCAPIN.

Pour vous je n'ai pû faire rien.

LÉANDRE *veut s'en aller.*

Il faut donc que j'aille mourir; & je n'ai que faire de vivre, si Zerbinette m'est ôtée.

SCAPIN.

Hola, hola, tout doucement. Comme dia vous allez vîte!

LEANDRE *se retourne.*

Que veux-tu que je devienne?

SCAPIN.

Allez, j'ai vôtre affaire ici.

LEANDRE *revient.*

Ah tu me redonnes la vie.

SCAPIN.

Mais à condition que vous me permettrez une petite vengeance contre vôtre pere pour le qu'il m'a fait.

LEANDRE.

Tout ce que tu voudras.

SCAPIN.

Vous me le promettez devant témoin?

LEANDRE.

Oui.

SCAPIN.

Tenez, voilà cinq cens écus.

LEANDRE.

Allons-en promptement acheter celle que j'adore.

Fin du second Acte.

AC

ACTE III.

SCENE I.

RBINETTE, HIACINTE, SCAPIN, SILVESTRE.

SILVESTRE.



Ui, vos amans ont arrêté entr'eux que vous fussiez ensemble; & nous nous acquitons de l'ordre qu'ils nous ont donné.

HIACINTE.

Un tel ordre n'a rien qui ne me soit fort agreable. Je reçois joye une compagne de la sorte; & il ne tienas à moi que l'amitié qui est entre les personque nous aimons, ne se répande entre nous.

ZERBINETTE.

ccepte la proposition, & ne suis point personreculer, lorsqu'on m'attaque d'amitié.

SCAPIN.

lorsque c'est d'amour qu'on vous attaque?

ZERBINETTE.

ur l'amour, c'est une autre chose; on y court u plus de risque, & je n'y suis pas si hardie.

SCAPIN.

us l'êtes, que je croi, contre mon Maître tenant; & ce qu'il vient de faire pour vous ous donner du cœur pour répondre comme à sa passion.

ZERBINETTE.

ne m'y fie encore que de la bonne sorte; & st pas assez pour m'assurer entierement, que il vient de faire. J'ai l'humeur enjouée, & sans je ris; mais tout en riant, je suis serieuse sur rtains chapitres; & ton Maître s'abusera, s'il qu'il lui suffise de m'avoir achetée pour me voir à lui. Il doit lui en coûter autre chose que dent, & pour repondre à son amour de la maniel'il souhaite, il me faut un don de sa foi qui soit

assaisonné de certaines ceremonies qu'on trouve ne-
cessaires.

SCAPIN.

C'est là aussi comme il l'entend. Il ne pretend à
vous qu'en tout bien & en tout honneur; & je n'au-
rois pas été homme à me mêler de cette affaire, s'il
avoit une autre pensée.

ZERBINETTE.

C'est ce que je veux croire, puisque vous me le
dites; mais du côté du pere, j'y prevoi des empê-
chemens.

SCAPIN.

Nous trouverons moyen d'accommoder les ch

HIACINTE.

La ressemblance de nos destins doit contri
encore à faire naître nôtre amitié; & nous
voyons toutes deux dans les mêmes allarmes,
tes deux exposées à la même infortune.

ZERBINETTE.

Vous avez cet avantage, au moins, que vous s
de qui vous êtes née; & que l'appui de vos pare
que vous pouvez faire connoître, est capable d
juster tout, peut assurer vôtre bonheur, & fa
donner un consentement au mariage qu'on
fait. Mais pour moi je ne rencontre aucun seco
dans ce que je puis être, & l'on me voit dans
état qui n'adoucira pas les volontez d'un pere
ne regarde que le bien.

HIACINTE.

Mais aussi avez-vous cet avantage, que l'on ne
te point par un autre parti celui que vous aime

ZERBINETTE.

Le changement du cœur d'un amant n'est p
qu'on peut le plus craindre. On se peut natur
ment croire assez de merite pour garder sa co
te; & ce que je voi de plus redoutable dans ce
tes d'affaires, c'est la puissance paternelle, a
de qui tout le merite ne sert de rien.

HIACINTE.

Helas! pourquoi faut-il que de justes inclinat
se trouvent traversées! La douce chose que d'
mer, lorsque l'on ne voit point d'obstacle à ce

ıables chaînes dont deux cœurs se lient ensemble!

SCAPIN.

Vous vous moquez; la tranquillité en amour est ı calme desagreable. Un bonheur tout uni nous vient ennuyeux; il faut du haut & du bas dans la e; & les difficultez, qui se mêlent aux choses, réillent les ardeurs, augmentent les plaisirs.

ZERBINETTE.

Mon Dieu, Scapin, fai-nous un peu ce recit, 'on m'a dit qui est si plaisant, du stratagême dont t'es avisé pour tirer de l'argent de ton Vieillard are. Tu sais qu'on ne perd point sa peine, lorsqu'on me fait un conte, & que je le paye assez bien, r la joye qu'on m'y voit prendre.

SCAPIN.

Voilà Silvestre qui s'en acquittera aussi-bien que oi. J'ai dans la tête certaine petite vengeance dont vais goûter le plaisir.

SILVESTRE.

Pourquoi, de gayeté de cœur, veux-tu chercher t'attirer de méchantes affaires?

SCAPIN.

Je me plais à tenter des entreprises hazardeuses.

SILVESTRE.

Je te l'ai deja dit, tu quitterois le dessein que tu , si tu m'en voulois croire.

SCAPIN.

Oui, mais c'est moi que j'en croirai.

SILVESTRE.

A quoi diable te vas-tu amuser?

SCAPIN.

De quoi diable te mets-tu en peine?

SILVESTRE.

C'est que je voi que sans necessité tu vas courir que de t'attirer une venuë de coups de bâton.

SCAPIN.

Hé bien, c'est aux dépens de mon dos, & non du tien.

SILVESTRE.

Il est vrai que tu es maître de tes épaules, & en disposeras comme il te plaira.

SCAPIN.

Ces sortes de perils ne m'ont jamais arrêté, & je hais ces cœurs pusillanimes, qui pour trop prévoir les suites des choses n'osent rien entreprendre.

ZERBINETTE.

Nous aurons besoin de tes soins.

SCAPIN.

Allez, je vous irai bien-tôt rejoindre. Il ne sera pas dit qu'impunément on m'ait mis en état de me trahir moi même, & de découvrir des secrets qu'il étoit bon qu'on ne sût pas.

SCENE II.

GERONTE, SCAPIN.

GERONTE.

HE' bien, Scapin, comment va l'affaire de mon fils?

SCAPIN.

Vôtre fils, Monsieur, est en lieu de sureté; mais vous courez maintenant, vous, le peril le plus grand du monde, & je voudrois pour beaucoup, que vous fussiez dans vôtre logis.

GERONTE.

Comment donc?

SCAPIN.

A l'heure que je parle, on vous cherche de toutes parts pour vous tuer.

GERONTE.

Moi?

SCAPIN.

Oui.

GERONTE.

Et qui?

SCAPIN.

Le frere de cette personne qu'Octave a épousée, croit que le dessein que vous avez de mettre vôtre fille à la place que tient sa sœur, est ce qui pousse le plus fort à faire rompre leur mariage, & dans cette pensée il a resolu hautement de décharger son desespoir sur vous, & vous ôter la vie pour venger son honneur. Tous ses amis, gens d'épée comme lui,

vous

ıs cherchent de tous les côtez, & demandent de nouvelles. J'ai vû même deçà & delà des Sols de sa Compagnie qui interrogent ceux qu'ils rent, & occupent par pelotons toutes les avé de vôtre maison. De sorte que vous ne sau aller chez vous, vous ne sauriez faire un pas droit, ni à gauche, que vous ne tombiez dans s mains.

GERONTE.

Que ferai-je, mon pauvre Scapin?

SCAPIN.

e ne sai pas, Monsieur, & voici une étrange ire. Je tremble pour vous depuis les pieds jus la tête, &... Attendez.

Il se retourne, & fait semblant d'aller voir au bout du Theatre s'il n'y a personne.

GERONTE *en tremblant.*

h!

SCAPIN *en revenant.*

Non, non, non, ce n'est rien.

GERONTE.

e saurois-tu trouver quelque moyen pour m de peine?

SCAPIN.

en imagine bien un; mais je courrois risque, de me faire assommer.

GERONTE.

h, Scapin, montre-toi serviteur zelé. Ne bandonne pas, je te prie.

SCAPIN.

e le veux bien. J'ai une tendresse pour vous, qui auroit souffrir que je vous laisse sans secours.

GERONTE.

u en seras recompensé, je t'assure, & je te pro s cet habit-ci, quand je l'aurai un peu usé.

SCAPIN.

ttendez. Voici une affaire que je me suis trou fort à propos pour vous sauver. Il faut que vous mettiez dans ce sac, & que...

GERONTE *croyant voir quelqu'un.*

h!

SCAPIN.

Non, non, non, non, ce n'est personne. Il faut, dis-je, que vous vous mettiez là-dedans, & que vous gardiez de remuer en aucune façon. Je vous chargerai sur mon dos, comme un pacquet de quelque chose, & je vous porterai ainsi au travers de vos ennemis, jusques dans vôtre maison, où quand nous serons une fois, nous pourrons nous barricader, & envoyer querir main-forte contre la violence.

GERONTE.

L'invention est bonne.

SCAPIN.

La meilleure du monde. Vous allez voir. *à part.* Tu me payeras l'imposture.

GERONTE.

Eh?

SCAPIN.

Je dis que vos ennemis seront bien attrapez. Mettez-vous bien jusqu'au fond, & sur tout prenez garde de ne vous point montrer, & de ne branler pas, quelque chose qui puisse arriver.

GERONTE.

Laisse-moi faire. Je saurai me tenir...

SCAPIN.

Cachez-vous. Voici un Spadassin qui vous cherche. *En contrefaisant sa voix.* Quoi, je n'aurai pas l'avantage de tuer ce Geronte, & quelqu'un par charité ne m'enseignera pas où il est! *A Geronte, avec sa voix ordinaire.* Ne branlez pas. *Reprenant son ton contrefait.* Cadédis, jé lé trouberai, sé cachât-il au centre de la terre. *A Geronte, avec son ton naturel.* Ne vous montrez pas. *Tout le langage Gascon est supposé de celui qu'il contrefait, & le reste de lui.* Oh, l'homme au sac. Monsieur. Jé té vaille un Louis, & m'enseigne où peut être Geronte. Vous cherchez le Seigneur Geronte? Oui mordi jé lé cherche. Et pour quelle affaire, Monsieur? Pour quelle affaire? Oui. Jé beux, cadédis, lé faire mourir sous les coups de vaton. Oh, Monsieur, les coups de bâton ne se donnent point à des gens comme lui, & ce n'est pas un homme à être traité de la sorte. Qui, cé fat de Geronte, cé maraut, cé velitre? Le Seigneur G-

ste, Monsieur, n'est ni fat, ni maraut, ni bell-
, & vous devriez, s'il vous plaît, parler d'au-
façon. Comment, tu mé traites à moi, avec
te hauteur ? Je défens, comme je dois, un hom-
d'honneur qu'on offense. Est-ce que tu es des
is dé cé Geronte ? Oui, Monsieur, j'en suis. Ah,
dis, tu es de ses amis, à la vonne heure. *Il don-
lusieurs coups de bâton sur le sac.* Tien. Boilà ce
jé té vaille pour lui. Ah, ah, ah! Ah, Monsieur.
ah, Monsieur, tout beau! Ah! doucement, ah,
ah. Và, porte lui cela de ma part. Adiusias.
Diable soit le Gascon.

h! *en se plaignant, & remuant le dos, comme s'il
reçû les coups de bâton.*

GERONTE *mettant la tête hors du sac.*

h, Scapin, je n'en puis plus.

SCAPIN.

h, Monsieur, je suis tout moulu, & les épau-
le sont un mal épouvantable.

GERONTE.

mment! c'est sur les miennes qu'il a frappé.

SCAPIN.

nni, Monsieur, c'étoit sur mon dos qu'il frap-

GERONTE.

e veux-tu dire? j'ai bien senti les coups, &
ns bien encore.

SCAPIN.

n, vous dis-je, ce n'est que le bout du bâton
été jusques sur vos épaules.

GERONTE.

devois donc te retirer un peu plus loin, pour
rgner...

SCAPIN *lui remet la tête dans le sac.*

nez garde. En voici un autre qui a la mine
tranger. *Cet endroit est de même que celui du
, pour le changement de langage, & le jeu de
e.* Parti moi courir comme une Basque, &
e pouvre point troufair de tout le jour sti tia-
Gironte! Cachez-vous bien. Dites moi un
us, monsir l'homme, s'il ve plaît, fous sa-
oint où l'est sty Gironté que moi cherchair?

Non!

Non, Monsieur, je ne sai point où est Ge[illegible] Dites moi le fous franchemente, moi ly [illegible] grande chose à lui. L'est seulemente, pour ly [illegible] nair un petite régale sur le dos d'un douzaine [illegible] coups de bastonne, & de trois ou quatre [illegible] coups d'épée au traferse de son poitriné. Je [illegible] sure, Monsieur, que je ne sai pas où il est. [illegible] semble que jy foir remuair quelque chose dans [illegible] Pardonnez-moi, Monsieur. Ly est assurément [illegible] que histoire là retans. Point du tout Monsieur. [illegible] l'avoir enfie de tonner ain coup d'épée dans [illegible] Ah, Monsieur, gardez-vous en bien. Montre-[illegible] un peu fous, ce que c'être-là. Tout-beau, Mo[illegible] Quement, tout-beau? Vous n'avez que faire de [illegible] loir voir ce que je porte. Et moi je le [illegible] foir, moi. Vous ne le verrez point. Ah [illegible] de badinemente. Ce sont hardes qui m'appar[illegible] nent. Montre-moi fous, te dis-je. Je n'en [illegible] rien. Toi ne faire rien? Non. Moi pailler [illegible] bastonne dessus les épaules de toi. Je me moque cela. Ah toi faire le trole! Ahi, ahi, ahi, ahi! [illegible] Monsieur, ah, ah, ah, ah. Jusqu'au revoir; l'[illegible] là un petit leçon pour lui apprendre à toi à [illegible] insolentemente. Ah! Peste soit du Baragouïneur.

GERONTE *sortant sa tête du sac.*

Ah! je suis roüé.

SCAPIN.

Ah! je suis mort.

GERONTE.

Pourquoi diantre faut-il qu'ils frappent sur [illegible] dos?

SCAPIN *lui remettant sa tête dans le sac.*

Prenez garde, voici une demie douzaine de [illegible] dats tout ensemble. *Il contrefait plusieurs per[illegible] ensemble.* Allons, tâchons à trouver ce Ge[illegible] cherchons par tout. N'épargnons point nos pas[illegible] rons toute la ville. N'oublions aucun lieu. Vi[illegible] tout. Furetons tous les côtez. Par où irons-[illegible] Tournons par là. Non par ici. A gauche. A[illegible] Nenni. Si fait. Cachez-vous bien. Ah, ca[illegible] voici son valet. Allons, coquin, il faut que [illegible] enseignes où est ton Maître. Eh, Messieurs, [illegible]

traitez point. Allons, di-nous où il est, Par-
Hâte-toi. Expedions. Dépêche-vîte. Tôt. Eh,
ssieurs, doucement. *Geronte met doucement la tête
du sac, & apperçoit la fourberie de Scapin.* Si
ne nous fais trouver ton Maître tout-à-l'heure,
allons faire pleuvoir sur toi une ondée de coups
âton. J'aime mieux souffrir toute chose, que
ous découvrir mon Maître. Nous allons t'af-
mer. Faites tout ce qu'il vous plaira. Tu as en-
d'être battu. Ah tu en veux tâter? Voilà.. Oh!
*ns il est prêt de fraper, Geronte sort du sac, &
in s'enfuit.*

GERONTE.

h infame! ah traître! ah scelerat! C'est ainsi
tu m'assassines!

SCENE III.

ERBINETTE, GERONTE.

ZERBINETTE.

H, ah, je veux prendre un peu l'air.

GERONTE.

u me le payeras, je te jure.

ZERBINETTE.

h, ah, ah, ah, la plaisante histoire, & la bon-
upe que ce vieillard.

GERONTE.

n'y a rien de plaisant à cela, & vous n'avez
faire d'en rire.

ZERBINETTE.

oi? que voulez-vous dire, Monsieur?

GERONTE.

veux dire que vous ne devez pas vous mo-
de moi.

ZERBINETTE.

e vous?

GERONTE.

i.

ZER-

ZERBINETTE.

Comment? qui songe à se moquer de vous?

GERONTE.

Pourquoi venez-vous ici me rire au nez?

ZERBINETTE.

Cela ne vous regarde point, & je ris toute se[ule] d'un conte qu'on vient de me faire, le plus plais[ant] qu'on puisse entendre. Je ne sai pas si c'est pa[rce] que je suis interessée dans la chose; mais je n['ai] jamais trouvé rien de si drole qu'un tour qui vi[ent] d'être joué par un fils à son pere, pour en a[ttra]per de l'argent.

GERONTE.

Par un fils à son pere, pour en attraper de l'arg[ent]

ZERBINETTE.

Oui. Pour peu que vous me pressiez, vous me [trou]verez assez disposée à vous dire l'affaire, & j'ai [une] demangeaison naturelle à faire part des conte[s que] je sai.

GERONTE.

Je vous prie de me dire cette histoire.

ZERBINETTE.

Je le veux bien. Je ne risquerai pas grand'c[hose] à vous la dire: & c'est une avanture qui n'est [pas] pour être long-temps secrette. La destinée a v[oulu] que je me trouvasse parmi une bande de ces per[son]nes qu'on appelle Egyptiens, & qui rodant de p[ro]vince en province, se mêlent de dire la bonne [for]tune, & quelquefois de beaucoup d'autres choses. [En] arrivant dans cette Ville, un jeune homme me vi[t, &] conçut pour moi de l'amour. Dès ce moment [il] s'attache à mes pas, & le voilà d'abord, com[me] tous les jeunes gens, qui croyent qu'il n'y a q[u'à] parler, & qu'au moindre mot qu'ils nous dis[ent] leurs affaires sont faites: mais il trouva une f[ierté] qui lui fit un peu corriger ses premieres pensé[es. Il] fit connoître sa passion aux gens qui me tenoi[ent,] & il les trouva disposez à me laisser à lui moy[en]nant quelque somme. Mais le mal de l'affaire é[toit] que mon Amant se trouvoit dans l'état où l'on [voit] très-souvent la plûpart des fils de famille, c'e[st à] dire qu'il étoit un peu dénué d'argent; & il a un[...]

i, quoique riche, est un avaricieux fieffé, le plus
homme du monde Attendez. Ne me saurois-je
ïirde son nom? Haye. Aidez moi un peu. Ne
z-vous me nommer quelqu'un de cette Ville
it connu pour être avare au dernier point?

GERONTE.

ZERBINETTE.

a à son nom du rond.... ronte. Or... Oron-
on. Geronte; oui Geronte, justement, voilà
ilain, je l'ai trouvé, c'est ce ladre-là que je
our venir à nôtre conte, nos gens ont voulu
dhui partir de cette Ville; & mon Amant
it perdre faute d'argent, si pour en tirer de
re, il n'avoit trouvé du secours dans l'industrie
erviteur qu'il a. Pour le nom du serviteur, je
merveilles. Il s'appelle Scapin; c'est un hom-
comparable, & il merite toutes les loüan-
'on peut donner.

GERONTE.

coquin que tu es!

ZERBINETTE.

ci le stratagême dont il s'est servi pour attra-
dupe. Ah, ah, ah. Je ne saurois m'en sou-
que je ne rie de tout mon cœur. Ah, ah,
est allé trouver ce chien d'avare. Ah, ah,
il lui a dit, qu'en se promenant sur le Port
n fils, hi, hi, ils avoient vû une Galere Turque
on les avoit invité d'entrer. Qu'un jeune
eur y avoit donné la collation. Ah. Que tan-
ls mangeoient, on avoit mis la Galere en mer;
le Turc l'avoit renvoyé lui seul à terre dans
uif, avec ordre de dire au pere de son Maî-
'il emmenoit son fils en Alger, s'il ne lui
it tout-à-l'heure cinq cens écus; ah, ah, ah.
non ladre, mon vilain, dans de furieuses an-
& la tendresse qu'il a pour son fils, fait
bat étrange avec son avarice. Cinq cens
on lui demande, sont justement cinq cens
e poignard qu'on lui donne. Ah, ah,
ne peut se resoudre à tirer cette somme
entrailles, & la peine qu'il souffre, lui
fait

fait trouver cent moyens ridicules pour met son fils. Ah, ah, ah. Il veut envoyer la Justi en mer après la Galere du Turc. Ah, ah, ah. Il s licite son valet de s'aller offrir à tenir la place de s fils, jusqu'à ce qu'il ait amassé l'argent qu'il n'a envie de donner, Ah, ah, ah. Il abandonne, p faire les cinq cens écus, quatre ou cinq vieu bits, qui n'en valent pas trente. Ah, ah, ah. Le let lui fait comprendre à tous coups l'impertin de ses propositions; & chaque reflexion est dou reusement accompagnée d'un: Mais que diable loit-il faire à cette Galere? Ah maudite Galere! T tre de Turc! Enfin après plusieurs détours, a avoir long-temps gemi & soûpiré.... Mais il semble que vous ne riez point de mon conte. Q dites-vous?

GERONTE.

Je dis que le jeune homme est un pendard, solent, qui sera puni par son pere du tour q a fait. Que l'Egyptienne est une mal-avisée, une pertinente, de dire des injures à un homme neur, qui saura lui apprendre à venir ici déb les enfans de famille; Et que le valet est u lerat, qui sera par Geronte envoyé au gibet qu'il soit demain.

SCENE IV.

SILVESTRE, ZERBINETT

SILVESTRE.

OU est-ce donc que vous vous échappez? S vous bien que vous venez de parler là de vôtre amant?

ZERBINETTE.

Je viens de m'en douter, & je me suis à lui-même sans y penser, pour lui conter toire.

SILVESTRE.

Comment, son histoire?

ZERBINETTE.

Oui, j'étois toute remplie du conte, & je de le redire. Mais qu'importe? tant pis p

e ne voi pas que les choses pour nous en puissent être ni pis, ni mieux.

SILVESTRE.

Vous aviez grande envie de babiller; & c'est avoir bien de la langue, que de ne pouvoir se taire de ses propres affaires.

ZERBINETTE.

N'auroit-il pas appris cela de quelqu'autre?

SCENE V.

ARGANTE, SILVESTRE.

ARGANTE.

HOla, Silvestre.

SILVESTRE.

Rentrez dans la maison. Voilà mon Maître qui m'appelle.

ARGANTE.

Vous vous êtes donc accordez, coquins; vous vous êtes accordez, Scapin, vous & mon fils, pour me fourber; & vous croyez que je l'endure?

SILVESTRE.

Ma foi, Monsieur, si Scapin vous fourbe, je m'en lave les mains, & vous assure que je n'y trempe en aucune façon.

ARGANTE.

Nous verrons cette affaire, pendard, nous verrons cette affaire, & je ne prétens pas qu'on me fasse passer la plume par le bec.

SCENE VI.

GERONTE, ARGANTE, SILVESTRE.

GERONTE.

AH, Seigneur Argante, vous me voyez accablé de disgrace.

ARGANTE.

Vous me voyez aussi dans un accablement horrible.

GE-

GERONTE.

Le pendard de Scapin, par une fourberie, m'a attrapé cinq cens écus.

ARGANTE.

Le même pendard de Scapin, par une fourberie aussi, m'a attrapé deux cens pistoles.

GERONTE.

Il ne s'est pas contenté de m'attraper cinq cens écus, il m'a traité d'une maniere que j'ai honte de dire. Mais il me la payera.

ARGANTE.

Je veux qu'il me fasse raison de la piece qu'il m'a joüée.

GERONTE.

Et je pretens faire de lui une vengeance exemplaire.

SILVESTRE.

Plaise au Ciel, que dans tout ceci je n'aye point ma part!

GERONTE.

Mais ce n'est pas encore tout, Seigneur Argante, & un malheur nous est toûjours l'avant-coureur d'un autre. Je me réjouissois aujourd'hui de l'esperance d'avoir ma fille, dont je faisois toute ma consolation; & je viens d'apprendre de mon homme qu'elle est partie il y a long-temps de Tarente, & qu'on y croit qu'elle a peri dans le vaisseau où elle s'embarqua.

ARGANTE.

Mais pourquoi, s'il vous plaît, la tenir à Tarente, & ne vous être pas donné la joye de l'avoir avec vous.

GERONTE.

J'ai eu mes raisons pour cela, & des interêts de famille m'ont obligé jusques ici à tenir fort secret ce second mariage. Mais que voi-je?

SCENE VII.

NERINE, ARGANTE, GERONTE, SILVESTRE.

GERONTE.

AH te voilà, Nourrice.

NERINE *se jettant à ses genoux.*

Ah, Seigneur Pandolphe! que...

GERONTE.

Appelle-moi Geronte, & ne te sers plus de ce nom. Les raisons ont cessé, qui m'avoient obligé à le prendre parmi vous à Tarente.

NERINE.

Las! que ce changement de nom nous a causé de troubles & d'inquietudes dans les soins que nous avons pris de vous venir chercher ici!

GERONTE.

Où est ma fille, & sa mere?

NERINE.

Vôtre fille, Monsieur, n'est pas loin d'ici. Mais avant que de vous la faire voir, il faut que je vous demande pardon de l'avoir mariée, dans l'abandonnement où faute de vous rencontrer je me suis trouvée avec elle.

GERONTE.

Ma fille mariée!

NERINE.

Oui, Monsieur.

GERONTE.

Et avec qui?

NERINE.

Avec un jeune homme nommé Octave, fils d'un certain Seigneur Argante,

GERONTE.

O Ciel!

ARGANTE.

Quelle rencontre!

GERONTE.

Méne-nous, méne-nous promptement où elle est.

NERINE.

Vous n'avez qu'à entrer dans ce logis.

GERONTE.

Passe devant. Suivez-moi, suivez-moi, Seigneur Argante.

SILVESTRE.

Voilà une avanture qui est tout-à-fait surprenante!

SCENE VIII.

SCAPIN, SILVESTRE.

SCAPIN.

HE bien, Silvestre, que font nos gens?

SILVESTRE.

J'ai deux avis à te donner. L'un, que l'affaire d'Octave est accommodée. Nôtre Hiacinte s'est trouvée la fille du Seigneur Geronte; & le hazard a fait, ce que la prudence des peres avoit déliberé. L'autre avis, c'est que les deux Vieillards font contre toi des menaces épouvantables, & sur tout le Seigneur Geronte.

SCAPIN.

Cela n'est rien. Les menaces ne m'ont jamais fait mal; & ce sont des nuées qui passent bien loin sur nos têtes.

SILVESTRE.

Pren garde à toi; les fils se pourroient bien raccommoder avec les peres, & toi demeurer dans la nasse.

SCAPIN.

Laisse-moi faire, je trouverai moyen d'appaiser leur courroux, &c....

SILVESTRE.

Retire-toi, les voilà qui sortent.

SCENE IX.

GERONTE, ARGANTE, SILVESTRE, NERINE, HIACINTE.

GERONTE.

ALlons, ma fille, venez chez moi. Ma joye auroit été parfaite, si j'y avois pû voir vôtre Mere avec vous.

ARGANTE.

Voici Octave tout à propos.

SCENE X.

OCTAVE, ARGANTE, GERONTE, HIACINTE, NERINE, ZERBINETTE, SILVESTRE.

ARGANTE.

VEnez, mon fils, venez vous réjouir avec nous de l'heureuse avanture de vôtre mariage. Le Ciel....

OCTAVE *sans voir Hiacinte.*

Non, mon pere, toutes vos propositions de mariage ne serviront de rien. Je dois lever le masque avec vous, & l'on vous a dit mon engagement.

ARGANTE.

Oui; mais tu ne sais pas...

OCTAVE.

Je sai tout ce qu'il faut savoir.

ARGANTE.

Je te veux dire que la fille du Seigneur Geronte...

OCTAVE.

La fille du Seigneur Geronte ne me sera jamais de rien.

GERONTE.

C'est elle...

OCTAVE.

Non, Monsieur, je vous demande pardon, mes resolutions sont prises.

SILVESTRE.

Ecoutez...

OCTAVE.

Non, tai-toi, je n'écoute rien.

ARGANTE.

Ta femme...

OCTAVE.

Non, vous dis-je, mon pere, je mourrai plûtôt, que de quitter mon aimable Hiacinte. *Traversant le Theatre pour aller à elle.* Oui, vous avez beau faire, la voilà celle à qui ma foi est engagée; je l'aimerai toute ma vie, & je ne veux point d'autre femme.

ARGANTE.

Hé bien, c'est elle qu'on te donne. Quel diable d'étourdi, qui suit toûjours sa pointe!

HIACINTE.

Oui, Octave, voilà mon pere que j'ai trouvé, & nous nous voyons hors de peine.

GERONTE.

Allons chez moi, nous serons mieux qu'ici pour nous entretenir.

HIACINTE.

Ah, mon pere, je vous demande par grace, que je ne sois point separée de l'aimable personne que vous voyez: Elle a un merite, qui vous fera concevoir de l'estime pour elle, quand il sera connu de vous.

GERONTE.

Tu veux que je tienne chez moi une personne qui est aimée de ton frere, & qui m'a dit tantôt au nez mille sottises de moi-même?

ZERBINETTE.

Monsieur, je vous prie de m'excuser. Je n'aurois pas parlé de la sorte, si j'avois su que c'étoit vous, & je ne vous connoissois que de reputation.

GERONTE.

Comment, que de reputation?

HIA-

HIACINTE.

Mon pere, la passion que mon frere a pour elle, n'a rien de criminel, & je répons de sa vertu.

GERONTE.

Voilà qui est fort bien. Ne voudroit-on point que je mariasse mon fils avec elle ? Une fille inconnuë, qui fait le mêtier de Coureuse.

SCENE XI.

LEANDRE, OCTAVE, HIACINTE, ZERBINETTE, ARGANTE, GERONTE, SILVESTRE, NERINE.

LEANDRE.

Mon pere, ne vous plaignez pas que j'aime une inconnuë, sans naissance & sans bien. Ceux de qui je l'ai rachetée, viennent de me découvrir qu'elle est de cette ville, & d'honnête famille, que ce sont eux qui l'ont dérobée à l'âge de quatre ans; & voici un brasselet qu'ils m'ont donné, qui pourra nous aider à trouver ses parens.

ARGANTE.

Helas! à voir ce brasselet, c'est ma fille que je perdis à l'âge que vous dites.

GERONTE.

Vôtre fille?

ARGANTE.

Oui, ce l'est, & j'y voi tous les traits qui m'en peuvent rendre assuré. Ma chere fille....

HIACINTE.

O Ciel! que d'avantures extraordinaires!

SCENE XII.

CARLE, LEANDRE, OCTAVE, GERONTE, ARGANTE, HIACINTE, ZERBINETTE, SILVESTRE, NERINE.

CARLE.

AH, Messieurs, il vient d'arriver un accident étrange.

GERONTE.

Quoi?

CARLE.

Le pauvre Scapin...

GERONTE.

C'est un coquin, que je veux faire pendre.

CARLE.

Helas! Monsieur, vous ne serez pas en peine de cela. En passant contre un bâtiment, il lui est tombé sur la tête un marteau de Tailleur de pierre, qui lui a brisé l'os, & découvert toute la cervelle. Il se meurt, & il a prié qu'on l'apportât ici pour vous pouvoir parler avant que de mourir.

ARGANTE.

Où est-il?

CARLE.

Le voilà.

SCENE DERNIERE.

SCAPIN, CARLE, GERONTE, ARGANTE, &c.

SCAPIN *apporté par deux hommes, & la tête entourée de linges, comme s'il avoit été blessé.*

AHi, ahi, Messieurs, vous me voyez... Ahi, vous me voyez dans un étrange état... Ahi. Je n'ai pas voulu mourir, sans venir demander pardon à toutes les personnes que je puis avoir offensées. Ahi.

Ahi. Oui, Messieurs, avant que de rendre le dernier soûpir, je vous conjure de tout mon cœur, de vouloir me perdonner tout ce que je puis vous avoir fait, & principalement le Seigneur Argante, & le Seigneur Geronte. Ahi.

ARGANTE.

Pour moi, je te pardonne; va, meurs en repos.

SCAPIN.

C'est vous, Monsieur, que j'ai le plus offensé, par les coups de bâton que...

GERONTE.

Ne parle point davantage, je te pardonne aussi.

SCAPIN.

C'a été une temerité bien grande à moi, que les coups de bâton que je...

GERONTE.

Laissons cela.

SCAPIN.

J'ai, en mourant, une douleur inconcevable des coups de bâton que...

GERONTE.

Mon Dieu tai-toi.

SCAPIN.

Les malheureux coups de bâton que je vous....

GERONTE.

Tai-toi, te dis-je, j'oublie tout.

SCAPIN.

Helas, quelle bonté! Mais est-ce de bon cœur, Monsieur, que vous me pardonnez ces coups de bâton que...

GERONTE.

Eh oui. Ne parlons plus de rien; je te pardonne tout, voilà qui est fait.

SCAPIN.

Ah, Monsieur, je me sens tout soulagé depuis cette parole.

GERONTE.

Oui; mais je te pardonne à la charge que tu mourras.

SCAPIN.

Comment, Monsieur?

GERONTE.

Je me dédis de ma parole, si tu réchapes.

SCAPIN.

Ahi, ahi. Voilà mes foiblesses qui me reprennent.

ARGANTE.

Seigneur Geronte, en faveur de nôtre joye il faut lui pardonner sans condition.

GERONTE.

Soit.

ARGANTE.

Allons souper ensemble, pour mieux goûter nôtre plaisir.

SCAPIN.

Et moi qu'on me porte au bout de la table, en attendant que je meure.

FIN.



PSICHÉ,

TRAGEDIE-BALLET,

Par J. B. P. DE MOLIERE.

Repreſentée pour le Roi dans la grande Salle des Machines du Palais des Tuilleries en Janvier, & durant tout le Carnaval de l'année 1670.

Par la Troupe du Roi.

Et donnée au Public ſur le Theatre de la Salle du Palais Royal, le 24. Juillet 1671.

AU LECTEUR.

Cet Ouvrage n'est pas tout d'une main. M. Quinant a fait les paroles qui s'y chantent en Musique, à la reserve de la plainte Italienne. M. Moliere a dressé le plan de la Piece, & reglé la disposition, où il s'est plus attaché aux beautez & à la pompe du Spectacle, qu'à l'exacte regularité. Quant à la versification, il n'a pas eu le loisir de la faire entiere. Le Carnaval approchoit, & les ordres pressans du Roi, qui se vouloit donner ce magnifique divertissement plusieurs fois avant le Carême, l'ont mis dans la necessité de souffrir un peu de secours. Ainsi il n'y a que le Prologue, le premier Acte, la premiere Scene du Second & la premiere du Troisiéme, dont les Vers soient de lui. M. Corneille l'aîné a employé une quinzaine au reste; & par ce moyen Sa Majesté s'est trouvée servie dans le temps qu'elle l'avoit ordonné.

ACTEURS.

JUPITER.
VENUS.
L'AMOUR.
ÆGIALE. } Graces.
PHAENE. } Graces.
PSICHE'.
LE ROI, Pere de Psiché.
AGLAURE, } Sœurs de Psiché.
CIDIPPE. } Sœurs de Psiché.
CLEOMENE, } Princes Amans de Psiché.
AGENOR, } Princes Amans de Psiché.
LE ZEPHIRE.
LYCAS.
LE DIEU D'UN FLEUVE.


G. Schouten fe

PSICHE,

TRAGEDIE-BALLET.

PROLOGUE.

La Scene represente sur le devant un lieu champêtre, & dans l'enfoncement un Rocher percé à jour, à travers duquel on voit la Mer en éloignement.

Flore paroît au milieu du Theatre, accompagnée de Vertumne Dieu des Arbres & des Fruits, & de Palæmon Dieu des Eaux. Chacun de ces Dieux conduit une troupe de Divinitez: l'un mene à sa suite des Dryades & des Sylvains; & l'autre des Dieux des Fleuves & des Nayades. Flore chante ce recit pour inviter Venus à descendre en terre.



E n'est plus le temps de la guerre,
Le plus puissant des Rois
Interrompt ses exploits
Pour donner la paix à la terre.
Descendez, Mere des Amours,
Venez nous donner de beaux jours.

Vertumne & Palæmon, avec les Divinitez qui les accompagnent, joignent leurs voix à celle de Flore, & chantent ces paroles.

CHOEUR DE TOUTES LES Divinitez de la Terre & des Eaux,

Composé *de Flore, Nymphes, Palæmon, Vertumne, Sylvains, Faunes, Dryades & Nayades.*

NOus goûtons une Paix profonde;
Les plus doux Jeux sont ici bas;
On doit ce repos plein d'appas
Au plus grand Roi du monde.
Descendez, Mere des Amours,

Venez nous donner de beaux jours.

Il se fait ensuite une Entrée de Ballet, composée de deux Dryades, quatre Sylvains, deux Fleuves, & deux Nayades. Après laquelle, Vertumne & Palæmon chantent ce Dialogue.

VERTUMNE.

Rendez-vous, Beautez cruelles,
Soûpirez à vôtre tour.

PALÆMON.

Voici la Reine des Belles,
Qui vient inspirer l'amour.

VERTUMNE.

Un bel objet toûjours severe
Ne se fait jamais bien aimer.

PALÆMON.

C'est la beauté qui commence de plaire,
Mais la douceur acheve de charmer.

Ils repetent ensemble ces derniers Vers.

C'est la beauté qui commence de plaire,
Mais la douceur acheve de charmer.

VERTUMNE.

Souffrons tous qu'Amour nous blesse,
Languissons puis qu'il le faut.

PALÆMON.

Que sert un cœur sans tendresse?
Est-il un plus grand défaut?

VERTUMNE.

Un bel objet toûjours severe
Ne se fait jamais bien aimer.

PALÆMON.

C'est la beauté qui commence de plaire,
Mais la douceur acheve de charmer.

Flore répond au Dialogue de Vertumne & de Palæmon, par ce Menuet; & les autres Divinitez y mêlent leurs Danses.

Est-on sage
Dans le bel âge,
Est-on sage
De n'aimer pas?
Que sans cesse,
L'on se presse
De goûter les plaisirs ici bas:

La sagesse
De la jeunesse,
C'est de savoir jouïr de ses appas.
L'Amour charme
Ceux qu'il desarme;
L'Amour charme,
Cedons lui tous:
Nôtre peine
Seroit vaine
De vouloir resister à ses coups:
Quelque chaîne
Qu'un Amant prenne,
La liberté n'a rien qui soit si doux.

Venus descend du Ciel dans une grande Machine avec l'Amour son fils, & deux petites Graces, nommées Ægiale & Phaéne, & les Divinitez de la Terre & des Eaux recommencent de joindre toutes leurs voix, & continuent par leurs Danses de lui témoigner la joye qu'elles ressentent à son abord.

CHOEUR DE TOUTES LES Divinitez de la Terre & des Eaux.

NOus goûtons une Paix profonde;
Les plus doux Jeux sont ici bas;
On doit ce repos plein d'appas
Au plus grand Roi du monde.
Descendez, Mere des Amours,
Venez nous donner de beaux jours.

VENUS *dans sa Machine.*

CEssez, cessez pour moi tous vos chants d'allegresse:
De si rares honneurs ne m'appartiennent pas,
Et l'hommage, qu'ici vôtre bonté m'adresse,
Doit être reservé pour de plus doux appas.
C'est une trop vieille methode
De me venir faire sa cour;
Toutes les choses ont leur tour,
Et Venus n'est plus à la mode.
Il est d'autres attraits naissans,
Où l'on va porter ses encens:
Psché, Psiché la belle, aujourd'hui tient ma place,

Déja tout l'Univers s'empresse à l'adorer;
Et c'est trop que dans ma disgrace
Je trouve encor quelqu'un qui me daigne honorer.
On ne balance point entre nos deux merites,
A quitter mon parti tout s'est licentié,
Et du nombreux amas de Graces favorites,
Dont je traînois par tout les soins & l'amitié,
Il ne m'en est resté que deux des plus petites,
Qui m'accompagnent par pitié.
Souffrez que ces demeures sombres
Prêtent leur solitude aux troubles de mon cœur,
Et me laissez parmi leurs ombres
Cacher ma honte & ma douleur.

Flore & les autres Deïtez se retirent, & Venus avec sa Suite sort de sa Machine.

ÆGIALE.

Nous ne savons, Déesse, comment faire,
Dans ce chagrin qu'on voit vous accabler;
Nôtre respect veut se taire,
Nôtre zele veut parler.

VENUS.

Parlez; mais si vos soins aspirent à me plaire,
Laissez tous vos conseils pour une autre saison,
Et ne parlez de ma colere,
Que pour dire que j'ai raison.
C'étoit-là, c'étoit-là la plus sensible offence,
Que ma Divinité pût jamais recevoir;
Mais j'en aurai la vengeance,
Si les Dieux ont du pouvoir.

PHAENE.

Vous avez plus que nous de clartez, de sagesse,
Pour juger ce qui peut être digne de vous:
Mais pour moi j'aurois crû qu'une grande Déesse
Devroit moins se mettre en courroux.

VENUS.

Et c'est là la raison de ce courroux extrême.
Plus mon rang a d'éclat, plus l'affront est sanglant;
Et si je n'étois pas dans ce degré suprême,
Le dépit de mon cœur seroit moins violent.
Moi la fille du Dieu qui lance le Tonnerre,
Mere du Dieu qui fait aimer;
Moi les plus doux souhaits du Ciel & de la Terre,

Et

t qui ne suis venuë au jour que pour charmer;
Moi, qui par tout ce qui respire
i vû de tant de vœux encenser mes Autels,
t qui de la beauté, par des droits immortels,
i tenu de tout temps le souverain Empire;
loi, dont les yeux ont mis deux grandes Deïtez
u point de me ceder le prix de la plus belle,
me voi ma victoire & mes droits disputez
Par une chetive mortelle!
e ridicule excès d'un fol entêtement
a jusqu'à m'opposer une petite fille!
r ses traits & les miens j'essuirai constamment
Un temeraire jugement?
Et du haut des Cieux, où je brille,
entendrai prononcer aux mortels prévenus,
Elle est plus belle que Venus?

ÆGIALE.

oilà comme l'on fait, c'est le stile des hommes;
sont impertinens dans leurs comparaisons.

PHAENE.

ne sauroient loüer dans le siecle où nous sommes,
Qu'ils n'outragent les plus grands noms.

VENUS.

h! que de ces trois mots la rigueur insolente
Venge bien Junon & Pallas,
console leurs cœurs de la gloire éclatante
e la fameuse Pomme acquit à mes appas!
les voi s'applaudir de mon inquietude,
fecter à toute heure un ris malicieux,
d'un fixe regard chercher avec étude
Ma confusion dans mes yeux.
ur triomphante joye, au fort d'un tel outrage,
mble me venir dire, insultant mon courroux,
nte, vante, Venus, les traits de ton visage;
u jugement d'un seul tu l'emportas sur nous;
Mais par le jugement de tous
e simple mortelle a sur toi l'avantage.
! ce coup-là m'acheve, il me perce le cœur,
n'en puis plus souffrir les rigueurs sans égales,
c'est trop de surcroît à ma vive douleur,
Que le plaisir de mes Rivales.
n fils, si j'eus jamais sur toi quelque credit,

Et

Et si jamais je te fus chere,
Si tu portes un cœur à sentir le dépit,
Qui trouble le cœur d'une mere,
Qui si tendrement te cherit,
Employe, employe ici l'effort de ta puissance
A soûtenir mes interêts,
Et fais à Psiché par tes traits
Sentir les traits de ma vengeance.
Pour rendre son cœur malheureux,
Pns celui de tes traits le plus propre à me plai[re]
Le plus empoisonné de ceux
Que tu lances dans ta colere;
Du plus bas, du plus vil, du plus affreux mor[tel]
Fai que jusqu'à la rage elle soit enflâmée,
Et qu'elle ait à souffrir le supplice cruel
D'aimer & n'être point aimée.

L'AMOUR.

Dans le monde on n'entend que plaintes de l'A-
mour,
On m'impute par tout mille fautes commises,
Et vous ne croiriez point le mal & les sottises
Que l'on dit de moi chaque jour.
Si pour servir vôtre colere...

VENUS.

Va, ne resiste point aux souhaits de ta mere,
N'applique les raisonnemens
Qu'à chercher les plus prompts momens
De faire un sacrifice à ma gloire outragée.
Parts; pour toute réponse à mes empressemens,
Et ne me revoi point que je ne sois vengée.

L'Amour s'envole & Venus se retire avec les Graces.

La Scene est changée en une grande Ville, où l'on découvre des deux côtez des Palais & des Mai[sons] de differens Ordres d'Architecture.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

AGLAURE, CIDIPPE.

AGLAURE.

Il est des maux, ma sœur, que le
silence aigrit:
Laissons, laissons parler mon chagrin & le vôtre,
Et de nos cœurs l'un à l'autre
Exhalons le cuisant dépit:
Nous nous voyons sœurs d'infortune,
la vôtre & la mienne ont un si grand rapport,
e nous pouvons mêler toutes les deux en une;
Et dans nôtre juste transport
Murmurer à plainte commune
Des cruautez de nôtre sort.
Quelle fatalité secrette,
Ma sœur, soûmet tout l'Univers
Aux attraits de nôtre Cadette!
Et de tant de Princes divers,
Qu'en ces lieux la fortune jette,
N'en presente aucun à nos fers!
i, voir de toutes parts, pour lui rendre les armes,
Les cœurs se precipiter,
Et passer devant nos charmes,
Sans s'y vouloir arrêter!
Quel sort ont nos yeux en partage,
Et qu'est-ce qu'ils ont fait aux Dieux,
De ne jouïr d'aucun hommage,
mi tous ces tributs de soûpirs glorieux,
Dont le superbe avantage
Fait triompher d'autres yeux?
-il pour nous, ma sœur, de plus rude disgrace,
de voir tous les cœurs mépriser nos appas,
'heureuse Psiché jouïr avec audace
ne foule d'Amans attachez à ses pas?

CI-

CIDIPPE.

Ah! ma sœur, c'est une avanture
A faire perdre la Raison;
Et tous les maux de la nature
Ne sont rien en comparaison.

AGLAURE.

Pour moi j'en suis souvent jusqu'à verser des larmes.
Tout plaisir, tout repos, par là m'est arraché;
Contre un pareil malheur ma constance est sans armes.
Toûjours à ce chagrin mon esprit attaché,
Me tient devant les yeux la honte de nos charmes
Et le triomphe de Psiché.
La nuit il m'en repasse une idée éternelle,
Qui sur toute chose prévaut;
Rien ne me peut chasser cette image cruelle,
Et dès qu'un doux sommeil me vient délivrer d'elle
Dans mon esprit aussi-tôt
Quelque songe la rappelle,
Qui me réveille en sursaut.

CIDIPPE.

Ma sœur, voilà mon martyre,
Dans vos discours je me voi,
Et vous venez-là de dire
Tout ce qui se passe en moi.

AGLAURE.

Mais encor, raisonnons un peu sur cette affaire.
Quels charmes si puissans en elle sont épars,
Et par où, dites-moi, du grand secret de plaire
L'honneur est il acquis à ses moindres regards?
Que voit-on dans sa personne,
Pour inspirer tant d'ardeurs?
Quel droit de beauté lui donne
L'empire de tous les cœurs?
Elle a quelques attraits, quelque éclat de jeunesse,
On en tombe d'accord, je n'en disconviens pas:
Mais lui cede-t-on fort pour quelque peu d'aînesse
Et se voit-on sans appas?
Est-on d'une figure à faire qu'on se raille?
N'a-t-on point quelques traits, & quelques agrémens,
Quelque teint, quelques yeux, quelque air & quelque taille,

ouvoir dans nos fers jetter quelques Amans?
Ma sœur, faites-moi la grace
De me parler franchement.
-je faite d'un air, à vôtre jugement,
mon merite au sien doive ceder la place;
Et dans quelque ajustement
Trouvez-vous qu'elle m'efface?

CIDIPPE.

Qui, vous, ma sœur? nullement.
Hier à la chasse, près d'elle,
Je vous regardai long-temps,
Et sans vous donner d'encens;
Vous me parutes plus belle.
s moi, dites, ma sœur, sans me vouloir flater;
t-ce des visions que je me mets en tête,
nd je me croi taillée à pouvoir meriter
La gloire de quelque conquête?

AGLAURE.

s, ma sœur, vous avez, sans nul déguisement,
it ce qui peut causer une amoureuse flâme;
moindres actions brillent d'un agrément
Dont je me sens toucher l'ame,
Et je serois vôtre Amant,
Si j'étois autre que femme.

CIDIPPE.

ù vient donc qu'on la voit l'emporter sur nous deux,
à ses premiers regards les cœurs rendent les armes,
que d'aucun tribut de soûpirs & de vœux
On ne fait honneur à nos charmes?

AGLAURE.

Toutes les Dames d'une voix
Trouvent ses attraits peu de chose,
du nombre d'Amans qu'elle tient sous ses loix,
Ma sœur, j'ai découvert la cause.

CIDIPPE.

r moi je la devine, & l'on doit presumer
il faut que là dessous soit caché du mystere:
Ce secret de tout enflâmer
st point de la nature un effet ordinaire;
rt de la Thessalie entre dans cette affaire,

Et

Et quelque main a su sans doute lui former
Un charme pour se faire aimer.

AGLAURE.

Sur un plus fort appui ma croyance se fonde
Et le charme qu'elle a pour attirer les cœurs,
C'est un air en tout temps desarmé de rigueurs;
Des regards caressans que la bouche seconde;
Un soûris chargé de douceurs,
Qui tend les bras à tout le monde,
Et ne vous promet que faveurs.
Nôtre gloire n'est plus aujourd'hui conservée,
Et l'on n'est plus au temps de ces nobles fiertez
Qui, par un digne essai d'illustres cruautez,
Vouloient voir d'un Amant la constance éprouvée;
De tout ce noble orgueil, qui nous seyoit si bien,
On est bien descendu dans le siecle où nous sommes,
Et l'on en est reduite à n'esperer plus rien,
A moins que l'on se jette à la tête des hommes.

CIDIPPE.

Oui, voilà le secret de l'affaire; & je voi
Que vous le prenez mieux que moi.
C'est pour nous attacher à trop de bienséance,
Qu'aucun Amant, ma sœur, à nous ne veut venir
Et nous voulons trop soûtenir
L'honneur de nôtre sexe, & de nôtre naissance.
Les hommes maintenant aiment ce qui leur rit,
L'espoir, plus que l'amour, est ce qui les attire;
Et c'est par là que Psiché nous ravit
Tous les Amans qu'on voit sous son empire.
Suivons, suivons l'exemple, ajustons-nous au temps;
Abaissons-nous, ma sœur, à faire des avances,
Et ne ménageons plus de tristes bienséances,
Qui nous ôtent les fruits du plus beau de nos ans.

AGLAURE.

J'approuve la pensée, & nous avons matiere
D'en faire l'épreuve premiere
Aux deux Princes qui sont les derniers arrivez.
Ils sont charmans, ma sœur, & leur personne entiere
Me... Les avez-vous observez?

CIDIPPE.

ma sœur, ils sont faits tous deux d'une maniere,
non ame.... Ce sont deux Princes achevez.
ouve qu'on pourroit rechercher leur tendresse,
Sans se faire deshonneur.

CIDIPPE.

ouve que sans honte une belle Princesse
Leur pourroit donner son cœur.

SCENE II.

OMENE, AGENOR, AGLAURE, CIDIPPE.

AGLAURE.

LEs voici tous deux, & j'admire
Leur air & leur ajustement.

CIDIPPE.

Ils ne démentent nullement
Tout ce que nous venons de dire.

AGLAURE.

vient, Princes, d'où vient que vous fuyez ainsi ?
z-vous l'épouvante en nous voyant paroître?

CLEOMENE.

On nous faisoit croire qu'ici
incesse Psiché, Madame, pourroit être.

AGLAURE.

ces lieux n'ont-ils rien d'agreable pour vous,
is ne les voyez ornez de sa presence?

AGENOR.

eux peuvent avoir des charmes assez doux;
nous cherchons Psiché dans nôtre impatience.

CIDIPPE.

Quelque chose de bien pressant
doit à la chercher pousser tous deux sans doute.

CLEOMENE.

Le motif est assez puissant,
ie nôtre fortune enfin en dépend toute.

AGLAURE.

roit trop à nous, que de nous informer
cret que ces mots nous peuvent enfermer.

CLEO-

CLEOMENE.

Nous ne pretendons point en faire de mystere;
Aussi bien malgré nous paroîtroit-il au jour,
Et le secret ne dure guere,
Madame, quand c'est de l'amour.

CIDIPPE.

Sans aller plus avant, Princes, cela veut dire
Que vous aimez Psiché tous deux.

AGENOR.

Tous deux soûmis à son empire,
Nous allons de concert lui découvrir nos feux.

AGLAURE.

C'est une nouveauté sans doute assez bizarre,
Que deux rivaux si bien unis.

CLEOMENE.

Il est vrai que la chose est rare;
Mais non pas impossible à deux parfaits amis.

CIDIPPE.

Est-ce que dans ces lieux il n'est qu'elle de be
Et n'y trouvez-vous point à separer vos vœu

AGLAURE.

Parmi l'éclat du sang, vos yeux n'ont-ils vu q
A pouvoir meriter vos feux?

CLEOMENE.

Est-ce que l'on consulte au moment qu'on s
flâme?
Choisit-on qui l'on veut aimer?
Et pour donner toute son ame,
Regarde-t-on quel droit on a de nous charmer

AGENOR.

Sans qu'on ait le pouvoir d'élire,
On suit dans une telle ardeur
Quelque chose qui nous attire;
Et lorsque l'amour touche un cœur,
On n'a point de raisons à dire.

AGLAURE.

En verité je plains les fâcheux embarras
Où je voi que vos cœurs se mettent;
Vous aimez un objet dont les rians appas
Mêleront des chagrins à l'espoir qu'ils vous je
Et son cœur ne vous tiendra pas
Tout ce que ses yeux vous promettent.

CIDIPPE.

poir qui vous appelle au rang de ses Amans,
ıvera du mécompte anx douceurs qu'elle étale;
'est pour essuyer de très-fâcheux momens,
les soudains retours de son ame inégale.

AGLAURE.

clair discernement de ce que vous valez
s fait plaindre le sort où cet amour vous guide.
ous pouvez trouver tous deux, si vous voulez,
c autant d'attraits, une ame plus solide.

CIDIPPE.

Par un choix plus doux de moitié,
s pouvez de l'amour sauver vôtre amitié;
'on voit en vous deux un merite si rare,
ın tendre avis veut bien prévenir par pitié
Ce que vôtre cœur se prepare.

CLEOMENE.

avis genereux fait pour nous éclater
Des bontez qui nous touchent l'ame;
s le Ciel nous réduit à ce malheur, Madame,
De ne pouvoir en profiter.

AGENOR.

re illustre pitié veut en vain nous distraire
ın amour dont tous deux nous redoutons l'effet;
que nôtre amitié, Madame, n'a pas fait,
Il n'est rien qui le puisse faire.

CIDIPPE.

aut que le pouvoir de Psiché.... La voici.

SCENE III.

PSICHE', CIDIPPE, AGLAURE, CLEOMENE, AGENOR.

CIDIPPE.

VEnez jouïr, ma sœur, de ce qu'on vous apprête.

AGLAURE.

ɛparez vos attraits à recevoir ici
triomphe nouveau d'une illustre conquête.

CIDIPPE.

s Princes ont tous deux si bien senti vos coups,
'à vous le découvrir leur bouche se dispose.

PSI-

PSICHE'.

Du sujet qui les tient si rêveurs parmi nous
Je ne me croyois pas la cause,
Et j'aurois crû toute autre chose,
En les voyant parler à vous.

AGLAURE.

N'ayant ni beauté, ni naissance,
A pouvoir meriter leur amour & leurs soins,
Ils nous favorisent au moins
De l'honneur de la confidence.

CLEOMENE.

L'aveu qu'il nous faut faire à vos divins appas,
Est sans doute, Madame, un aveu temeraire;
Mais tant de cœurs près du trépas
Sont par de tels aveus forcez à vous déplaire,
Que vous êtes reduite à ne les punir pas
Des foudres de vôtre colere.
Vous voyez en nous deux amis,
Qu'un doux rapport d'humeurs sut joindre dès l'enfance;
Et ces tendres liens se sont vus affermis
Par cent combats d'estime & de reconnoissance.
Du destin ennemi les assauts rigoureux,
Les mépris de la mort & l'aspect des supplices,
Par d'illustres éclats de mutuels offices,
Ont de nôtre amitié signalé les beaux nœuds:
Mais à quelques essais qu'elle se soit trouvée,
Son grand triomphe est en ce jour,
Et rien ne fait tant voir sa constance éprouvée,
Que de se conserver au milieu de l'amour.
Oui, malgré tant d'appas, son illustre constance
Aux loix qu'elle nous fait a soûmis tous nos vœux;
Elle vient d'une douce & pleine déference
Remettre à vôtre choix le succès de nos feux;
Et pour donner un poids à nôtre concurrence,
Qui des raisons d'Etat entraîne la balance
Sur le choix de l'un de nous deux,
Cette même amitié s'offre sans repugnance
D'unir nos deux Etats au sort du plus heureux.

AGENOR.

Oui, de ces deux Etats, Madame,
Que sous vôtre heureux choix nous nous offrons d'unir,

Nous

Nous voulons faire à nôtre flâme
Un secours pour vous obtenir.
Ce que pour ce bonheur, près du Roi vôtre Pere
Nous nous sacrifions tous deux,
N'a rien de difficile à nos cœurs amoureux;
Et c'est au plus heureux faire un don necessaire
D'un pouvoir, dont le malheureux,
Madame, n'aura plus affaire.

PSICHE'.

Le choix que vous m'offrez, Princes, montre à mes yeux
De quoi remplir les vœux de l'ame la plus fiere.
Et vous me le parez tous deux d'une maniere,
Qu'on ne peut rien offrir qui soit plus precieux.
Vos feux, vôtre amitié, vôtre vertu suprême,
Tout me releve en vous l'offre de vôtre foi,
Et j'y vois un merite à s'opposer lui même
A ce que vous voulez de moi.
Ce n'est pas à mon cœur qu'il faut que je défere
Pour entrer sous de tels liens;
Ma main, pour se donner, attend l'ordre d'un pere,
Et mes sœurs ont des droits qui vont devant les miens.
Mais si l'on me rendoit sur mes vœux absoluë,
Vous y pourriez avoir trop de part à la fois,
Et toute mon estime, entre vous suspenduë,
Ne pourroit sur aucun laisser tomber mon choix.
A l'ardeur de vôtre poursuite
Je répondrois assez de mes vœux les plus doux;
Mais c'est parmi tant de merite
Trop que deux cœurs pour moi, trop peu qu'un cœur pour vous.
De mes plus doux souhaits j'aurois l'ame gênée,
A l'effort de vôtre amitié;
Et j'y voi l'un de vous prendre une destinée
A me faire trop de pitié.
Oui, Princes, à tous ceux dont l'amour suit le vôtre.
Je vous preferrerois tous deux avec ardeur;
Mais je n'aurois jamais le cœur
De pouvoir preferer l'un de vous deux à l'autre.
A celui que je choisirois,
Ma tendresse feroit un trop grand sacrifice,

Et je m'imputerois à barbare injustice
Le tort qu'à l'autre je ferois.
Oui, vous deux vous brillez de trop de grandeur d'ame
Pour en faire aucun malheureux.
Et vous devez chercher dans l'amoureuse flâme
Le moyen d'être heureux tous deux.
Si vôtre cœur me considere
Assez pour me souffrir de disposer de vous,
J'ai deux sœurs capables de plaire,
Qui peuvent bien vous faire un destin assez doux,
Et l'amitié me rend leur personne assez chere,
Pour vous souhaiter leurs époux.

CLEOMENE.

Un cœur dont l'amour est extrême
Peut-il bien consentir, helas!
D'être donné par ce qu'il aime?
Sur nos deux cœurs, Madame, à vos divins appas
Nous donnons un pouvoir suprême,
Disposez-en pour le trépas,
Mais pour une autre que vous-même
Ayez cette bonté de n'en disposer pas.

AGENOR.

Aux Princesses, Madame, on feroit trop d'outrage,
Et c'est pour leurs attraits un indigne partage,
Que les restes d'une autre ardeur.
Il faut d'un premier feu la pureté fidelle,
Pour aspirer à cet honneur
Où vôtre bonté nous appelle,
Et chacune merite un cœur
Qui n'ait soûpiré que pour elle.

AGLAURE.

Il me semble, sans nul courroux,
Qu'avant que de vous en défendre,
Princes, vous deviez bien attendre
Qu'on se fût expliqué sur vous.
Nous croyez-vous un cœur si facile & si tendre?
Et lors qu'on parle ici de vous donner à nous,
Savez-vous si l'on veut vous prendre?

CIDIPPE.

Je pense que l'on a d'assez hauts sentimens,
Pour refuser un cœur qu'il faut qu'on sollicite,
Et qu'on ne veut devoir qu'à son propre merite.

La conquête de ses Amans.

PSICHE'.

J'ai crû pour vous, mes sœurs, une gloire assez grande,
Si la possession d'un merite si haut....

SCENE IV.

LYCAS, PSICHE', AGLAURE, CIDIPPE, CLEOMENE, AGENOR.

LYCAS.

AH, Madame!

PSICHE'.

Qu'as tu?

LYCAS.

Le Roi....

PSICHE'.

Quoi?

LYCAS.

Vous demande.

PSICHE'.

De ce trouble si grand que faut-il que j'attende?

LYCAS.

Vous ne le saurez que trop tôt.

PSICHE'.

Helas! que pour le Roi tu me donnes à craindre!

LYCAS.

Ne craignez que pour vous; c'est vous que l'on doit plaindre.

PSICHE'.

C'est pour loüer le Ciel, & me voir hors d'effroi,
De savoir que je n'aye à craindre que pour moi.
Mais appren-moi, Lycas, le sujet qui te touche.

LYCAS.

Souffrez que j'obéisse à qui m'envoye ici,
Madame, & qu'on vous laisse apprendre de sa bouche
Ce qui peut m'affliger ainsi.

PSICHE'.

Allons savoir sur quoi l'on craint tant ma foiblesse.

SCENE V.

AGLAURE, CIDIPPE, LYCAS.

AGLAURE.

SI ton ordre n'est pas jusqu'à nous étendu,
Dî-nous quel grand malheur nous couvre
tristesse.

LYCAS.

Helas! ce grand malheur dans la Cour répandu,
Voyez-le vous-même, Princesse,
Dans l'Oracle qu'au Roi les Destins ont rendu.
Voici ses propres mots, que la douleur, Mad
A gravez au fond de mon ame.
Que l'on ne pense nullement
A vouloir de Psiché conclure l'hymenée,
Mais qu'au sommet d'un mont elle soit promptem
En pompe funebre menée,
Et que de tous abandonnée,
Pour époux elle attende en ces lieux constamment
Un Monstre, dont on a la vuë empoisonnée,
Un Serpent, qui répand son venin en tous lieux,
Et trouble dans sa rage & la Terre & les Cieux.
Après un Arrêt si severe,
Je vous quitte, & vous laisse à juger entre vous,
Si par de plus cruels & plus sensibles coups
Tous les Dieux nous pouvoient expliquer leur cole

SCENE VI.

AGLAURE, CIDIPPE.

CIDIPPE.

MA sœur, que sentez-vous à ce soudain m
heur,
Où nous voyons Psiché par les Destins plongée?

AGLAURE.

Mais vous, que sentez-vous, ma sœur?

CIDIPPE.

A ne vous point mentir, je sens que dans mon
Je n'en suis pas trop affligée.

AGLAU

AGLAURE.

Moi, je sens quelque chose au mien
Qui ressemble assez à la joye.
Allons, le Destin nous envoye
mal que nous pouvons regarder comme un
bien.

PREMIER INTERMEDE.

A Scene est changée en des Rochers affreux, & fait voir en éloignement une Grotte effroyable. C'est dans ce Desert que Psiché doit être exposée pour r à l'Oracle. Une troupe de personnes affligées y nnent deplorer sa disgrace. Une partie de cette Trou- lesolée témoigne sa pitié par des plaintes touchantes, par des Concerts lugubres; & l'autre exprime sa de- tion par une Danse pleine de toutes les marques du t violent desespoir.

PLAINTES EN ITALIEN,
chantées par une femme desolée, & deux hommes affligez.

Femme desolée.

DEh, piangete al pianto mio,
Sassi duri, antiche selve,
Lagrimate, fonti, e belve,
D'un bel volto il fato rio.

1. *Homme affligé.*

Ahi dolore!

2. *Homme affligé.*

Ahi martire!

1. *Homme affligé.*

Cruda morte!

2. *Homme affligé.*

Empia sorte!

TOUS TROIS.

Che condanni à morir tanta Beltà.
Cieli, stelle, ahi crudeltà.

1. *Homme affligé.*

Com'esser può fra voi, ô Numi eterni,
Chi voglia estinta una Beltà innocente?

Le poison de l'envie, & les traits de la haine;
N'ont rien que ne puissent sans peine
Braver les resolutions
D'une ame où la Raison est un peu souveraine:
Mais ce qui porte des rigueurs
A faire succomber les cœurs
Sous le poids des douleurs ameres,
Ce sont, ce sont les rudes traits
De ces fatalitez severes,
Qui nous enlevent pour jamais
Les personnes qui nous sont cheres.
La Raison contre de tels coups
N'offre point d'armes secourables,
Et voilà des Dieux en courroux
Les foudres les plus redoutables
Qui se puissent lancer sur nous.

PSICHE'.

Seigneur, une douceur ici vous est offerte;
Vôtre hymen a reçu plus d'un present des Dieux,
Et par une faveur ouverte
Ils ne vous ôtent rien en m'ôtant à vos yeux,
Dont ils n'ayent le soin de reparer la perte.
Il vous reste dequoi consoler vos douleurs,
Et cette loi du Ciel, que vous nommez cruelle,
Dans les deux Princesses mes sœurs
Laisse à l'amitié paternelle
Où placer toutes ses douceurs.

LE ROI.

Ah, de mes maux soulagemens frivoles!
Rien, rien ne s'offre à moi qui de toi me console,
C'est sur mes déplaisirs que j'ai les yeux ouverts,
Et dans un destin si funeste
Je regarde ce que je perds
Et ne voi point ce qui me reste.

PSICHE'.

Vous savez mieux que moi qu'aux volontés des Dieux,
Seigneur, il faut regler les nôtres;
Et je ne puis vous dire en ces tristes adieux,
Que ce que beaucoup mieux vous pouvez dire aux autres.

Ces

Ces Dieux sont maîtres souverains
Des presens qu'ils daignent nous faire;
Ils ne les laissent dans nos mains
Qu'autant de temps qu'il peut leur plaire.
Lors qu'ils viennent les retirer,
On n'a nul droit de murmurer
graces que leur main ne veut plus nous étendre;
neur, je suis un don qu'ils ont fait à vos vœux,
quand par cet arrêt ils veulent me reprendre,
ne vous ôtent rien que vous ne teniez d'eux,
c'est sans murmurer que vous devez me rendre.

LE ROI.

Ah, cherche un meilleur fondement
t consolations que ton cœur me presente,
de la fausseté de ce raisonnement
Ne fai point un accablement
A cette douleur si cuisante,
Dont je souffre ici le tourment.
is-tu là me donner une raison puissante,
r ne me plaindre point de cet Arrêt des Cieux?
Et dans le procedé des Dieux,
Dont tu veux que je me contente,
Une rigueur assassinante
Ne paroît-elle pas aux yeux?
l'état où ces Dieux me forcent à te rendre,
'autre où te reçut mon cœur infortuné;
connoîtras par là qu'ils me viennent reprendre
Bien plus que ce qu'ils m'ont donné.
Je reçus d'eux en toi, ma fille,
present que mon cœur ne leur demandoit pas.
J'y trouvois alors peu d'appas,
eur en vis sans joye accroître ma famille.
Mais mon cœur, ainsi que mes yeux,
fait de ce present une douce habitude:
mis quinze ans de soins, de veilles, & d'étude,
A me le rendre precieux;
Je l'ai paré de l'aimable richesse
De mille brillantes vertus;
ui j'ai renfermé par des soins assidus
s les plus beaux tresors que fournit la sagesse;
ui j'ai de mon ame attaché la tendresse,

J'en ai fait de ce cœur le charme & l'allegresse,
La consolation de mes sens abbatus,
Le doux espoir de ma vieillesse.
Ils m'ôtent tout cela, ces Dieux,
Et tu veux que je n'aye aucun sujet de plainte,
Sur cet affreux Arrêt dont je souffre l'atteinte?
Ah! leur pouvoir se jouë avec trop de rigueur
Des tendresses de nôtre cœur:
Pour m'ôter leur present, leur falloit-il attendre
Que j'en eusse fait tout mon bien?
Ou plûtôt, s'ils avoient dessein de le reprendre
N'eût-il pas été mieux de ne me donner rien?

PSICHE'.

Seigneur, redoutez la colere
De ces Dieux contre qui vous osez éclater.

LE ROI.

Après ce coup que peuvent-ils me faire?
Ils m'ont mis en état de ne rien redouter.

PSICHE'.

Ah, Seigneur, je tremble des crimes
Que je vous fais commettre, & je dois me haïr.

LE ROI.

Ah, qu'ils souffrent du moins mes plaintes legitimes;
Ce m'est assez d'efforts que de leur obeïr:
Ce doit leur être assez que mon cœur s'abandonne
Au barbare respect qu'il faut qu'on ait pour eux,
Sans pretendre gêner la douleur que me donne
L'épouvantable Arrêt d'un sort si rigoureux.
Mon juste desespoir ne sauroit se contraindre,
Je veux, je veux garder ma douleur à jamais,
Je veux sentir toûjours la perte que je fais,
De la rigueur du Ciel je veux toûjours me plaindre;
Je veux jusqu'au trépas incessamment pleurer
Ce que tout l'Univers ne peut me reparer.

PSICHE'.

Ah, de grace, Seigneur, épargnez ma foiblesse;
J'ai besoin de constance en l'état où je suis:
Ne fortifiez point l'excès de mes ennuis
Des larmes de vôtre tendresse;

Seuls ils sont assez forts ; & c'est trop pour mon
cœur,
De mon destin & de vôtre douleur.

LE ROI.

Oui, je dois t'épargner mon deuil inconsolable.
Voici l'instant fatal de m'arracher de toi :
Mais comment prononcer ce mot épouvantable?
Il le faut toutefois, le Ciel m'en fait la loi ;
Une rigueur inévitable
M'oblige à te laisser en ce funeste lieu.
Adieu, je vais.... Adieu.

Ce qui suit, jusqu'à la fin de la Piece, est de Monsieur de Corneille l'Aîné, à la reserve de la premiere Scene du troisiéme Acte, qui est de la même main que ce qui a précedé.

SCENE II.

PSICHE', AGLAURE, CIDIPPE.

PSICHE'.

Suivez le Roi, mes sœurs, vous essuirez ses
larmes,
Vous adoucirez ses douleurs,
Et vous l'accableriez d'alarmes,
Si vous vous exposiez encore à mes malheurs.
Conservez lui ce qui lui reste ;
Le Serpent que j'attens peut vous être funeste,
Vous envelopper dans mon sort,
Et me porter en vous une seconde mort.
Le Ciel m'a seule condamnée
A son haleine empoisonnée,
Rien ne sauroit me secourir,
Et je n'ai pas besoin d'exemple pour mourir.

AGLAURE.

Ne nous enviez pas ce cruel avantage
De confondre nos pleurs avec vos déplaisirs,
De mêler nos soûpirs à vos derniers soûpirs ;
D'une tendre amitié souffrez ce dernier gage.

PSICHE'.

C'est vous perdre inutilement.

CIDIPPE.

C'est en vôtre faveur esperer un miracle,
Ou vous accompagner jusques au monument.

PSICHE'.

Que peut-on se promettre après un tel Oracle?

AGLAURE.

Un Oracle jamais n'est sans obscurité,
On l'entend d'autant moins que mieux on croit l'entendre,
Et peut-être, après tout, n'en devez-vous attendre
Que gloire & que felicité.
Laissez-nous voir, ma sœur, par une digne issuë,
Cette frayeur mortelle heureusement deçuë,
Ou mourir du moins avec vous,
Si le Ciel à nos vœux ne se montre plus doux.

PSICHE'.

Ma sœur, écoutez mieux la voix de la nature,
Qui vous appelle auprès du Roi.
Vous m'aimez trop, le devoir en murmure,
Vous en savez l'indispensable loi;
Un pere vous doit être encor plus cher que moi.
Rendez-vous toutes deux l'appui de sa vieillesse,
Vous lui devez chacune un gendre, & des neveux
Mille Rois à l'envi vous gardent leur tendresse,
Mille Rois à l'envi vous offriront leurs vœux
L'Oracle me veut seule, & seule aussi je veux
Mourir, si je puis, sans foiblesse.
Ou ne vous avoir pas pour témoins toutes deux
De ce que malgré moi la Nature m'en laisse.

AGLAURE.

Partager vos malheurs, c'est vous importuner?

CIDIPPE.

J'ose dire un peu plus, ma sœur, c'est vous déplaire.

PSICHE'.

Non, mais enfin c'est me gêner,
Et peut-être du Ciel redoubler la colere.

AGLAURE.

Vous le voulez, & nous partons.
Daigne ce même Ciel, plus juste & moins severe
Vous envoyer le sort que nous vous souhaitons,
Et que nôtre amitié sincere
En dépit de l'Oracle & malgré vous espere!

PSICHE.

Adieu, c'est un espoir, ma Sœur, & des souhaits
Qu'aucun des Dieux ne remplira jamais.

SCE

SCENE III.

PSICHE' *seule*.

ENfin seule, & toute à moi-même,
Je puis envisager cet affreux changement,
Qui du haut d'une gloire extrême
Me précipite au monument.
Cette gloire étoit sans seconde,
L'éclat s'en répandoit jusqu'aux deux bouts du monde,
Tout ce qu'il a de Rois sembloient faits pour m'aimer:
Tous leurs Sujets me prenant pour Deesse,
Commençoient à m'accoûtumer
Aux encens qu'ils m'offroient sans cesse;
Leurs soûpirs me suivoient sans qu'il m'en coûtât rien,
Mon ame restoit libre en captivant tant d'ames,
Et j'étois parmi tant de flâmes
Reine de tous les cœurs, & maîtresse du mien.
O Ciel, m'auriez-vous fait un crime
De cette insensibilité?
Déployez-vous sur moi tant de severité,
Pour n'avoir à leurs vœux rendu que de l'estime?
Si vous m'imposiez cette loi,
Qu'il falût faire un choix pour ne vous pas deplaire,
Puisque je ne pouvois le faire,
Que ne le faisiez-vous pour moi?
Que ne m'inspiriez-vous ce qu'inspire à tant d'autres
Le merite, l'amour, &. Mais que vois-je ici?

SCENE IV.

CLEOMENE, AGENOR, PSICHE'.

CLEOMENE.

DEux amis, deux rivaux, dont l'unique souci
Est d'exposer leurs jours pour conserver les vôtres.

PSICHE'.

Puis-je vous écouter quand j'ai chassé deux Sœurs?

Princes, contre le Ciel pensez-vous me défendre?
Vous livrer au Serpent qu'ici je dois attendre,
Ce n'est qu'un desespoir qui sied mal aux grands
cœurs;
Et mourir alors que je meurs;
C'est accabler une ame tendre,
Qui n'a que trop de ses douleurs.

AGENOR.

Un Serpent n'est pas invincible;
Cadmus, qui n'aimoit rien, défit celui de Mars:
Nous aimons, & l'Amour sait rendre tout possible
Au cœur qui suit ses étendarts,
A la main dont lui-même il conduit tous les dards.

PSICHE'.

Voulez-vous qu'il vous serve en faveur d'une ingrate,
Que tous ses traits n'ont pû toucher?
Qu'il dompte sa vengeance au moment qu'elle é-
clate,
Et vous aide à m'en arracher?
Quand même vous m'auriez servie,
Quand vous m'auriez rendu la vie,
Quel fruit esperez-vous de qui ne peut aimer?

CLEOMENE.

Ce n'est point par l'espoir d'un si charmant salaire
Que nous nous sentons animer,
Nous ne cherchons qu'à satisfaire
Aux devoirs d'un amour qui n'ose présumer,
Que jamais, quoi qu'il puisse faire,
Il soit capable de vous plaire,
Et digne de vous enflâmer.
Vivez, belle Princesse, & vivez pour un autre;
Nous le verrons d'un œil jaloux,
Nous en mourrons, mais d'un trépas plus doux
Que s'il nous faloit voir le vôtre;
Et si nous ne mourons en vous sauvant le jour,
Quelque amour qu'à nos yeux vous préferiez au
nôtre,
Nous voulons bien mourir de douleur & d'amour.

PSICHE'.

Vivez, Princes, vivez, & de ma destinée
Ne songez plus à rompre, ou partager la loi:
Je croi vous l'avoir dit, le Ciel ne veut que moi

Le Ciel m'a seule condamnée.
Je pense ouïr déja les mortels siflemens
De son Ministre qui s'approche;
Ma frayeur me le peint, me l'offre à tous momens;
Et maîtresse qu'elle est de tous mes sentimens,
Elle me le figure au haut de cette Roche;
J'en tombe de foiblesse, & mon cœur abbatu
Ne soûtient plus qu'à peine un reste de vertu.
Adieu, Princes, fuyez, qu'il ne vous empoisonne.

AGENOR.

Rien ne s'offre à nos yeux encor qui les étonne,
Et quand vous vous peignez un si proche trépas,
Si la force vous abandonne,
Nous avons des cœurs & des bras
Que l'espoir n'abandonne pas.
Peut-être qu'un Rival a dicté cet Oracle,
Que l'or a fait parler celui qui l'a rendu:
Ce ne seroit pas un miracle,
Que pour un Dieu muet un homme eût répondu:
Et dans tous les climats on n'a que trop d'exemples
Qu'il est ainsi qu'ailleurs des méchans dans les Temples.

CLEOMENE.

Laissez-nous opposer au lâche ravisseur,
A qui le Sacrilege indignement vous livre;
Un amour qu'a le Ciel choisi pour défenseur
De la seule Beauté pour qui nous voulons vivre.
Si nous n'osons prétendre à sa possession,
Du moins en son peril permettez-nous de suivre
L'ardeur & les devoirs de nôtre passion.

PSICHE'.

Portez-les à d'autres moi-mêmes,
Princes, portez-les à mes sœurs,
Ces devoirs, ces ardeurs extrêmes,
Dont pour moi sont remplis vos cœurs;
Vivez pour elles quand je meurs,
Plaignez de mon destin les funestes rigueurs,
Sans leur donner en vous de nouvelles matieres.
Ce sont mes volontez dernieres,
Et l'on a reçu de tout temps
Pour souveraines loix les ordres des mourans.

CLEO-

CLEOMENE.

Princesse...

PSICHE'.

Encore un coup, Princes, vivez pour elle;
Tant que vous m'aimerez vous devez m'obeïr;
Ne me reduisez pas à vouloir vous haïr,
Et vous regarder en rebelles,
A force de m'être fidelles.
Allez, laissez-moi seule expirer en ce lieu,
Où je n'ai plus de voix que pour vous dire adieu.
Mais je sens qu'on m'enleve, & l'air m'ouvre une route,
D'où vous n'entendrez plus cette mourante voix.
Adieu, Princes, adieu pour la derniere fois,
Voyez si de mon sort vous pouvez être en doute.

Elle est enlevée en l'air par deux Zephires.

AGENOR.

Nous la perdons de vûë, allons tous deux chercher
Sur le faîte de ce Rocher,
Prince, les moyens de la suivre.

CLEOMENE.

Allons y chercher ceux de ne lui point survivre.

SCENE V.

L'AMOUR *en l'air.*

ALlez mourir, Rivaux d'un Dieu jaloux,
Dont vous meritez le courroux,
Pour avoir eu le cœur sensible aux mêmes charmes.
Et toi, forge, Vulcain, mille brillans attraits,
Pour orner un Palais,
Où l'Amour de Psiché veut essuyer les larmes,
Et lui rendre les armes.

SECOND INTERMEDE.

LA Scene se change en une Cour magnifique, ornée de Colonnes de Lapys enrichies de Figures d'or, qui forment un Palais pompeux & brillant, que l'Amour destine pour Psiché. Six Cyclopes avec quatre Fées y font une Entrée de Balet, où ils achevent en cadence quatre gros Vases d'argent que les Fées leur ont apportez. Cette Entrée est entrecoupée par ce Recit de Vulcain, qu'il fait à deux reprises.

De-

DEpêchez, preparez ces lieux
Pour le plus aimable des Dieux.
Que chacun pour lui s'interesse.
N'oubliez rien des soins qu'il faut:
Quand l'Amour presse,
On n'a jamais fait assez tôt.

L'Amour ne veut point qu'on differe,
Travaillez, hâtez-vous,
Frappez, redoublez vos coups,
Que l'ardeur de lui plaire
Fasse vos soins les plus doux.

SECOND COUPLET.

SErvez bien un Dieu si charmant,
Il se plaît dans l'empressement.
Que chacun pour lui s'interesse.
N'oubliez rien des soins qu'il faut:
Quand l'Amour presse,
On n'a jamais fait assez tôt.

L'Amour ne veut point qu'on differe,
Travaillez, &c.

Fin du second Acte.

ACTE III.

SCENE I.

L'AMOUR, ZEPHIRE.

ZEPHIRE.

OUi, je me suis galamment acquitté
De la commission que vous m'avez donnée,
Et du haut du Rocher je l'ai, cette Beauté,
Au milieu des airs doucement amenée
Dans ce beau Palais enchanté,

Où

Où vous pouvez en liberté
Disposer de sa destinée :
Mais vous me surprenez par ce grand changement
Qu'en vôtre personne vous faites ;
Cette taille, ces traits, & cet ajustement,
Cachent tout-à-fait qui vous êtes,
Et je donne aux plus fins à pouvoir en ce jour
Vous reconnoître pour l'Amour.

L'AMOUR.

Aussi ne veux-je pas qu'on puisse me connoître,
Je ne veux à Psiché que découvrir mon cœur,
Rien que les beaux transports de cette vive ard[eur]
Que ses doux charmes y font naître ;
Et pour en exprimer l'amoureuse langueur,
Et cacher ce que je puis être
Aux yeux qui m'imposent des loix,
J'ai pris la forme que tu vois.

ZEPHIRE.

En tout vous êtes un grand maître,
C'est ici que je le connois,
Sous des déguisemens de diverse nature
On a vû les Dieux amoureux
Chercher à soulager cette douce blessure,
Que reçoivent les cœurs de vos traits pleins de f[eux]
Mais en bon sens vous l'emportez sur eu[x]
Et voilà la bonne figure
Pour avoir un succès heureux
Près de l'aimable Sexe où l'on porte ses vœu[x]
Oui de ces formes-là l'assistance est bien forte,
Et sans parler ni de rang, ni d'esprit,
Qui peut trouver moyen d'être fait de la sorte
Ne soûpire guere à credit.

L'AMOUR.

J'ai resolu, mon cher Zephire,
De demeurer ainsi toûjours,
Et l'on ne peut le trouver à redire
A l'Aîné de tous les Amours.
Il est temps de sortir de cette longue enfance
Qui fatigue ma patience,
Il est temps desormais que je devienne grand.

ZEPHIRE.

Fort bien, vous ne pouvez mieux faire.

Et vous entrez dans un mystere
Qui ne demande rien d'enfant.

L'AMOUR.

Ce changement sans doute irritera ma Mere.

ZEPHIRE.

Je prévoi là-dessus quelque peu de colere.
Bien que les disputes des ans
Ne doivent point regner parmi des Immortelles,
Vôtre mere Venus est de l'humeur des Belles,
Qui n'aiment point de grands enfans.
Mais où je la trouve outragée,
C'est dans le procedé que l'on vous voit tenir;
Et c'est l'avoir étrangement vengée,
Que d'aimer la Beauté qu'elle vouloit punir.
Cette haine, où ses voeux pretendent que réponde
La puissance d'un fils que redoutent les Dieux...

L'AMOUR.

Laissons cela, Zephire, & me di si tes yeux
Ne trouvent pas Psiché la plus belle du monde?
Est-il rien sur la Terre, est-il rien dans les Cieux
Qui puisse lui ravir le titre glorieux
De Beauté sans seconde?
Mais je la voi, mon cher Zephire,
Qui demeure surprise à l'éclat de ces lieux.

ZEPHIRE.

Vous pouvez-vous montrer pour finir son martire,
Lui découvrir son destin glorieux,
Et vous dire entre vous tout ce que peuvent dire
Les soûpirs, la bouche & les yeux.
En confident discret je sai ce qu'il faut faire
Pour ne pas interrompre un amoureux mystere.

SCENE II.

PSICHE' *seule*.

Où suis-je? & dans un lieu, que je croyois barbare,
Quelle savante main a bâti ce Palais
Que l'Art, que la Nature pare
De l'assemblage le plus rare
Que l'œil puisse admirer jamais?

Moi de qui la pudeur devroit du moins attendre
Que vous m'expliquassiez le trouble où je vous voi?
Vous soûpirez, Seigneur, ainsi que je soûpire,
Vos sens comme les miens paroissent interdits,
C'est à moi de m'en taire, à vous de me le dire,
Et cependant c'est moi qui vous le dis.

L'AMOUR.

Vous avez eu, Psiché, l'ame toûjours si dure,
Qu'il ne faut pas vous étonner,
Si pour en reparer l'injure
L'Amour en ce moment se paye avec usure
De ceux qu'elle a dû lui donner.
Ce moment est venu qu'il faut que vôtre bouche
Exhale des soûpirs si long-temps retenus,
Et qu'en vous arrachant à cette humeur farouche,
Un amas de transports, aussi doux qu'inconnus,
Aussi sensiblement tout à la fois vous touche,
Qu'ils ont dû vous toucher durant tant de beaux jours,
Dont cette ame insensible a profané le cours.

PSICHE'.

N'aimer point, c'est donc un grand crime?

L'AMOUR.

En souffrez-vous un rude châtiment?

PSICHE'.

C'est punir assez doucement.

L'AMOUR.

C'est lui choisir sa peine legitime,
Et se faire justice, en ce glorieux jour,
D'un manquement d'amour, par un excès d'amour.

PSICHE'.

Que n'ai-je été plûtôt punie!
J'y mets le bonheur de ma vie,
Je devrois en rougir, ou le dire plus bas,
Mais le supplice a trop d'appas:
Permettez que tout haut je le die & redie,
Je le dirois cent fois & n'en rougirois pas.
Ce n'est point moi qui parle, & de vôtre presence
L'empire surprenant, l'aimable violence,
Dès que je veux parler, s'empare de ma voix.
C'est en vain qu'en secret ma pudeur s'en offense,
Que le Sexe & la bienseance

Osent me faire d'autres loix;
yeux de ma réponse eux-mêmes font le choix,
na bouche, asservie à leur toute-puissance,
me consulte plus sur ce que je me dois.

L'AMOUR.

ez, belle Psiché, croyez ce qu'ils vous disent
Ces yeux, qui ne sont point jaloux;
Qu'à l'envi les vôtres m'instruisent
De tout ce qui se passe en vous.
Croyez-en ce cœur qui soûpire,
ui, tant que le vôtre y voudra répartir,
Vous dira bien plus d'un soûpir
Que cent regards ne peuvent dire.
C'est le langage le plus doux,
le plus fort, c'est le plus sûr de tous.

PSICHE'.

L'intelligence en étoit duë
s cœurs, pour les rendre également contens;
J'ai soûpiré, vous m'avez entenduë;
Vous soûpirez, je vous entens.
Mais ne me laissez plus en doute,
ieur, & dites-moi si par la même route
s moi le Zephire ici vous a rendu,
Pour me dire ce que j'écoute.
d j'y suis arrivée, étiez-vous attendu?
and vous lui parlez êtes-vous entendu?

L'AMOUR.

lans ce doux climat un souverain empire,
Comme vous l'avez sur mon cœur:
nour m'est favorable, & c'est en sa faveur
mes ordres Æole a soûmis le Zephire.
l'Amour qui pour voir mes feux recompensez
Lui-même a dicté cet Oracle,
Par qui vos beaux jours menacez
e foule d'Amans se sont débarrassez,
i m'a delivré de l'éternel obstacle
De tant de soûpirs empressez,
e meritoient pas de vous être adressez.
ie demandez point quelle est cette Province,
Ni le nom de son Prince,
Vous le saurez quand il en sera temps:
ux vous acquerir, mais c'est par mes services,

Par des soins assidus, & par des voeux consta[ns],
Par les amoureux sacrifices
De tout ce que je suis,
De tout ce que je puis,
Sans que l'éclat du rang pour moi vous sollicite,
Sans que de mon pouvoir je me fasse un meri[te],
Et bien que Souverain dans cet heureux séjour,
Je ne vous veux, Psiché, devoir qu'à mon [amour].
Venez-en admirer avec moi les merveilles,
Princesse, & preparez vos yeux & vos oreilles
A ce qu'il a d'enchantemens.
Vous y verrez des Bois & des Prairies
Contester sur leurs agrémens
Avec l'Or & les Pierréries;
Vous n'entendrez que des concerts charma[ns];
De cent Beautez vous y serez servie,
Qui vous adoreront sans vous porter envie,
Et brigueront à tous momens,
D'une ame soûmise & ravie,
L'honneur de vos commandemens.

PSICHE'.

Mes volontez suivent les vôtres,
Je n'en saurois plus avoir d'autres;
Mais vôtre Oracle enfin vient de me separer
De deux sœurs, & du Roi mon pere,
Que mon trépas imaginaire
Reduit tous trois à me pleurer.
Pour dissiper l'erreur, dont leur ame accablée
De mortels déplaisirs se voit pour moi comblée,
Souffrez que mes sœurs soient témoins
Et de ma gloire & de vos soins.
Prêtez-leur comme à moi les ailes du Zephire
Qui leur puissent de vôtre Empire
Ainsi qu'à moi faciliter l'accès;
Faites-leur voir en quels lieux je respire,
Faites-leur de ma perte admirer le succès.

L'AMOUR.

Vous ne me donnez pas, Psiché, toute vôtre [ame];
Ce tendre souvenir d'un pere & de deux sœ[urs]
Me vole une part des douceurs
Que je veux toutes pour ma flâme.
N'ayez d'yeux que pour moi, qui n'en ai [que pour]
vous;

Ne ſongez qu'à m'aimer, ne ſongez qu'à me plaire;
Et quand de tels ſoucis oſent vous en diſtraire...

PSICHE'.

Des tendreſſes du ſang peut-on être jaloux?

L'AMOUR.

Je le ſuis, ma Pſiché, de toute la Nature.
Les rayons du Soleil vous baiſent trop ſouvent;
Vos cheveux ſouffrent trop les careſſes du vent,
Dès qu'il les flatte, j'en murmure:
L'air même que vous reſpirez,
Avec trop de plaiſir paſſe par vôtre bouche;
Vôtre habit de trop près vous touche;
Et ſi-tôt que vous ſoûpirez,
Je ne ſai quoi, qui m'effarouche,
Craint parmi vos ſoûpirs des ſoûpirs égarez.
Mais vous voulez vos ſœurs, allez, partez, Zephire,
Pſiché le veut, je ne l'en puis dédire.

Le Zephire s'envole.

Quand vous leur ferez voir ce bien-heureux ſéjour,
De ſes treſors faites-leur cent largeſſes,
Prodiguez-leur careſſes ſur careſſes,
Et du ſang, s'il ſe peut, épuiſez les tendreſſes,
Pour vous rendre toute à l'Amour.
Je n'y mêlerai point d'importune preſence,
Mais ne leur faites pas de ſi longs entretiens;
Vous ne ſauriez pour eux avoir de complaiſance,
Que vous ne dérobiez aux miens.

PSICHE'.

Vôtre amour me fait une grace
Dont je n'abuſerai jamais.

L'AMOUR.

Allons voir cependant ces Jardins, ce Palais,
Où vous ne verrez rien que vôtre éclat n'efface.
Et vous petits Amours, & vous jeunes Zephirs,
Qui pour ames n'avez que de tendres ſoûpirs,
Montrez tous à l'envi ce qu'à voir ma Princeſſe
Vous avez ſenti d'allegreſſe.

TROISIE'ME INTERMEDE.

IL ſe fait une Entrée de Ballet de quatre Amours & de quatre Zephirs, interrompue deux fois par un Dialogue chanté par un Amour & un Zephir.

LE ZEPHIR.
AImable Jeunesse,
Suivez la tendresse,
Joignez aux beaux jours
La douceur des Amours.
C'est pour vous surprendre,
Qu'on vous fait entendre
Qu'il faut éviter leurs soûpirs,
Et craindre leurs desirs:
Laissez-vous apprendre
Quels sont leurs plaisirs.
Ils chantent ensemble.
CHacun est obligé d'aimer
A son tour,
Et plus on a dequoi charmer,
Plus on doit à l'Amour.
LE ZEPHIR *seul.*
Un cœur jeune & tendre
Est fait pour se rendre,
Il n'a point à prendre
De fâcheux détour.
Les deux ensemble.
Chacun est obligé d'aimer
A son tour,
Et plus on a dequoi charmer,
Plus on doit à l'Amour.
L'AMOUR *seul.*
Pourquoi se défendre?
Que sert-il d'attendre?
Quand on perd un jour,
On le perd sans retour.
Les deux ensemble.
Chacun est obligé d'aimer
A son tour,
Et plus on a dequoi charmer,
Plus on doit à l'Amour.

SECOND COUPLET.
LE ZEPHIR.
L'Amour a des charmes,
Rendons-lui les armes,
Ses soins & ses pleurs

Ne sont pas sans douceurs.
Un cœur, pour le suivre,
A cent maux se livre.
Il faut, pour goûter ses appas,
Languir jusqu'au trépas:
Mais ce n'est pas vivre
Que de n'aimer pas.

Ils chantent ensemble.

S'il faut des soins & des travaux
En aimant,
On est payé de mille maux
Par un heureux moment.

LE ZEPHIR *seul.*

On craint, on espere,
Il faut du mystere:
Mais on n'obtient guere
De bien sans tourment.

Les deux ensemble.

S'il faut des soins & des travaux
En aimant,
On est payé de mille maux
Par un heureux moment.

L'AMOUR *seul.*

Que peut-on mieux faire
Qu'aimer & que plaire?
C'est un soin charmant,
Que l'emploi d'un amant.

Les deux ensemble.

S'il faut des soins & des travaux
En aimant,
On est payé de mille maux
Par un heureux moment.

Le Theatre devient un autre Palais magnifique, coupé dans le fond par un Vestibule, au travers duquel on voit un Jardin superbe & charmant, decoré de plusieurs Vases d'Orangers, & d'Arbres chargez de toutes sortes de fruits.

Fin du troisiéme Acte.

ACTE IV.

SCENE I.

AGLAURE, CIDIPPE.

AGLAURE.

JE n'en puis plus, ma Sœur, j'ai
vû trop de merveilles.
L'avenir aura peine à les bien
concevoir;
Le Soleil qui voit tout, & qui
nous fait tout voir,
N'en a jamais vû de pareilles.
Elles me chagrinent l'esprit;
Et ce brillant Palais, ce pompeux équipage,
Font un odieux étalage
Qui m'accable de honte autant que de dépit.
Que la fortune indignement nous traite,
Et que sa largesse indiscrete
Prodigue aveuglément, épuise, unit d'efforts,
Pour faire de tant de thresors
Le partage d'une Cadette!

CIDIPPE.

J'entre dans tous vos sentimens,
J'ai les mêmes chagrins, & dans ces lieux charmans
Tout ce qui vous déplaît me blesse;
Tout ce que vous prenez pour un mortel affront,
Comme vous, m'accable, & me laisse
L'amertume dans l'ame, & la rougeur au front.

AGLAURE.

Non, ma Sœur, il n'est point de Reines
Qui dans leur propre Etat parlent en Souveraines
Comme Psiché parle en ces lieux;
On l'y voit obeïe avec exactitude,
Et de ses volontez une amoureuse étude
Les cherche jusques dans ses yeux.
Mille Beautez s'empressent autour d'elle,
Et semblent dire à nos regards jaloux,
Quels que soient nos attraits, elle est encor plus belle
Et nous qui la servons le sommes plus que vous.

Elle

Elle prononce, on execute,
Aucun ne s'en défend, aucun ne s'en rebute:
Flore, qui s'attache à ses pas,
Répand à pleines mains autour de sa personne
Ce qu'elle a de plus doux appas;
Zephire vole aux ordres qu'elle donne,
Et son Amante & lui s'en laissant trop charmer,
Quittent pour la servir les soins de s'entr'aimer.

CIDIPPE.

Elle a des Dieux à son service,
Elle aura bien tôt des Autels,
Et nous ne commandons qu'à de chetifs mortels,
De qui l'audace & le caprice,
Contre nous à toute heure en secret revoltez,
Opposent à nos volontez
Ou le murmure, ou l'artifice.

AGLAURE.

C'étoit peu que dans nôtre Cour
Tant de cœurs à l'envi nous l'eussent preferée;
Ce n'étoit pas assez que de nuit & de jour
D'une foule d'Amans elle y fût adorée;
Quand nous nous consolions de la voir au tombeau
Par l'ordre imprévû d'un Oracle,
Elle a voulu de son destin nouveau
Faire en nôtre presence éclater le miracle,
Et choisi nos yeux pour témoins
De ce qu'au fond du cœur nous souhaitions le moins.

CIDIPPE.

Ce qui le plus me desespere,
C'est cet Amant parfait & si digne de plaire,
Qui se captive sous ses loix.
Quand nous pourrions choisir entre tous les Monarques,
En est il un de tant de Rois
Qui porte de si nobles marques?
Se voir du bien par delà ses souhaits,
N'est souvent qu'un bonheur qui fait des miserables:
Il n'est ni train pompeux, ni superbes Palais,
Qui n'ouvre quelque porte à des maux incurables;
Mais avoir un Amant d'un merite achevé,
Et s'en voir cherement aimée,
C'est un bonheur si haut, si relevé,

Que sa grandeur ne peut être exprimée.

AGLAURE.

N'en parlons plus, ma sœur, nous en mourrions d'ennui,
Songeons plûtôt à la vengeance,
Et trouvons le moyen de rompre entr'elle & lui
Cette adorable intelligence.
La voici. J'ai des coups tout prêts à lui porter,
Qu'elle aura peine d'éviter.

SCENE II.

PSICHE', AGLAURE, CIDIPPE.

PSICHE'.

JE viens vous dire adieu, mon Amant vous renvoye,
Et ne sauroit plus endurer
Que vous lui retranchiez un moment de la joye
Qu'il prend de se voir seul à me considerer.
Dans un simple regard, dans la moindre parole,
Son amour trouve des douceurs,
Qu'en faveur du sang je lui vole,
Quand je les partage à des sœurs.

AGLAURE.

La jalousie est assez fine,
Et ces délicats sentimens
Meritent bien qu'on s'imagine
Que celui, qui pour vous a ces empressemens,
Passe le commun des Amans.
Je vous en parle ainsi faute de le connoître.
Vous ignorez son nom, & ceux dont il tient l'être
Nos esprits en sont alarmez:
Je le tiens un grand Prince, & d'un pouvoir suprême
Bien au delà du Diadême,
Ses thresors sous vos pas confusément semez,
Ont dequoi faire honte à l'abondance même;
Vous l'aimez autant qu'il vous aime,
Il vous charme, & vous le charmez;
Vôtre felicité, ma sœur, seroit extrême,

Si

Si vous ſaviez qui vous aimez.

PSICHE'.

Que m'importe? j'en ſuis aimée;
Plus il me voit, plus je lui plais;
Il n'eſt point de plaiſirs dont l'ame ſoit charmée,
Qui ne préviennent mes ſouhaits,
Et je voi mal dequoi la vôtre eſt alarmée,
Quand tout me ſert dans ce Palais.

AGLAURE.

Qu'importe qu'ici tout vous ſerve,
Si toûjours cet Amant vous cache ce qu'il eſt?
Nous ne nous alarmons que pour vôtre interêt.
En vain tout vous y rit, en vain tout vous y plaît.
Le veritable amour ne fait point de reſerve,
Et qui s'obſtine à ſe cacher,
Sent quelque choſe en ſoi qu'on lui peut reprocher.
Si cet Amant devient volage,
Car ſouvent en amour le change eſt aſſez doux,
Et j'oſe le dire entre nous,
Pour grand que ſoit l'éclat dont brille ce viſage,
Il en peut être ailleurs d'auſſi belle que vous.
Si, dis-je, un autre objet ſous d'autres loix l'engage,
Si dans l'état où je vous voi,
Seule en ſes mains, & ſans défenſe,
Il va juſqu'à la violence,
Sur qui vous vengera le Roi,
Ou de ce changement, ou de cette inſolence?

PSICHE'.

Ma ſœur, vous me faites trembler.
Juſte Ciel! pourrois-je être aſſez infortunée...

CIDIPPE.

Que ſait-on ſi déja les nœuds de l'hymenée...

PSICHE'.

N'achevez pas, ce ſeroit m'accabler.

AGLAURE.

Je n'ai plus qu'un mot à vous dire.
Ce Prince, qui vous aime, & qui commande aux
Vents,
Qui nous donne pour char les aîles du Zephire,
Et de nouveaux plaiſirs vous comble à tous momens,
Quand il rompt à vos yeux l'ordre de la Nature,
Peut-être à tant d'amour mêle un peu d'impoſture,

Peut-être ce Palais n'est qu'un enchantement;
Et ces lambris dorez, ces amas de richesses,
Dont il achette vos tendresses,
Dès qu'il sera lassé de souffrir vos caresses,
Disparoîtront en un moment.
Vous savez comme nous ce que peuvent les charmes.

PSICHE'.
Que je sens à mon tour de cruëlles alarmes!

AGLAURE.
Nôtre amitié ne veut que vôtre bien.

PSICHE'.
Adieu, mes sœurs, finissons l'entretien,
J'aime, & je crains qu'on ne s'impatiente.
Partez, & demain, si je puis,
Vous me verrez, ou plus contente,
Ou dans l'accablement des plus mortels ennuis.

AGLAURE.
Nous allons dire au Roi quelle nouvelle gloire,
Quel excès de bonheur le Ciel répand sur vous.

CIDIPPE.
Nous allons lui conter d'un changement si doux
La surprenante & merveilleuse histoire.

PSICHE'.
Ne l'inquietez point, ma sœur, de vos soupçons;
Et quand vous lui peindrez un si charmant Empire...

AGLAURE.
Nous savons toutes deux ce qu'il faut taire, ou dire,
Et n'avons point besoin sur ce point de leçons.

Le Zephir enleve les deux sœurs de Psiché dans un nuage, qui descend jusqu'à terre, & dans lequel il les emporte avec rapidité.

SCE-

SCENE III.

L'AMOUR, PSICHE'.

L'AMOUR.

Enfin vous êtes seule, & je puis vous redire,
Sans avoir pour témoins vos importunes sœurs,
Ce que des yeux si beaux ont pris sur moi d'empire,
Et quel excès ont les douceurs
Qu'une sincere ardeur inspire,
Si-tôt qu'elle assemble deux cœurs.
Je puis vous expliquer de mon ame ravie
Les amoureux empressemens,
Et vous jurer qu'à vous seule asservie,
Elle n'a pour objet de ses ravissemens,
Que de voir cette ardeur de même ardeur suivie,
Ne concevoir plus d'autre envie
Que de regler mes vœux sur vos desirs,
Et de ce qui vous plaît faire tous mes plaisirs.
Mais d'où vient qu'un triste nuage
Semble offusquer l'éclat de ces beaux yeux?
Vous manque-t-il quelque chose en ces lieux?
Des vœux qu'on vous y rend dédaignez-vous l'hommage?

PSICHE'.

Non, Seigneur.

L'AMOUR.

Qu'est-ce donc, & d'où vient mon malheur?
J'entens moins de soûpirs d'amour que de douleur:
Je voi de vôtre teint les roses amorties
Marquer un déplaisir secret;
Vos sœurs à peine sont parties,
Que vous soûpirez de regret!
Ah, Psiché, de deux cœurs quand l'ardeur est la même,
Ont-ils des soûpirs differens?
Et quand on aime bien, & qu'on voit ce qu'on aime,
Peut-on songer à des parens?

PSICHE'.

Ce n'est point-là ce qui m'afflige.

L'AMOUR.
Est-ce l'absence d'un Rival,
Et d'un Rival aimé, qui fait qu'on me neglige?
PSICHE'.
Dans un cœur tout à vous que vous penetrez mal!
Je vous aime, Seigneur, & mon amour s'irrite
De l'indigne soupçon que vous avez formé;
Vous ne connoissez pas quel est vôtre merite,
Si vous craignez de n'être pas aimé.
Je vous aime, & depuis que j'ai vû la lumiere,
Je me suis montrée assez fiere,
Pour dédaigner les vœux de plus d'un Roi:
Et s'il faut vous ouvrir mon ame toute entiere,
Je n'ai trouvé que vous qui fût digne de moi.
Cependant j'ai quelque tristesse,
Qu'en vain je voudrois vous cacher,
Un noir chagrin se mêle à toute ma tendresse,
Dont je ne la puis détacher.
Ne m'en demandez point la cause;
Peut-être la sachant, voudrez-vous m'en punir;
Et si j'ose aspirer encor à quelque chose,
Je suis sûre du moins de ne point l'obtenir.
L'AMOUR.
Et ne craignez-vous point qu'à mon tour je m'irrite.
Que vous connoissiez mal quel est vôtre merite,
Ou feigniez de ne pas savoir
Quel est sur moi vôtre absolu pouvoir?
Ah si vous en doutez, soyez desabusée,
Parlez.
PSICHE'.
J'aurai l'affront de me voir refusée.
L'AMOUR.
Prenez en ma faveur de meilleurs sentimens;
L'experience en est aisée;
Parlez, tout se tient prêt à vos commandemens.
Si pour m'en croire il vous faut des sermens.
J'en jure vos beaux yeux, ces maîtres de mon ame,
Ces divins auteurs de ma flâme;
Et si ce n'est assez d'en jurer vos beaux yeux,
J'en jure par le Styx, comme jurent les Dieux.
PSICHE'.
J'ose craindre un peu moins après cette assurance.
Se-

Seigneur, je vois ici la pompe & l'abondance,
Je vous adore, & vous m'aimez.
Mon cœur en est ravi, mes sens en sont charmez;
Mais parmi ce bonheur suprême
J'ai le malheur de ne savoir qui j'aime.
Dissipez cet aveuglement,
Et faites-moi connoître un si parfait Amant.

L'AMOUR.

Psiché, que venez-vous de dire?

PSICHE'.

Que c'est le bonheur où j'aspire,
Et si vous ne me l'accordez....

L'AMOUR.

Je l'ai juré, je n'en suis plus le maître;
Mais vous ne savez pas ce que vous demandez.
Laissez-moi mon secret; si je me fais connoître,
Je vous perds, & vous me perdez.
Le seul remede est de vous en dédire.

PSICHE'.

C'est-là sur vous mon souverain empire?

L'AMOUR.

Vous pouvez tout, & je suis tout à vous;
Mais si nos feux vous semblent doux,
Ne mettez point d'obstacle à leur charmante suite,
Ne me forcez point à la fuite:
C'est le moindre malheur qui nous puisse arriver,
D'un souhait qui vous a séduite.

PSICHE'.

Seigneur, vous voulez m'éprouver,
Mais je sai ce que j'en dois croire.
De grace, apprenez-moi tout l'excès de ma gloire,
Et ne me cachez plus pour quel illustre choix
J'ai rejetté les vœux de tant de Rois.

L'AMOUR.

Le voulez-vous?

PSICHE'.

Souffrez que je vous en conjure.

L'AMOUR.

Si vous saviez, Psiché, la cruelle avanture
Que par-là vous vous attirez...

PSICHE'.

Seigneur, vous me desesperez.

L'AMOUR.

Pensez-y bien, je puis encor me taire.

PSICHÉ.

Faites-vous des sermens pour n'y point satisfaire?

L'AMOUR.

Hé bien, je suis le Dieu le plus puissant des Dieux,
Absolu sur la Terre, absolu dans les Cieux;
Dans les eaux, dans les airs mon pouvoir est suprême;
En un mot je suis l'Amour même,
Qui de mes propres traits m'étois blessé pour vous,
Et sans la violence, helas! que vous me faites,
Et qui vient de changer mon amour en couroux,
Vous m'alliez avoir pour époux.
Vos volontez sont satisfaites,
Vous avez sû qui vous aimiez,
Vous connoissez l'Amant que vous charmiez,
Psiché, voyez où vous en êtes.
Vous me forcez vous-même à vous quitter,
Vous me forcez vous-même à vous ôter
Tout l'effet de vôtre victoire:
Peut-être vos beaux yeux ne me reverront plus,
Ce Palais, ces Jardins, avec moi disparus,
Vont faire évanoüir vôtre naissante gloire;
Vous n'avez pas voulu me croire,
Et pour tout fruit de ce doute éclairci,
Le Destin, sous qui le Ciel tremble,
Plus fort que mon amour, que tous les Dieux ensemble,
Vous va montrer sa haine, & me chasse d'ici.

L'Amour disparoît, & dans l'instant qu'il s'envole, le superbe Jardin s'évanoüit; Psiché demeure seule au milieu d'une vaste Campagne & sur le bord sauvage d'un grand Fleuve, où elle se veut précipiter. Le Dieu du Fleuve paroît assis sur un amas de Joncs & de Roseaux, & appuyé sur une grande Urne, d'où sort une grosse source d'eau.

SCENE IV.

PSICHE'.

CRuel Destin! funeste inquietude!
Fatale curiosité!
Qu'avez-vous fait, affreuse solitude,
De toute ma felicité?
J'aimois un Dieu, j'en étois adorée,
Mon bonheur redoubloit de moment en moment.
Et je me voi seule, éplorée,
Au milieu d'un Desert, où pour accablement,
Et confuse & desesperée,
Je sens croître l'amour, quand j'ai perdu l'Amant:
Le souvenir m'en charme & m'empoisonne,
Sa douceur tyrannise ue cœur infortuné,
Qu'aux plus cuisants chagrins ma flâme a condamné.
O Ciel! quand l'Amour m'abandonne,
Pourquoi me laisse-t-il l'amour qu'il m'a donné?
Source de tous les biens inepuisable & pure,
Maître des hommes & des Dieux,
Cher Auteur des maux que j'endure,
Etes-vous pour jamais disparu de mes yeux?
Je vous en ai banni moi-même;
Dans un excès d'amour, dans un bonheur extrême,
D'un indigne soupçon mon cœur s'est alarmé;
Cœur ingrat, tu n'avois qu'un feu mal allumé,
Et l'on ne peut vouloir, du moment que l'on aime,
Que ce que veut l'objet aimé.
Mourons, c'est le parti qui seul me reste à suivre,
Après la perte que je fais.
Pour qui, grands Dieux, voudrois-je vivre,
Et pour qui former des souhaits?
Fleuve, de qui les eaux baignent ces tristes sables,
Ensevelì mon crime dans tes flots,
Et pour finir des maux si déplorables,
Laisse-moi dans ton lit assurer mon repos.

LE DIEU DU FLEUVE.

Ton trépas souilleroit mes ondes,
Psiché, le Ciel te le défend,

Et peut-être qu'après des douleurs si profondes
Un autre sort t'attend.
Fui plûtôt de Venus l'implacable colere:
Je la voi qui te cherche, & qui te veut punir;
L'amour du Fils a fait la haine de la Mere;
Fui, je saurai la retenir.

PSICHE'.

J'attens ses fureurs vangeresses,
Qu'auront-elles pour moi qui ne me soit trop doux?
Qui cherche le trépas, ne craint Dieux ni Déesses
Et peut braver tout leur courroux.

SCENE V.

VENUS, PSICHE'.

VENUS.

ORgueilleuse Psiché, vous m'osez donc attendre,
Après m'avoir sur Terre enlevé mes honneurs,
Après que vos traits suborneurs
Ont reçu les encens qu'aux miens seuls on doit rendre?
J'ai vu mes Temples desertez,
J'ai vu tous les mortels séduits par vos beautez,
Idolâtrer en vous la beauté souveraine,
Vous offrir des respects jusqu'alors inconnus,
Et ne se mettre pas en peine
S'il étoit une autre Venus:
Et je vous vois encor l'audace
De n'en pas redouter les justes châtimens,
Et de me regarder en face,
Comme si c'étoit peu que mes ressentimens.

PSICHE'.

Si de quelques mortels on m'a vuë adorée,
Est-ce un crime pour moi d'avoir eu des appas,
Dont leur ame inconsiderée
Laissoit charmer des yeux qui ne vous voyoient pas?
Je suis ce que le Ciel m'a faite,
Je n'ai que les beautez qu'il m'a voulu prêter:
Si les vœux qu'on m'offroit vous ont mal satisfaite,
Pour forcer tous les cœurs à vous les reporter,

Vous n'aviez qu'à vous presenter,
Qu'à ne leur cacher plus cette beauté parfaite,
Qui pour les rendre à leur devoir,
Pour se faire adorer, n'a qu'à se faire voir.

VENUS.

Il faloit vous en mieux défendre;
Ces respects, ces encens se doivent refuser,
Et pour les mieux desabuser,
Il faloit à leurs yeux vous-même me les rendre.
Vous avez aimé cette erreur,
Pour qui vous ne deviez avoir que de l'horreur;
Vous avez bien fait plus, vôtre humeur arrogante
Sur le mépris de mille Rois,
Jusques aux Cieux a porté de son choix
L'ambition extravagante.

PSICHE'.

J'aurois porté mon choix, Déesse, jusqu'aux Cieux?

VENUS.

Vôtre insolence est sans seconde;
Dédaigner tous les Rois du monde,
N'est-ce pas aspirer aux Dieux?

PSICHE'.

Si l'Amour pour eux tous m'avoit endurci l'ame,
Et me reservoit toute à lui,
En puis-je être coupable, & faut-il qu'aujourd'hui
Pour prix d'une si belle flâme,
Vous vouliez m'accabler d'un éternel ennui?

VENUS.

Psiché, vous deviez mieux connoître
Qui vous étiez, & quel étoit ce Dieu.

PSICHE'.

Et m'en a t-il donné ni le temps, ni le lieu,
Lui qui de tout mon cœur d'abord s'est rendu maître?

VENUS.

Tout vôtre cœur s'en est laissé charmer,
Et vous l'avez aimé dès qu'il vous a dit, j'aime.

PSICHE'.

Pouvois-je n'aimer pas le Dieu qui fait aimer,
Et qui me parloit pour lui-même?
C'est vôtre fils, vous savez son pouvoir,
Vous en connoissez le merite.

VE-

VENUS.

Oui, c'est mon fils, mais un fils qui m'irrite,
Un fils qui me rend mal ce qu'il sait me devoir,
Un fils qui fait qu'on m'abandonne,
Et qui pour mieux flater ses indignes amours,
Depuis que vous l'aimez, ne blesse plus personne,
Qui vienne à mes Autels implorer mon secours,
Vous m'en avez fait un rebelle,
On m'en verra vangée, & hautement, sur vous
Et je vous apprendrai s'il faut qu'une mortelle
Souffre qu'un Dieu soûpire à ses genoux.
Suivez-moi, vous verrez, par quelle experience,
A quelle folle confiance
Vous portoit cette ambition;
Venez, & preparez autant de patience
Qu'on vous voit de présomption.

QUATRIE'ME INTERMEDE.

La Scene represente les Enfers. On y voit une Mer toute de feu, dont les flots sont dans une perpetuelle agitation. Cette Mer effroyable est bornée par des ruines enflâmées; & au milieu de ses flots agitez, au travers d'une gueule affreuse, paroît le Palais Infernal de Pluton. Huit Furies en sortent, & forment une entrée de Ballet, où elles se réjoüissent de la rage qu'elles ont allumée dans l'ame de la plus douce des Divinitez. Un Lutin mêle quantité de sauts perilleux à leurs Danses, cependant que Psiché, qui a passé aux Enfers par le commandement de Venus, repasse dans la Barque de Caron, avec la Boëte qu'elle a reçûë de Proserpine pour cette Déesse.

Fin du quatriéme Acte.

ACT

ACTE V.

SCENE I.

PSICHÉ.

Effroyables replis des ondes infernales,
Noirs Palais, où Mégere & ses sœurs font leur Cour,
Eternels ennemis du jour,
Parmi vos Ixions, & parmi vos Tantales,
Parmi tant de tourmens qui n'ont point d'intervales,
Est-il dans vôtre affreux séjour
Quelques peines qui soient égales
Aux travaux où Venus condamne mon amour?
Elle n'en peut être assouvie;
Et depuis qu'à ses loix je me trouve asservie,
Depuis qu'elle me livre à ses ressentimens,
Il m'a falu dans ces cruels momens
Plus d'une ame, & plus d'une vie,
Pour remplir ses commandemens.
Je souffrirois tout avec joye,
Si parmi les rigueurs que sa haine déploye,
Mes yeux pouvoient revoir, ne fût-ce qu'un moment;
Ce cher, cet adorable Amant:
Je n'ose le nommer; ma bouche criminelle
D'avoir trop exigé de lui,
S'en est renduë indigne, & dans ce dur ennui
La souffrance la plus mortelle,
Dont m'accable à toute heure un renaissant trépas,
Est celle de ne le voir pas.
Si son courroux duroit encore,
Jamais aucun malheur n'approcheroit du mien:
Mais s'il avoit pitié d'une ame qui l'adore,
Quoi qu'il falût souffrir, je ne souffrirois rien.
Oui, Destins, s'il calmoit cette juste colere,
Tous mes malheurs seroient finis:
Pour me rendre insensible aux fureurs de la Mere,

Il ne faut qu'un regard du Fils.
Je n'en veux plus douter, il partage ma peine,
Il voit ce que je souffre, & souffre comme moi;
Tout ce que j'endure le gêne,
Lui-même il s'en impose une amoureuse loi:
En dépit de Venus, en dépit de mon crime,
C'est lui qui me soûtient, c'est lui qui me ranime,
Au milieu des perils où l'on me fait courir:
Il garde la tendresse où son feu le convie,
Et prend soin de me rendre une nouvelle vie,
Chaque fois qu'il me faut mourir.
Mais que me veulent ces deux Ombres,
Qu'à travers le faux jour de ces demeures sombres
J'entrevoi s'avancer vers moi?

SCENE II.

PSICHE', CLEOMENE, AGENOR.

PSICHE'.

Cleomene, Agenor, est-ce vous que je voi?
Qui vous a ravi la lumiere?

CLEOMENE.

La plus juste douleur, qui d'un beau desespoir
Nous eût pû fournir la matiere;
Cette pompe funebre, où du sort le plus noir
Vous attendiez la rigueur la plus fiere,
L'injustice la plus entiere

AGENOR.

Sur ce même Rocher, où le Ciel en courroux
Vous promettoit au lieu d'Epoux
Un Serpent dont soudain vous seriez devorée,
Nous tenions la main preparée
A repousser sa rage, ou mourir avec vous.
Vous le savez, Princesse, & lors qu'à nôtre vûë
Par le milieu des airs vous êtes disparuë,
Du haut de ce Rocher, pour suivre vos beautez,
Ou plûtôt pour goûter cette amoureuse joye
D'offrir pour vous au Monstre une premiere proye,
D'amour & de douleur l'un & l'autre emportez,
Nous nous sommes precipitez.

CLE

CLEOMENE.

reusement déçûs au sens de vôtre Oracle ;
s en avons ici reconnu le miracle,
i que le Serpent prêt à vous devorer
Etoit le Dieu qui fait qu'on aime,
ii, tout Dieu qu'il est, vous adorant lui-même
Ne pouvoit endurer
n Mortel comme nous osât vous adorer.

AGENOR.

Pour prix de vous avoir suivie,
jouïssons ici d'un trépas assez doux ;
Qu'avions-nous affaire de vie,
Si nous ne pouvions être à vous ?
Nous revoyons ici vos charmes,
icun des deux là-haut n'auroit revus jamais.
eux si nous voyions la moindre de vos larmes
orer des malheurs que vous nous avez faits.

PSICHE'.

Puis-je avoir des larmes de reste
s qu'on a porté les miens au dernier point ?
sons nos soûpirs dans un sort si funeste,
Les soûpirs ne s'épuisent point.
vous soûpireriez, Princes, pour une ingrate !
n'avez point voulu survivre à mes malheurs ;
Et quelque douleur qui m'ebatte,
Ce n'est point pour vous que je meurs.

CLEOMENE.

ons-nous merité, nous dont toute la flâme
fait que vous lasser du recit de nos maux ?

PSICHE'.

pouviez meriter, Princes, toute mon ame,
Si vous n'eussiez été rivaux.
Ces qualitez incomparables,
le l'un & de l'autre accompagnoient les vœux,
Vous rendoient tous deux trop aimables,
Pour mépriser aucun des deux.

AGENOR.

avez pû, sans être injuste ni cruelle,
refuser un cœur reservé pour un Dieu.
revoyez Venus : le Destin nous rappelle,
Et nous force à vous dire adieu.

PSI-

PSICHE'.

Ne vous donne-t-il point le loisir de me dire
Quel est ici vôtre séjour?

CLEOMENE.

Dans des Bois toûjours verds, où d'amour
respire,
Aussi-tôt qu'on est mort d'amour,
D'amour on y revit, d'amour on y soûpire,
Sous les plus douces loix de son heureux Emp
Et l'éternelle nuit n'ose en chasser le jour,
Que lui-même il attire
Sur nos fantômes qu'il inspire,
Et dont aux Enfers même il se fait une Cour.

AGENOR.

Vos envieuses Sœurs, après nous descenduës,
Pour vous perdre se sont perduës,
Et l'une & l'autre tour à tour,
Pour le prix d'un conseil qui leur coûte la vie,
A côté d'Ixion, à côté de Titye,
Souffre tantôt la rouë, & tantôt le Vautour.
L'Amour par les Zephirs s'est fait prompte j
De leur envenimée & jalouse malice:
Ces Ministres aîlez de son juste courroux,
Sous couleur de les rendre encore auprès de v
Ont plongé l'une & l'autre au fond d'un precip
Où le spectacle affreux de leurs corps dechire
N'étale que le moindre & le premier supplice
De ces conseils, dont l'artifice
Fait les maux dont vous soûpirez.

PSICHE'.

Que je les plains!

CLEOMENE.

Vous êtes seule à plaindre.
Mais nous demeurons trop à vous entretenir,
Adieu, puissions-nous vivre en vôtre souven
Puissiez-vous, & bien-tôt, n'avoir plus r
craindre.
Puisse, & bien-tôt, l'Amour vous enlever aux C
Vous y mettre à côté des Dieux;
Et rallumant un feu qui ne se puisse éteindre,
Affranchir à jamais l'éclat de vos beaux yeux
D'augmenter le jour en ces lieux.

S

SCENE III.

PSICHE'.

Auvres Amans! leur amour dure encore,
Tout morts qu'ils sont, l'un & l'autre m'adore;
dont la dureté reçut si mal leurs vœux:
n'en fais pas ainsi, toi qui seul m'as ravie,
ant, que j'aime encor cent fois plus que ma
vie,
Et qui brises de si beaux nœuds.
e me fui plus, & souffre que j'espere
tu pourras un jour rabaisser l'œil sur moi,
force de souffrir j'aurai dequoi te plaire,
Dequoi me rengager ta foi.
s ce que j'ai souffert m'a trop defigurée,
Pour rappeller un tel espoir;
'œil abattu, triste, desesperée,
Languissante & decolorée,
De quoi puis je me prévaloir,
ar quelque miracle impossible à prévoir
beauté qui t'a plû ne se voit reparée?
: porte ici dequoi la reparer;
Ce thresor de beauté divine,
n mes mains pour Venus a remis Proserpine,
erme des appas dont je puis m'emparer;
Et l'éclat en doit être extrême,
Puisque Venus, la beauté même,
Les demande pour se parer.
dérober un peu seroit-ce un si grand crime?
r plaire aux yeux d'un Dieu qui s'est fait mon
amant,
r regagner son cœur, & finir mon tourment,
Tout n'est-il pas trop legitime?
rons. Quelles vapeurs m'offusquent le cerveau,
que voi-je sortir de cette Boëte ouverte?
our, si ta pitié ne s'oppose à ma perte,
ne revivre plus, je descens au tombeau.
lle s'évanouit, & l'Amour descend auprès d'elle olant.

SCE-

SCENE VI.

L'AMOUR, PSICHE' évanouie.

L'AMOUR.

VOtre peril, Psiché, dissipe ma colere;
Ou plûtôt de mes feux l'ardeur n'a point ce
Et bien qu'au dernier point vous m'aviez su dépl
Je ne me suis interessé
Que contre celle de ma Mere.
J'ai vu tous vos travaux, j'ai suivi vos malh
Mes soôpirs ont par tout accompagné vos pleu
Tournez les yeux vers moi, je suis encor le mê
Quoi! je dis & redis tout haut que je vous aime
Et vous ne dites point, Psiché, que vous m'aim
Est-ce que pour jamais vos beaux yeux sont ferm
Qu'à jamais la clarté leur vient d'être ravie?
O Mort, devois-tu prendre un dard si criminel,
Et sans aucun respect pour mon être éternel,
Attenter à ma propre vie?
Combien de fois, ingrate Deïté,
Ai-je grossi ton noir Empire,
Par les mépris & par la cruauté
D'une orgueilleuse ou farouche Beauté?
Combien même, s'il le faut dire,
T'ai-je immolé de fidelles Amans
A force de ravissemens?
Va, je ne blesserai plus d'ames,
Je ne percerai plus de cœurs,
Qu'avec des dards trempez aux divines liqueu
Qui nourrissent du Ciel les immortelles flâmes;
Et n'en lancerai plus que pour faire à tes yeux
Autant d'Amans, autant de Dieux.
Et vous, impitoyable Mere,
Qui la forcez à m'arracher
Tout ce que j'avois de plus cher,
Craignez à vôtre tour l'effet de ma colere.
Vous me voulez faire la loi,
Vous qu'on voit si souvent la recevoir de moi:
Vous qui portez un cœur sensible comme un
Vous enviez au mien les délices du vôtre;

is dans ce même cœur j'enfoncerai des coups,
ne feront suivis que de chagrins jaloux;
vous accablerai de honteuses surprises,
choisirai par tout à vos vœux les plus doux
Des Adonis & des Anchises,
Qui n'auront que haine pour vous.

SCENE V.

NUS, L'AMOUR, PSICHE' *évanouïe.*

VENUS.

A menace est respectueuse,
t d'un enfant qui fait le revolté
La colere présomptueuse....

L'AMOUR.

e suis plus enfant, & je l'ai trop été,
ma colere est juste autant qu'impetueuse.

VENUS.

'impetuosité s'en devroit retenir,
Et vous pourriez vous souvenir
Que vous me devez la naissance.

L'AMOUR.

Et vous pourriez n'oublier pas
ue vous avez un cœur & des appas
Qui relevent de ma puissance:
mon Arc de la vôtre est l'unique soûtien,
Que sans mes traits elle n'est rien;
Et que si les cœurs les plus braves
riomphe par vous se sont laissez traîner,
Vous n'avez jamais fait d'esclaves
Que ceux qu'il m'a plû d'enchaîner.
me vantez donc plus ces droits de la naissance
Qui tyrannisent mes desirs;
vous ne voulez perdre mille soûpirs,
gez en me voyant à la reconnoissance,
Vous qui tenez de ma puissance
Et vôtre gloire & vos plaisirs.

VENUS.

Comment l'avez-vous défenduë,
Cette gloire dont vous parlez?
Comment me l'avez-vous renduë?
uand vous avez vu mes Autels desolez,

Mes

Mes Templez violez,
Mes honneurs ravalez,
Si vous avez pris part à tant d'ignominie,
Comment en a-t-on vu punie
Psiché, qui me les a volez?
Je vous ai commandé de la rendre charmée
Du plus vil de tous les mortels,
Qui ne daignât répondre à son ame enflâmée
Que par des rebuts éternels,
Par les mépris les plus cruels,
Et vous-même l'avez aimée!
Vous avez contre moi séduit des immortels,
C'est pour vous qu'à mes yeux les Zephirs l'o
cachée;
Qu'Apollon même suborné
Par un Oracle adroitement tourné
Me l'avoit si bien arrachée,
Que si sa curiosité,
Par une aveugle défiance,
Ne l'eût renduë à ma vengeance,
Elle échappoit à mon cœur irrité.
Voyez l'état où vôtre amour l'a mise,
Vôtre Psiché, son ame va partir;
Voyez, & si la vôtre en est encore éprise,
Recevez son dernier soûpir.
Menacez, bravez-moi, cependant qu'elle expi
Tant d'insolence vous sied bien,
Et je dois endurer, quoi qu'il vous plaise dire,
Moi qui sans vos traits ne puis rien.

L'AMOUR.

Vous ne pouvez que trop, Déesse impitoyable:
Le Destin l'abandonne à tout vôtre courroux;
Mais soyez moins inexorable
Aux prieres, aux pleurs d'un fils à vos genou
Ce doit vous être un spectacle assez doux
De voir d'un œil Psiché mourante,
Et de l'autre ce fils d'une voix suppliante
Ne vouloir plus tenir son bonheur que de vo
Rendez-moi ma Psiché, rendez-lui tous ses c
mes,
Rendez-la, Déesse, à mes larmes,
Rendez à mon amour, rendez à ma douleur,

charme de mes yeux, & le choix de mon cœur.

VENUS.

Quelque amour que Pſiché vous donne,
ſes malheurs par moi n'attendez pas la fin:
Si le Deſtin me l'abandonne,
Je l'abandonne à ſon deſtin.
m'importunez plus, & dans cette infortune
iſſez la ſans Venus triompher ou perir.

L'AMOUR.

Helas! ſi je vous importune,
ne le ferois pas, ſi je pouvois mourir.

VENUS.

Cette douleur n'eſt pas commune,
force un Immortel à ſouhaiter la mort.

L'AMOUR.

yez par ſon excès ſi mon amour eſt fort,
Ne lui ferez-vous grace aucune?

VENUS.

Je vous l'avouë, il me touche le cœur,
re amour, il deſarme, il fléchit ma rigueur:
Vôtre Pſiché reverra la lumiere.

L'AMOUR.

je vous vais par tout faire donner d'encens!

VENUS.

, vous la reverrez dans ſa beauté premiere:
Mais de vos vœux reconnoiſſans
Je veux la déference entiere.
veux qu'un vrai reſpect laiſſe à mon amitié
Vous choiſir une autre moitié.

L'AMOUR.

Et moi, je ne veux plus de grace,
Je reprends toute mon audace,
Je veux Pſiché, je veux ſa foi,
veux qu'elle revive, & revive pour moi,
tiens indifferent que vôtre haine laſſe
En faveur d'une autre ſe paſſe.
iter qui paroit va juger entre nous
mes emportemens & de vôtre courroux.

Après quelques éclairs & roulemens de Tonnerre, iter paroît en l'air ſur ſon Aigle.

SCENE DERNIERE.

JUPITER, VENUS, L'AMOUR, PSICHE'.

L'AMOUR.

Vous à qui seul tout est possible,
Pere des Dieux, Souverain des mortels,
Fléchissez la rigueur d'une Mere inflexible,
Qui sans moi n'auroit point d'Autels.
J'ai pleuré, j'ai prié, je soûpire, menace,
Et perds menaces & soûpirs;
Elle ne veut pas voir que de mes déplaisirs
Dépend du Monde entier l'heureuse, ou triste fac
Et que si Psiché perd le jour,
Si Psiché n'est à moi, je ne suis plus l'Amour.
Oui, je romprai mon arc, je briserai mes flèches
J'éteindrai jusqu'à mon flambeau;
Je laisserai languir la Nature au tombeau;
Ou si je daigne aux cœurs faire encor quelqu
bréches,
Avec ces pointes d'or, qui me font obéir,
Je vous blesserai tous là-haut pour des mortelle
Et ne décocherai sur elles
Que des traits émoussez qui forcent à haïr,
Et qui ne font que des rebelles,
Des ingrates & des cruelles.
Par quelle tyrannique loi
Tiendrai je à vous servir mes armes toûjours prê
Et vous ferai-je à tous conquêtes sur conquêtes,
Si vous me défendez d'en faire une pour moi?

JUPITER.

Ma fille, sois-lui moins severe,
Tu tiens de sa Psiché le destin en tes mains;
La Parque au moindre mot va suivre ta colere,
Parle, & laisse-toi vaincre aux tendresses de
Ou redoute un courroux que moi-même je cr
Veux-tu donner le monde en proye
A la haine, au desordre, à la confusion,
Et d'un Dieu d union,
D'un Dieu de douceurs & de joye,
Faire un Dieu d'amertume & de division?

Co

Confidere ce que nous fommes;
Et fi les paffions doivent nous dominer,
Plus la vengeance a dequoi plaire aux hommes,
Plus il fied bien aux Dieux de pardonner.

VENUS.

Je pardonne à ce Fils rebelle;
Mais voulez-vous qu'il me foit reproché
Qu'une miferable mortelle,
L'objet de mon courroux, l'orgueilleufe Pfiché,
Sous ombre qu'elle eft un peu belle,
Par un hymen dont je rougis,
Souille mon alliance, & le lit de mon Fils?

JUPITER.

Hé bien, je la fais immortelle,
Afin d'y rendre tout égal.

VENUS.

Je n'ai plus de mépris, ni de haine pour elle,
Et l'admets à l'honneur de ce nœud conjugal.
Pfiché, reprenez la lumiere,
Pour ne la reperdre jamais,
Jupiter a fait vôtre paix,
Et je quitte cette humeur fiere
Qui s'oppofoit à vos fouhaits.

PSICHE'.

C'eft donc vous, ô grande Déeffe,
Qui redonnez la vie à ce cœur innocent?

VENUS.

Jupiter vous fait grace, & ma colere ceffe.
Vivez, Venús l'ordonne, aimez, elle y confent.

PSICHE' *à l'Amour.*

Je vous revois enfin, cher objet de ma flâme!

L'AMOUR *à Pfiché.*

Je vous poffede enfin, delices de mon ame!

JUPITER.

Venez Amans, venez aux Cieux
Achever un fi grand & fi digne hymenée;
Viens y, belle Pfiché, changer de deftinée,
Vien prendre place au rang des Dieux.

Deux grandes machines defcendent aux deux côtez de Jupiter, cependant qu'il dit ces derniers Vers. Venus avec fa fuite monte dans l'une; l'Amour avec Pfiché dans l'autre; & tous enfemble remontent au Ciel.

Les Divinitez qui avoient été partagées entre Venus & son Fils, se réunissent en les voyant d'accord ; & toutes ensemble par des Concerts, des Chants, & des Danses, celebrent la Fête des Nôces de l'Amour.

Apollon paroît le premier, & comme Dieu de l'Harmonie, commence à chanter pour inviter les autres Dieux à se réjoüir.

RECIT D'APOLLON.

UNissons-nous, Troupe Immortelle,
Le Dieu d'Amour devient heureux Amant,
Et Venus a repris sa douceur naturelle
En faveur d'un Fils si charmant:
Il va goûter en paix, après un long tourment,
Une felicité qui doit être éternelle.

Toutes les Divinitez chantent ensemble ce Couplet à la gloire de l'Amour.

CElebrons ce grand jour,
Celebrons tous une fête si belle:
Que nos chants en tous lieux en portent la nouvelle;
Qu'ils fassent retentir le celeste sejour:
Chantons, repetons tour à tour,
Qu'il n'est point d'Ame si cruelle
Qui tôt ou tard ne se rende à l'Amour.

APOLLON *continuë.*

LE Dieu qui nous engage
A lui faire la Cour,
Défend qu'on soit trop sage.
Les plaisirs ont leur tour,
C'est leur plus doux usage
Que de finir les soins du jour:
La nuit est le partage
Des Jeux & de l'Amour.

Ce seroit grand dommage
Qu'en ce charmant sejour
On eût un cœur sauvage.
Les plaisirs ont leur tour,
C'est leur plus doux usage

Que de finir les soins du jour.
La nuit est le partage
Des Jeux & de l'Amour.

Deux Muses, qui ont toûjours évité de s'engager sous les loix de l'Amour, conseillent aux Belles qui n'ont point encore aimé, de s'en défendre avec soin à leur exemple.

CHANSON DES MUSES.

GArdez-vous, Beautez severes,
Les Amours font trop d'affaires,
Craignez toûjours de vous laisser charmer;
Quand il faut que l'on soûpire,
Tout le mal n'est pas de s'enflammer;
Le martyre
De le dire
Coûte plus cent fois que d'aimer.

SECOND COUPLET DES MUSES.

On ne peut aimer sans peines,
Il est peu de douces chaines,
A tout moment on se sent alarmer;
Quand il faut que l'on soûpire,
Tout le mal n'est pas de s'enflammer;
Le martyre
De le dire
Coûte plus cent fois que d'aimer.

Bacchus fait entendre qu'il n'est pas si dangereux que l'Amour.

RECIT DE BACCHUS.

SI quelquefois,
Suivant nos douces loix,
La Raison se perd & s'oublie,
Ce que le vin nous cause de folie
Commence & finit en un jour;
Mais quand un cœur est enyvré d'Amour,
Souvent c'est pour toute la vie.

ENTRE'E DE BALLET,

Composée de deux Menades & de deux Ægipans qui suivent Bacchus.

Mome declare qu'il n'a point de plus doux emploi que de médire, & que ce n'est qu'à l'Amour seul qu'il n'ose se jouer.

RECIT DE MOME.

JE cherche à médire,
Sur la Terre & dans les Cieux;
Je soûmets à ma satyre
Les plus grands des Dieux.
Il n'est dans l'Univers que l'Amour qui m'étonne;
Il est le seul que j'épargne aujourd'hui;
Il n'appartient qu'à lui
De n'épargner personne.

ENTRE'E DE BALLET.

Composée de quatre Polichinels & de deux Matassins, qui suivent Mome, & viennent joindre leur plaisanterie & leur badinage aux divertissemens de cette grande fête.

Bacchus & Mome, qui les conduisent, chantent au milieu d'eux chacun une chanson, Bacchus à la louange du vin, & Mome une Chanson enjouée sur le sujet & les avantages de la raillerie.

RECIT DE BACCHUS.

ADmirons le jus de la Treille:
Qu'il est puissant! qu'il a d'attraits!
Il sert aux douceurs de la paix,
Et dans la guerre il fait merveille:
Mais sur tout pour les amours,
Le vin est d'un grand secours.

RECIT DE MOME.

FOlâtrons, divertissons-nous,
Raillons, nous ne saurions mieux faire:
La raillerie est necessaire
Dans les Jeux les plus doux.
Sans la douceur que l'on goûte à médire,
On trouve peu de plaisirs sans ennui;

Rien

Rien n'est si plaisant que de rire,
Quand on rit aux dépens d'autrui.

Plaisantons, ne pardonnons rien,
Rions, rien n'est plus à la mode;
On court peril d'être incommode
En disant trop de bien.
Sans la douceur que l'on goûte à médire,
On trouve peu de plaisir sans ennui,
Rien n'est si plaisant que de rire,
Quand on rit aux dépens d'autrui.

Mars arrive au milieu du Theatre, suivi de sa Troupe guerriere, qu'il excite à profiter de leur loisir, en prenant part aux divertissemens.

RECIT DE MARS.

LAissons en paix toute la terre,
Cherchons de doux amusemens;
Parmi les jeux les plus charmans
Mêlons l'image de la guerre.

ENTRE'E DE BALLET.

Suivans de Mars, qui font en dansant avec des Drapeaux & des Enseignes une maniere d'Exercice.

DERNIERE ENTRE'E DE BALLET.

Les Troupes differentes de la suite d'Apollon, de Bacchus, de Mome, & de Mars, après avoir achevé leurs Entrées particulieres, s'unissent ensemble, & forment la derniere Entrée qui renferme toutes les autres.

Un Chœur de toutes les Voix & de tous les Instrumens, qui sont au nombre de quarante, se joint à la Danse generale, & termine la Fête des Nôces de l'Amour & de Psiché.

DERNIER CHOEUR.

CHantons les plaisirs charmans
Des heureux Amans;
Que tout le Ciel s'empresse
A leur faire sa cour.
Celebrons ce beau jour

Par mille doux chants d'allegresse;
Celebrons ce beau jour
Par mille doux chants pleins d'amour.

Dans le grand Sallon du Palais des Tuilleries, où Psiché a été representée devant leurs Majestez, il y avoit des Tymbales, des Trompettes, & des Tambours mêlez dans ces derniers concerts, & ce dernier Couplet se chantoit ainsi.

CHantons les plaisirs charmans
Des heureux Amans.
Répondez-nous Trompettes,
Tymbales & Tambours;
Accordez-vous toûjours
Avec le doux son des Musettes,
Accordez-vous toûjours
Avec le doux chant des Amours.

F I N.

LES
FEMMES
SAVANTES,
COMEDIE,

Par J.B.P. DE MOLIERE;

Representée pour la premiere fois à Paris, sur le Theâtre de la Salle du Palais Royal, le 11. Mars 1672.

Par la Troupe du Roi.

ACTEURS.

CHRISALE, bon Bourgeois.

PHILAMINTE, Femme de Chri

ARMANDE, } Filles de Chrisale
HENRIETTE, } laminte.

ARISTE, Frere de Chrisale.

BELISE, Sœur de Chrisale.

CLITANDRE, Amant d'Henriette.

TRISSOTIN, Bel Esprit.

VADIUS, Savant.

MARTINE, Servante de Cuisine.

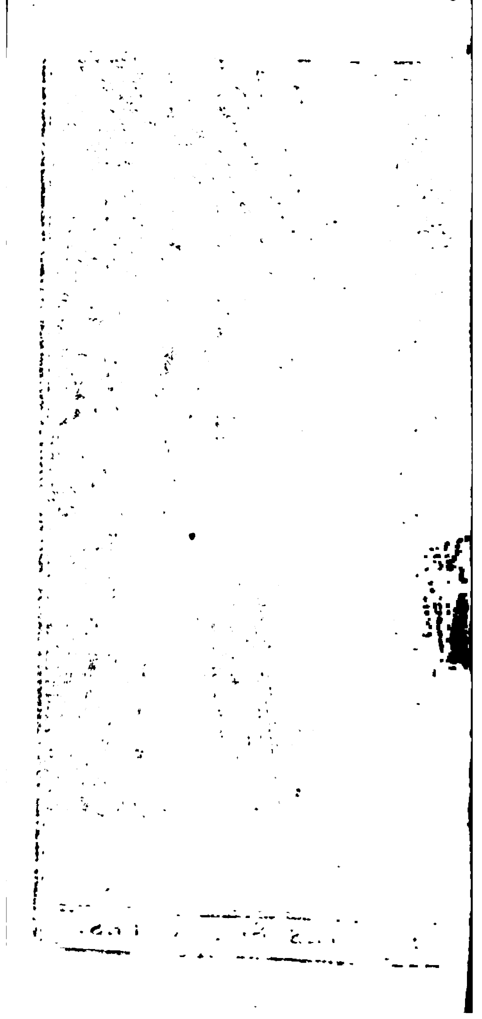
L'EPINE, Laquais.

JULIEN, Valet de Vadius.

LE NOTAIRE.

La Scene est à Paris.





LES FEMMES SAVANTES, *COMEDIE.*

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

ARMANDE, HENRIETTE.

ARMANDE.

QUoi, le beau nom de Fille est un titre, ma sœur,
Dont vous voulez quitter la charmante douceur?
Et de vous marier vous osez faire fête?
Ce vulgaire dessein vous peut monter en tête?

HENRIETTE.

…i, ma sœur.

ARMANDE.

Ah! ce oui se peut-il supporter?
…sans un mal de cœur sauroit-on l'écouter?

HENRIETTE.

…'a donc le mariage en soi qui vous oblige,
…a sœur,….

ARMANDE.

Ah, mon Dieu, fy.

HENRIETTE.

Comment?

ARMANDE.

Ah fy, vous dis-je.
Ne concevez-vous point ce que, dès qu'on l'entend,
Un tel mot à l'esprit offre de dégoûtant?
De quelle étrange image on est par lui blessée?
Sur quelle sale vuë il traîne la pensée?
N'en frissonnez-vous point, & pouvez-vous, ma sœur,
Aux suites de ce mot resoudre vôtre cœur?

HENRIETTE.

Les suites de ce mot, quand je les envisage,
Me font voir un mari, des enfans, un ménage;
Et je ne voi rien là, si j'en puis raisonner,
Qui blesse la pensée, & fasse frissonner.

ARMANDE.

De tels attachemens, ô Ciel! sont pour vous plaire?

HENRIETTE.

Et qu'est-ce qu'à mon âge on a de mieux à faire,
Que d'attacher à soi, par le titre d'époux,
Un homme qui vous aime, & soit aimé de vous;
Et de cette union, de tendresse suivie,
Se faire les douceurs d'une innocente vie?
Ce nœud bien assorti n'a-t-il pas des appas?

ARMANDE.

Mon Dieu, que vôtre esprit est d'un étage bas!
Que vous joüez au monde un petit personnage,
De vous claquemurer aux choses du ménage,
Et de n'entrevoir point de plaisirs plus touchans
Qu'un idole d'époux, & des marmots d'enfans!
Laissez aux gens grossiers, aux personnes vulgaires,
Les bas amusemens de ces sortes d'affaires.
A de plus hauts objets élevez vos desirs,
Songez à prendre un goût des plus nobles plaisirs,
Et traitant de mépris les sens & la matiere,
A l'esprit, comme nous, donnez vous toute entiere.
Vous avez nôtre mere en exemple à vos yeux,
Que du nom de Savante on honore en tous lieux.
Tâchez, ainsi que moi, de vous montrer sa fille,
Aspirez aux clartés qui sont dans la famille;
Et vous rendez sensible aux charmantes douceurs
Que l'amour de l'étude épanche dans les cœurs:

Loin d'être aux loix d'un homme en esclave asservie,
Mariez-vous, ma sœur, à la Philosophie,
Qui nous monte au dessus de tout le genre humain,
Et donne à la Raison l'empire souverain,
Soûmettant à ses loix la partie animale,
Dont l'appetit grossier aux bêtes nous ravale.
Ce sont là les beaux feux, les doux attachemens,
Qui doivent de la vie occuper les momens;
Et les soins où je voi tant de femmes sensibles,
Me paroissent aux yeux des pauvretés horribles.

HENRIETTE.

Le Ciel, dont nous voyons que l'ordre est tout-puissant,
Pour differens emplois nous fabrique en naissant;
Et tout esprit n'est pas composé d'une étoffe
Qui se trouve taillée à faire un Philosophe.
Si le vôtre est né propre aux élevations
Où montent des Savans les speculations;
Le mien est fait, ma sœur, pour aller terre à terre,
Et dans les petits soins son foible se resserre.
Ne troublons point du Ciel les justes reglemens,
Et de nos deux instincts suivons les mouvemens.
Habitez, par l'essor d'un grand & beau genie,
Les hautes regions de la Philosophie,
Tandis que mon esprit se tenant ici-bas,
Goûtera de l'hymen les terrestres appas.
Ainsi dans nos desseins l'une à l'autre contraire,
Nous saurons toutes deux imiter nôtre mere;
Vous du côté de l'ame, & des nobles desirs;
Moi du côté des sens, & des grossiers plaisirs;
Vous aux productions d'esprit & de lumiere;
Moi dans celles, ma sœur, qui sont de la matiere.

ARMANDE.

Quand sur une personne on pretend se regler,
C'est par les beaux côtez qu'il lui faut ressembler;
Et ce n'est point du tout la prendre pour modelle,
Ma sœur, que de tousser & de cracher comme elle.

HENRIETTE.

Mais vous ne seriez pas ce dont vous vous vantez,
Si ma mere n'eût eu que de ces beaux côtez;
Et bien vous prend, ma sœur, que son noble genie
N'ait pas vaqué toûjours à la Philosophie.

De grace souffrez-moi, par un peu de bonté,
Des bassesses à qui vous devez la clarté;
Et ne supprimez point, voulant qu'on vous seconde
Quelque petit Savant qui veut venir au monde.

ARMANDE.

Je voi que vôtre esprit ne peut être gueri
Du fol entêtement de vous faire un mari:
Mais sachons, s'il vous plaît, qui vous songez à prendre:
Vôtre visée, au moins, n'est pas mise à Clitandre?

HENRIETTE.

Et par quelle raison n'y seroit-elle pas?
Manque-t-il de merite? est-ce un choix qui soit bas?

ARMANDE.

Non, mais c'est un dessein qui seroit mal-honnête,
Que de vouloir d'une autre enlever la conquête;
Et ce n'est pas un fait dans le monde ignoré,
Que Clitandre ait pour moi hautement soûpiré.

HENRIETTE.

Oui, mais tous ces soûpirs chez vous sont choses vaines,
Et vous ne tombez point aux bassesses humaines;
Vôtre esprit à l'hymen renonce pour toûjours,
Et la Philosophie a toutes vos amours.
Ainsi n'ayant au cœur nul dessein pour Clitandre,
Que vous importe-t-il qu'on y puisse pretendre?

ARMANDE.

Cet empire que tient la Raison sur les sens,
Ne fait pas renoncer aux douceurs des encens;
Et l'on peut pour époux refuser un merite,
Que pour adorateur on veut bien à sa suite.

HENRIETTE.

Je n'ai pas empêché qu'à vos perfections
Il n'ait continué ses adorations;
Et je n'ai fait que prendre, au refus de vôtre ame,
Ce qu'est venu m'offrir l'hommage de sa flame.

ARMANDE.

Mais à l'offre des vœux d'un Amant dépité
Trouvez-vous, je vous prie, entiere sûreté?
Croyez-vous pour vos yeux sa passion bien forte,
Et qu'en son cœur pour moi toute flame soit morte?

HEN

HENRIETTE.

me le dit, ma sœur, & pour moi je le croi.

ARMANDE.

le soyez pas, ma sœur, d'une si bonne foi,
t croyez, quand il dit qu'il me quitte & vous aime.
u'il n'y songe pas bien, & se trompe lui-même.

HENRIETTE.

e ne sai; mais enfin si c'est vôtre plaisir,
nous est bien aisé de nous en éclaircir.
l'aperçoi qui vient, & sur cette matiere
pourra nous donner une pleine lumiere.

SCENE II.

CLITANDRE, ARMANDE, HENRIETTE.

HENRIETTE.

POur me tirer d'un doute où me jette ma sœur,
Entr'elle & moi, Clitandre, expliquez vôtre cœur;
Découvrez-en le fond, & nous daignez apprendre
Qui de nous à vos vœux est en droit de pretendre?

ARMANDE.

Non, non, je ne veux point à vôtre passion
mposer la rigueur d'une explication;
Je ménage les gens, & sai comme embarrasse
Le contraignant effort de ces aveus en face.

CLITANDRE.

Non, Madame, mon cœur, qui dissimule peu,
Ne sent nulle contrainte à faire un libre aveu;
Dans aucun embarras un tel pas ne me jette,
Et j'avoûrai tout haut d'une ame franche & nette,
Que les tendres liens où je suis arrêté,
Mon amour & mes vœux sont tout de ce côté.
Qu'à nulle émotion cet aveu ne vous porte,
Vous avez bien voulu les choses de la sorte;
Vos attraits m'avoient pris, & mes tendres soûpirs
Vous ont assez prouvé l'ardeur de mes desirs:
Mon cœur vous consacroit une flame immortelle:
Mais vos yeux n'ont pas crû leur conquête assez belle;
J'ai souffert sous leur joug cent mépris differens,
Ils regnoient sur mon ame en superbes tyrans,

Et je me suis cherché, lassé de tant de peines,
Des vainqueurs plus humains, & de moins rudes chaînes:
Je les ai rencontrez, Madame, dans ces yeux,
Et leurs traits à jamais me seront precieux:
D'un regard pitoyable ils ont seché mes larmes,
Et n'ont pas dédaigné le rebut de vos charmes:
De si rares bontez m'ont si bien su toucher,
Qu'il n'est rien qui me puisse à mes fers arracher
Et j'ose maintenant vous conjurer, Madame,
De ne vouloir tenter nul effort sur ma flame,
De ne point essayer à rappeller un cœur
Resolu de mourir dans cette douce ardeur.

ARMANDE.

Eh qui vous dit, Monsieur, que l'on ait cette envie
Et que de vous enfin si fort on se soucie?
Je vous trouve plaisant de vous le figurer,
Et bien impertinent de me le declarer.

HENRIETTE.

Eh doucement, ma sœur. Où donc est la Morale
Qui sait si bien regir la partie animale,
Et retenir la bride aux efforts du courroux?

ARMANDE.

Mais vous qui m'en parlez, où la pratiquez vous
De répondre à l'amour que l'on vous fait paroître
Sans le congé de ceux qui vous ont donné l'être?
Sachez que le devoir vous soumet à leurs loix,
Qu'il ne vous est permis d'aimer que par leur choix,
Qu'ils ont sur vôtre cœur l'autorité suprême,
Et qu'il est criminel d'en disposer vous-même.

HENRIETTE.

Je rends grace aux bontés que vous me faites voir
De m'enseigner si bien les choses du devoir:
Mon cœur sur vos leçons veut regler sa conduite
Et pour vous faire voir, ma sœur, que j'en profite
Clitandre, prenez soin d'appuyer vôtre amour
De l'agrément de ceux dont j'ai reçû le jour,
Faites-vous sur mes vœux un pouvoir legitime,
Et me donnez moyen de vous aimer sans crime.

CLITANDRE.

J'y vais de tous mes soins travailler hautement,
Et j'attendois de vous ce doux consentement.

ARMANDE.

Vous triomphez, ma sœur, & faites une mine
A vous imaginer que cela me chagrine.

HENRIETTE.

Moi, ma sœur? point du tout, je sai que sur vos sens
Les droits de la Raison sont toûjours tout-puissans;
Et que par les leçons qu'on prend dans la Sagesse,
Vous êtes au dessus d'une telle foiblesse.
Loin de vous soupçonner d'aucun chagrin, je croi
Qu'ici vous daignerez vous employer pour moi,
Appuyer sa demande, & de vôtre suffrage
Presser l'heureux moment de nôtre mariage.
Je vous en sollicite; & pour y travailler....

ARMANDE.

Vôtre petit esprit se mêle de railler,
Et d'un cœur qu'on vous jette on vous voit toute fiere.

HENRIETTE.

Tout jetté qu'est ce cœur, il ne vous déplaît gueres;
Et si vos yeux sur moi le pouvoient ramasser,
Ils prendroient aisément le soin de se baisser.

ARMANDE.

A répondre à cela je ne daigne descendre,
Et ce sont sots discours qu'il ne faut pas entendre.

HENRIETTE.

C'est fort bien fait à vous, & vous nous faites voir
Des moderations qu'on ne peut concevoir.

SCENE III.

CLITANDRE, HENRIETTE.

HENRIETTE.

Vôtre sincere aveu ne l'a pas peu surprise.

CLITANDRE.

Elle merite assez une telle franchise,
Et toutes les hauteurs de sa folle fierté
Sont dignes, tout au moins, de ma sincerité.
Mais puisqu'il m'est permis, je vais à vôtre pere,
Madame....

HENRIETTE.

Le plus sûr est de gagner ma mere:
Mon pere est d'une humeur à consentir à tout,

Mais

Mais il met peu de poids aux choses qu'il resout:
Il a reçû du Ciel certaine bonté d'ame,
Qui le soumet d'abord à ce que veut sa femme;
C'est elle qui gouverne, & d'un ton absolu
Elle dicte pour loi ce qu'elle a resolu.
Je voudrois bien vous voir pour elle, & pour ma tante,
Une ame, je l'avouë, un peu plus complaisante,
Un esprit qui flatant les visions du leur,
Vous pût de leur estime attirer la chaleur.

CLITANDRE.

Mon cœur n'a jamais pû, tant il est né sincere,
Même dans vôtre sœur, flatter leur caractere;
Et les femmes Docteurs ne sont point de mon goût.
Je consens qu'une femme ait des clartés de tout;
Mais je ne lui veux point la passion choquante
De se rendre savante afin d'être savante;
Et j'aime que souvent aux questions qu'on fait,
Elle sache ignorer les choses qu'elle sait:
De son étude enfin je veux qu'elle se cache,
Et qu'elle ait du savoir sans vouloir qu'on le sache,
Sans citer les Auteurs, sans dire de grands mots,
Et cloüer de l'esprit à ses moindres propos.
Je respecte beaucoup Madame vôtre mere;
Mais je ne puis du tout approuver sa chimere,
Et me rendre l'écho des choses qu'elle dit,
Aux accens qu'elle donne à son Heros d'esprit.
Son Monsieur Trissotin me chagrine, m'assomme,
Et j'enrage de voir qu'elle estime un tel homme,
Qu'elle nous mette au rang des grands & beaux esprits
Un benêt dont par tout on siffle les écrits,
Un Pedant dont on voit la plûme liberale
D'officieux papiers fournir toute la Hale.

HENRIETTE.

Ses écrits, ses discours, tout m'en semble ennuyeux,
Et je me trouve assez vôtre goût & vos yeux;
Mais comme sur ma mere il a grande puissance,
Vous devez vous forcer à quelque complaisance.
Un Amant fait sa cour où s'attache son cœur,
Il veut de tout le monde y gagner la faveur;
Et pour n'avoir personne à sa flame contraire,
Jusqu'au chien du logis il s'efforce de plaire.

CLITANDRE.

vous avez raison, mais Monsieur Trissotin
ıſpire au fond de l'ame un dominant chagrin.
puis consentir, pour gagner ses suffrages,
ıe deshonorer en prisant ses Ouvrages;
par eux qu'à mes yeux il a d'abord parû,
le connoissois avant que l'avoir vû.
ıs dans le fatras des écrits qu'il nous donne,
ı'étale en tous lieux sa pedante personne;
onstante hauteur de sa présomption;
intrepidité de bonne opinion;
ndolent état de confiance extrême,
e rend en tout temps si content de soi-même;
ait qu'à son merite incessamment il rit,
se sait si bon gré de tout ce qu'il écrit,
ı'il ne voudroit pas changer sa renommée
re tous les honneurs d'un General d'Armée.

HENRIETTE.

avoir de bons yeux, que de voir tout cela.

CLITANDRE.

ıes à sa figure encor la chose alla,
vis par les Vers qu'à la tête il nous jette,
uel air il faloit que fût fait le Poëte;
n avois si bien deviné tous les traits,
rencontrant un homme un jour dans le Palais
geai que c'étoit Trissotin en personne,
vis qu'en effet la gageure étoit bonne.

HENRIETTE.

conte!

CLITANDRE.

Non, je dis la chose comme elle est:
je voi vôtre tante. Agréez, s'il vous plaît,
non cœur lui déclare ici nôtre mystere,
ıgne sa faveur auprès de vôtre mere.

SCENE IV.

CLITANDRE, BELISE.

CLITANDRE.

uffrez pour vous parler, Madame, qu'un Amant
'renne l'occasion de cet heureux moment,
découvre à vous de la sincere flame...

BE-

BELISE.

Ah tout beau, gardez-vous de m'ouvrir trop vôt
ame !
Si je vous ai su mettre au rang de mes Amans
Contentez-vous des yeux pour vos seuls truchem
Et ne m'expliquez point par un autre langage
Des desirs qui chez moi passent pour un outrag
Aimez-moi, soûpirez, brûlez pour mes appa
Mais qu'il me soit permis de ne le savoir pas:
Je puis fermer les yeux sur vos flâmes secrett
Tant que vous vous tiendrez aux muets interpre
Mais si la bouche vient à s'en vouloir mêler,
Pour jamais de ma vûë il vous faut exiler.

CLITANDRE.

Des projets de mon cœur ne prenez point d'ala
Henriette, Madame, est l'objet qui me charm
Et je viens ardemment conjurer vos bontez
De seconder l'amour que j'ai pour ses beaute

BELISE.

Ah certes le détour est d'esprit, je l'avouë,
Ce subtil faux-fuyant merite qu'on le louë;
Et dans tous les Romans où j'ai jetté les yeu
Je n'ai rien rencontré de plus ingenieux.

CLITANDRE.

Ceci n'est point du tout un trait d'esprit, Mad
Et c'est un pur aveu de ce que j'ai dans l'am
Les Cieux, par les liens d'une immuable ard
Aux beautez d'Henriette ont attaché mon cœ
Henriette me tient sous son aimable empire,
Et l'hymen d'Henriette est le bien où j'aspir
Vous y pouvez beaucoup, & tout ce que je
C'est que vous y daigniez favoriser mes vœu

BELISE.

Je vois où doucement veut aller la demande,
Et je sai sous ce nom ce qu'il faut que j'ente
La figure est adroite, & pour n'en point sorti
Aux choses que mon cœur m'offre à vous rep
Je dirai qu'Henriette à l'hymen est rebelle,
Et que sans rien pretendre il faut brûler pou

CLITANDRE.

Eh, Madame, à quoi bon un pareil emb
Et pourquoi voulez-vous penser ce qui n'e

BELISE.

Mon Dieu, point de façons; cessez de vous défendre
De ce que vos regards m'ont souvent fait entendre;
Il suffit que l'on est contente du détour
Dont s'est adroitement avisé vôtre amour;
Et que sous la figure où le respect l'engage,
On veut bien se resoudre à souffrir son hommage,
Pourvû que ses transports, par l'honneur éclairez,
N'offrent à mes Autels que des vœux épurez.

CLITANDRE.

Mais....

BELISE.

Adieu, pour ce coup ceci doit vous suffire,
Et je vous ai plus dit que je ne voulois dire.

CLITANDRE.

Mais vôtre erreur....

BELISE.

Laissez, je rougis maintenant;
Et ma pudeur s'est fait un effort surprenant.

CLITANDRE.

Je veux être pendu, si je vous aime, & sage.....

BELISE.

Non, non, je ne veux rien entendre davantage.

CLITANDRE.

Diantre soit de la folle avec ses visions.
A-t-on rien vû d'égal à ses préventions?
Allons commettre un autre au soin que l'on me donne,
Et prenons le secours d'une sage personne.

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCENE I.

ARISTE *à Clitandre.*

OUi, je vous porterai la réponse au plûtôt;
J'appuirai, presserai, ferai tout ce qu'il faut.

Qu'un

Qu'un Amant, pour un mot, a de choses à dire!
Et qu'impatiemment il veut ce qu'il desire!
Jamais....

SCENE II.

CHRISALE, ARISTE.

ARISTE.

AH, Dieu vous gard', mon frere.

CHRISALE.

Et vous au

Mon frere.

ARISTE.

Savez-vous ce qui m'amene ici?

CHRISALE.

Non; mais si vous voulez, je suis prêt à l'appren

ARISTE.

Depuis assez long-temps vous connoissez Clitand

CHRISALE.

Sans doute, & je le voi qui frequente chez m

ARISTE.

En quelle estime est-il, mon frere, auprès de v

CHRISALE.

D'homme d'honneur, d'esprit, de cœur, &
conduite,
Et je voi peu de gens qui soient de son merite.

ARISTE.

Certain desir qu'il a conduit ici mes pas;
Et je me réjouis que vous en fassiez cas.

CHRISALE.

Je connus feu son pere en mon voyage à Ro

ARISTE.

Fort bien.

CHRISALE.

C'étoit, mon frére, un fort bon Gentilho

ARISTE.

On le dit.

CHRISALE.

Nous n'avions alors que vingt-huit a
Et nous étions, ma foi, tous deux de Vert-g

ARISTE.

Je le croi.

CH

CHRISALE.

Nous donnions chez les Dames Romaines;
Et tout le monde là parloit de nos fredaines;
Nous faisions des jaloux.

ARISTE.

Voilà qui va des mieux:
Mais venons au sujet qui m'amene en ces lieux.

SCENE III.

BELISE, CHRISALE, ARISTE.

ARISTE.

Clitandre auprès de vous me fait son Interprete,
Et son cœur est épris des graces d'Henriette.

CHRISALE.

Quoi de ma fille?

ARISTE.

Oui, Clitandre en est charmé,
Et je ne vis jamais Amant plus enflâmé.

BELISE.

Non, non, je vous entens, vous ignorez l'histoire,
Et l'affaire n'est pas ce que vous pouvez croire.

ARISTE.

Comment, ma sœur?

BELISE.

Clitandre abuse vos esprits,
Et c'est d'un autre objet que son cœur est épris.

ARISTE.

Vous raillez. Ce n'est pas Henriette qu'il aime?

BELISE.

Non, j'en suis assurée.

ARISTE.

Il me l'a dit lui-même.

BELISE.

Eh oui.

ARISTE.

Vous me voyez, ma sœur, chargé par lui
D'en faire la demande à son pere aujourd'hui.

BELISE.

Fort bien.

ARISTE.

Et son amour même m'a fait instance

De

De presser les momens d'une telle alliance.

BELISE.

Encor mieux. On ne peut tromper plus galamme
Henriette, entre nous, est un amusement,
Un voile ingenieux, un pretexte, mon frere,
A couvrir d'autres feux dont je sai le mystere,
Et je veux bien tous deux vous mettre hors d'err

ARISTE.

Mais puis que vous savez tant de choses, ma sœ
Dites-nous, s'il vous plaît, cet autre objet
aime?

BELISE.

Vous le voulez savoir?

ARISTE.

Oui. Quoi?

BELISE.

Moi.

ARISTE.

Vous?

BELISE.

Moi-mêm

ARISTE.

Hai, ma sœur!

BELISE.

Qu'est-ce donc que veut dire ce h
Et qu'a de surprenant le discours que je fai?
On est faite d'un air, je pense, à pouvoir dir
Qu'on n'a pas pour un cœur soumis à son emp
Et Dorante, Damis, Cleonte, & Licidas,
Peuvent bien faire voir qu'on a quelques appa

ARISTE.

Ces gens vous aiment?

BELISE.

Oui, de toute leur puiss

ARISTE.

Ils vous l'ont dit?

BELISE.

Aucun n'a pris cette licenc
Ils m'ont su reverer si fort jusqu'à ce jour,
Qu'ils ne m'ont jamais dit un mot de leur am
Mais pour m'offrir leur cœur, & voüer leur serv
Les muets truchemens ont tous fait leur office

A

ARISTE.

On ne voit presque point ceans venir Damis.

BELISE.

C'est pour me faire voir un respect plus soûmis.

ARISTE.

De mots piquans par-tout Dorante vous outrage.

BELISE.

Ce sont emportemens d'une jalouse rage.

ARISTE.

Cleonte & Licidas ont pris femme tous deux.

BELISE.

C'est par un desespoir où j'ai reduit leurs feux.

ARISTE.

Ma foi, ma chere sœur, vision toute claire.

CHRISALE.

De ces chimeres-là vous devez vous défaire.

BELISE.

Ah chimeres! Ce sont des chimeres, dit-on!
Chimeres, moi! Vraiment chimeres est fort bon!
Je me réjouïs fort de chimeres, mes freres,
Et je ne savois pas que j'eusse des chimeres.

SCENE IV.

CHRISALE, ARISTE.

CHRISALE.

Notre sœur est folle, oui.

ARISTE.

Cela croît tous les jours.
Mais, encore une fois, reprenons le discours.
Clitandre vous demande Henriette pour femme,
Voyez quelle réponse on doit faire à sa flâme?

CHRISALE.

Faut-il le demander? J'y consens de bon cœur,
Et tiens son alliance à singulier honneur.

ARISTE.

Vous savez que de bien il n'a pas l'abondance,
Que.....

CHRISALE.

C'est un interêt qui n'est pas d'importance;
Il est riche en vertu, cela vaut des trésors,

Et puis son pere & moi n'étions qu'un en deux
corps.

ARISTE.

Parlons à vôtre femme, & voyons à la rendre
Favorable....

CHRISALE.

Il suffit, je l'accepte pour gendre.

ARISTE.

Oui, mais pour appuyer vôtre consentement,
Mon frere, il n'est pas mal d'avoir son agrément.
Allons....

CHRISALE.

Vous moquez-vous ? il n'est pas necessaire,
Je répons de ma femme, & prens sur moi l'affaire.

ARISTE.

Mais....

CHRISALE.

Laissez faire, dis-je, & n'apprehendez pas.
Je la vais disposer aux choses de ce pas.

ARISTE.

Soit. Je vais là-dessus sonder vôtre Henriette,
Et reviendrai savoir....

CHRISALE.

C'est une affaire faite,
Et je vais à ma femme en parler sans delai.

SCENE V.

MARTINE, CHRISALE.

MARTINE.

ME voilà bien chanceuse! Helas l'on dit bien vr
Qui veut noyer son chien, l'accuse de la r
Et service d'autrui n'est pas un heritage.

CHRISALE.

Qu'est-ce donc ? Qu'avez-vous, Martine ?

MARTINE.

Ce que j'

CHRISALE.

Oui.

MARTINE.

J'ai que l'on me donne aujourd'hui mon co
Monsieur.

CHR

CHRISALE.

Vôtre congé?

MARTINE.

Oui, Madame me chasse.

CHRISALE.

Je n'entens pas cela. Comment!

MARTINE.

On me menace,
Si je ne sors d'ici, de me bailler cent coups.

CHRISALE.

Non, vous demeurerez, je suis content de vous;
Ma femme bien souvent a la tête un peu chaude,
Et je ne veux pas moi....

SCENE VI.

PHILAMINTE, BELISE, CHRISALE, MARTINE.

PHILAMINTE.

Quoi, je vous voi, maraude?
Vîte, sortez, friponne; allons, quittez ces lieux,
Et ne vous presentez jamais devant mes yeux.

CHRISALE.

Tout doux.

PHILAMINTE.

Non, c'en est fait.

CHRISALE.

Eh.

PHILAMINTE.

Je veux qu'elle sorte.

CHRISALE.

Mais qu'a-t-elle commis, pour vouloir de la sorte...

PHILAMINTE.

Quoi, vous la soûtenez!

CHRISALE.

En aucune façon.

PHILAMINTE.

Prenez-vous son parti contre moi?

CHRISALE.

Mon Dieu, non;
Je ne fais seulement que demander son crime.

PHILAMINTE.

Suis-je pour la chasser sans cause legitime?

CHRISALE.

Je ne dis pas cela, mais il faut de nos gens..

PHILAMINTE.

Non, elle sortira, vous dis-je, de ceans.

CHRISALE.

Hé bien oui. Vous dit-on quelque chose là contre?

PHILAMINTE.

Je ne veux point d'obstacle aux desirs que je montre.

CHRISALE.

D'acoord.

PHILAMINTE.

Et vous devez, en raisonnable époux,
Etre pour moi contre elle, & prendre mon courroux.

CHRISALE.

Aussi fais-je. Oui, ma femme avec raison vous chasse,
Coquine, & vôtre crime est indigne de grace.

MARTINE.

Qu'est-ce donc que j'ai fait?

CHRISALE.

Ma foi je ne sai pas.

PHILAMINTE.

Elle est d'humeur encor à n'en faire aucun cas.

CHRISALE.

A-t-elle, pour donner matiere à vôtre haine,
Cassé quelque miroir, ou quelque porcelaine?

PHILAMINTE.

Voudrois-je la chasser, & vous figurez-vous
Que pour si peu de chose on se mette en courroux?

CHRISALE.

Qu'est ce à dire? l'affaire est donc considerable?

PHILAMINTE.

Sans doute. Me voit-on femme déraisonnable?

CHRISALE.

Est-ce qu'elle a laissé, d'un esprit negligent,
Dérober quelque aiguiere, ou quelque plat d'argent?

PHILAMINTE.

Cela ne seroit rien.

CHRISALE.

Oh, oh! Peste, la belle!
Quoi l'avez-vous surprise à n'être pas fidelle?

PHI-

PHILAMINTE.

C'est pis que tout cela.

CHRISALE.

Pis que tout cela?

PHILAMINTE.

Pis.

CHRISALE.

Comment diantre, friponne! Euh! A-t-elle commis...

PHILAMINTE.

Elle a, d'une insolence à nulle autre pareille,
Après trente leçons, insulté mon oreille,
Par l'improprieté d'un mot sauvage & bas,
Qu'en termes decisifs condamne Vaugelas.

CHRISALE.

Est-ce là....

PHILAMINTE.

Quoi, toûjours malgré nos remontrances,
Heurter le fondement de toutes les Sciences;
La Grammaire qui sait régenter jusqu'aux Rois,
Et les fait la main haute obéïr à ses loix?

CHRISALE.

Du plus grand des forfaits je la croyois coupable.

PHILAMINTE.

Quoi, vous ne trouvez pas ce crime impardonnable?

CHRISALE.

Si fait.

PHILAMINTE.

Je voudrois bien que vous l'excusassiez?

CHRISALE.

Je n'ai garde.

BELISE.

Il est vrai que ce sont des pitiez,
Toute construction est par elle détruite,
Et des loix du langage on l'a cent fois instruite.

MARTINE.

Tout ce que vous prêchez est je croi bel & bon;
Mais je ne saurois, moi, parler vôtre jargon.

PHILAMINTE.

L'imprudente! Appeller un jargon le langage
Fondé sur la raison & sur le bel usage!

MARTINE.

Quand on se fait entendre, on parle toûjours bien,

Et tous vos beaux dictons ne servent pas de rien.

PHILAMINTE.

Hé bien, ne voilà pas encore de son stile,
Ne servent pas de rien?

BELISE.

O cervelle indocile!
Faut-il qu'avec les soins qu'on prend incessamment,
On ne te puisse apprendre à parler congrûment!
De *pas*, mis avec *rien*, tu fais la récidive,
Et c'est, comme on t'a dit, trop d'une négative.

MARTINE.

Mon Dieu, je n'avons pas étugué comme vous,
Et je parlons tout droit comme on parle cheux nous.

PHILAMINTE.

Ah! peut-on y tenir!

BELISE.

Quel solécisme horrible!

PHILAMINTE.

En voilà pour tuer une oreille sensible.

BELISE.

Ton esprit, je l'avouë, est bien materiel.
Je, n'est qu'un singulier; *avons*, est un pluriel.
Veux-tu toute ta vie offenser la Grammaire?

MARTINE.

Qui parle d'offenser grand' mere, ni grand pere?

PHILAMINTE.

O Ciel!

BELISE.

Grammaire est prise à contre-sens par toi,
Et je t'ai dit déja d'où vient ce mot.

MARTINE.

Ma foi,
Qu'il vienne de Chaillot, d'Hauteuil, ou de Pontoise,
Cela ne me fait rien.

BELISE.

Quelle ame villageoise!
La Grammaire, du verbe & du nominatif,
Comme de l'adjectif avec le substantif,
Nous enseigne les loix.

MARTINE.

J'ai, Madame, à vous dire,
Que je ne connois point ces gens-là.

PHILAMINTE.

Quel martyre!

BE-

BELISE.

Ce sont les noms des mots, & l'on doit regarder
En quoi c'est qu'il les faut faire ensembie accorder.

MARTINE.

Qu'ils s'accordent entr'eux, ou se gourment, qu'importe ?

PHILAMINTE *à sa sœur.*

Eh, mon Dieu, finissez un discours de la sorte.
à son mari. Vous ne voulez pas, vous, me la faire sortir?

CHRISALE.

st fait. A son caprice il me faut consentir.
Va, ne l'irrite point; retire-toi, Martine.

PHILAMINTE.

Comment? vous avez peur d'offenser la coquine?
Vous lui parlez d'un ton tout-à-fait obligeant?

CHRISALE.

Moi? point. Allons, sortez. *bas.* Va-t-en, ma pauvre enfant.

SCENE VII.

PHILAMINTE, CHRISALE, BELISE.

CHRISALE.

Vous êtes satisfaite, & la voilà partie.
Mais je n'approuve point une telle sortie;
C'est une fille propre aux choses qu'elle fait,
Et vous me la chassez pour un maigre sujet.

PHILAMINTE.

Vous voulez que toûjours je l'aye à mon service,
Pour mettre incessamment mon oreille au supplice?
Pour rompre toute loi d'usage & de raison,
Par un barbare amas de vices d'Oraison,
De mots estropiez, cousus par intervales,
De Proverbes traînez dans les ruisseaux des hales?

BELISE.

Il est vrai que l'on suë à souffrir ses discours.
Elle y met Vaugelas en pieces tous les jours;
Et les moindres défauts de ce grossier génie,
Sont ou le pléonasme, ou la cacophonie.

CHRISALE.
Qu'importe qu'elle manque aux loix de Vaugelas,
Pourvu qu'à la cuisine elle ne manque pas?
J'aime bien mieux, pour moi, qu'en épluchant ses herbes,
Elle accommode mal les noms avec les verbes,
Et redise cent fois un bas ou méchant mot,
Que de brûler ma viande, ou saler trop mon pot.
Je vis de bonne soupe, & non de beau langage.
Vaugelas n'apprend point à bien faire un potage,
Et Malherbe & Balzac, si savans en beaux mots,
En cuisine peut-être auroient été des sots.
PHILAMINTE.
Que ce discours grossier terriblement assomme!
Et quelle indignité pour ce qui s'appelle homme,
D'être baissé sans cesse aux soins materiels,
Au lieu de se hausser vers les spirituels!
Le corps, cette guenille, est-il d'une importance,
D'un prix à meriter seulement qu'on y pense,
Et ne devons-nous pas laisser cela bien loin?
CHRISALE.
Oui, mon corps est moi-même, & j'en veux prendre soin:
Guenille si l'on veut, ma guenille m'est chere.
BELISE.
Le corps avec l'esprit, fait figure, mon frere;
Mais si vous en croyez tout le monde savant,
L'esprit doit sur le corps prendre le pas devant;
Et nôtre plus grand soin, nôtre premiere instance,
Doit être à le nourrir du suc de la science.
CHRISALE.
Ma foi si vous songez à nourrir vôtre esprit,
C'est de viande bien creuse, à ce que chacun dit;
Et vous n'avez nul soin, nulle sollicitude,
Pour.... PHILAMINTE.
Ah *sollicitude* à mon oreille est rude.
Il put étrangement son ancienneté.
BELISE.
Il est vrai que le mot est bien colet-monté.
CHRISALE.
Voulez-vous que je dise? il faut qu'enfin j'éclate,
Que je leve le masque, & décharge ma rate.
De

De folles on vous traite, & j'ai fort ſur le cœur....

PHILAMINTE.

Comment donc?

CHRISALE *à Belise.*

C'eſt à vous que je parle, ma ſœur,
Le moindre ſolécisme en parlant vous irrite:
Mais vous en faites, vous, d'étranges en conduite.

à Philaminte.

Vos livres éternels ne me contentent pas,
Et hors un gros Plutarque à mettre mes rabats,
Vous devriez brûler tout ce meuble inutile,
Et laiſſer la ſcience aux Docteurs de la ville;
M'ôter, pour faire bien, du grenier de ceans,
Cette longue Lunette à faire peur aux gens,
Et cent brimborions dont l'aſpect importune:
Ne point aller chercher ce qu'on fait dans la Lune;
Et vous mêler un peu de ce qu'on fait chez vous,
Où nous voyons aller tout ſens-deſſus-deſſous.
Il n'eſt pas bien honnête, & pour beaucoup de cauſes,
Qu'une femme étudie, & ſache tant de choſes.
Former aux bonnes mœurs l'eſprit de ſes enfans,
Faire aller ſon ménage, avoir l'œil ſur ſes gens,
Et regler la dépenſe avec œconomie,
Doit être ſon étude & ſa Philoſophie.
Nos peres ſur ce point étoient gens bien ſenſez,
Qui diſoient qu'une femme en ſait toûjours aſſez,
Quand la capacité de ſon eſprit ſe hauſſe
A connoître un pourpoint d'avec un haut-de-chauſſe.
Les leurs ne liſoient point, mais elles vivoient bien;
Leurs ménages étoient tout leur docte entretien,
Et leurs livres un dé, du fil, & des aiguilles,
Dont elles travailloient au trouſſeau de leurs filles:
Les femmes d'à-preſent ſont bien loin de ces mœurs,
Elles veulent écrire, & devenir Auteurs.
Nulle Science n'eſt pour elles trop profonde,
Et ceans beaucoup plus qu'en aucun lieu du monde.
Les ſecrets les plus hauts s'y laiſſent concevoir,
Et l'on ſait tout chez moi, hors ce qu'il faut ſavoir.
On y ſait comme vont Lune, Etoile Polaire,
Venus, Saturne, & Mars, dont je n'ai point affaire;
Et dans ce vain ſavoir, qu'on va chercher ſi loin,
On ne ſait comme va mon pot dont j'ai beſoin.

Mes gens à la Science aspirent pour vous plaire,
Et tous ne font rien moins que ce qu'ils ont à faire;
Raisonner est l'emploi de toute ma Maison,
Et le raisonnement en bannit la Raison;
L'un me brûle mon rôt en lisant quelque histoire,
L'autre rêve à des Vers quand je demande à boire;
Enfin je voi par eux vôtre exemple suivi,
Et j'ai des serviteurs, & ne suis point servi.
Une pauvre servante au moins m'étoit restée,
Qui de ce mauvais air n'étoit point infectée;
Et voilà qu'on la chasse avec un grand fracas,
A cause qu'elle manque à parler Vaugelas.
Je vous le dis, ma sœur, tout ce train-là me blesse,
(Car c'est, comme j'ai dit, à vous que je m'adresse)
Je n'aime point ceans tous vos gens à Latin,
Et principalement ce Monsieur Trissotin.
C'est lui qui dans des Vers vous a timpanisées;
Tous les propos qu'il tient sont des bille-vesées,
On cherche ce qu'il dit après qu'il a parlé,
Et je lui croi, pour moi, le timbre un peu fêlé.

PHILAMINTE.

Quelle bassesse, ô Ciel, & d'ame, & de langage!

BELISE.

Est-il de petits Corps un plus lourd assemblage?
Un Esprit composé d'atomes plus Bourgeois?
Et de ce même sang se peut-il que je sois?
Je me veux mal de mort d'être de vôtre race,
Et de confusion j'abandonne la place.

SCENE VIII.

PHILAMINTE, CHRISALE.

PHILAMINTE.

Avez-vous à lâcher encore quelque trait?

CHRISALE.

Moi? non. Ne parlons plus de querelle, c'est fait;
Discourons d'autre affaire. A vôtre fille aînée
On voit quelque dégoût pour les nœuds d'hymenée;
C'est une Philosophe enfin, je n'en dis rien,
Elle est bien gouvernée, & vous faites fort bien.

Mais de toute autre humeur se trouve sa cadette,
Et je croi qu'il est bon de pourvoir Henriette,
De choisir un mari...

PHILAMINTE.

C'est à quoi j'ai songé,
Et je veux vous ouvrir l'intention que j'ai.
Ce Monsieur Trissotin dont on nous fait un crime,
Et qui n'a pas l'honneur d'être dans vôtre estime,
Est celui que je prens pour l'Epoux qu'il lui faut,
Et je sai mieux que vous juger de cè qu'il vaut.
La contestation est ici superfluë,
Et de tout point chez moi l'affaire est resoluë.
Au moins ne dites mot du choix de cet Epoux,
Je veux à vôtre fille en parler avant vous.
J'ai des raisons à faire approuver ma conduite,
Et je connoîtrai bien si vous l'aurez instruite.

SCENE IX.

ARISTE, CHRISALE.

ARISTE.

HE' bien, la femme sort, mon frere, & je voi bien
Que vous venez d'avoir ensemble un entretien.

CHRISALE.

Oui.

ARISTE.

Quel en est le succès? Aurons-nous Henriette?
A-t-elle consenti? l'affaire est-elle faite?

CHRISALE.

Pas tout-à-fait encor.

ARISTE.

Refuse-t-elle?

CHRISALE.

Non.

ARISTE.

Est-ce qu'elle balance?

CHRISALE.

En aucune façon.

ARISTE.

Quoi donc?

CHRISALE.

C'est que pour gendre elle m'offre un autre homme.

ARISTE.

Un autre homme pour gendre ?

CHRISALE.

Un autre.

ARISTE.

Qui se nomme?

CHRISALE.

Monsieur Trissotin.

ARISTE.

Quoi, ce Monsieur Trissotin...

CHRISALE.

Oui, qui parle toûjours de Vers & de Latin.

ARISTE.

Vous l'avez accepté ?

CHRISALE.

Moi, point, à Dieu ne plaise.

ARISTE.

Qu'avez-vous répondu ?

CHRISALE.

Rien; & je suis bien-aise
De n'avoir point parlé, pour ne m'engager pas.

ARISTE.

La raison est fort belle, & c'est faire un grand pas.
Avez-vous sû du moins lui proposer Clitandre?

CHRISALE.

Non : car comme j'ai vû qu'on parloit d'autre gendre
J'ai crû qu'il étoit mieux de ne m'avancer point.

ARISTE.

Certes vôtre prudence est rare au dernier point.
N'avez-vous point de honte avec vôtre mollesse?
Et se peut-il qu'un homme ait assez de foiblesse
Pour laisser à sa femme un pouvoir absolu,
Et n'oser attaquer ce qu'elle a resolu ?

CHRISALE.

Mon Dieu, vous en parlez, mon frere, bien à l'aise
Et vous ne savez pas comme le bruit me pese.
J'aime fort le repos, la paix, & la douceur,
Et ma femme est terrible avecque son humeur:
Du nom de Philosophe elle fait grand mystere,

Mais

Mais elle n'en est pas pour cela moins colere ;
Et sa Morale, faite à mépriser le bien,
Sur l'aigreur de sa bile opere comme rien.
Pour peu que l'on s'oppose à ce que veut sa tête,
On en a pour huit jours d'effroyable tempête.
Elle me fait trembler dès qu'elle prend son ton ;
Je ne sais où me mettre, & c'est un vrai Dragon ;
Et cependant, avec toute sa diablerie,
Il faut que je l'appelle, & mon cœur, & ma mie.

ARISTE.

Allez ; c'est se moquer. Vôtre femme, entre nous,
Est par vos lâchetez souveraine sur vous.
Son pouvoir n'est fondé que sur vôtre foiblesse.
C'est de vous qu'elle prend le titre de maîtresse.
Vous-même à ses hauteurs vous vous abandonnez ;
Et vous faites mener en bête par le nez.
Quoi, vous ne pouvez pas, voyant comme on vous nomme,
Vous resoudre une fois à vouloir être un homme ?
A faire condescendre une femme à vos vœux ?
Et prendre assez de cœur pour dire un je le veux ?
Vous laisserez sans honte immoler vôtre fille
Aux folles visions qui tiennent la famille,
Et de tout vôtre bien revêtir un nigaut,
Pour six mots de Latin qu'il leur fait sonner haut ?
Un Pedant qu'à tous coups vôtre femme apostrophe
Du nom de bel Esprit, & de grand Philosophe,
D'homme qu'en Vers galans jamais on n'égala,
Et qui n'est, comme on sait, rien moins que tout cela ?
Allez encore un coup, c'est une moquerie,
Et vôtre lâcheté merite qu'on en rie.

CHRISALE.

Oui, vous avez raison, & je voi que j'ai tort.
Allons, il faut enfin montrer un cœur plus fort,
Mon frere.

ARISTE.

C'est bien dit.

CHRISALE.

C'est une chose infame,
Que d'être si soûmis au pouvoir d'une femme.

ARISTE.

Fort bien.

CHRISALE.

De ma douceur elle a trop profité.

ARISTE.

Il est vrai.

CHRISALE.

Trop joui de ma facilité.

ARISTE.

Sans doute.

CHRISALE.

Et je lui veux faire aujourd'hui connoître
Que ma fille est ma fille, & que j'en suis le maître,
Pour lui prendre un mari qui soit selon mes vœux.

ARISTE.

Vous voilà raisonnable, & comme je vous veux.

CHRISALE.

Vous êtes pour Clitandre, & savez sa demeure,
Faites le moi venir, mon frere, tout-à-l'heure.

ARISTE.

J'y cours tout de ce pas.

CHRISALE.

C'est souffrir trop long temps;
Et je m'en vais être homme à la barbe des gens.

Fin du second Acte.

ACTE III.

SCENE I.

PHILAMINTE, ARMANDE, BELISE, TRISSOTIN, L'EPINE.

PHILAMINTE.

AH mettons-nous ici pour écouter à l'aise
Ces vers que mot à mot il est besoin qu'on pese.

ARMANDE.

Je brûle de les voir.

BELISE.

Et l'on s'en meurt chez nous.

PHILAMINTE.

Ce sont charmes pour moi, que ce qui part de vous.

ARMANDE.

Ce m'est une douceur à nulle autre pareille.

BELISE.

Ce sont repas frians qu'on donne à mon oreille.

PHILAMINTE.

Ne faites point languir de si pressans desirs.

ARMANDE.

Depêchez.

BELISE.

Faites-tôt, & hâtez nos plaisirs.

PHILAMINTE.

A nôtre impatience offrez vôtre Epigramme.

TRISSOTIN.

Helas, c'est un enfant tout nouveau né, Madame.
Son sort assurément a lieu de vous toucher,
Et c'est dans vôtre cour que j'en viens d'accoucher.

PHILAMINTE.

Pour me le rendre cher, il suffit de son pere.

TRISSOTIN.

Vôtre approbation lui peut servir de mere.

BELISE.

Qu'il a d'esprit!

SCENE II.

HENRIETTE, PHILAMINTE, ARMANDE, BELISE, TRISSOTIN, L'EPINE.

PHILAMINTE.

Hola pourquoi donc fuyez-vous?

HENRIETTE.

C'est de peur de troubler un entretien si doux.

PHILAMINTE.

Approchez, & venez de toutes vos oreilles
Prendre part au plaisir d'entendre des merveilles.

HENRIETTE.

Je sai peu les beautez de tout ce qu'on écrit,
Et ce n'est pas mon fait que les choses d'esprit.

PHI-

PHILAMINTE.

Il n'importe, aussi-bien ai-je à vous dire ensuite
Un secret dont il faut que vous soyiez instruite.

TRISSOTIN.

Les Sciences n'ont rien qui vous puisse enflâmer,
Et vous ne vous piquez que de savoir charmer.

HENRIETTE.

Aussi peu l'un que l'autre, & je n'ai nulle envie.

BELISE.

Ah songeons à l'enfant nouveau né, je vous prie.

PHILAMINTE.

Allons, petit garçon, vîte, dequoi s'assoir.

Le Laquais tombe avec la chaise.

Voyez l'impertinent! Est-ce que l'on doit choir,
Après avoir appris l'équilibre des choses?

BELISE.

De ta chute, ignorant, ne vois-tu pas les causes,
Et qu'elle vient, d'avoir du point fixe écarté,
Ce que nous appellons centre de gravité?

L'EPINE.

Je m'en suis apperçu, Madame, étant par terre.

PHILAMINTE.

Le lourdaut!

TRISSOTIN.

Bien lui prend de n'être pas de verre.

ARMANDE.

Ah de l'esprit par tout!

BELISE.

Cela ne tarit pas.

PHILAMINTE.

Servez-nous promptement vôtre aimable repas.

TRISSOTIN.

Pour cette grande faim qu'à mes yeux on expose,
Un plat seul de huit Vers me semble peu de chose,
Et je pense qu'ici je ne ferai pas mal
De joindre à l'Epigramme, ou bien au Madrigal,
Le ragoût d'un Sonnet, qui chez une Princesse
A passé pour avoir quelque delicatesse.
Il est de sel attique assaisonné par tout,
Et vous le trouverez, je croi, d'assez bon goût.

ARMANDE.

Ah je n'en doute point.

PHI-

PHILAMINTE.

Donnons vîte audiance.

BELISE.

A chaque fois qu'il veut lire elle l'interrompt.
sens d'aise mon cœur tressaillir par avance.
ime la Poësie avec entêtement;
sur tout quand les Vers sont tournez galamment.

PHILAMINTE.

nous parlons toûjours, il ne pourra rien dire.

TRISSOTIN.

....

BELISE *à Henriette.*

Silence, ma Niéce, écoutons, il va lire.

TRISSOTIN.

SONNET.

LA PRINCESSE URANIE, sur sa Fiévre.

Votre prudence est endormie,
De traiter magnifiquement,
Et de loger superbement
Vôtre plus cruelle ennemie.

BELISE.

le joli début!

ARMANDE.

Qu'il a le tour galant!

PHILAMINTE.

seul des Vers aisez possede le talent!

ARMANDE.

rudence endormie il faut rendre les armes.

BELISE.

r son ennemie est pour moi plein de charmes.

PHILAMINTE.

ne *superbement & magnifiquement*;
deux adverbes joints font admirablement.

BELISE.

ons l'oreille au reste.

TRISSOTIN.

Vôtre

Vôtre prudence est endormie,
De traiter magnifiquement,
Et de loger superbement
Vôtre plus cruelle ennemie.

ARMANDE.

Prudence endormie!

BELISE.

Loger son ennemie!

PHILAMINTE.

Superbement & magnifiquement!

TRISSOTIN.

Faites-la sortir, quoiqu'on die,
De vôtre riche appartement,
Où cette ingrate insolemment
Attaque vôtre belle vie.

BELISE.

Ah tout doux, laissez moi, de grace, respirer.

ARMANDE.

Donnez-nous, s'il vous plaît, le loisir d'admirer.

PHILAMINTE.

On se sent à ces Vers, jusques au fond de l'ame
Couler je ne sai-quoi qui fait que l'on se pâme.

ARMANDE.

Faites-la sortir, quoi qu'on die,
De vôtre riche appartement.
Que *riche appartement* est là joliment dit!
Et que la métaphore est mise avec esprit!

PHILAMINTE.

Faites-la sortir, quoi qu'on die.
Ah que ce *quoi qu'on die* est d'un goût admirable!
C'est, à mon sentiment, un endroit impayable.

ARMANDE.

De *quoi qu'on die* aussi mon cœur est amoureux.

BELISE.

Je suis de vôtre avis, *quoi qu'on die* est heureux.

ARMANDE.

Je voudrois l'avoir fait.

BELISE.

Il vaut toute une Piece.

PHILAMINTE.

Mais en comprend-on bien comme moi la finesse?

ARMANDE & BELISE.

Oh, oh.

PHI-

PHILAMINTE.

Faites-la sortir, quoi qu'on die.
Que de la fiévre on prenne ici les interêts;
N'ayez aucun égard, moquez-vous des caquets.
Faites-la sortir, quoi qu'on die: Quoi qu'on die, quoi qu'on die.
Ce *quoi qu'on die* en dit beaucoup plus qu'il ne semble;
Je ne sai pas, pour moi, si chacun me ressemble;
Mais j'entens-là dessous un million de mots.

BELISE.

Il est vrai qu'il dit plus de choses qu'il n'est gros.

PHILAMINTE.

Mais quand vous avez fait ce charmant *quoi qu'on die,*
Avez vous compris, vous, toute son énergie?
Songiez-vous bien vous-même à tout ce qu'il nous dit,
Et pensiez-vous alors y mettre tant d'esprit?

TRISSOTIN.

Hai, hai.

ARMANDE.

J'ai fort aussi *l'ingrate* dans la tête;
Cette ingrate de fiévre, injuste, mal-honnête,
Qui traite mal les gens qui la logent chez eux.

PHILAMINTE.

Enfin les Quatrains sont admirables tous deux.
Venons-en promptement aux Tiercets, je vous prie.

ARMANDE.

Ah! s'il vous plaît, encore une fois *quoi qu'on die.*

TRISSOTIN.

Faites-la sortir, quoi qu'on die.

PHILAMINTE, ARMANDE, & BELISE.

Quoi qu'on die.

TRISSOTIN.

De vôtre riche appartement.

PHILAMINTE, ARMANDE, & BELISE.

Riche appartement!

TRISSOTIN.

Où cette ingrate insolemment.

PHILAMINTE, ARMANDE, & BELISE.

Cette *ingrate* de Fiévre!

TRIS-

TRISSOTIN.

Attaque vôtre belle vie.

PHILAMINTE.

Vôtre belle vie.

ARMANDE & BELISE.

Ah!

TRISSOTIN.

Quoi, sans respecter vôtre rang,
Elle se prend à vôtre sang?

PHILAMINTE, ARMANDE, & BELISE.

Ah!

TRISSOTIN.

Et nuit & jour vous fait outrage?
Si vous la conduisez aux Bains,
Sans la marchander davantage,
Noyez-la de vos propres mains.

PHILAMINTE.

On n'en peut plus!

BELISE.

On pâme!

ARMANDE.

On se meurt de plaisir!

PHILAMINTE.

De mille doux frissons vous vous sentez saisir.

ARMANDE.

Si vous la conduisez aux Bains.

BELISE.

Sans la marchander davantage.

PHILAMINTE.

Noyez-la de vos propres mains,
De vos propres mains, là, noyez-la dans les Bains.

ARMANDE.

Chaque pas dans vos Vers rencontre un trait charmant.

BELISE.

Par tout on s'y promene avec ravissement.

PHILAMINTE.

On n'y sauroit marcher que sur de belles choses.

ARMANDE.

Ce sont petits chemins tout parsemez de roses.

TRISSOTIN.

Le Sonnet donc vous semble....

PHI-

PHILAMINTE.

Admirable, nouveau,
Et personne jamais n'a rien fait de si beau.

BELISE.

Quoi, sans émotion pendant cette lecture,
Vous faites là, ma Niéce, une étrange figure!

HENRIETTE.

Chacun fait ici-bas la figure qu'il peut,
Ma Tante, & Bel-Esprit, il ne l'est pas qui veut.

TRISSOTIN.

Peut-être que mes Vers importunent Madame.

HENRIETTE.

Point, je n'écoute pas.

PHILAMINTE.

Ah! voyons l'Epigramme.

TRISSOTIN.

SUR UN CAROSSE

de couleur Amarante, donné à une Dame de ses amies.

PHILAMINTE.

Ces titres ont toûjours quelque chose de rare.

ARMANDE.

A cent beaux traits d'esprit leur nouveauté prepare.

TRISSOTIN.

L'amour si cherement m'a vendu son lien.

BELISE, ARMANDE & PHILAMINTE.

Ah!

Qu'il m'en coûte déja la moitié de mon bien.
Et quand tu vois ce beau Carosse,
Où tant d'or se releve en bosse,
Qu'il étonne tout le Païs,
Et fait pompeusement triompher ma Laïs.

PHILAMINTE.

Ah *ma Laïs!* Voilà de l'érudition.

BELISE.

L'enveloppe est jolie, & vaut un million.

TRIS-

TRISSOTIN.

Et quand tu vois ce beau Carosse,
Où tant d'or se releve en bosse,
Qu'il étonne tout le Païs,
Et fait pompeusement triompher ma Laïs,
Ne di plus qu'il est d'Amarante,
Di plûtôt qu'il est de ma rente.

ARMANDE.

Oh, oh, oh! Celui-là ne s'attend point du tout.

PHILAMINTE.

On n'a que lui qui puisse écrire de ce goût.

BELISE.

Ne di plus qu'il est d'Amarante,
Di plûtôt qu'il est de ma rente.
Voilà qui se décline, *ma rente, de ma rente, à ma rente.*

PHILAMINTE.

Je ne sai, du moment que je vous ai connu,
Si sur vôtre sujet j'eus l'esprit prévenu,
Mais j'admire par tout vos Vers & vôtre Prose.

TRISSOTIN.

Si vous vouliez de vous nous montrer quelque chose,
A nôtre tour aussi nous pourrions admirer.

PHILAMINTE.

Je n'ai rien fait en Vers, mais j'ai lieu d'espérer
Que je pourrai bien-tôt vous montrer en amie
Huit Chapitres du Plan de nôtre Academie.
Platon s'est au projet simplement arrêté,
Quand de sa Republique il a fait le Traité;
Mais à l'effet entier je veux pousser l'idée
Que j'ai sur le papier en Prose accommodée:
Car enfin je me sens un étrange dépit
Du tort que l'on nous fait du côté de l'esprit;
Et je veux nous vanger, toutes tant que nous sommes,
De cette indigne classe où nous rangent les hommes,
De borner nos talens à des futilitez,
Et nous fermer la porte aux sublimes clartez.

ARMANDE.

C'est faire à nôtre Sexe une trop grande offense,
De n'étendre l'effort de nôtre intelligence,
Qu'à juger d'une jupe, & de l'air d'un manteau,
Ou des beautez d'un point, ou d'un brocard nouveau.

BELISE.

Il faut se relever de ce honteux partage,
Et mettre hautement nôtre Esprit hors de page.

TRISSOTIN.

Pour les Dames on sait mon respect en tous lieux;
Et si je rens hommage aux brillans de leurs yeux,
De leur esprit aussi j'honore les lumieres.

PHILAMINTE.

Le Sexe aussi vous rend justice en ces matieres;
Mais nous voulons montrer à de certains Esprits,
Dont l'orgueilleux savoir nous traite avec mépris,
Que de Science aussi les femmes sont meublées,
Qu'on peut faire comme eux de doctes Assemblées,
Conduites en cela par des ordres meilleurs;
Qu'on y veut reünir ce qu'on separe ailleurs;
Mêler le beau langage, & les hautes Sciences;
Découvrir la Nature en mille experiences;
Et sur les questions qu'on pourra proposer,
Faire entrer chaque secte, & n'en point épouser.

TRISSOTIN.

Je m'attache pour l'ordre au Péripatetisme.

PHILAMINTE.

Pour les abstractions j'aime le Platonisme.

ARMANDE.

Epicure me plaît, & ses Dogmes sont forts.

BELISE.

Je m'accommode assez, pour moi, des petits corps;
Mais le vuide à souffrir me semble difficile,
Et je goûte bien mieux la matiere subtile.

TRISSOTIN.

Descartes pour l'Aiman donne fort dans mon sens.

ARMANDE.

J'aime ses tourbillons.

PHILAMINTE.

Moi ses Mondes tombans.

ARMANDE.

Il me tarde de voir nôtre Assemblée ouverte,
Et de nous signaler par quelque découverte.

TRISSOTIN.

On en attend beaucoup de vos vives clartés,
Et pour vous la Nature a peu d'obscurités.

PHILAMINTE.

Pour moi, sans me flater, j'en ai déja fait une,

Et

Et j'ai vû clairement des hommes dans la Lune.

BELISE.

Je n'ai point encor vû d'homme, comme je crois,
Mais j'ai vû des clochers tout comme je vous vois.

ARMANDE.

Nous approfondirons, ainsi que la Physique,
Grammaire, Histoire, Vers, Morale & Politique.

PHILAMINTE.

La Morale a des traits dont mon cœur est épris,
Et c'étoit autrefois l'amour des grands Esprits;
Mais aux Stoïciens je donne l'avantage,
Et je ne trouve rien de si beau que leur Sage.

ARMANDE.

Pour la Langue on verra dans peu nos Reglemens,
Et nous y pretendons faire des remûmens.
Par une antipathie, ou juste ou naturelle,
Nous avons pris chacune une haine mortelle
Pour un nombre de mots, soit ou Verbes ou Noms,
Que mutuellement nous nous abandonnons;
Contr'eux nous préparons de mortelles Sentences,
Et nous devons ouvrir nos doctes Conferences
Par les proscriptions de tous ces mots divers,
Dont nous voulons purger & la Prose & les Vers.

PHILAMINTE.

Mais le plus beau projet de nôtre Academie,
Une entreprise noble, & dont je suis ravie,
Un dessein plein de gloire, & qui sera vanté
Chez tous les beaux Esprits de la Posterité:
C'est le retranchement de ces syllabes sales, (dales
Qui dans les plus beaux mots produisent des scan-
Ces joüets éternels des Sots de tous les temps,
Ces fades lieux communs de nos méchans Plaisans,
Ces sources d'un amant d'équivoques infames,
Dont on vient faire insulte à la pudeur des femmes.

TRISSOTIN.

Voilà certainement d'admirables projets.

BELISE.

Vous verrez nos Statuts quand ils seront tous faits.

TRISSOTIN.

Ils ne sauroient manquer d'être tous beaux & sages.

ARMANDE.

Nous serons, par nos Loix, les Juges des Ouvrages

Par nos Loix, Prose & Vers, tout nous sera soumis;
Nul n'aura de l'esprit, hors nous & nos amis;
Nous chercherons par-tout à trouver à redire,
Et ne verrons que nous qui sachent bien écrire.

SCENE III.

L'EPINE, TRISSOTIN, PHILAMINTE, BELISE, ARMANDE, HENRIETTE, VADIUS.

L'EPINE.

Monsieur, un homme est là qui veut parler à vous;
Il est vétu de noir, & parle d'un ton doux.

TRISSOTIN.

C'est cet Ami savant qui m'a fait tant d'instance
De lui donner l'honneur de vôtre connoissance.

PHILAMINTE.

Pour le faire venir vous avez tout credit.
Faisons bien les honneurs au moins de nôtre esprit.
Hola. Je vous ai dit en paroles bien claires
Que j'ai besoin de vous.

HENRIETTE.

Mais pour quelles affaires?

PHILAMINTE.

Venez, on va dans peu vous les faire savoir.

TRISSOTIN.

Voici l'homme qui meurt du desir de vous voir.
En vous le produisant je ne crains point le blâme
D'avoir admis chez vous un Profane, Madame;
Il peut tenir son coin parmi de beaux Esprits.

PHILAMINTE.

La main qui le presente en dit assez le prix.

TRISSOTIN.

Il a des vieux Auteurs la pleine intelligence;
Et sait du Grec, Madame, autant qu'homme de France.

PHILAMINTE.

Du Grec, ô Ciel! du Grec! Il sait du Grec, ma sœur!

BELISE.

Ah, ma niece, du Grec!

ARMANDE.

Du Grec! quelle douceur!

PHILAMINTE.

Quoi, Monsieur sait du Grec? Ah permettez, de grace,
Que pour l'amour du Grec, Monsieur, on vous embrasse.

Il les baise toutes, jusques à Henriette qui le refuse.

HENRIETTE.

Excusez-moi, Monsieur, je n'entens pas le Grec.

PHILAMINTE.

J'ai pour les livres Grecs un merveilleux respect.

VADIUS.

Je crains d'être fâcheux, par l'ardeur qui m'engage
A vous rendre aujourd'hui, Madame, mon hommage;
Et j'aurai pû troubler quelque docte entretien.

PHILAMINTE.

Monsieur, avec du Grec on ne peut gâter rien.

TRISSOTIN.

Au reste il fait merveille en Vers ainsi qu'en Prose,
Et pourroit, s'il vouloit, vous montrer quelque chose.

VADIUS.

Le defaut des Auteurs dans leurs productions,
C'est d'en tyranniser les conversations;
D'être aux Palais, aux Cours, aux ruelles, aux tables,
De leurs Vers fatigans lecteurs infatigables.
Pour moi je ne voi rien de plus sot, à mon sens,
Qu'un Auteur qui par-tout va gueuser des encens;
Qui des premiers venus saisissant les oreilles,
En fait le plus souvent les martyrs de ses veilles.
On ne m'a jamais vû ce fol entêtement,
Et d'un Grec là-dessus je suis le sentiment,
Qui par un dogme exprès défend à tous ses Sages
L'indigne empressement de lire leurs Ouvrages.
Voici de petits Vers pour de jeunes Amans,
Sur quoi je voudrois bien avoir vos sentimens.

TRISSOTIN.

Vos Vers ont des beautés que n'ont point tous les autres.

VADIUS.

Les Graces & Venus regnent dans tous les vôtres.

TRISSOTIN.

Vous avez le tour libre, & le beau choix des mots.

VADIUS.

On voit par-tout chez vous l'*Ithos* & le *Pathos*.

TRISSOTIN.

Nous avons vû de vous des Eglogues d'un ſtile
Qui paſſe en doux attraits Theocrite & Virgile.

VADIUS.

Vos Odes ont un air noble, galant & doux,
Qui laiſſe de bien loin vôtre Horace après vous.

TRISSOTIN.

Eſt-il rien d'amoureux comme vos chanſonnettes?

VADIUS.

Peut-on voir rien d'égal aux Sonnets que vous faites?

TRISSOTIN.

Rien qui ſoit plus charmant que vos petits Rondeaux?

VADIUS.

Rien de ſi plein d'eſprit que tous vos Madrigaux?

TRISSOTIN.

Aux Balades, ſur tout, vous êtes admirable.

VADIUS.

Et dans les Bouts-rimez je vous trouve adorable.

TRISSOTIN.

Si la France pouvoit connoître vôtre prix.

VADIUS.

Si le ſiecle rendoit juſtice aux beaux Eſprits.

TRISSOTIN.

En caroſſe doré vous iriez par les ruës.

VADIUS.

On verroit le Public vous dreſſer des ſtatuës.
Hom. C'eſt une Balade, & je veux que tout net
Vous m'en....

TRISSOTIN.

Avez-vous vû certain petit Sonnet
Sur la fievre qui tient la Princeſſe Uranie?

VADIUS.

Oui, hier il me fut lû dans une compagnie.

TRISSOTIN.

Vous en ſavez l'Auteur?

VADIUS.

Non; mais je ſai fort bien,
Qu'à ne le point flatter, ſon Sonnet ne vaut rien.

TRISSOTIN.

Beaucoup de gens pourtant le trouvent admirable.

VADIUS.

Cela n'empêche pas qu'il ne soit miserable;
Et si vous l'avez vû, vous serez de mon goût.

TRISSOTIN.

Je sai que là-dessus je n'en suis point du tout,
Et que d'un tel Sonnet peu de gens sont capables.

VADIUS.

Me preserve le Ciel d'en faire de semblables.

TRISSOTIN.

Je soûtiens qu'on ne peut en faire de meilleur;
Et ma grande raison c'est que j'en suis l'Auteur.

VADIUS.

Vous?

TRISSOTIN.

Moi.

VADIUS.

Je ne sai donc comment se fit l'affaire.

TRISSOTIN.

C'est qu'on fut malheureux de ne pouvoir vous plaire.

VADIUS.

Il faut qu'en écoutant j'aye eu l'esprit distrait,
Ou bien que le lecteur m'ait gâté le Sonnet.
Mais laissons ce discours, & voyons ma Balade.

TRISSOTIN.

La Balade, à mon goût, est une chose fade.
Ce n'en est plus la mode; elle sent son vieux temps.

VADIUS.

La Balade pourtant charme beaucoup de gens.

TRISSOTIN.

Cela n'empêche pas qu'elle ne me déplaise.

VADIUS.

Elle n'en reste pas pour cela plus mauvaise.

TRISSOTIN.

Elle a pour les Pedans de merveilleux appas.

VADIUS.

Cependant nous voyons qu'elle ne vous plaît pas.

TRISSOTIN.

Vous donnez sottement vos qualités aux autres.

VADIUS.

Fort impertinemment vous me jettez les vôtres.

TRISSOTIN.

Allez, petit grimaut, barbouilleur de papier.

VADIUS.

Allez, Rimeur de hale, opprobre du métier.

TRISSOTIN.

Allez, Frippier d'Ecrits, impudent Plagiaire.

VADIUS.

Allez, Cuistre...

PHILAMINTE.

Eh, Messieurs, que pretendez-vous faire?

TRISSOTIN.

Va, va restituer tous les honteux larcins,
Que reclament sur toi les Grecs & les Latins.

VADIUS.

Va, va-t-en faire amende honorable au Parnasse,
D'avoir fait à tes Vers estropier Horace.

TRISSOTIN.

Souvien-toi de ton Livre, & de son peu de bruit.

VADIUS.

Et toi, de ton Libraire à l'hôpital reduit.

TRISSOTIN.

Ma gloire est établie, en vain tu la déchires.

VADIUS.

Oui, oui, je te renvoye à l'Auteur des Satires.

TRISSOTIN.

Je t'y renvoye aussi.

VADIUS.

J'ai le contentement
Qu'on voit qu'il m'a traité plus honorablement.
Il me donne en passant une atteinte legere,
Parmi plusieurs Auteurs qu'au Palais on revere;
Mais jamais dans ses Vers il ne te laisse en paix,
Et l'on t'y voit par-tout être en butte à ses traits.

TRISSOTIN.

C'est par-là que j'y tiens un rang plus honorable;
Il te met dans la foule ainsi qu'un miserable;
Il croit que c'est assez d'un coup pour t'accabler,
Et ne t'a jamais fait l'honneur de redoubler.
Mais il m'attaque à part comme un noble adversaire,
Sur qui tout son effort lui semble necessaire;
Et ses coups contre moi redoublez en tous lieux,
Montrent qu'il ne se croit jamais victorieux.

VADIUS.

Ma plume t'apprendra quel homme je puis être.

HENRIETTE.
Si j'avois, comme vous, les Pedans dans la tête,
Je pourrois le trouver un parti fort honnête.
ARMANDE.
Cependant, bien qu'ici nos goûts soient differens,
Nous devons obeïr, ma sœur, à nos parens;
Une mere a sur nous une entiere puissance,
Et vous croyez en vain, par vôtre resistance...

SCENE VI.

CHRISALE, ARISTE, CLITANDRE, HENRIETTE, ARMANDE.

CHRISALE.
ALlons, ma fille, il faut approuver mon dessein.
Otez ce gand, touchez à Monsieur dans la main.
Et le considerez desormais dans vôtre ame
En homme dont je veux que vous soyiez la femme.
ARMANDE.
De ce côté, ma sœur, vos penchans sont fort grands.
HENRIETTE.
Il nous faut obeïr, ma sœur, à nos parens;
Un pere a sur nos vœux une entiere puissance.
ARMANDE.
Une mere a sa part à nôtre obeïssance.
CHRISALE.
Qu'est-ce à dire?
ARMANDE.
Je dis que j'apprehende fort
Qu'ici ma mere & vous ne soyiez pas d'accord,
Et c'est un autre époux...
CHRISALE.
Taisez-vous, Perronelle;
Allez philosopher tout le saoul avec elle,
Et de mes actions ne vous mêlez en rien.
Dites-lui ma pensée, & l'avertissez bien
Qu'elle ne vienne pas m'échauffer les oreilles.
Allons vîte.
ARISTE.
Fort bien: vous faites des merveilles.
CLITANDRE.
Quel transport! quelle joye! ah que mon sort est doux!
CHRI-

CHRISALE.

Allons, prenez sa main, & passez devant nous;
Menez-la dans sa chambre. Ah les douces caresses!
Tenez, mon cœur s'émeut à toutes ces tendresses;
Cela ragaillardit tout-à-fait mes vieux jours,
Et je me ressouviens de mes jeunes amours.

Fin du troisiéme Acte.

ACTE IV.

SCENE I.

ARMANDE, PHILAMINTE.

ARMANDE.

Oui, rien n'a retenu son esprit en balance;
Elle a fait vanité de son obéïssance.
Son cœur, pour se livrer, à peine devant moi
S'est-il donné le temps d'en recevoir la loi;
Et sembloit suivre moins les volontés d'un pere,
Qu'affecter de braver les ordres d'une mere.

PHILAMINTE.

Je lui montrerai bien aux loix de qui des deux
Les droits de la Raison soûmettent tous ses vœux;
Et qui doit gouverner, ou sa mere, ou son pere,
Ou l'esprit, ou le corps, la forme, ou la matiere.

ARMANDE.

On vous en devoit bien au moins un compliment;
Et ce petit Monsieur en use étrangement,
De vouloir malgré vous devenir vôtre gendre.

PHILAMINTE.

Il n'en est pas encor où son cœur peut pretendre.
Je le trouvois bien fait, & j'aimois vos amours;
Mais dans ses procedez il m'a déplû toûjours.
Il sait que Dieu merci je me mêle d'écrire,
Et jamais il ne m'a prié de lui rien lire.

SCENE II.

CLITANDRE, ARMANDE, PHILAMINTE.

ARMANDE.

Je ne souffrirois point, si j'étois que de vous,
Que jamais d'Henriette il pût être l'Epoux.
On me feroit grand tort d'avoir quelque pensée
Que là-dessus je parle en fille interessée,
Et que le lâche tour, que l'on voit qu'il me fait;
Jette au fond de mon cœur quelque dépit secret:
Contre de pareils coups l'ame se fortifie
Du solide secours de la Philosophie,
Et par elle on se peut mettre au dessus de tout:
Mais vous traiter ainsi, c'est vous pousser à bout.
Il est de vôtre honneur d'être à ses vœux contraire,
Et c'est un homme enfin qui ne doit point vous plaire.
Jamais je n'ai connu, discourant entre nous,
Qu'il eût au fond du cœur de l'estime pour vous.

PHILAMINTE.

Petit sot!

ARMANDE.

Quelque bruit que vôtre gloire fasse;
Toûjours à vous loüer il a paru de glace.

PHILAMINTE.

Le brutal!

ARMANDE.

Et vingt fois, comme Ouvrages nouveaux;
J'ai lû des Vers de vous qu'il n'a point trouvé beaux.

PHILAMINTE.

L'impertinent!

ARMANDE.

Souvent nous en étions aux prises;
Et vous ne croiriez point de combien de sottises

CLITANDRE.

Eh doucement de grace. Un peu de charité,
Madame, ou tout au moins un peu d'honnêteté.
Quel mal vous ai-je fait? & quelle est mon offense
Pour armer contre moi toute vôtre éloquence?
Pour vouloir me détruire, & prendre tant de soin
De me rendre odieux aux gens dont j'ai besoin?

Parlez. Dites, d'où vient ce courroux effroyable?
Je veux bien que Madame en soit juge équitable.

ARMANDE.

Si j'avois le courroux dont on veut m'accuser,
Je trouverois assez dequoi l'autoriser;
Vous en seriez trop digne, & les premieres flâmes
S'établissent des droits si sacrez sur les ames,
Qu'il faut perdre fortune, & renoncer au jour,
Plûtôt que de brûler des feux d'un autre amour;
Au changement de vœux nulle horreur ne s'égale.
Et tout cœur infidelle est un monstre en Morale.

CLITANDRE.

Appellez-vous, Madame, une infidelité,
Ce que m'a de vôtre ame ordonné la fierté?
Je ne fais qu'obeïr aux loix qu'elle m'impose;
Et si je vous offense, elle seule en est cause.
Vos charmes ont d'abord possedé tout mon cœur.
Il a brûlé deux ans d'une constante ardeur;
Il n'est soins empressez, devoirs, respects, services,
Dont il ne vous ait fait d'amoureux sacrifices.
Tous mes feux, tous mes soins ne peuvent rien sur vous,
Je vous trouve contraire à mes vœux les plus doux;
Ce que vous refusez, je l'offre au choix d'une autre.
Voyez. Est-ce, Madame, ou ma faute, ou la vôtre?
Mon cœur court-il au change, ou si vous l'y poussez?
Est-ce moi qui vous quitte, ou vous qui me chassez?

ARMANDE.

Appellez-vous, Monsieur, être à vos vœux contraire,
Que de leur arracher ce qu'ils ont de vulgaire;
Et vouloir les reduire à cette pureté
Où du parfait amour consiste la beauté?
Vous ne sauriez pour moi tenir vôtre pensée
Du commerce des sens nette & debarrassée?
Et vous ne goutez point dans les plus doux appas,
Cette union des cœurs, où les corps n'entrent pas?
Vous ne pouvez aimer que d'une amour grossiere,
Qu'avec tout l'attirail des nœuds de la matiere;
Et pour nourrir les feux que chez vous on produit,
Il faut mariage, & tout ce qui s'ensuit.
Ah quel étrange amour! & que les belles ames
Sont bien loin de brûler de ces terrestres flâmes!

Les sens n'ont point de part à toutes leurs ardeurs;
Et ce beau feu ne veut marier que les cœurs;
Comme une chose indigne, il laisse là le reste;
C'est un feu pur & net comme le feu celeste;
On ne pousse avec lui que d'honnêtes soûpirs,
Et l'on ne panche point vers les sales desirs.
Rien d'impur ne se mêle au but qu'on se propose.
On aime pour aimer, & non pour autre chose.
Ce n'est qu'à l'esprit seul que vont tous les transports,
Et l'on ne s'apperçoit jamais qu'on ait un corps.

CLITANDRE.

Pour moi, par un malheur, je m'apperçois, Madame,
Que j'ai, ne vous deplaise, un corps tout comme une ame:
Je sens qu'il y tient trop pour le laisser à part:
De ces détachemens je ne connois point l'art;
Le Ciel m'a dénié cette Philosophie,
Et mon ame & mon corps marchent de compagnie.
Il n'est rien de plus beau, comme vous avez dit,
Que ces vœux épurez qui ne vont qu'à l'esprit,
Ces unions de cœurs, & ces tendres pensées,
Du commerce des sens si bien débarrassées:
Mais ces amours pour moi sont trop subtilisez,
Je suis un peu grossier, comme vous m'accusez;
J'aime avec tout moi-même, & l'amour qu'on me donne,
En veut, je le confesse, à toute la personne.
Ce n'est pas là matiere à de grands châtimens;
Et sans faire de tort à vos beaux sentimens,
Je voi que dans le monde on suit fort ma méthode;
Et que le mariage est assez à la mode,
Passe pour un lien assez honnête & doux,
Pour avoir desiré de me voir vôtre Epoux,
Sans que la liberté d'une telle pensée
Ait dû vous donner lieu d'en paroître offensée.

ARMANDE.

Hé bien, Monsieur, hé bien, puis que sans m'écouter
Vos sentimens brutaux veulent se contenter;
Puis que pour vous reduire à des ardeurs fidelles,
Il faut des nœuds de chair, des chaînes corporelles;
Si ma mere le veut, je resous mon esprit
A consentir pour vous à ce dont il s'agit.

CLI-

CLITANDRE.

Il n'est plus temps, Madame, une autre a pris la place ;
Et par un tel retour j'aurois mauvaise grace
De mal-traiter l'azile, & blesser les bontez,
Où je me suis sauvé de toutes vos fiertez.

PHILAMINTE.

Mais enfin comptez-vous, Monsieur, sur mon suffrage,
Quand vous vous promettez cet autre mariage ?
Et dans vos visions savez-vous, s'il vous plaît,
Que j'ai pour Henriette un autre Epoux tout prêt ?

CLITANDRE.

Eh, Madame, voyez vôtre choix, je vous prie :
Exposez-moi, de grace, à moins d'ignominie ;
Et ne me rangez pas à l'indigne destin
De me voir le rival de Monsieur Trissotin.
L'amour des beaux esprits, qui chez vous m'est contraire,
Ne pouvoit m'opposer un moins noble adversaire.
Il en est, & plusieurs, que pour le bel esprit
Le mauvais goût du siecle a sû mettre en credit ;
Mais Monsieur Trissotin n'a pû duper personne,
Et chacun rend justice aux écrits qu'il nous donne.
Hors ceans on le prise en tous lieux ce qu'il vaut ;
Et ce qui m'a vingt fois fait tomber de mon haut,
C'est de vous voir au Ciel élever des fornettes,
Que vous desavoûriez, si vous les aviez faites.

PHILAMINTE.

Si vous jugez de lui tout autrement que nous,
C'est que nous le voyons par d'autres yeux que vous.

SCENE III.

TRISSOTIN, ARMANDE, PHILAMINTE, CLITANDRE.

TRISSOTIN.

JE viens vous annoncer une grande nouvelle.
Nous l'avons en dormant, Madame, échapé belle :
Un Monde près de nous a passé tout du long,
Est chû tout au travers de nôtre tourbillon ;
Et s'il eût en chemin rencontré nôtre Terre,
Elle eût été brisée en morceaux comme verre.

PHILAMINTE.

Remettons ce discours pour une autre saison;
Monsieur n'y trouveroit ni rime, ni raison;
Il fait profession de cherir l'ignorance,
Et de haïr sur tout l'esprit & la science.

CLITANDRE.

Cette verité veut quelque adoucissement.
Je m'explique, Madame, & je hais seulement
La science & l'esprit qui gâtent les personnes.
Ce sont choses de soi qui sont belles & bonnes;
Mais j'aimerois mieux être au rang des ignorans,
Que de me voir savant comme certaines gens.

TRISSOTIN.

Pour moi je ne tiens pas, quelque effet qu'on suppose,
Que la science soit pour gâter quelque chose.

CLITANDRE.

Et c'est mon sentiment, qu'en faits, comme en pro-
La science est sujette à faire de grands sots. (pos.

TRISSOTIN.

Le paradoxe est fort.

CLITANDRE.

Sans être fort habile,
La preuve m'en seroit, je pense, assez facile.
Si les raisons manquoient, je suis sûr qu'en tout cas
Les exemples fameux ne me manqueroient pas.

TRISSOTIN.

Vous en pourriez citer qui ne concluroient guere.

CLITANDRE.

Je n'irois pas bien loin pour trouver mon affaire.

TRISSOTIN.

Pour moi je ne voi pas ces exemples fameux.

CLITANDRE.

Moi je les voi si bien, qu'ils me crevent les yeux.

TRISSOTIN.

J'ai crû jusques ici que c'étoit l'ignorance
Qui faisoit les grands sots, & non pas la science.

CLITANDRE.

Vous avez crû fort mal, & je vous suis garant,
Qu'un sot savant est sot plus qu'un sot ignorant.

TRISSOTIN.

Le sentiment commun est contre vos maximes,
Puis qu'ignorant & sot sont termes synonymes.

CLI

CLITANDRE.

vous le voulez prendre aux usages du mot,
alliance est plus grande entre pedant & sot.

TRISSOTIN.

sottise dans l'un se fait voir toute pure.

CLITANDRE.

l'étude dans l'autre ajoûte à la nature.

TRISSOTIN.

savoir garde en soi son merite éminent.

CLITANDRE.

savoir dans un fat devient impertinent.

TRISSOTIN.

faut que l'ignorance ait pour vous de grands char- (mes,
isque pour elle ainsi vous prenez tant les armes.

CLITANDRE.

pour moi l'ignorance a des charmes bien grands,
est depuis qu'à mes yeux s'offrent certains Savans.

TRISSOTIN.

s certains Savans-là peuvent, à les connoître,
loir certaines gens que nous voyons paroître.

CLITANDRE.

ii, si l'on s'en rapporte à ces certains Savans;
ais on n'en convient pas chez ces certaines gens.

PHILAMINTE.

me semble, Monsieur...

CLITANDRE.

Eh, Madame, de grace,
lonsieur est assez fort, sans qu'à son aide on passe;
n'ai déja que trop d'un si rude assaillant:
si je me défens, ce n'est qu'en reculant.

ARMANDE.

ais l'offensante aigreur de chaque repartie
ont vous...

CLITANDRE.

Autre second, je quitte la partie.

PHILAMINTE.

u souffre aux entretiens ces sortes de combats,
ourvû qu'à la personne on ne s'attaque pas.

CLITANDRE.

h, mon Dieu, tout cela n'a rien dont il s'offence;
entend raillerie autant qu'homme de France;
t de bien d'autres traits il s'est senti piquer,

Sans

Sans que jamais sa gloire ait fait que s'en moquer.

TRISSOTIN.

Je ne m'étonne pas au combat que j'essaye,
De voir prendre à Monsieur la these qu'il appuye.
Il est fort enfoncé dans la Cour, c'est tout dit:
La Cour, comme l'on sait, ne tient pas pour l'esprit,
Elle a quelque interêt d'appuyer l'ignorance,
Et c'est en Courtisan qu'il en prend la défence.

CLITANDRE.

Vous en voulez beaucoup à cette pauvre Cour,
Et son malheur est grand, de voir que chaque jour
Vous autres beaux Esprits vous déclamiez contre elle;
Que de tous vos chagrins vous lui fassiez querelle;
Et sur son méchant goût lui faisant son procès,
N'accusiez que lui seul de vos méchans succès.
Permettez-moi, Monsieur Trissotin, de vous dire,
Avec tout le respect que vôtre nom m'inspire,
Que vous feriez fort bien, vos confreres, & vous,
De parler de la Cour d'un ton un peu plus doux;
Qu'à le bien prendre au fond, elle n'est pas si bête
Que vous autres Messieurs vous vous mettez en tête;
Qu'elle a du sens commun pour se connoître à tout;
Que chez elle on se peut former quelque bon goût;
Et que l'esprit du monde y vaut, sans flaterie,
Tout le savoir obscur de la pedanterie.

TRISSOTIN.

De son bon goût, Monsieur, nous voyons des effets.

CLITANDRE.

Où voyez-vous, Monsieur, qu'elle l'ait si mauvais?

TRISSOTIN.

Ce que je voi, Monsieur, c'est que pour la science
Rasius & Baldus font honneur à la France,
Et que tout leur merite exposé fort au jour,
N'attire point les yeux & les dons de la Cour.

CLITANDRE.

Je voi vôtre chagrin, & que par modestie
Vous ne vous mettez point, Monsieur, de la partie:
Et pour ne vous point mettre aussi dans le propos,
Que font-ils pour l'Etat vos habiles Heros?
Qu'est ce que leurs écrits lui rendent de service,
Pour accuser la Cour d'une horrible injustice?
Et se plaindre en tous lieux que sur leurs doctes noms

Et

Elle manque à verser la faveur de ses dons?
Leur savoir à la France est beaucoup necessaire;
Et des livres qu'ils font la Cour a bien affaire.
Il semble à trois gredins, dans leur petit cerveau,
Que pour être imprimez, & reliez en veau,
Les voilà dans l'Etat d'importantes personnes;
Qu'avec leur plume ils font les destins des Couronnes;
Qu'au moindre petit bruit de leurs productions,
Ils doivent voir chez eux voler les pensions;
Que sur eux l'Univers a la vûë attachée;
Que par tout de leur nom la gloire est épanchée;
Et qu'en science ils sont des prodiges fameux,
Pour savoir ce qu'ont dit les autres avant eux,
Pour avoir eu trente ans des yeux & des oreilles;
Pour avoir employé neuf ou dix mille veilles
A se bien barbouiller de Grec & de Latin,
Et se charger l'esprit d'un tenebreux butin
De tous les vieux fatras qui traînent dans les livres;
Gens qui de leur savoir paroissent toûjours yvres;
Riches pour tout merite en babil importun,
Inhabiles à tout, vuides de sens commun,
Et pleins d'un ridicule, & d'une impertinence;
A décrier par-tout l'esprit & la science.

PHILAMINTE.

Vôtre chaleur est grande, & cet emportement
De la nature en vous marque le mouvement.
C'est le nom de rival qui dans vôtre ame excite.

SCENE IV.

JULIEN, TRISSOTIN, PHILAMINTE, CLITANDRE, ARMANDE.

JULIEN.

Le Savant qui tantôt vous a rendu visite,
Et de qui j'ai l'honneur d'être l'humble valet,
Madame, vous exhorte à lire ce billet.

PHILAMINTE.

Quelque important que soit ce qu'on veut que je lise,
Apprenez, mon ami, que c'est une sottise

De se venir jetter au travers d'un discours,
Et qu'aux gens du logis il faut avoir recours,
Afin de s'introduire en valet qui fait vivre.

JULIEN.

Je noterai cela, Madame, dans mon livre.

PHILAMINTE.

TRISSOTIN s'est vanté, Madame, qu'il épouseroit vôtre fille. Je vous donne avis que sa Philosophie n'en veut qu'à vos richesses, & que vous ferez bien de ne point conclure ce mariage, que vous n'ayez vû le Poëme que je compose contre lui. En attendant cette peinture, où je pretens vous le dépeindre de toutes ses couleurs, je vous envoye Horace, Virgile, Terence & Catulle, où vous verrez notez à la marge tous les endroits qu'il a pillez.

PHILAMINTE *poursuit.*

Voilà, sur cet hymen que je me suis promis,
Un merite attaqué de beaucoup d'ennemis:
Et ce déchaînement aujourd'hui me convie
A faire une action qui confonde l'envie;
Qui lui fasse sentir que l'effort qu'elle fait
De ce qu'elle veut rompre aura pressé l'effet.
Reportez tout cela sur l'heure à vôtre Maître,
Et lui dites, qu'afin de lui faire connoître
Quel grand état je fais de ses nobles avis,
Et comme je les croi dignes d'être suivis,
Dès ce soir à Monsieur je marirai ma fille.
Vous, Monsieur, comme ami de toute la famil
A signer leur contract vous pourrez assister,
Et je vous y veux bien de ma part inviter.
Armande, prenez soin d'envoyer au Notaire;
Et d'aller avertir vôtre sœur de l'affaire.

ARMANDE.

Pour avertir ma sœur, il n'en est pas besoin;
Et Monsieur que voilà saura prendre le soin
De courir lui porter bien-tôt cette nouvelle,
Et disposer son cœur à vous être rebelle.

PHILAMINTE.

Nous verrons qui sur elle aura plus de pouvoir,
Et si je la saurai reduire à son devoir. *Elle s'en*

ARMANDE.

J'ai grand regret, Monsieur, de voir qu'à vos vi

Les choses ne soient pas tout à fait disposées.
CLITANDRE.
Je m'en vais travailler, Madame, avec ardeur
A ne vous point laisser ce grand regret au cœur.
ARMANDE.
J'ai peur que vôtre effort n'ait pas trop bonne issuë.
CLITANDRE.
Peut-être verrez-vous vôtre crainte déçûë.
ARMANDE.
Je le souhaite ainsi.
CLITANDRE.
J'en suis persuadé.
Et que de vôtre appui je serai secondé.
ARMANDE.
Oui, je vais vous servir de toute ma puissance.
CLITANDRE.
Et ce service est sûr de ma reconnoissance.

SCENE V.

CHRISALE, ARISTE, HENRIETTE, CLITANDRE.

CLITANDRE.
SAns vôtre appui, Monsieur, je serai malheureux,
Madame vôtre femme a rejetté mes vœux,
Et son cœur prévenu veut Trissotin pour gendre.
CHRISALE.
Mais quelle fantaisie a-t-elle donc pû prendre?
Pourquoi diantre vouloir ce Monsieur Trissotin?
ARISTE.
C'est par l'honneur qu'il a de rimer à Latin,
Qu'il a sur son Rival emporté l'avantage.
CLITANDRE.
Elle veut dès ce soir faire ce mariage.
CHRISALE.
Dès ce soir?
CLITANDRE.
Dès ce soir.
CHRISALE.
Et dès ce soir je veux,
Pour la contrequarrer, vous marier vous deux.
CLI-

CLITANDRE.

Pour dresser le contract elle envoye au Notaire.

CHRISALE.

Et je vais le querir pour celui qu'il doit faire.

CLITANDRE.

Et Madame doit être instruite par sa sœur,
De l'hymen où l'on veut qu'elle apprête son cœur.

CHRISALE.

Et moi, je lui commande avec pleine puissance,
De preparer sa main à cette autre alliance.
Ah je leur ferai voir, si pour donner la loi
Il est dans ma maison d'autre maître que moi.
Nous allons revenir, songez à nous attendre:
Allons, suivez mes pas, mon frere, & vous mon gendre.

HENRIETTE.

Helas! dans cette humeur conservez-le toûjours.

ARISTE.

J'emploirai toute chose à servir vos amours.

CLITANDRE.

Quelque secours puissant qu'on promette à ma flâme,
Mon plus solide espoir, c'est vôtre cœur, Madame.

HENRIETTE.

Pour mon cœur, vous pouvez vous assurer de lui.

CLITANDRE.

Je ne puis qu'être heureux, quand j'aurai son appui.

HENRIETTE.

Vous voyez à quels nœuds on pretend le contraindre.

CLITANDRE.

Tant qu'il sera pour moi, je ne voi rien à craindre.

HENRIETTE.

Je vais tout essayer pour nos vœux les plus doux:
Et si tous mes efforts ne me donnent à vous,
Il est une retraite où nôtre ame se donne,
Qui m'empêchera d'être à toute autre personne.

CLITANDRE.

Veuille le juste Ciel me garder en ce jour,
De recevoir de vous cette preuve d'amour.

Fin du quatriéme Acte.

ACT

ACTE V.

SCENE I.

HENRIETTE, TRISSOTIN.

HENRIETTE.

C'Est sur le mariage où ma Mere s'apprête;
Que j'ai voulu, Monsieur, vous parler tête à tête;
Et j'ai crû, dans le trouble où je voi la maison,
Que je pourrois vous faire écouter la Raison.
Je sai qu'avec mes vœux vous me jugez capable
De vous porter en dot un bien considerable:
Mais l'argent, dont on voit tant de gens faire cas,
Pour un vrai Philosophe a d'indignes appas;
Et le mépris du bien & des grandeurs frivoles
Ne doit point éclater dans vos seules paroles.

TRISSOTIN.

Aussi n'est-ce point là ce qui me charme en vous:
Et vos brillans attraits, vos yeux perçans & doux,
Vôtre grace & vôtre air, sont les biens, les richesses,
Qui vous ont attiré mes vœux & mes tendresses;
C'est de ces seuls thresors que je suis amoureux.

HENTIETTE.

Je suis fort redevable à vos feux genereux;
Cet obligeant amour a dequoi me confondre,
Et j'ai regret, Monsieur, de n'y pouvoir répondre.
Je vous estime autant qu'on sauroit estimer,
Mais je trouve un obstacle à vous pouvoir aimer:
Un cœur, vous le savez, à deux ne sauroit être,
Et je sens que du mien Clitandre s'est fait maître.
Je sai qu'il a bien moins de merite que vous,
Que j'ai de méchans yeux pour le choix d'un époux,
Que par cent beaux talens vous devriez me plaire.
Je voi bien que j'ai tort, mais je n'y puis que faire;
Et tout ce que sur moi peut le raisonnement,
C'est de me vouloir mal d'un tel aveuglement.

TRISSOTIN.

Le don de vôtre main où l'on me fait pretendre;

Me livrera ce cœur que possede Clitandre.
Et par mille doux soins, j'ai lieu de presumer,
Que je pourrai trouver l'art de me faire aimer.

HENRIETTE.

Non, à ses premiers vœux mon ame est attachée,
Et ne peut de vos soins, Monsieur, être touchée;
Avec vous librement j'ose ici m'expliquer,
Et mon aveu n'a rien qui vous doive choquer.
Cette amoureuse ardeur qui dans les cœurs s'excite,
N'est point, comme l'on sait, un effet du merite,
Le caprice y prend part, & quand quelqu'un nous plaît,
Souvent nous avons peine à dire pourquoi c'est.
Si l'on aimoit, Monsieur, par choix & par sagesse,
Vous auriez tout mon cœur, & toute ma tendresse:
Mais on voit que l'amour se gouverne autrement.
Laissez-moi, je vous prie, à mon aveuglement.
Et ne vous servez point de cette violence,
Que pour vous on veut faire à mon obéïssance.
Quand on est honnête homme, on ne veut rien devoir
A ce que des parens ont sur nous de pouvoir;
On repugne à se faire immoler ce qu'on aime,
Et l'on veut n'obtenir un cœur que de lui-même.
Ne poussez point ma mere à vouloir par son choix
Exercer sur mes vœux la rigueur de ses droits.
Otez-moi vôtre amour, & portez à quelqu'autre
Les hommages d'un cœur aussi cher que le vôtre.

TRISSOTIN.

Le moyen que ce cœur puisse vous contenter?
Imposez-lui des loix qu'il puisse executer.
De ne vous point aimer peut-il être capable,
A moins que vous cessiez, Madame, d'être aimable,
Et d'étaler aux yeux les celestes appas?....

HENRIETTE.

Eh, Monsieur! laissons-là ce galimatias.
Vous avez tant d'Iris, de Philis, d'Amarantes,
Que par-tout dans vos Vers vous peignez si charmantes,
Et pour qui vous jurez tant d'amoureuse ardeur...

TRISSOTIN.

ſt mon eſprit qui parle, & ce n'eſt pas mon cœur.
:lles on ne me voit amoureux qu'en Poëte;
is j'aime tout de bon l'adorable Henriette.

HENRIETTE.

de grace! Monſieur...

TRISSOTIN.

Si c'eſt vous offenſer,
n offenſe envers vous n'eſt pas prête à ceſſer.
:te ardeur juſqu'ici de vos yeux ignorée,
ıs conſacre des vœux d'éternelle durée.
en n'en peut arrêter les aimables tranſports;
bien que vos beautez condamnent mes efforts,
ne puis refuſer le ſecours d'une mere,
pretend couronner une flâme ſi chere;
pourvû que j'obtienne un bonheur ſi charmant,
ırvû que je vous aye, il n'importe comment.

HENRIETTE.

is ſavez-vous qu'on riſque un peu plus qu'on ne penſe,
vouloir ſur un cœur uſer de violence?
'il ne fait pas bien ſûr, à vous le trancher net,
ſpouſer une fille en depit qu'elle en ait;
qu'elle peut aller, en ſe voyant contraindre,
les reſſentimens que le mari doit craindre?

TRISSOTIN.

tel diſcours n'a rien dont je ſois alteré.
tous évenemens le Sage eſt preparé.
eri par la Raiſon des foibleſſes vulgaires,
e met au deſſus de ces ſortes d'affaires,
n'a garde de prendre aucune ombre d'ennui,
tout ce qui n'eſt pas pour dépendre de lui.

HENRIETTE.

verité, Monſieur, je ſuis de vous ravie;
je ne penſois pas que la Philoſophie
ſi belle qu'elle eſt, d'inſtruire ainſi les gens
porter conſtamment de pareils accidens.
te fermeté d'ame, à vous ſi ſinguliere,
rite qu'on lui donne une illuſtre matiere,
digne de trouver qui prenne avec amour
ſoins continuels de la mettre en ſon jour;

Et comme à dire vrai, je n'oserois me croire
Bien propre à lui donner tout l'éclat de sa gloire
Je le laisse à quelqu'autre, & vous jure entre nous
Que je renonce au bien de vous voir mon époux.

TRISSOTIN.

Nous allons voir bien-tôt comment ira l'affaire;
Et l'on a là-dedans fait venir le Notaire.

SCENE II.

CHRISALE, CLITANDRE, MARTINE, HENRIETTE.

CHRISALE.

AH. ma fille, je suis bien-aise de vous voir.
Allons, venez vous-en faire vôtre devoir,
Et soûmettre vos voeux aux volontez d'un pere.
Je veux, je veux apprendre à vivre à vôtre me[re]
Et pour la mieux braver, voilà, malgré ses dents
Martine que j'amene, & rétablis ceans.

HENRIETTE.

Vos resolutions sont dignes de loüange.
Gardez que cette humeur, mon pere, ne v[ous]
change.
Soyez ferme à vouloir ce que vous souhaitez,
Et ne vous laissez point séduire à vos bontez.
Ne vous relâchez pas, & faites bien en sorte
D'empêcher que sur vous ma mere ne l'empo[rte]

CHRISALE.

Comment? Me prenez-vous ici pour un benêt?

HENRIETTE.

M'en preserve le Ciel!

CHRISALE.

Suis-je un fat, s'il vous plaît?

HENRIETTE.

Je ne dis pas cela.

CHRISALE.

Me croit-on incapable,

Des fermes sentimens d'un homme raisonnable?

HENRIETTE.

Non, mon Pere.

CHRISALE.

Est-ce donc qu'à l'âge où je me voi.
Je n'aurois pas l'esprit d'être maître chez moi?

HENRIETTE.

Si fait.

CHRISALE.

Et que j'aurois cette foiblesse d'ame,
De me laisser mener par le nez à ma femme?

HENRIETTE.

Eh non, mon Pere.

CHRISALE.

Oüais. Qu'est-ce donc que ceci?
Je vous trouve plaisante à me parler ainsi.

HENRIETTE.

Si je vous ai choqué, ce n'est pas mon envie.

CHRISALE.

Ma volonté ceans doit être en tout suivie.

HENRIETTE.

Fort bien, mon Pere.

CHRISALE.

Aucun, hors moi, dans la maison
N'a droit de commander.

HENRIETTE.

Oui, vous avez raison.

CHRISALE.

C'est moi qui tiens le rang de chef de la famille.

HENRIETTE.

D'accord.

CHRISALE.

C'est moi qui dois disposer de ma fille.

HENRIETTE.

Eh oui.

CHRISALE.

Le Ciel me donne un plein pouvoir sur vous.

HENRIETTE.

Qui vous dit le contraire?

CHRISALE.

Et pour prendre un époux,
Je vous ferai bien voir que c'est à vôtre pere

Qu'il vous faut obeïr, non pas à vôtre mere.

HENRIETTE.

Helas! vous flatez-là les plus doux de mes vœux,
Veuillez être obeï, c'est tout ce que je veux.

CHRISALE.

Nous verrons si ma femme à mes desirs rebelle...

CLITANDRE.

La voici qui conduit le Notaire avec elle.

CHRISALE.

Secondez-moi bien tous.

MARTINE.

Laissez-moi, j'aurai soin
De vous encourager, s'il en est de besoin.

SCENE III.

PHILAMINTE, BELISE, ARMANDE, TRISSOTIN, LE NOTAIRE, CHRISALE, CLITANDRE, HENRIETTE, MARTINE.

PHILAMINTE.

Vous ne sauriez changer vôtre stile sauvage,
Et nous faire un contract qui soit en beau langage?

LE NOTAIRE.

Nôtre stile est très-bon, & je serois un sot,
Madame, de vouloir y changer un seul mot.

BELISE.

Ah quelle barbarie au milieu de la France!
Mais au moins en faveur, Monsieur, de la Science
Veüillez, au lieu d'écus, de livres & de francs,
Nous exprimer la dot en mines & talens,
Et dater par les mots d'Ides & de Calendes.

LE NOTAIRE.

Moi? si j'allois, Madame, accorder vos demandes
Je me ferois siffer de tous mes Compagnons.

PHILAMINTE.

De cette barbarie en vain nous nous plaignons.

Allons, Monsieur, prenez la table pour écrire.
Ah, ah ! cette impudente ose encor se produire ?
Pourquoi donc, s'il vous plaît, la ramener chez moi ?

MARTINE.

Tantôt avec loisir on vous dira pourquoi.
Nous avons maintenant autre chose à conclure.

LE NOTAIRE.

Procedons au contract. Où donc est la Future ?

PHILAMINTE.

Celle que je marie est la cadette.

LE NOTAIRE.

Bon.

CHRISALE.

Oui, la voilà, Monsieur, Henriette est son nom.

LE NOTAIRE.

Fort bien. Et le Futur ?

PHILAMINTE, *montrant Trissotin.*

L'époux que je lui donne
Est Monsieur.

CHRISALE, *montrant Clitandre.*

Et celui, moi, qu'en propre personne
Je pretens qu'elle épouse, est Monsieur.

LE NOTAIRE.

Deux époux !
C'est trop pour la coûtume.

PHILAMINTE.

Où vous arrêtez-vous ?
Mettez, mettez Monsieur Trissotin pour mon gendre.

CHRISALE.

Pour mon gendre mettez, mettez Monsieur Clitandre.

LE NOTAIRE.

Mettez-vous donc d'accord, & d'un jugement mûr
Voyez à convenir entre vous du Futur.

PHILAMINTE.

Suivez, suivez, Monsieur, le choix où je m'arrête.

CHRISALE.

Faites, faites, Monsieur, les choses à ma tête.

LE NOTAIRE.

Dites-moi donc à qui j'obeïrai des deux.

PHILAMINTE.

Quoi donc, vous combattez les choses que je veux?

CHRISALE.

Je ne saurois souffrir qu'on ne cherche ma fille,
Que pour l'amour du bien qu'on voit dans ma famille

PHILAMINTE.

Vraiment à vôtre bien on songe bien ici,
Et c'est là pour un Sage un fort digne souci!

CHRISALE.

Enfin pour son époux j'ai fait choix de Clitandre,

PHILAMINTE.

Et moi pour son époux voici qui je veux prendre,
Mon choix sera suivi, c'est un point resolu.

CHRISALE.

Oüais, vous le prenez-là d'un ton bien absolu!

MARTINE.

Ce n'est point à la femme à prescrire,..& je sommes
Pour ceder le dessus en toute chose aux hommes.

CHRISALE.

C'est bien dit.

MARTINE.

Mon congé cent fois me fût-il hoc,
La Poule ne doit point chanter devant le Coc.

CHRISALE.

Sans doute.

MARTINE.

Et nous voyons que d'un homme on se gausse,
Quand sa femme chez lui porte le haut-de-chausse.

CHRISALE.

Il est vrai.

MARTINE.

Si j'avois un mari, je le dis,
Je voudrois qu'il se fît le Maître du logis.
Je ne l'aimerois point, s'il faisoit le jocrisse;
Et si je contestois contre lui par caprice,
Si je parlois trop haut, je trouverois fort bon
Qu'avec quelques soufflets il rabaissât mon ton.

CHRISALE.

C'est parler comme il faut.

MARTINE.

Monsieur est raisonnable

De vouloir pour sa fille un mari convenable.

TRISSOTIN.

Oui.

MARTINE.

Par quelle raison, jeune & bien fait qu'il est,
Lui refuser Clitandre? Et pourquoi, s'il vous plaît,
Lui bailler un Savant, qui sans cesse épilogue?
Il lui faut un mari, non pas un Pedagogue:
Et ne voulant savoir le Grais ni le Latin,
Elle n'a pas besoin de Monsieur Trissotin.

CHRISALE.

Fort bien.

PHILAMINTE.

Il faut souffrir qu'elle jase à son aise.

MARTINE.

Les Savans ne sont bons que pour prêcher en chaise;
Et pour mon mari, moi, mille fois je l'ai dit,
Je ne voudrois jamais prendre un homme d'esprit:
L'esprit n'est point du tout ce qu'il faut en ménage;
Les livres quadrent mal avec le mariage;
Et je veux, si jamais on engage ma foi;
Un mari qui n'ait point d'autre livre que moi;
Qui ne sache, A, ni B, n'en déplaise à Madame;
Et ne soit en un mot Docteur, que pour sa femme.

PHILAMINTE.

Est-ce fait? & sans trouble ai-je assez écouté
Vôtre digne Interprete?

CHRISALE.

Elle a dit verité.

PHILAMINTE.

Et moi, pour trancher court toute cette dispute,
Il faut qu'absolument mon desir s'execute.
Henriette & Monsieur seront joints de ce pas.
Je l'ai dit, je le veux, ne me repliquez pas.
Et si vôtre parole à Clitandre est donnée,
Offrez-lui le parti d'épouser son aînée.

CHRISALE.

Voilà dans cette affaire un accommodement.
Voyez, y donnez-vous vôtre consentement?

HENRIETTE.

Eh mon pere!

CLITANDRE.

Eh Monsieur!

BELISE.

On pourroit bien lui f
Des propositions qui pourroient mieux lui pl
Mais nous établissons une espece d'amour
Qui doit être épuré comme l'Astre du jour:
La substance qui pense y peut être reçuë;
Mais nous en bannissons la substance étenduë.

SCENE DERNIERE.

ARISTE, CHRISALE, PHILAMINTE, BELISE, HENRIETTE, ARMANDE, TRISSOTIN, LE NOTAIRE, CLITANDRE, MARTINE.

ARISTE.

J'Ai regret de troubler un mystere joyeux,
Par le chagrin qu'il faut que j'aporte en ces lieux.
Ces deux Lettres me font porteur de deux nouvelles,
Dont j'ai senti pour vous les atteintes cruelles:
L'une pour vous me vient de vôtre Procureur;
L'autre pour vous me vient de Lyon.

PHILAMINTE.

Quel malheur
Digne de nous troubler pourroit-on nous écrire?

ARISTE.

Cette Lettre en contient un que vous pouvez lire.

PHI-

PHILAMINTE.

MADAME, j'ai prié Monsieur vôtre frere de vous rendre cette Lettre, qui vous dira ce que je n'ai osé vous aller dire. La grande negligence que vous avez pour vos affaires, a été cause que le Clerc de vôtre Rapporteur ne m'a point averti, & vous avez perdu absolument vôtre procès, que vous deviez gagner.

CHRISALE.

Vôtre procès perdu!

PHILAMINTE.

Vous vous troublez beaucoup.
Mon cœur n'est point du tout ébranlé de ce coup.
Faites, faites paroître une ame moins commune
A braver comme moi les traits de la Fortune.

Le peu de soin que vous avez vous coûte quarante mille écus; & c'est à payer cette somme, avec les dépens, que vous êtes condamnée par Arrêt de la Cour.

Condamnée! Ah ce mot est choquant, & n'est fait
Que pour les criminels.

ARISTE.

Il a tort en effet,
Et vous vous êtes là justement récriée.
Il devoit avoir mis que vous êtes priée,
Par Arrêt de la Cour, de payer au plûtôt
Quarante mille écus, & les dépens qu'il faut.

PHILAMINTE.

Voyons l'autre.

CHRISALE *lit.*

MONSIEUR, l'amitié qui me lie à Monsieur vôtre frere, me fait prendre interêt à tout ce qui vous touche. Je sai que vous avez mis vôtre bien entre les mains d'Argante & de Damon; & je vous donne avis qu'en même jour ils ont fait tous deux banqueroute.

O Ciel! tout à la fois perdre ainsi tout mon bien!

PHILAMINTE.

Ah quel honteux transport! Fi, tout cela n'est rien.
Il n'est pour le vrai Sage aucun revers funeste.
Et perdant toute chose, à soi-même il se reste.

Achevons nôtre affaire, & quittez vôtre ennui.
Son bien nous peut suffire & pour nous & pour lui.

TRISSOTIN.

Non, Madame, cessez de presser cette affaire:
Je voi qu'à cet hymen tout le monde est contraire,
Et mon dessein n'est point de contraindre les gens.

PHILAMINTE

Cette reflexion vous vient en peu de temps!
Elle suit de bien près, Monsieur, nôtre disgrace.

TRISSOTIN.

De tant de resistance à la fin je me lasse;
J'aime mieux renoncer à tout cet embarras,
Et ne veux point d'un cœur qui ne se donne pas.

PHILAMINTE.

Je voi, je voi de vous, non pas pour vôtre gloire,
Ce que jusques ici j'ai refusé de croire.

TRISSOTIN.

Vous pouvez voir de moi tout ce que vous voudrez,
Et je regarde peu comment vous le prendrez:
Mais je ne suis point homme à souffrir l'infamie
Des refus offençans qu'il faut qu'ici j'essuye.
Je vaux bien que de moi l'on fasse plus de cas,
Et je baise les mains à qui ne me veut pas.

PHILAMINTE.

Qu'il a bien découvert son ame mercenaire!
Et que peu Philosophe est ce qu'il vient de faire!

CLITANDRE.

Je ne me vante point de l'être; mais enfin
Je m'attache, Madame, à tout vôtre destin;
Et j'ose vous offrir, avecque ma personne,
Ce qu'on sait que de bien la Fortune me donne.

PHILAMINTE.

Vous me charmez, Monsieur, par ce trait genereux,
Et je veux couronner vos desirs amoureux.
Oui j'accorde Henriette à l'ardeur empressée...

HENRIETTE.

Non, ma mere, je change à present de pensée.

Souffrez que je resiste à vôtre volonté.

CLITANDRE.

Quoi, vous vous opposez à ma felicité?
Et lorsqu'à mon amour je voi chacun se rendre.

HENRIETTE.

Je sai le peu de bien que vous avez, Clitandre,
Et je vous ai toûjours souhaité pour époux,
Lorsqu'en satisfaisant à mes vœux les plus doux,
J'ai vû que mon hymen ajustoit vos affaires:
Mais lorsque nous avons les destins si contraires,
Je vous cheris assez dans cette extremité,
Pour ne vous charger point de nôtre adversité.

CLITANDRE.

Tout destin avec vous me peut être agreable:
Tout destin me seroit sans vous insupportable.

HENRIETTE.

L'Amour, dans son transport, parle toûjours ainsi.
Des retours importuns évitons le souci;
Rien n'use tant l'ardeur de ce nœud qui nous lie,
Que les fâcheux besoins des choses de la vie;
Et l'on en vient souvent à s'accuser tous deux,
De tous les noirs chagrins qui suivent de tels feux.

ARISTE.

N'est-ce que le motif que nous venons d'entendre
Qui vous fait resister à l'hymen de Clitandre?

HENRIETTE.

Sans cela vous verriez tout mon cœur y courir,
Et je ne fuis sa main que pour le trop cherir.

ARISTE.

Laissez-vous donc lier par des chaînes si belles.
Je ne vous ai porté que de fausses nouvelles;
Et c'est un stratagême, un surprenant secours,
Que j'ai voulu tenter pour servir vos amours;
Pour détromper ma sœur, & lui faire connoître
Ce que son Philosophe à l'essai pouvoit être.

CHRISALE.

Le Ciel en soit loüé.

PHILAMINTE.

J'en ai la joye au cœur,
Par le chagrin qu'aura ce lâche deserteur.
Voilà le châtiment de sa basse avarice,

De voir qu'avec éclat cet hymen s'accomplisse.

CHRISALE *à Clitandre.*

Je le savois bien, moi, que vous l'épouseriez.

ARMANDE.

Ainsi donc à leurs vœux vous me sacrifiez?

PHILAMINTE.

Ce ne sera point vous que je leur sacrifie.
Et vous avez l'appui de la Philosophie,
Pour voir d'un œil content couronner leur ardeur.

BELISE.

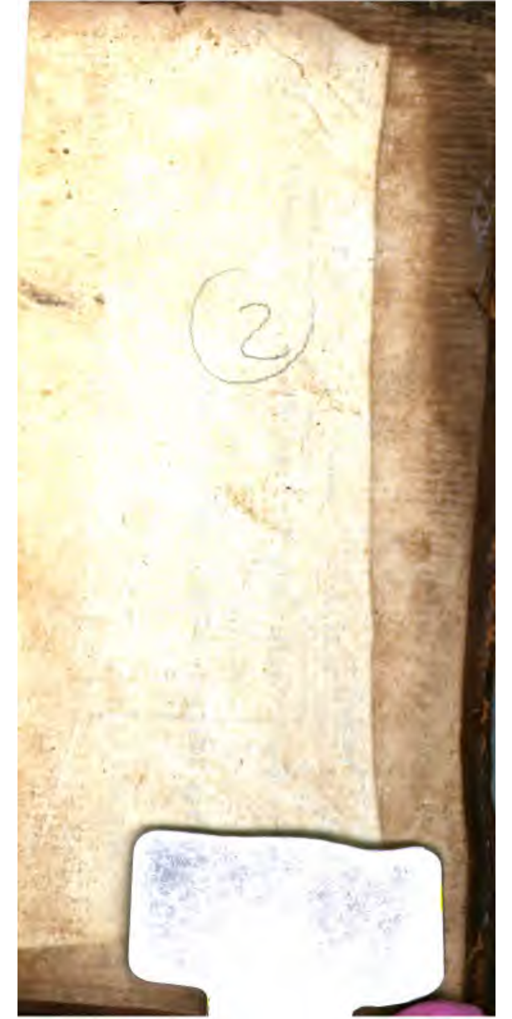
Qu'il prenne garde au moins que je suis dans son cœur.
Par un prompt desespoir souvent on se marie,
Qu'on s'en repent après tout le temps de sa vie.

CHRISALE.

Allons, Monsieur, suivez l'ordre que j'ai prescrit,
Et faites le contract ainsi que je l'ai dit.

FIN.




2

